

Tel étoit Xenophon : dans ce portrait fidèle,
D'un Sage et d'un Guerrier, vois le parfait modèle.

VIE
DE
XÉNOPHON.



VIE
DE XÉNOPHON,

SUIVIE

D'UN EXTRAIT

HISTORIQUE ET RAISONNÉ

DE SES OUVRAGES:

Où se trouve la traduction de plusieurs opuscules de cet Auteur, qui n'ont point encore paru en français, tels que l'apologie de Socrates;

Terminée par la traduction complette et nouvelle du Banquet de Xénophon.



A PARIS,

Chez { GAIL, au collège de France, place Cambrai.
NYON jeune, libraire, pavillon des Quatre-Nations.

An III de la République Française.



Les décrets des 26 et 27 germinal ayant obligé l'Auteur à s'absenter, il n'a pu surveiller lui-même l'impression de son ouvrage. La personne qui a bien voulu s'en charger, s'est cru forcée par les circonstances à insérer dans le texte quelques phrases qui n'appartiennent point à l'Auteur : telle est celle qui commence la préface.

PRÉFACE.

La philosophie et la liberté sont notre cri de ralliement : la vie d'un philosophe qui naquit et mourut dans un pays libre, ne peut donc que paroître intéressante. J'en ai soigneusement étudié tous les détails, qui n'ont point encore été rassemblés en corps d'ouvrage, et je les ai cru dignes d'être présentés au public. Peu d'hommes ont mieux mérité d'être connus que Xénophon, et cependant, il ne l'est guère que par ses ouvrages, qui sont presque tous parvenus jusqu'à nous, ce qui doit suffire pour en faire sentir le mérite. Le savant professeur Gail en donne une traduction complète, et cette utile entreprise ne peut être trop encouragée.

Je n'ai rapporté aucun fait qui ne soit puisé dans les sources, et j'ai





nommé les auteurs originaux qui me servent de garans. Je n'ai pas négligé de consulter aussi les modernes qui ont écrit sur le même sujet, et j'ai même adopté des phrases entières, tirées de leurs ouvrages; je me suis seulement permis de changer quelques expressions dans les endroits cités. J'ai cru, par exemple, ne point devoir répéter, après l'ancien Dacier, *l'esprit dont Xénophon étoit animé contre Platon.* J'ai même osé corriger Voltaire, et ne pas dire avec lui *remarquons qu'en*, lorsque je pouvois y substituer *observons qu'en*, qui ne m'a point paru produire un son aussi désagréable. En un mot, sans jamais altérer le sens, j'ai cru pouvoir traduire quelquefois l'expression. On me pardonnera sans doute, de n'avoir pas dit comme Rollin, le *petit Cyrus* et le *pauvre Sacas*. Il écrivoit pour les enfans, et le but que je me suis proposé étant plus étendu, exige plus

de noblesse et de gravité dans le style. Je corrigerai même des fautes plus essentielles ; par exemple, je ne dirai pas avec Rollin *qu'Astyages, pour faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner dans son pays, fit préparer un repas somptueux*; je me contenterai de dire comme Xénophon, *qu'Astyages vouloit disposer Cyrus par la bonne chère, à ne pas regretter sa patrie.*

Le lecteur ne sera embarrassé par aucune note. Je pense avec toute l'antiquité, que ce qui ne doit point être inséré dans le texte, ne doit l'être nulle part. Il est aisé d'éblouir les ignorans par cet inutile appareil d'érudition, et l'on croira sans peine que les citations ne coûtent pas de grands efforts à ceux qui consultent les originaux avec autant de scrupule que je me suis astreint à le faire. Comme elles m'ont presque toujours ennuyé dans les ouvrages des autres,

dont elles augmentent quelquefois inutilement le volume, j'ai cru bien faire d'épargner cette fatigue à ceux qui ont pu l'éprouver comme moi. Lorsque cependant la connoissance du texte m'a paru nécessaire, je l'ai placé à la suite du discours, ou j'en ai donné une traduction fidèle.

J'ai suivi la méthode du savant traducteur d'Hérodote, Larcher, en écrivant la lettre *s* à la fin des mots grecs dont la terminaison est en *es*, comme *Socrates*, *Astyages*, etc. Quant aux noms propres dont la terminaison grecque est *os* ou *è*, comme *Hérodotos*, *Mandanè*, que nous appelons *Hérodotè* et *Mandane*, j'y laisse la terminaison française que l'on a coutume d'y voir, excepté *Cheirosophos* et ceux dans lesquels je pourrai conserver entièrement la forme grecque que je préférerai toujours dans les cas douteux. On n'auroit jamais dû s'en écarter, mais la loi

tyrannique de l'usage force, par exemple, à dire *Cyrus* au lieu de *Kyros*, comme elle contraignoit autrefois les Grecs à dire *Kyros* au lieu de *Cosroès*. Ces ridicules changemens ont souillé l'histoire ancienne d'une foule d'erreurs absurdes : tant l'homme a d'occasions de se tromper, avec si peu de moyens de démêler la vérité !

Revenons à Xénophon. « Quand il » n'auroit eu d'autre mérite, dit Voltaire, que d'être l'ami du martyr » Socrates, il seroit un homme recommandable ; mais il étoit guerrier, » philosophe, poëte, historien, agriculteur, aimable dans la société : » et il y eut beaucoup de Grecs qui » réunirent tous ces mérites ». Je ne crois pas que Xénophon ait été poëte comme le dit Voltaire, qui l'a peut-être confondu avec un poëte de l'ancienne comédie grecque, lequel portoit le même nom ; mais il étoit orateur, et c'est à lui que nous devons la connois-

sance la plus exacte du vertueux Socrates. Les graces reposoient sur ses lèvres, disoit l'éloquent Cicéron, si digne de le juger. Il faut donc tâcher de connoître aussi Xénophon lui-même, et c'est à cette intéressante occupation que je vais me livrer.

FORTIA.

TABLE
DES MATIERES.

FIN.

VIE DE XÉNOPHON.



XÉNOPHON naquit à Athènes, dans le beau siècle de Périclès, l'an 450 avant notre ère. Diogènes Laerce, qui a composé sa vie, nomme son père Gryllos, et le fait naître dans la bourgade, appellée *Archieus* ou *Erchieus*, qui a produit un grand nombre d'hommes célèbres, parmi lesquels on compte Démosthènes, Æschines, Isæe, Dinarque et Platon. Cette bourgade appartenait à la tribu œgéide, suivant Hésychius. Naissance de Xénophon.

Plutarque, dans les vies des dix orateurs, ou du moins l'auteur auquel on a donné son nom, paroît dire, à l'article de l'orateur Lycurgue, que Xénophon avoit reçu le surnom de *Chat-huant;* et quelques lignes qu'on lit ensuite, pourroient faire croire que ce surnom vient de ce que Xénophon tiroit son origine d'Erechtée, fils de



Vulcain et de la Terre. Mais ce passage est altéré, comme l'a fort bien remarqué le savant Taylor. Ce n'est point Xénophon qu'il faut lire en cet endroit, c'est Chærépbon, à qui sa maigreur et sa voix grêle avoient fait donner ce surnom, suivant Aristophanes.

On ne peut donc rien assurer sur la famille de Xénophon. Le gouvernement d'Athènes étoit démocratique ; une antique extraction y étoit un si frêle avantage, que ceux même qui en jouissoient, ne le fesoient point valoir.

La nature ne se contenta point de favoriser Xénophon, en le faisant naître dans la première ville de la Grèce ; elle lui donna une figure douce et très-agréable, ornée d'une longue chevelure dont la beauté a été remarquée par le philosophe Chio, dans une lettre qui est parvenue jusqu'à nous. Suivant le témoignage de Diogènes Laerce, il joignoit à une belle physionomie un air modeste qui la rendoit encore plus aimable.

Xénophon disciple de Socrates.

Ces avantages ne furent pas les seuls qu'eut Xénophon dans sa jeunesse. Socrates étoit né l'an 469, dix-neuf ans avant

lui. Tiré du sein de la pauvreté par Criton, Socrates paya son bienfaiteur en le tirant lui-même du sein de l'ignorance. D'un protecteur, il fit un disciple, et ses leçons s'étendirent jusques sur le fils de cet ami, dont l'espèce n'est malheureusement encore que trop éloignée de nos idées et de nos mœurs. La réputation des vertus de Socrates, plus encore que celle de sa science, lui attiroit une foule d'élèves, qui avoient à peine cessé de prendre ses leçons, qu'ils étoient devenus capables d'en donner eux-mêmes. Mais ce fut Socrates qui, de son propre mouvement, voulut avoir Xénophon pour disciple ; et voici comment Diogènes Laerce rapporte cet évènement.

Le hasard fit que Socrates rencontra Xénophon dans une rue étroite et sans issue. Le philosophe, frappé sans doute par la beauté de cet enfant, avança son bâton, et empêcha Xénophon de passer. Il lui demanda ensuite en quel lieu de la ville se vendoit tout ce qu'on y portoit de nécessaire pour les usages ordinaires de la vie. Xénophon ayant répondu à cette question, Socrates l'interrogea de nouveau,

et lui demanda en quel lieu les hommes contractoient l'habitude de la vertu. Le jeune homme hésitant, le philosophe lui ordonna de le suivre.

Depuis ce tems, Xénophon fut disciple de Socrates, ayant pour émules Alcibiades, Platon, et les hommes les plus célèbres en tout genre. Il apprit sous lui la guerre, la philosophie, et la politique. Diogènes Laerce dit qu'il fut le premier à prendre note de tout ce qui se disoit, et à le publier sous le titre de commentaires. Il ajoute une phrase amphibologique qui signifie également que Xénophon a été le premier qui ait écrit l'histoire des philosophes, ou le premier philosophe qui ait écrit l'histoire. La première explication a été adoptée par Suidas, comme la plus naturelle, et elle l'est effectivement dans l'ordre grammatical; mais la seconde est plus vraisemblable, et a été préférée comme telle par Jonsins et Ménage. En effet, Diogènes lui-même ne parle point de l'histoire des philosophes, en donnant la liste des ouvrages de Xénophon, et l'on sait qu'il n'est pas douteux que Xénophon a été le premier philosophe qui ait écrit l'histoire.

Xénophon dut à Socrates jusqu'à la conservation de sa vie. Tout citoyen d'Athènes étoit soldat. Les jeunes gens s'enrôloient dans la milice à dix-huit ans. Ce fut donc l'an 432, que Xénophon fut inscrit. C'est l'année suivante que commença la guerre du Péloponnèse, et l'expédition de Potidée dans laquelle Socrates se distingua. Socrate sauve la vie de Xénophon.

Quand Xénophon n'eût pas renfermé en lui-même le germe du vrai patriotisme et de l'intrépidité, ces deux vertus eussent pu être l'ouvrage des instructions et des exemples de son maître. La Grèce vit à Potidée ce grave philosophe, endossant la cuirasse et le carquois, apprendre à tous les soldats, que la soif, la faim, le froid, la crainte de la mort, sont des ennemis faciles à vaincre, lorsque l'on s'est accoutumé depuis long-tems à les mépriser. Malgré la rigueur de la saison, Socrates conserva toujours le même habit, et la glace ne put jamais l'empêcher de marcher nuds pieds, comme si la nature ni les élémens n'eussent eu aucun pouvoir sur un soldat philosophe. Socrates pouvoit prétendre à la gloire du succès obtenu à Potidée ; mais il la fit adroitement rejaillir sur le jeune Alcibiades.

Cependant la bravoure et les connoissances militaires que Socrates avoit montrées, ne demeurèrent pas dans l'oubli. Quelques années après, on lui rendit publiquement le témoignage, que, si tous les officiers avoient déployé autant de courage que lui, les troupes d'Athènes n'auroient pas été battues à Délium. C'est en effet à la bataille de Délium, l'an 424, qu'il sauva les jours du jeune Xénophon. Comme ce fait a été nié en dernier lieu par le savant M. Larcher, et qu'Athénée a même accusé de fausseté tous les exploits militaires de Socrates, contre le témoignage de Platon, de Xénophon et d'Antisthènes, auteurs contemporains, je vais entrer dans quelque détail à ce sujet.

Diogènes Laerce a fait aussi la vie de Socrates. Il y dit que, dans le combat livré auprès de Délium, Xénophon étant tombé de cheval, Socrates le porta et le sauva. Strabon, à l'article Délium, décrit les circonstances de cette action : « là furent » vaincus les Athéniens », dit-il ; « tous » fuyoient ; et dans sa fuite, Xénophon, » fils de Gryllos, se laissa tomber de cheval. » Le philosophe Socrates, qui combattoit

» à pied, le voyant ainsi renversé, et ne » pouvant le remonter sur son cheval qui » avoit profité de la chûte pour s'échapper, » le prit sur ses épaules, le porta ainsi, » l'espace de plusieurs stades (le stade grec » étoit de près de cent de nos toises), » jusqu'au lieu où se rallioient les fuyards, » et l'arracha au danger ».

Platon dans son *banquet*, Lucien dans *le parasite*, et Simplicius dans son *commentaire sur le chapitre 31 d'Epitecte*, rendent aussi témoignage en faveur du courage de Socrates dans cette journée. M. Larcher ne le nie point ; il croit seulement que Strabon attribue à Xénophon ce que Platon rapporte d'Alcibiades. Mais on ne conçoit guères comment Strabon seroit tombé dans cette erreur, puisqu'il ne se contente point de dire simplement *Xénophon*, mais *Xénophon, fils de Gryllos*, et que Diogènes appuye ce fait de son témoignage, sans citer Strabon. Platon est au contraire le seul à nommer Alcibiades dans cette occasion. Voici ce qu'il fait dire à Alcibiades lui-même.

« Il ne faut point passer sous silence la » manière dont Socrates s'est conduit dans

» les combats. En effet, dans cette bataille » où nos généraux me firent l'honneur de » m'accorder la couronne décernée au cou- » rage, je dus la vie à Socrates seul J'étois » grièvement blessé, il ne m'abandonna » jamais ; il veilla avec intrépidité à la » conservation de ma personne, et à celle » de mes armes. Aussi, Socrates, tu sais » qu'alors je conseillois à nos généraux de » te donner la couronne qui est le prix de » la valeur ; tu ne me démentiras point » sur ce fait ».

Platon s'est rendu justement suspect, quand il est question de Xénophon, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Socrates lui-même, lisant les dialogues de Platon, disoit, comme l'assure Diogènes dans la vie de ce dernier : « que de choses » ce jeune homme me prête » ! Cependant, lorsqu'il s'agit d'un fait historique de ce tems, on ne peut guères balancer entre le témoignage de Platon, auteur grave et contemporain, et celui de Strabon qui étoit plus occupé de l'exactitude géographique, et de Diogènes Laerce qui n'est qu'un compilateur. Mais ces deux derniers témoignages sont si détaillés et si confor-

mes, qu'il est vraisemblable que les deux récits sont exacts. Alcibiades étoit l'un des interlocuteurs du dialogue de Platon, qui ne l'a fait parler que du fait qui lui étoit personnel, et qui ne dit rien contre la vérité du fait relatif à Xénophon.

Mais, dit M. Larcher, Xénophon n'avoit alors que cinq ans; il ne pouvoit donc se trouver à cette bataille, et y être sauvé par Socrates. Effectivement M. Larcher conjecture l'âge de Xénophon, sans être appuyé sur aucune autorité formelle, et veut ainsi détruire l'authenticité du fait rapporté par Diogènes et Strabon. J'aimerois mieux opposer le fait à la conjecture, et dire : Xénophon s'est trouvé à la bataille de Délium ; donc c'est se tromper, que d'assurer que Xénophon n'avoit que cinq ans, lors de ce combat. L'âge que j'ai donné à ce philosophe, n'est point une simple hypothèse, comme celle de M. Larcher. La date en est fondée sur l'autorité d'un chronologiste cité par Diogènes Laerce, et sur celle de Lucien ; elle a de plus l'avantage de n'être point contraire au récit du fait dont il est ici question. Il me paroît donc qu'on ne peut raisonnablement révoquer

en doute l'obligation que Xénophon eut en cette occasion à Socrates.

Morale de Socrates.

Quelles leçons ne devoit pas donner à la jeunesse un homme qui avoit su communiquer à son corps même la trempe de son ame ! Aussi Socrates enseignoit-il la morale la plus épurée, dont le christianisme, long-tems après, admit les principaux dogmes. L'unité et la spiritualité d'un dieu, l'incorporéité et l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenses d'une vie future, étoient les fondemens de sa philosophie.

Cependant Aristippe, dans le quatrième livre de son traité *des anciennes délices*, assuroit, suivant Diogènes, que Xénophon étoit amoureux de Clinias, et lui avoit dit : « je vois à présent Clinias, plus » volontiers qu'aucune autre chose dont » les hommes puissent admirer la beauté ; » peu m'importe que je devienne aveugle » sur tout le reste, pourvu que j'aye seu» lement encore le plaisir de voir Clinias. » Pendant la nuit et dans mes songes, je » souffre parce que je ne le vois point : je » rends les plus grandes actions de graces » au jour et au soleil, parce qu'ils me font » voir le visage de Clinias ».

Mais Aristippe étoit l'ennemi de Xénophon ; et ce qu'il met dans la bouche de son ennemi, Xénophon lui-même, dans son *banquet*, le fait dire dans les mêmes termes par Critobule, un des disciples de Socrates. Quelle vraisemblance y a-t-il que Xénophon attribuât à un de ses condisciples un discours qui lui étoit reproché à lui-même ? Il est possible aussi que Diogènes Laerce, compilateur peu exact, ait mal compris Aristippe qui reprochoit seulement à Xénophon d'avoir placé un discours aussi indécent dans la bouche de Critobule.

Xénophon voyage en Sicile.

La guerre du Péloponnèse ne fut point heureuse pour Athènes. Cette ville fut prise par les Lacédémoniens, vers la fin du mois d'avril de l'an 404 avant notre ère. C'est vraisemblablement alors que Xénophon fit en Sicile un voyage que suppose Athénée, en rapportant un bon mot adressé par Xénophon à Denys le tyran. Ce prince, qui aimoit à boire, forçant le philosophe à suivre son exemple, celui-ci s'adressa directement à lui, et lui dit du ton d'un homme né dans un état véritablement libre : « qu'est-ce, Denys ? l'habile cuisi-» nier qui a préparé ces mets avec autant

» d'art que de variété, ne nous contraint » point à les manger malgré nous : il les » pose sur la table modestement et en » silence ».

L'année 403, une amnistie réunit tous les citoyens d'Athènes. Socrates avoit seul résisté aux tyrans. Xénophon ne fut point indigne d'un tel maître, ni de l'exemple d'un vrai courage qu'il avoit reçu de lui. Il avoit le droit d'hospitalité chez Proxène son ami, né en Béotie, et qui avait payé fort cher autrefois les leçons de l'orateur Gorgias le Léontin. Ce Proxène, ainsi que le raconte Xénophon lui-même, dans le troisième livre de son *histoire de l'expédition du jeune Cyrus*, étoit à Sardes chez ce même Cyrus, fils de Darius et frère d'Artaxerxès, tous deux successivement rois de Perse. Il écrivit de Sardes à Xénophon, et le pressa de venir auprès de lui, l'assurant qu'il vouloit lui concilier l'amitié de Cyrus, que lui-même préféreroit à sa patrie.

Xénophon s'engage au service du jeune Cyrus.

Xénophon lut cette lettre, et consulta Socrates sur ce voyage. Celui-ci craignit que l'amitié de Cyrus ne fût un piège destiné à le rendre odieux aux Athéniens, parce que ce prince avoit secouru contr'eux

de toutes ses forces les Lacédémoniens. « Dans les choses claires », dit-il suivant Cicéron dans son traité *de la divination*, « l'homme peut donner un conseil ; mais » dans les choses obscures et incertaines, » c'est à l'oracle d'Apollon qu'il faut s'a- » dresser : et c'est ainsi qu'ont toujours » fait les Athéniens dans les affaires publi- » ques de la plus grande importance ». Socrates conseilla donc à Xénophon d'aller à Delphes, interroger Apollon. Xénophon obéit ; il vint demander à l'Oracle, à quel dieu il devoit sacrifier, et adresser ses prières, afin d'avoir un heureux succès dans le voyage qu'il s'étoit proposé d'entreprendre. Apollon répondit qu'il falloit sacrifier aux dieux auxquels cela seroit dû.

Xénophon revient à Athènes, va trouver Socrates, et lui raconte la décision de l'oracle. Le philosophe reprit son disciple sur ce qu'il n'avoit pas plutôt demandé au dieu, s'il falloit, ou non, entreprendre le voyage ? Cependant, comme la question se trouvoit faite, quoique la réponse ne fût nullement claire, il lui conseilla d'exécuter ce qu'Apollon avoit paru commander. Diogènes Laerce dit que Xénophon partit

la quatrième année de la 94e. olympiade, un an avant la mort de Socrates, Xexænète étant Archonte d'Athènes. Diodore de Sicile appelle cet Archonte Exænète. Cette date répond à l'an 401 avant notre ère. Camérarius, dans sa *dissertation* latine *sur la vie de Xénophon*, dit qu'alors ce philosophe étoit encore jeune, qu'il aimoit les louanges, et qu'il cherchoit la gloire dans les combats. François Charpentier, dans la préface de sa traduction de l'*éloge d'Agésilas*, a combattu Camérarius, et prouvé que Xénophon avoit alors 49 ans, d'après le calcul que j'ai suivi. Le savant Larcher est cependant revenu à l'opinion de Camérarius, et l'a appuyée sur les motifs déjà combattus victorieusement par Charpentier. Je rapporterai dans la suite les passages sur lesquels M. Larcher s'est fondé, et j'en tirerai une conclusion fort différente.

Quoi qu'il en soit, Xénophon s'embarque sur un vaisseau, navige vers Sardes, et vient trouver Proxène et Cyrus qui étoient déjà prêts à partir pour l'Asie. Là Proxène le recommande à Cyrus qui les prie de venir combattre avec lui les Pisidiens, dit-

il, mais en effet le roi Artaxerxès. Xénophon s'enrôla dans l'armée en faveur de Cyrus, à qui il ne fut pas moins cher que Proxène lui-même.

Voltaire se fait toujours lire avec plaisir, même quand il a tort. Ecoutons donc ce qu'il dit sur Xénophon, relativement à cette circonstance de la vie du guerrier philosophe.

Motifs de l'expédition du jeune Cyrus.

« Pourquoi cet homme libre eut-il une » compagnie grecque à la solde du jeune » Cosrou, nommé Cyrus par les Grecs? » Ce Cyrus étoit frère puîné, et sujet de » l'empereur de Perse Artaxerxès Mnémon, » dont on a dit qu'il n'avoit jamais rien » oublié que les injures qu'on lui avoit » faites. Cyrus avoit déjà voulu assassiner » son frère dans le temple même où l'on » fesoit la cérémonie de son sacre; car les » rois de Perse sont les premiers qui furent » sacrés. Non-seulement Artaxerxès eut » la clémence de pardonner à ce scélérat; » mais il eut la foiblesse de lui laisser le » gouvernement absolu d'une grande partie de l'Asie mineure, qu'il tenoit de » leur père, et dont il méritoit au moins » d'être dépouillé ».

J'interromps ici Voltaire, et je conviens avec lui que la révolte de Cyrus étoit condamnable ; mais il ne faut point regarder la monarchie persanne, du vivant de ce prince, comme soumise à un ordre constant de succession. Darius Nothus, père d'Artaxerxès Mnémon et de Cyrus, étoit bâtard, et avoit usurpé le trône sur son frère Sogdien, lequel l'avoit aussi usurpé sur son aîné Xerxès II ; et ces deux usurpations ne s'étoient faites qu'après deux assassinats. Les fils d'Artaxerxès Mnémon se massacrèrent les uns les autres de la même manière, et firent mourir leur père de chagrin. Cyrus eut l'ambition et les mœurs du reste de sa famille ; il fut entraîné par l'exemple de son père et de son oncle, qui n'avoient point su, comme lui, mériter les éloges d'un Xénophon.

Rollin demande pourquoi Xénophon fait un éloge si magnifique d'un prince aussi vicieux que Cyrus ? C'est parce qu'il l'avoit servi, et qu'il lui avoit sans doute connu des vertus privées qui fesoient oublier ses crimes publics. Rollin demandera-t-il encore, pourquoi Xénophon a servi Cyrus ? Diogènes Laerce lui a répondu d'avance,

d'avance, en disant qu'Apollon avoit conseillé à Xénophon de le suivre. Mais pourquoi Socrates ne désabuse-t-il pas Xénophon sur la réponse de l'oracle ? Peut-être craignoit-il de démentir ce même oracle qui l'avoit déclaré le plus sage de tous les hommes. Au reste l'évènement justifia le parti que prit Xénophon : il ne fut pas vainqueur ; mais sa retraite le couvrit de gloire. S'il fût resté à Athènes, il auroit eu la douleur d'assister au supplice de son maître, que peut-être il eût partagé.

Voltaire continue : « pour prix d'une » si étonnante clémence, dès que Cyrus » put se soulever dans sa Satrapie contre » son frère, il ajouta ce second crime au » premier. Il déclara par un manifeste, » *qu'il étoit plus digne du trône de Perse* » *que son frère, parce qu'il étoit meilleur* » *magicien, et qu'il buvoit plus de vin que* » *lui* ». Je me trouve encore obligé d'arrêter ici Voltaire. Rien de moins vraisemblable que ce manifeste. Il est vrai que Cyrus écrivit aux Spartiates pour leur demander des troupes, et que, dans sa lettre, ce prince vantoit sa religion, sa philosophie, son cœur loyal, et *le pouvoir*

de boire plus de vin que son frère, sans en être incommodé. On peut trouver cette dernière phrase assez extraordinaire. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on s'appercevra qu'elle ne doit point être prise au pied de la lettre, et que le jeune Cyrus a voulu seulement faire souvenir par-là les Lacédémoniens, qu'il étoit plus digne de leur alliance, qu'un frère sujet à s'enivrer.

« Je ne crois pas », poursuit Voltaire, » que ce fussent ces raisons qui lui donnè- » rent les Grecs pour alliés. Il en prit à sa » solde treize mille, parmi lesquels se » trouva le jeune Xénophon qui n'étoit » alors qu'un aventurier ». On voit ici que Voltaire a eu le tems d'écrire sur tous les objets, mais non de les étudier tous; Xénophon étoit jeune, dit-il, et il avoit cinquante ans; c'étoit un aventurier, et il avoit le premier découvert le moyen de rédiger en corps de morale la doctrine de Socrates. De pareilles erreurs n'ont besoin que d'être indiquées.

Solde donnée aux Grecs par le jeune Cyrus.

« Chaque soldat eut d'abord une darique » de paye par mois. La *darique* valoit » environ une guinée, ou un louis d'or » de notre tems, comme le dit le chevalier

» de Jaucourt, et non pas dix francs, » comme le dit Rollin ». Rollin, Jaucourt et Voltaire se trompent également. La *darique* étoit une pièce d'or de Perse, qui portoit le nom d'un roi de cette nation, et qui valoit environ vingt drachmes. Or vingt drachmes, suivant le calcul très-exact de l'*anacharsis* de l'abbé Barthelemy, ne valent que dix-huit francs. La solde d'une darique par mois étoit donc de douze sous par jour.

« Quand Cyrus leur proposa de se mettre » en marche avec ses autres troupes pour » aller combattre son frère vers l'Euphrates, » ils demandèrent une darique et » demie, et il fallut bien la leur accorder. » C'étoit trente-six francs par mois, et par » conséquent la plus forte paye qu'on ait » jamais donnée. Les soldats de César et » de Pompée n'eurent que vingt sous par » jour dans la guerre civile. Outre cette » solde exorbitante, dont les Grecs se » firent payer quatre mois d'avance, Cyrus » leur fournissoit quatre cents chariots » chargés de farine et de vin ». Je regrette, en combattant Voltaire, d'avoir à plaider la cause des Grecs qui se fesoient

payer par un frère pour aller détrôner son frère. Mais il faut être exact, et plus religieusement encore, lorsque l'on a, comme Voltaire, l'art d'intéresser son lecteur. Une darique et demie ne valoit que vingt-sept francs, et conséquemment dix-huit sols par jour. L'expédition étoit courte, et se fesoit dans un pays étranger pour les Grecs ; il étoit donc d'autant plus simple qu'ils exigeassent une plus forte paye, qu'ils ne s'étoient engagés d'abord qu'à combattre les Pisidiens et non Artaxerxès le grand roi. Cependant cette paye étoit moindre d'un dixième, que celle des soldats de César.

« Les Grecs », continue Voltaire, » étoient donc précisément ce que sont » aujourd'hui les Suisses, qui louent leur » service et leur courage aux princes leurs » voisins, mais pour une somme trois fois » plus modique que n'étoit la solde des » Grecs ». La paye des Suisses étoit de 8 sols par jour, dans le tems auquel écrivoit Voltaire ; celle des Grecs, suivant Voltaire, étoit de vingt-quatre sols, et de dix-huit sols, suivant l'abbé Barthelemy : par conséquent, un peu plus du double.

« Il est évident, quoiqu'on en dise, qu'ils » ne s'informoient pas si la cause pour » laquelle ils combattoient, étoit juste : il » suffisoit que Cyrus payât bien ». Non, puisque Cyrus s'étoit cru obligé à les tromper, en leur disant qu'il les menoit contre les Pisidiens.

» Qu'étoit devenue l'ancienne aversion » de Sparte pour l'or et pour l'argent ? » Où étoit la bonne foi des traités ? Où » étoit leur vertu altière et incorruptible ? » C'étoit Cléarque, un Spartiate, qui » commandoit le corps principal de ces » braves mercenaires ». Il semble, à l'indignation que témoigne ici Voltaire, que Sparte envoyoit Cléarque au secours de Cyrus. Qu'on ne s'y trompe point. C'est contre les ordres exprès de sa république qui le rappelloit auprès d'elle, que ce Cléarque, indigne du nom de Spartiate, s'étoit rendu auprès de Cyrus.

Expédition du jeune Cyrus.

« Je n'entends rien aux manœuvres de » guerre d'Artaxerxès et de Cyrus ; je ne » vois pas pourquoi cet Artaxerxès, qui » venoit à son ennemi avec douze cent » mille combattans, commence par faire » tirer des lignes de douze lieues d'étendue

» entre Cyrus et lui ; et je ne comprends
» rien à l'ordre de bataille. J'entends en-
» core moins, comment Cyrus, suivi de
» six cents chevaux seulement, attaque
» dans la mêlée les six mille gardes à cheval
» de l'empereur, suivi d'ailleurs d'une
» armée innombrable. Enfin il est tué de la
» main d'Artaxerxès, qui, apparemment
» ayant bu moins de vin que le rebelle
» ingrat, se battit avec plus de sang-froid
» et d'adresse que cet ivrogne. Il est clair
» qu'il gagna complettement la bataille,
» malgré la valeur et la résistance des treize
» mille Grecs : puisque la vanité grecque
» est obligée d'avouer qu'Artaxerxès leur
» fit dire de mettre bas les armes. Ils ré-
» pondent qu'ils n'en feront rien ; mais
» que, si l'empereur veut les payer, ils se
» mettront à son service. Il leur étoit donc
» très-indifférent pour qui ils combattissent,
» pourvu qu'on les payât. Ils n'étoient
» donc que des meurtriers à louer.

« Il y a, outre la Suisse, des provinces
» d'Allemagne qui en usent ainsi. Il n'im-
» porte à ces bons chrétiens de tuer,
» pour de l'argent, des Anglais, ou des
» Français, ou des Hollandais, ou d'être

» tués par eux. Vous les voyez réciter leurs » prières, et aller au carnage, comme des » ouvriers vont à leur attelier. Pour moi, » j'avoue que j'aime mieux ceux qui vont » en Pensylvanie, cultiver la terre avec les » simples et équitables quakers, et former » des colonies dans le séjour de la paix et » de l'industrie. Il n'y a pas un grand » savoir-faire à tuer et à être tué pour six » sols par jour ; mais il y en a beaucoup » à faire fleurir la république des Dunkards, » ces Thérapeutes nouveaux, sur la fron» tière du pays le plus sauvage ».

« Artaxerxès ne vit dans ces Grecs que » des complices de la révolte de son frère ; » et franchement, c'est tout ce qu'ils » étoient. Il se croyoit trahi par eux, et » il les trahit, à ce que prétend Xénophon. » Car après qu'un de ses capitaines eût juré » en son nom, de leur laisser une retraite » libre, et de leur fournir des vivres ; après » que Cléarque et cinq autres comman» dans des Grecs se furent mis entre ses » mains pour régler la marche, il leur fit » trancher la tête, et l'on égorgea tous les » Grecs qui les avoient accompagnés dans » cette entrevue, s'il faut s'en rapporter » à Xénophon ».

» Cet acte royal nous fait voir que le » machiavélisme n'est pas nouveau. Mais » aussi est-il bien vrai qu'Artaxerxès eût » promis de ne pas faire une exemple sur » les chefs mercenaires qui s'étoient ven- » dus à son frère ? Ne lui étoit-il pas per- » mis de punir ceux qu'il croyoit si cou- » pables » ?

J'aurais beaucoup d'observations à faire sur tout ce que vient de dire Voltaire ; mais c'est de Xénophon que je dois m'occuper, et le sujet est assez intéressant par lui-même, pour que je ne sois pas obligé de m'en écarter.

C'est l'an 400 avant notre ère, que Cyrus fut tué dans une bataille, et que les généraux Grecs furent massacrés frauduleusement par Tissaphernes. C'est après la mort de Cyrus et la perte de la bataille, qu'Artaxerxès envoya aux Grecs une députation, dont l'orateur Phalinus dit à Xénophon, suivant la traduction de Larcher[1]: « jeune homme, il paroît que » vous êtes un philosophe, et vous parlez » avec agrément ; mais il y a de la folie » à imaginer que vous puissiez avec vôtre » courage l'emporter sur la puissance du

» Roi ». Le traducteur se fonde sur cette qualification de *jeune homme*, pour assurer qu'il est impossible que Xénophon eût cinquante ans à cette époque. Mais d'abord il convient que, suivant le grammairien Favorin, dont le nom fait autorité en ce genre, le mot grec qu'il traduit par jeune homme, se donnoit depuis vingt-trois jusquà trente-quatre ou même quarante ans. Or Xénophon ne portoit point son âge écrit sur sa figure. Sa beauté, la longueur de ses cheveux, pouvoient encore le faire paroître jeune à Phalinus qui, quoique Grec comme lui, le voyoit pour la première fois. Ensuite, et cette raison me paroît la plus forte, le mot grec dont il est ici question, s'emploie aussi dans une autre acception, celle de *téméraire, qui a l'audace de la jeunesse*. Il est d'autant plus vraisemblable que Phalinus l'entendoit ainsi, que la fin de son discours n'est pas : « il y a de la folie à imaginer » que vous puissiez l'emporter *à votre* » *âge* », mais « *avec votre courage*, sur » la puissance du grand Roi ».

Après le massacre de leurs généraux, les Grecs ignoroient absolument ce qui Retraite des dix mille Grecs.

leur restoit à faire. Xénophon ouvrit le premier l'avis, qu'on substituât de nouveaux chefs à ceux qui avoient été tués, et termina ainsi son discours, suivant la traduction de Larcher : « si vous me déclarez votre chef, je ne m'excuserai pas » sur ma jeunesse, et je crois être assez » vigoureux pour repousser une injure ». Ce passage, ainsi présenté, lui paroît avec quelque raison, décisif pour prouver que Xénophon ne pouvoit avoir cinquante ans à cette époque. Mais je rappellerai l'original au traducteur, qui sait trop bien le grec pour ne pas m'entendre. Le mot qu'il a rendu par *jeunesse*, a bien quelquefois ce sens ; mais sa signification propre est *âge*, et c'est ainsi que l'interprète latin Leunclavius l'a traduit, sans que sa version ait été changée en cet endroit par aucun des nombreux éditeurs qui l'ont adoptée. Xénophon dit donc seulement : « je ne » m'excuserai point sur mon âge », phrase qui peut être prononcée à cinquante ans comme à trente, et qui ne me paroît pas suffire pour nier une date précise donnée par un auteur ancien, dont on n'a point d'autre raison de contester l'exactitude. Il

semble même qu'un homme de cinquante ans est plus autorisé qu'un jeune homme de trente ans, à dire : « je crois être assez » vigoureux pour repousser une injure », par la raison que cela est plus vraisemblable du second que du premier.

Plutarque, dans son instruction pour ceux qui manient les affaires d'état, donne ici Xénophon pour modèle. Il pense que les citoyens ne doivent point s'abandonner aveuglément aux magistrats ; il prétend que la loi générale donne toujours la première place dans le gouvernement, à celui qui connoît les moyens d'allier la justice avec l'intérêt public. Il cite lui-même Xénophon, qui parle ainsi dans son histoire : « il y avoit dans l'armée un nommé » Xénophon, qui n'étoit ni capitaine, ni » lieutenant, mais qui sachant ce qu'il » falloit faire, et ayant assez de hardiesse » pour l'entreprendre, se mit à commander, et s'en acquitta si bien, qu'il sauva » les Grecs ».

En effet le conseil qu'il avoit donné ayant plu à tout le monde, il fut au nombre des chefs que les Grecs se choisirent pour les ramener dans leur patrie. La part qu'il

eut à leur retraite, devenue fameuse sous le nom de retraite des dix mille, l'immortalisa. Il surpassa de beaucoup tous les autres chefs par les divers avis qu'il donna et les stratagêmes qu'il inventa pendant tout le cours de cette retraite : ce qui le fit tellement chérir de Cheirosophos, général des Lacédémoniens, qu'il ne s'éleva pas le moindre différend entr'eux pendant la route.

Durant cet espace de tems, il eut beaucoup d'injures à supporter de la part de ses soldats, qu'il sut cependant fort bien contenir dans leur devoir. Les Arcadiens même, qui l'avoient abandonné, furent secourus par lui, et sans ce secours, ils périssoient complettement.

Quand Xénophon n'auroit d'autre trait dans sa vie, que la retraite des dix mille, il pourroit encore prétendre à l'admiration de tous les siècles. Ce n'est plus au milieu des succès qu'il faut le considérer ici : c'est au comble du malheur. Trompé par l'oracle de Delphes, auquel Socrates l'avoit renvoyé, il avoit suivi les étendards de l'ambitieux Cyrus. La mort de ce prince téméraire, la déroute entière de son armée,

firent comprendre à notre philosophe, que l'imposture, secondant la politique, peut quelquefois faire parler le ciel, et abuser les plus grands esprits, puisque Socrates lui-même fut alors trompé. Le ciel sembla désavouer une entreprise formée contre un frère, et contre un frère roi légitime; Xénophon fut sur le point d'expier un crime dont Socrates avoit contribué à le rendre coupable. A six cents lieues de leur patrie, dix mille habitans de la Grèce se voyoient exposés, d'un côté à la fureur de leurs ennemis, s'ils osoient résister; et de l'autre, enchaînés par les barrières que leur opposoit la nature, s'ils essayoient de retourner chez eux. Xénophon vient à bout d'inspirer ce dernier parti à des Grecs accoutumés à braver la mort. Devenu leur chef, il passe avec eux des fleuves rapides, traverse des montagnes escarpées, évite les embûches des Barbares, repousse ceux qu'il ne peut fuir, enfin ramène tout son monde; et dans le récit de cette marche, laisse aux héros de tous les siècles des leçons de courage et de prudence qu'ils se font un honneur et un devoir d'état, d'étudier et d'approfondir.

Voltaire attaque cependant encore ici Xénophon dans l'article déjà cité de ses questions sur l'encyclopédie, dont voici la suite : « c'est ici que commence la fameuse » retraite des dix mille. Si je n'ai rien » compris à la bataille, je ne comprends » pas plus à la retraite ».

Marche des Grecs.

« L'empereur, avant de faire couper la » tête aux six généraux Grecs et à leur » suite, avoit juré de laisser retourner en » Grèce cette petite armée réduite à dix » mille hommes. La bataille s'étoit donnée » sur le chemin de l'Euphrates ; il eût » donc fallu faire retourner les Grecs par » la Mésopotamie occidentale, par la » Syrie, par l'Asie mineure, par l'Ionie. » Point du tout : on les fesoit passer à » l'Orient, on les obligeoit de traverser le » Tigre sur des barques qu'on leur four- » nissoit ; ils remontoient ensuite par le » chemin de l'Arménie, lorsque leurs » commandans furent suppliciés. Si quel- » qu'un comprend cette marche, dans » laquelle on tournoit le dos à la Grèce, » il me fera plaisir de l'expliquer ».

« De deux choses l'une : ou les Grecs » avoient choisi eux-mêmes leur route ;

» et en ce cas, ils ne savoient où ils al-
» loient, ni ce qu'ils vouloient; ou Arta-
» xerxès les fesoit marcher malgré eux,
» ce qui est bien plus probable, et en ce
» cas, pourquoi ne les exterminoit-il pas »?

« On ne peut se tirer de ces difficultés,
» qu'en supposant que l'empereur Persan
» ne se vengea qu'à demi; qu'il se contenta
» d'avoir puni les principaux chefs mer-
» cénaires qui avoient vendu les troupes
» grecques à Cyrus; qu'ayant fait un
» traité avec ces troupes fugitives, il ne
» voulut pas descendre à la honte de le
» violer; qu'étant sûr que de ces Grecs
» errans, il en périroit un tiers dans la
» route, il abandonnoit ces malheureux à
» leur mauvais sort. Je ne vois pas d'autre
» jour pour éclairer l'esprit du lecteur sur
» les obscurités de cette marche ».

Cette explication, imaginée par Voltaire, est évidemment absurde. Un pareil traité, qui ne pouvoit être ignoré en Grèce, auroit fait considérer Xénophon et les autres Grecs comme de simples fugitifs qui avoient eu le bonheur d'échapper à leur ennemi, et non la gloire de lui résister. Un peuple qui connoissoit si bien le mérite

militaire, en auroit-il trouvé à celui qui auroit dirigé une telle retraite, et l'auroit-il préconisé aux Jeux Olympiques ? Xénophon lui-même eût-il osé, du vivant d'Artaxerxès, d'un roi qu'on nous peint si estimable, et qui pouvoit le démentir à chaque instant, eût-il osé, dis-je, méconnoître ainsi la clémence d'un vainqueur si généreux, et en imposer à tous ses contemporains ? Une jactance aussi impudente et aussi ridicule peut-elle s'allier avec le caractère de ce sage et modeste philosophe? Il est bien plus simple de voir, que les Grecs à qui les troupes d'Artaxerxès fermoient le passage le plus facile, furent contraints d'en prendre un plus long et moins commode. C'est ce qu'il me paroît très-aisé d'imaginer et de comprendre. Mais écoutons Voltaire jusqu'au bout.

« On s'est étonné de la retraite des dix » mille ; on devoit s'étonner bien davan» tage qu'Artaxerxès, vainqueur, à la tête » de douze cent mille combattans, du » moins à ce qu'on dit, laissât voyager » dans le Nord de ses vastes Etats, dix » mille fugitifs qu'il pouvoit écraser à » chaque village, à chaque passage de rivière,

» rivière, à chaque défilé, ou qu'on pou-
» voit faire périr de faim et de misère ».

« Cependant on leur fournit, comme » nous l'avons vu, vingt-sept grands » bateaux vers la ville d'Itace, pour leur » faire passer le Tigre, comme si on » vouloit les conduire aux Indes. De-là on » les escorte, en tirant vers le Nord, » pendant plusieurs jours, dans le désert » où est aujourd'hui Bagdad. Ils passent » encore la rivière de Zabate ; et c'est là » que viennent les ordres de l'Empereur, » de punir les chefs. Il est clair qu'on » pouvoit exterminer l'armée aussi facile- » ment qu'on avoit fait justice des com- » mandans. Il est donc très-vraisemblable » qu'on ne le voulut pas ».

» On ne doit donc plus regarder les » Grecs, perdus dans ces pays sauvages, » que comme des voyageurs égarés, à qui » la bonté de l'Empereur laissoit achever » leur route comme ils pouvoient ».

« Il y a une autre observation à faire, » qui ne paroît pas honorable pour le » Gouvernement Persan. Il étoit impossible » que les Grecs n'eussent pas des querelles » continuelles pour les vivres, avec tous

» les peuples chez lesquels ils devoient » passer. Les pillages, les désolations, les » meurtres étoient la suite inévitable de ces » désordres ; et cela est si vrai, que, dans » une route de six cents lieues, pendant » laquelle les Grecs marchèrent toujours » au hasard, ces Grecs n'étant ni escortés, » ni poursuivis par aucun grand corps de » troupes Persanes, perdirent quatre mille » hommes, ou assommés par les paysans, » ou morts de maladie. Comment donc » Artaxerxès ne les fit-il pas escorter depuis » leur passage de la rivière de Zabate, » comme il l'avoit fait, depuis le champ-» de-bataille jusqu'à cette rivière » ?

« Comment un souverain si sage et si » bon commit-il une faute si essentielle ? » Peut-être ordonna-t-il l'escorte ; peut-être » Xénophon, d'ailleurs un peu déclama-» teur, la passe-t-il sous silence, pour ne » pas diminuer le merveilleux de la retraite » des dix-mille ; peut-être l'escorte fut » toujours obligée de marcher très-loin de » la troupe Grecque, par la difficulté des » vivres. Quoiqu'il en soit, il paroît certain » qu'Artaxerxès usa d'une extrême indul-» gence, et que les Grecs lui dûrent la vie, » puisqu'ils ne furent pas exterminés ».

» Il est dit dans le dictionnaire encyclo-
» pédique, à l'article *Retraite*, que celle
» des dix-mille se fit sous le commandement
» de Xénophon. On se trompe, il ne com-
» manda jamais ; il fut seulement, sur la
» fin de la marche, à la tête d'une division
» de 1400 hommes ». Quoiqu'en dise Voltaire, Xénophon commanda du moins à Byzance, ainsi qu'on le verra bientôt.

Xénophon sauve Byzance.

Arrivés à Byzance, les soldats, irrités par Anaxibios, préfet de la flotte, alloient piller cette ville : Xénophon les en empêcha, par l'autorité qu'il avoit acquise sur eux. Les titres que lui mérita dans la suite son éloquence, flattèrent sans doute son amour-propre ; mais le plus précieux pour son cœur, fut celui de *Bienfaiteur*, que lui décerna Byzance, lorsque les armes à la main, il fit renoncer au pillage de cette ville ses soldats victorieux. Modération incroyable dans ce tems-là, et dans un homme de guerre, plus surprenante encore que ces ressources inespérées qui changent les défaites mêmes en triomphe !

Le philosophe Chio, dont j'ai parlé au commencement de cette histoire, étoit alors à Byzance. Voici la traduction de la

lettre qu'il écrivit, à ce sujet, à son ami Matris à Athènes.

« J'ai une grande obligation aux vents » qui m'ont retenu à Byzance. C'est en » quelque sorte malgré moi qu'ils m'ont » arrêté. J'avois commencé par les mau- » dire, parce que j'étois fort pressé. Mais » Xénophon, l'ami de Socrates, méritoit » bien que, pour l'entretenir, je fisse un » plus long séjour. C'est un des Grecs qui, » s'étant associés pour combattre sous les » drapeaux de Cyrus, avoient entrepris » avec lui une expédition contre Ar- » taxerxès. Au commencement, ils avoient » un autre chef, et Xénophon ne se mêloit » que de ce qui convenoit à un soldat ; il » étoit cependant du nombre de ceux dont » Cyrus fesoit le plus de cas. Mais dans la » suite, lorsque, dès le premier combat, » Cyrus eût été tué, et qu'après avoir violé » les conventions, on eût coupé la tête » des généraux Grecs, sa valeur et sa pru- » dence, qui le mettoient fort au-dessus » de ses compagnons, lui méritèrent le » *commandement*. Les Grecs attendoient » de lui leur salut, et leur espérance ne » fut nullement trompée. Il conserva sa

» petite troupe intacte au milieu des en-
» nemis, quoiqu'il ne passât pas un seul
» jour, sans que son camp fut peu éloigné
» de l'armée royale. Si cela est grand et
» merveilleux, ce que je vais dire ne l'est
» pas moins, et s'est passé sous mes yeux.
» Les soldats étant arrivés à Byzance,
» fatigués par une longue et pénible re-
» traite, sans avoir remporté aucun fruit
» de leurs travaux, si ce n'est d'être arrivés
» sains et saufs, résolurent de piller la
» ville où la crainte seule les avoit fait
» admettre. De grands troubles s'élevèrent
» aussitôt à Byzance. Déjà les soldats
» étrangers prenoient les armes, et l'on
» entendoit sonner la trompette. Moi-même
» je m'armai d'une lance et d'un bouclier,
» et je courus vers les murs, dans un en-
» droit où les jeunes-gens s'étoient ralliés.
» La garde des murs étoit fort inutile,
» puisque l'ennemi étoit dans la place;
» mais on se croyoit mieux défendu par
» l'avantage du poste, ou du moins on
» espéroit différer sa perte. Pendant ce
» tems-là, de grands troubles agitoient
» les Grecs; nous vîmes paroître un bel
» homme d'une physionomie douce, et

» qui avoit de longs cheveux ; il marchoit
» au milieu des soldats, et s'adressant
» successivement à tous, il réprimoit leur
» fureur ; c'étoit ce même Xénophon dont
» je vous ai déjà parlé. Ses troupes lui
» objectoient qu'un seul ne pouvoit l'em-
» porter sur tous, et qu'après un si long et
» si terrible orage, il devoit enfin les con-
» duire au port. *Arrêtez-vous donc*, leur
» dit-il, *et consultez-vous ; la conquête*
» *est entre vos mains, et pendant que vous*
» *délibérerez, vous ne devez pas craindre*
» *qu'elle vous échappe*. Quoiqu'ils ne lui
» obéissent point, un reste de honte les
» retenoit. Alors Xénophon se plaça au
» milieu d'eux, et prononça un discours
» que nous ne pouvions entendre distinc-
» tement, mais dont le succès montra
» l'excellence. En effet nous vimes ces
» mêmes gens, qui peu de tems auparavant
» vouloient piller la ville, parcourir tran-
» quillement le marché, et acheter tout ce
» qui leur étoit nécessaire, comme le reste
» des Byzantins. Depuis ce tems-là, aucun,
» dans aucune partie de la ville, ne respira
» plus cet esprit belliqueux qui les avoit
» conduits à l'injustice et à la rapacité. Ce

» spectacle nous développa le caractère de » Xénophon, et nous peignit la force de » son éloquence et la justesse de ses me- » sures. Comme je lui avois la même obli- » gation que les Byzantins, je n'ai pu » m'empêcher d'aller remercier l'auteur de » mon salut. Retenu par les vents avec » beaucoup d'autres, sans lui, j'aurois été » dépouillé comme eux. Je me suis donc » fait connoître à lui; il m'a rappellé les » liaisons que vous aviez eues avec So- » crates; il m'a exhorté à cultiver la » philosophie, et m'a entretenu sur divers » sujets, non pas en homme de guerre qui » ne respire que le sang et le carnage, » mais avec beaucoup d'humanité. Il mène » à présent son armée en Thrace. Seuthès, » roi des Thraces, qui fait la guerre contre » quelques peuples voisins de son pays, l'a » engagé à l'aller trouver : ce prince a « promis de donner aux Grecs une forte » paye; ils ont accepté cette proposition, » parce qu'ils craignent de retourner chez » eux les mains vides, et qu'ils veulent » gagner quelque chose par leurs travaux, » pendant qu'ils sont encore assemblés. » Pour moi, je vais continuer ma navi-

» gation, et je pars plus volontiers pour » aller philosopher à Athènes ; car, s'il » vous en souvient, lorsque vous m'y in- » vitiez comme il l'a fait, et que vous me » disiez des merveilles de tous ceux qui » avoient embrassé quelque partie de la » philosophie, je tombois facilement d'ac- » cord sur tout le reste ; mais je craignois » vivement une seule chose. Je croyois » bien que la philosophie augmentoit la » vertu chez les hommes, dans tout ce » qu'elle leur laissoit entreprendre ; je com- » prenois, en effet, qu'ils ne puisent la » justice et la tempérance que dans la » philosophie : mais je pensois qu'elle nous » entraînoit dans une sorte de mollesse ; » qu'elle nous fesoit aimer une vie tran- » quille, éloignée du tumulte des affaires. » J'étois donc fâché de voir que la philo- » sophie, en me rendant meilleur dans » tout le reste, retrécît mon ame, m'éloi- » gnât du service militaire, et m'empê- » chât, si je m'y trouvois appelé, de faire » une action d'éclat. Je craignois même, » qu'amolli par la philosophie, elle ne me » tînt en quelque sorte enchanté, et » n'enchaînât ma force et mon courage,

» en me rendant incapable d'une grande
» entreprise. J'ignorois, en effet, que
» ceux qui cultivent la philosophie, aug-
» mentoient aussi cette vertu qu'ils ap-
» pellent la force : c'est ce que Xénophon
» vient de m'apprendre, moins par ses
» discours, que par son exemple. Car pour
» avoir été disciple fort assidu de Socrates,
» il n'en est pas moins capable de sauver
» les villes et de commander les armées.
» La philosophie ne lui a rien fait perdre
» pour lui ni pour ses amis. La vie tran-
» quille est donc, à la vérité, celle qui
» conduit le plus sûrement au bonheur,
» pourvu cependant que celui qui sait
» jouir du repos, sache aussi dans l'oc-
» casion agir avec grandeur ; celui qui sait
» vaincre l'avarice, la cupidité et les autres
» maladies de l'ame, est nécessairement
» plus grand que le plus habile militaire,
» puisqu'après avoir vaincu ses ennemis,
» on succombe souvent à ses passions.
» J'espère donc, par l'étude de la vertu,
» devenir non-seulement meilleur, mais
» plus vaillant, quoique moins fanfaron.
» C'en est assez sur cette matière : le vent
» est plus favorable, et me presse de
» m'embarquer ».

Je ne crois pas inutile d'observer ici, qu'effectivement le desir de se distinguer ne fut point éteint dans le philosophe Chio par ses études. Ce fut lui qui tua Cléarque, tyran d'Héraclée. Au reste, sa lettre est un témoignage précieux et authentique qui dépose contre les calomnies de Voltaire sur la retraite des dix-mille, et les exagérations prétendues du sage historien Grec, qui ne mérita jamais un tel reproche. On voit aussi que Chio ne paroît point du tout ici parler d'un jeune-homme, qui auroit moins de trente ans suivant Larcher, mais plutôt d'un homme fait, dont les leçons et l'expérience sont capables de diriger sa conduite à l'avenir.

Fin de la retraite des Grecs.

Après avoir sauvé Byzance, Xénophon conduisit ses troupes à Seuthès, roi des Thraces, qui avoit été dépouillé du royaume paternel ; il le rétablit heureusement sur le trône, après avoir dompté les nations féroces de la Thrace. Mais ensuite ce même Seuthès, sur le conseil d'Héraclidès de Maronée, récompensa fort mal les Grecs et Xénophon ; car il promit de le livrer lui et ses troupes aux Lacédémoniens, qui projettoient alors de faire la guerre en

Asie contre les Perses, sous la conduite de Thimbron.

Avant qu'il lui livrât son armée passée en Asie, il s'enrichit un peu par la prise du Perse Asidas avec sa femme, ses enfans, ses gens, et de grandes richesses. Le chemin entier, par lequel il avoit conduit ses troupes au milieu des nations les plus ennemies, étoit de 34,255 stades. Or, suivant Rollin, le stade, mesure itinéraire particulière aux Grecs, est de 125 pas géométriques ; et il en faut vingt pour faire une lieue de France, qu'il n'évalue qu'à 2500 pas. A ce compte, le chemin parcouru par Xénophon dans sa retraite, est de 1712 de nos lieues communes. Suivant le calcul plus exact encore de l'abbé Barthelemy, qui donne aux stades 94 toises et demie, les 34,255 stades valent près de 1295 grandes lieues, de 2500 toises chacune.

Voltaire ne discontinue pas de se montrer injuste envers Xénophon et les Grecs. » Je vois, « dit-il, que ces héros, à peine » arrivés après tant de fatigues sur le » rivage du Pont-Euxin, pillent indiffé» remment amis et ennemis, pour se

» refaire. Xénophon embarque à Héraclée
» sa petite troupe, et va faire un nouveau
» marché avec un roi de Thrace, qu'il ne
» connoissoit pas. Cet Athénien, au lieu
» d'aller secourir sa patrie accablée alors
» par les Spartiates, se vend donc encore
» une fois à un petit despote étranger. Il
» fut mal payé, je l'avoue : et c'est une
» raison de plus, pour conclure qu'il eût
» mieux fait d'aller secourir sa patrie ».

» Il résulte de tout ce que nous avons
» remarqué, que l'Athénien Xénophon,
» n'étant qu'un jeune volontaire », (Voltaire oublie encore ici que Xénophon avoit cinquante ans lors de l'expédition de Cyrus), » s'enrôla sous un capitaine
» Lacédémonien, l'un des tyrans d'Athè-
» nes, au service d'un rebelle et d'un
» assassin ; et qu'étant devenu chef de
» 1400 hommes, il se mit aux gages d'un
» barbare ». Observez que Voltaire se trompe encore ici, en plaçant Xénophon sous les ordres de l'un des tyrans d'Athènes. Le Lacédémonien Cléarque, qui commandoit les dix-mille jusqu'après la bataille de Cunaxa, n'avoit point été l'un des tyrans d'Athènes.

» Ce qu'il y a de pis, c'est que la néces-
» sité ne le contraignoit pas à cette servi-
» tude. Lui-même dit qu'il avoit laissé en
» dépôt, dans le temple de la fameuse
» Diane d'Ephèse, une grande partie de
» l'argent gagné au service de Cyrus ».

» Observons qu'en recevant la paye d'un
» roi, il s'exposoit à être condamné au
» supplice, si cet étranger n'étoit pas con-
» tent de lui. Voyez ce qui est arrivé au
» major-général Doxat, homme né libre,
» pour avoir rendu aux Turcs une place
» qu'il ne pouvoit défendre ».

» Rollin, en parlant de la retraite des
» dix-mille, dit que *cet heureux succès*
» *remplit de mépris pour Artaxerxès les*
» *peuples de la Grèce, en leur fesant voir*
» *que l'or, l'argent, les délices, le luxe,*
» *un nombreux sérail, fesoient tout le*
» *mérite du grand Roi* ».

» Rollin pouvoit considérer que les Grecs
» ne devoient pas mépriser un souverain
» qui avoit gagné une bataille complette;
» qui, ayant pardonné en frère, avoit
» vaincu en héros; qui, maître d'exterminer
» 10,000 Grecs, les avoit laissés vivre et re-
» tourner chez eux; et qui pouvant les avoir

» à sa solde, avoit dédaigné de s'en servir.
» Ajoutez que ce prince vainquit depuis
» les Lacédémoniens et leurs alliés, et leur
» imposa des loix humiliantes : ajoutez que
» dans une guerre contre des Scythes nommés Cadusiens, vers la mer Caspienne,
» il supporta, comme le moindre soldat,
» toutes les fatigues et tous les dangers. Il
» vécut et mourut plein de gloire ; il est
» vrai qu'il eut un sérail, mais son courage
» n'en fut que plus estimable. Gardons-
» nous des déclamations de collège ».

» Si j'osois attaquer le préjugé, j'oserois
» préférer la retraite du maréchal de Belle-
» Isle à celle des dix-mille. Il est bloqué
» dans Prague par soixante mille hommes.
» Il n'en a pas treize mille. Il prend ses
» mesures avec tant d'habileté, qu'il sort
» de Prague dans le froid le plus rigoureux,
» avec son armée, ses vivres, son bagage,
» et trente pièces de canon, sans que les
» assiégeans s'en doutent. Il a déjà gagné
» deux marches, avant qu'ils s'en soient
» apperçus. Une armée de trente mille
» combattans le poursuit sans relâche
» l'espace de trente lieues. Il fait face
» par-tout, il n'est jamais entamé ; il

» brave, tout malade qu'il est, les saisons, » la disette et les ennemis. Il ne perd que » les soldats qui ne peuvent résister à la » rigueur extrême de la saison. Que lui » a-t-il manqué ? une plus longue course, » et des éloges exagérées à la grecque ».

Tout ce qu'objecte ici Voltaire, mérite quelqu'attention. Mais je ferois une dissertation et non une histoire, si je voulois entrer dans tous les détails nécessaires pour prouver ce que l'on croira facilement sans preuves, que Voltaire n'étoit pas assez habile en tactique, pour détruire la réputation d'un guerrier admiré depuis tant de siècles.

Diogènes Laerce nous dit que Xénophon lui-même a rendu un compte fort exact de tout ce qui arriva aux Grecs, soit en s'avançant en Perse avec Cyrus, soit en retournant. Xénophon, ajoute-t-il, eut de très-vives querelles avec Ménon, né à Pharsale en Thessalie, qui dans la marche pour aller en Perse, commandoit une compagnie de soldats étrangers ; et parmi les reproches qu'il lui adressa, il lui fit celui d'aimer *de beaux garçons d'un âge trop avancé*. Ménage rapporte à ce sujet

une épigramme grecque, tirée de l'anthologie, où le poëte Strato fait connoître l'âge qui convient aux jeunes-gens destinés à l'amour.

Portrait de Ménon de Thessalie.

C'est dans le second livre de son histoire de l'expédition de Cyrus, que Xénophon fait le portrait de Ménon de Thessalie. » Jamais », dit-il, « il ne cacha sa passion » pour les richesses. Il n'aspiroit au com- » mandement et aux honneurs, que dans » la vue d'augmenter sa fortune, et ne » recherchoit l'amitié des personnes puis- » santes, que pour commettre impunément » des injustices. Le parjure, le mensonge, » la fourberie, lui paroissoient la voie la » plus courte pour y parvenir ; la simplicité, » la vérité n'étoient à ses yeux que sottise. » On voyoit qu'il n'avoit d'affection pour » personne, et qu'il tendoit des pièges à » tous ceux dont il se disoit l'ami. Jamais » il ne se moqua d'un ennemi ; mais il » railloit perpétuellement ceux avec qui il » vivoit familièrement. Jamais il ne forma » de dessein contre les biens d'un ennemi, » parce qu'il croyoit difficile de ravir le » bien de quelqu'un qui se tient sur ses » gardes ; mais il pensoit être le seul qui

sût

» sût combien il est aisé de s'emparer du » bien d'un ami sans défiance. Il craignoit » autant que des hommes bien armés ceux » qu'il connoissoit pour des parjures et des » scélérats, et n'essayoit ses manœuvres que » sur des gens pieux et vrais, qu'il regar- » doit comme des lâches. Bien différent de » ceux qui ne se croyent estimables que par » la piété, la franchise et la justice, Menon » tiroit vanité de ce qu'il savoit tromper, » forger des mensonges, et se moquer de » ses amis ; il regardoit les gens vrais » comme des hommes sans éducation. Il » cherchoit à obtenir le premier rang dans » l'amitié de quelqu'un, en calomniant » ceux qui la partageoient avec lui ; et » regardoit ce moyen comme infaillible » pour y parvenir. Il tâchoit de se faire » obéir des soldats, en se rendant com- » plice de leurs crimes. Il vouloit être » honoré et recherché, en montrant qu'il » avoit le pouvoir et la volonté de com- » mettre de grandes injustices. Si quelqu'un » l'abandonnoit, il fesoit regarder comme » une grande faveur, de ce qu'il ne l'avoit » pas perdu, tandis qu'il étoit à son service. » On peut se tromper dans les choses qui

» ont échappé aux regards du public ;
» mais tout le monde est instruit des particularités suivantes. Il étoit encore à la
» fleur de la jeunesse, lorsqu'il obtint le
» commandement des troupes étrangères
» au service d'Aristippe. A cet âge, il fut
» aussi en grande faveur auprès du Persan
» Ariée, parce que celui-ci aimoit les beaux
» garçons, et avant qu'il eût de la barbe,
» il conçut une passion violente pour
» Tharypas, plus âgé que lui ».

Diogènes Laerce ajoute que Xénophon reprochoit à un certain Apollonidès, qu'il avoit les oreilles percées. Ces mots se lisent effectivement dans l'*histoire de l'expédition de Cyrus*, par Xénophon. A la vérité l'auteur ne les y place point dans sa propre bouche ; c'est dans celle d'Agasias de Stymphale, à qui il fait dire en parlant d'Apollonidès : « Cet homme a, de ma connoissance, les deux oreilles percées comme
» un Lydien ; c'est-à-dire comme un esclave ». Mais Xénophon continuant sa narration après le discours d'Agasias, ajoute qu'en effet Apollonidès les avoit ainsi. Diogènes est donc exact dans son assertion.

Il n'en est pas de même du *nouveau dictionnaire historique*, quoiqu'il en soit à sa septième édition, datée de 1789. L'auteur de l'article *Xénophon* y prétend qu'après son expédition, Xénophon retourna dans sa patrie, et s'y *forma le cœur et l'esprit*. Ç'auroit été un peu tard, à l'âge de cinquante-un ans. Le fait est que les assassins de Socrates craignoient trop la présence de Xénophon couvert de gloire, pour lui rendre le séjour de cette ville agréable. D'après le portrait que j'ai fait de Socrates, qui ne s'est attendu à voir Athènes lui élever des autels ? mais la jalousie des sophistes ne put pardonner à cet homme divin de n'enseigner que la vérité et la vertu. Le contraste étoit trop frappant, et en même-tems trop au désavantage de ces derniers. L'ignorance combattue est comme la tyrannie attaquée ; les supplices font sa défense. Socrates occupé à faire du bien, tandis que l'on intentoit contre lui les accusations les plus atroces, se voit cité devant l'Aréopage, comme un citoyen dangereux. Sa sentence est prononcée : il boit la coupe fatale, et meurt victorieux de ses juges, l'an 399,

Retour de Xénophon à Athènes

vers le mois de juin. Il n'avoit jamais écrit : mais il laissoit après lui Xénophon qui hérita de son ame toute entière.

Celui-ci combinoit cette retraite fameuse dont j'ai déja parlé, et qui coûta dix-neuf mois de travaux, lorsque son maître expiroit par le supplice dû à la sédition et à l'impiété. Quelle douleur pour Xénophon de ne pouvoir recueillir les derniers soupirs de Socrates !

Quoique le spectacle du lieu où ce crime avoit été commis, dût lui être odieux, lui même témoigne *dans son expédition de Cyrus*, livre 7, § 56, qu'il avoit alors le dessein de retourner dans sa patrie, et comme ses amis ne l'arrêtèrent que pour qu'il achevât de ramener les troupes, afin de les remettre lui-même à Thimbron, il est vraisemblable que lorsque ce but eut été rempli, il retourna dans sa patrie jouir tranquillement de sa gloire. C'est vraisemblablement aussi alors qu'il fut préconisé aux jeux olympiques, ainsi que le rapporte Simplicius dans ses *commentaires* sur Epictète. Ces jeux furent célébrés l'an 396 avant notre ère.

Thimbron ne réussit point dans son ex-

pédition contre les Perses, et Dercyllidas, nommé pour le remplacer, ne fut pas plus heureux. Mécontens de la conduite de leurs généraux, les Lacédémoniens placèrent leur roi Agésilas à la tête de leurs armées, et le chargèrent de la guerre contre les Perses l'an 396. Soit que ce prince fût déjà lié avec Xénophon, soit qu'il voulût profiter des lumières et de l'expérience du général philosophe, Xénophon repassa en Asie avec lui. Les espérances de Sparte et de son roi ne furent point trompées. Agésilas battit les Perses en plusieurs occasions, et le grand monarque se crut mal affermi sur son trône. Effrayé des conquêtes du roi de Sparte, il espéra pouvoir arrêter leur cours, en suscitant en Grèce des ennemis aux Lacédémoniens. Il y envoya des émissaires, qui, répandant l'or à pleines mains, soulevèrent contre eux les Thébains, les Athéniens, les Argiens et les Corinthiens. Lacédémone n'étant point assez forte pour s'opposer à une ligue aussi puissante sans discontinuer la guerre de Perse, crut devoir rappeler Agésilas, et l'interrompit ainsi au milieu de ses victoires.

Expédition d'Agésilas contre les Perses.

Diogènes Laerce dit qu'après la retraite des dix-mille, après les défaites essuyées par l'armée Grecque dans le Pont pendant son retour, et la violation du pacte fait par Seuthès roi des Odrysiens, Xénophon se rendit en Asie, auprès d'Agésilas, roi de Lacédémone ; qu'il lui remit les soldats de Cyrus, sous la promesse d'une récompense ; qu'il se dévoua entièrement à lui, et obtint toute son amitié. Il sembleroit par-là que l'expédition d'Agésilas a suivi celle de Xénophon ; mais Xénophon dit lui-même dans son *histoire grecque*, qu'il remit son armée à Thimbron dans une année qui répond à l'année 399 avant notre ère. Ce ne fut que trois ou quatre ans après, c'est-à-dire l'an 399, qu'Agésilas se rendit en Asie, succédant à Dercyllidas, lequel avoit remplacé Thimbron. C'est une légère inexactitude bien excusable dans Diogènes Laerce, qui n'écrivant qu'une vie particulière, n'observoit les faits généraux que dans leur ensemble.

Retour d'Agésilas et de Xénophon dans la Grèce.

Xénophon revint en Europe avec Agésilas, pour se rendre en Béotie. Lui-même raconte dans son *histoire de l'expédition de Cyrus*, livre 5, §. 12, et Diogènes

répéte après lui que ce fut alors qu'il passa à Ephèse, et qu'il y remit au grand-prêtre, ou *mégabyze néocore* de Diane d'Ephèse, la moitié de l'argent qu'il avoit porté avec lui, et qui avoit été voué à la Déesse dès le tems de sa retraite, comme faisant partie du butin qu'il avoit fait sur les Perses; cette moitié revenoit à Diane, suivant l'usage des Grecs. Comme il pensoit qu'il seroit exposé à de grands dangers avec Agésilas en Béotie, il crut devoir solliciter par ce dépôt la protection d'une divinité. Il recommanda au mégabyze de lui remettre cet argent s'il revenoit de la nouvelle expédition où il alloit s'engager, si non, d'en faire l'offrande qu'il jugeroit la plus agréable à Diane, et de la lui consacrer. Diogènes dit que Xénophon ordonna, dans le dernier cas, de faire construire une statue de cet or, et de l'offrir à la déesse.

Arrivé en Béotie avec Agésilas, il concourut au gain de la victoire que ce prince remporta l'an 393 sur les Thébains auxquels s'étoient joints les Athéniens, les Argiens et les Locriens, près de la ville de Coronée. Xénophon, qui se rendit ainsi utile à Sparte, rapporte lui-même, et Plutarque

Bataille de Coronée.

nous l'assure dans ses *dits notables Lacédémoniens*, que cette bataille fut la plus célèbre et la plus sanglante qui eût été donnée de son tems.

Les Athéniens exilent Xénophon.

Les Athéniens exilèrent Xénophon, dit Diogènes Laerce, parce qu'il paroissoit suivre le parti des Lacédémoniens. Il faut convenir qu'on peut difficilement l'excuser d'avoir combattu à Coronée contre ses concitoyens. S'il avoit été banni pour avoir suivi les étendarts de Cyrus, qui avoit montré beaucoup d'attachement pour Lacédémone, comme le disent Leunclavius et Larcher, il l'auroit été aussitôt après son premier retour en Grèce. Mais Xénophon lui-même, dans son *histoire de l'expédition de Cyrus*, livre 5, § 12, dit qu'il ne fut exilé d'Athènes qu'après le voyage de Béotie, et qu'alors il fixa sa demeure à Scillonte.

Les Eléons donnent Scillonte à Xénophon.

Je placerai ici un fait que je n'ai vu rapporté par aucun auteur ancien, mais qui mérite cependant quelque confiance, puisqu'il nous est transmis par le savant Burette, dans les *mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome 1, page 269. Les *Hellanodiques* étoient les magistrats qui

présidoient aux jeux publics à Olympie. Tous les Grecs avoient une opinion très-avantageuse de l'équité de ces juges ; et en général des sénateurs d'Olympie ; ce fut à ceux-ci que Xénophon, banni d'Athènes, eut recours pour se justifier, et pour obtenir une retraite assurée à Scillonte ; ce que ces juges lui accordèrent, après l'avoir pleinement absous.

Scillonte, suivant le passage de Xénophon, que j'ai cité en dernier, étoit une petite ville que les Lacédémoniens venoient de bâtir près d'Olympie. Xénophon ayant été nommé *l'hôte-public* des Lacédémoniens, qui profitèrent ainsi de la perte à laquelle Athènes s'étoit condamnée, ils la lui donnèrent. Larcher dit que la ville de Scillonte étoit destinée à tenir en bride les Eléens qui avoient osé prendre les armes contre les Lacédémoniens Plutarque, dans son *traité de l'exil*, dit que Scillonte étoit une île de la province d'Elide.

Pausanias rapporte que les Lacédémoniens achetèrent Scillonte des Eléens, et qu'ils en firent présent à Xénophon. Dinarque, cité par Diogènes Laerce, dit seulement que les Lacédémoniens lui don-

nèrent une terre et une maison. Ces deux passages seront aisément conciliés par un troisième, où Plutarque, dans un autre endroit du *traité de l'exil,* dit : « les foux » se croyent grièvement punis lorsqu'on les » relègue dans les Iles Cyclades ; mais dans » quelle île peut-on confiner les exilés, qui « ne soit plus grande que la possession et » le champ de Scillonte, où Xénophon, » après ce voyage de Perse si célèbre, passa » heureusement sa vieillesse » ? Il est clair, par ce passage, que l'Ile de Scillonte étoit si petite, qu'on pouvoit ne la prendre que pour un simple champ. Diogènes Laerce ajoute que le Spartiate Philopidas envoya à Xénophon des esclaves emmenés prisonniers de la Dardanie, et les laissa à sa disposition.

Depuis ce tems, Xénophon habita Scillonte. Démétrius Magnès, cité par Diogènes Laerce, dit que ce philosophe y fut suivi par son épouse appellée Philésia ; et Dinarque, cité au même endroit, ajoute que Xénophon avoit deux enfans nommés Gryllos et Diodoros, à qui l'on donna, de même qu'à Castor et Pollux, le nom de Dioscures, fils de Jupiter. Ce Dinarque,

suivant Diogènes, nous a transmis ce fait dans son discours sur la répudiation contre Xénophon. Denys d'Halycarnasse, dans la *vie de Dinarque*, dit que cet orateur avoit effectivement écrit un discours pour Eschyle, esclave à qui Xénophon avoit donné la liberté, et qui avoit choisi un autre maître.

Amitié d'Agésilas pour Xénophon.

Xénophon fut dédommagé du décret rendu contre lui dans sa patrie, par les sentimens d'Agésilas, qui, comme nous le rapporte Plutarque, dans ses *dits notables des Lacédémoniens*, et dans la *vie d'Agésilas*, avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Ce prince prenoit un singulier plaisir à l'entendre discourir sur la morale, ce qui fait dire à Cicéron dans son *traité de l'orateur*, livre 3, parag. 35, qu'Agésilas avoit été disciple de Xénophon, de même que Dion l'avoit été de Platon, et Epaminondas de Lysis.

Xénophon fait élever ses enfans à Sparte.

Quant à ce qu'ont écrit quelques-uns, qu'Agésilas l'avoit appellé à Sparte pour élever ses enfans et leur enseigner l'art de commander et celui d'obéir, quoique le savant Edouard Simson l'ait répété dans sa *chronique universelle*, cela n'est ni vrai,

ni appuyé sur l'autorité des auteurs anciens. Ceux qui ont voulu appuyer ce fait sur l'histoire d'Agésilas par Plutarque, ont été induits en erreur par un traducteur de Plutarque, qui, dans le seizième siècle, s'est joint à quelques autres traducteurs, lesquels ont mis en latin les ouvrages des anciens Grecs. Mais Amyot n'est point tombé dans cette erreur, et ceux qui peuvent consulter l'original, le reconnoîtront encore mieux : Plutarque dit seulement qu'Agésilas engagea Xénophon à faire venir ses enfans à Lacédémone, et ajouta qu'en les y fesant élever, il leur feroit apprendre le plus beau de tous les arts, celui d'obéir et de commander. Tel est le sens du texte de Plutarque, non-seulement dans son *histoire d'Agésilas*, mais encore dans ses *dits notables des Lacédémoniens*. Diogènes Laerce vient à l'appui de cette interprétation, dans son *histoire de Xénophon*. Il y dit, fondé sur l'autorité de Dioclès, dans ses *vies des philosophes*, que les fils de Xénophon avoient été imbus à Sparte de la discipline des Lacédémoniens.

C'est immédiatement après avoir raconté la bataille de Coronée, dans la *vie d'Agé-*

silas, que Plutarque dit qu'au retour de cette victoire, Agésilas ne se crut nullement permis de rien changer dans sa manière de vivre, à cause de la gloire qu'il avoit acquise ; et que, loin d'imiter ceux de ses concitoyens qui croyoient se distinguer en nourrissant des chevaux pour les faire couronner aux jeux olympiques, il engagea sa sœur Cynisca à monter sur son propre char pour disputer le prix à ces jeux, et se le faire adjuger, afin de prouver qu'il n'en résultoit aucune gloire personnelle, mais seulement celle de pouvoir dire qu'on étoit assez riche pour faire cette dépense.

Xénophon bâtit un temple à Diane.

Ce fut vraisemblablement alors, c'est-à-dire, 392 ans avant notre ère, qu'arriva ce que Xénophon raconte lui-même dans son *histoire de l'expédition de Cyrus*, livre 5, §. 12. Le mégabyze vint à Olympie pour assister aux jeux, et remit à Xénophon le dépôt que ce philosophe lui avoit confié. Xénophon en acheta des terres en l'honneur de la déesse, dans le lieu désigné par l'oracle. Ces terres étoient arrosées par le Sélinonte, rivière du même nom que celle qui passoit auprès du temple de Diane à Ephèse, et l'on trouvoit dans

ces deux rivières du poisson et des coquillages. Ces terres d'ailleurs étoient favorables à la chasse, et abondantes en gibier de toute espèce. Xénophon fit aussi bâtir, de l'argent sacré, un temple avec un autel, et depuis ce tems, il offrit toujours à la Déesse la dixme des productions de ces terres avec un sacrifice. Tous les citoyens de Scillonte, tous les habitans du voisinage, hommes et femmes, participoient à la fête; et la fondation fournissoit à ceux qui y assistoient, de la farine d'orge, du pain, du vin, des fruits, et une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés, avec du gibier pris à la chasse. Car les fils de Xénophon et des autres habitans fesoient toujours pour cette fête une chasse à laquelle assistoient aussi tous ceux qui le souhaitoient. On prenoit, tant sur ces terres, que sur le Pholoé, montagne d'Arcadie, au-dessus et très-près d'Olympie, des sangliers, des chevreuils et des cerfs. Ce lieu sacré étoit environ à vingt stades ou près de deux mille toises du temple de Jupiter Olympien, et touchoit au chemin qui alloit de Lacédémone à Olympie. On y voyoit des bocages et des montagnes

couvertes d'arbres, très-propres à nourrir des chèvres, des cochons, des moutons et des chevaux ; ainsi ceux qui venoient à cette fête, y trouvoient du fourage pour leurs montures. On avoit planté autour du temple un bois d'arbres fruitiers qui donnoient toutes sortes de fruits, suivant les saisons. Le temple ressembloit en petit à celui d'Ephèse, et la statue de la Déesse, faite en bois de cyprès, avoit été sculptée sur le modèle de celle qu'on admiroit à Ephèse, et qui étoit d'or. Près du temple étoit une colonne avec cette inscription : « ces terres sont consacrées à Diane ; que » celui qui en sera possesseur, et qui en » retirera les fruits, offre tous les ans à » la Déesse la dixme de leur produit, et » que, du reste, il entretienne ce temple: » s'il y manque, la Déesse y pourvoira ».

Occupation de Xénophon à Scillonte.

Plutarque, dans son *traité de l'exil*, dit que Xénophon, pendant son séjour à Scillonte, passoit le tems à chasser, à voir ses amis, et à composer ses histoires. Diogènes Laerce répète la même chose. J'ai déjà dit que Xénophon fut le premier philosophe qui écrivit l'histoire. Photius nous apprend que ce fut Isocrates qui en-

gagea Xénophon à entreprendre ce travail, ainsi qu'Ephore de Cumes et Théopompe de Chio, en leur distribuant à chacun la matière dont ils devoient s'occuper.

Doctrine de Socrates, publiée par Xénophon.

Xénophon partagea avec Criton, Platon, et beaucoup d'autres condisciples, l'honneur d'immortaliser leur école commune. Les dialogues qu'avoit composés Criton, sont perdus; mais il nous en est resté beaucoup des deux autres. Xénophon rédigea le premier en corps d'ouvrage la doctrine de son maître; c'est ce qui est parvenu jusqu'à nous, sous le nom des *dits mémorables* de Socrates. C'est à Xénophon que nous devons la tradition la plus exacte de la morale du plus sage des philosophes, et de sa manière d'enseigner. Platon voulut avoir une réputation à lui. Jaloux de créer une secte, il alla jusqu'à défigurer les sentimens de celui de qui il avoit reçu les premières notions. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause du silence que les deux disciples ont affecté à l'égard l'un de l'autre : c'étoit orgueil dans le premier, et cet orgueil est d'autant plus coupable, que, né vingt-un ans plus tard, Platon devoit

devoit au moins à son rival les égards dûs à l'âge : c'étoit amour de la vérité et reconnoissance dans le second.

Tel est le jugement de Dumas, traducteur de deux opuscules de Xénophon. « Jamais en effet, ajoute-t-il, personne ne porta plus loin que Xénophon deux vertus aussi rares. Un esprit vif et perçant éclairoit la plus belle ame, et le caractère le plus heureux étoit soutenu par un courage éprouvé. La beauté de sa figure n'étoit rien en comparaison de son éloquence. Ce talent manié par les graces lui valut les titres d'Abeille grecque, et de Muse attique ».

Pour se dédommager de n'avoir point vu Socrates dans ses derniers momens, il recueillit ce qu'il avoit entendu de ses leçons; et c'est par lui que le prince des philosophes vit encore pour nous. Ce ton d'ironie qui caractérise Socrates, cette multiplicité d'interrogations, cette logique lumineuse qui sert de flambeau à la raison, et dissipe les ténèbres du sophisme, ne pouvoit trouver un pinceau plus exact et plus naturel que celui de Xénophon, qui semble l'avoir manié avec complaisance jusqu'à sa mort.

Xénophon et Platon composent l'apologie de Socrates.

Plusieurs de ceux qui avoient assisté au jugement de Socrates, firent l'apologie de ce grand homme. Chacun y rapportoit les raisons dont il se souvenoit, et qui l'avoient le plus frappé dans la défense de l'accusé; tous s'accordoient à rendre témoignage à la fierté et à la constance inébranlable du philosophe. Xénophon, qui n'étoit pas alors à Athènes, fut, par cette raison, le dernier qui entreprit de justifier Socrates, en rapportant ce qu'Hermogènes, fils d'Hipponicos, lui avoit raconté de ce qui s'étoit passé à ce terrible jugement, si deshonorant pour l'espèce humaine. De ces diverses apologies, le tems n'a épargné que celle de Platon et celle de Xénephon: je ne dissimulerai point ici que Dacier prétend que ce sont deux pièces bien inégales «. Dans la première, dit-il, on re- » connoît toute la force du plus grand » (*du plus éloquent*, c'est tout ce qu'on pour- » roit dire) « disciple de Socrates, d'un » disciple qui étoit présent, et qui travailloit » d'après le véritable original: au lieu que » dans l'autre, on ne trouve que la main » d'un disciple absent, qui ne travaille » que sur une copie même imparfaite.

» Cette copie, ajoute Dacier, toute foible
» quelle est, ne laisse pas de faire entre-
» voir que les traits de l'ouvrage de Platon
» sont vrais; car non-seulement on y en
» retrouve l'idée; mais Xénophon y as-
» sure que Socrates parla comme on le
» fit parler». *Il est évident*, dit Xénophon,
» *que Socrates s'énonça véritablement de*
» *cette manière* ».

Ces dernières paroles auroient dû persuader à Dacier, malgré son espèce d'adoration pour Platon, que Xénophon a pu être plus exact que cet éloquent rival dont l'imagination trop vive s'est si souvent et quelquefois si ridiculement égarée. Xénophon vint à Athènes quelques mois après la mort de Socrates. Athènes étoit remplie des témoins de ce fait mémorable. Le disciple connoissoit parfaitement son maître, même avant que Platon fût né. Il avoit encore sur Platon l'avantage de ne travailler que le dernier, et de pouvoir ainsi profiter de ce qui avoit été écrit avant lui sur le même sujet. Il est donc très vraisemblable qu'il a peint avec des couleurs plus exactes le tableau si intéressant de l'homme juste assassiné par le glaive de la

loi, ou plutôt par l'aveugle jalousie d'une multitude ignorante.

Rivalité de Xénophon et de Platon

Diogènes Laerce, en rapportant, dans la *vie de Xénophon*, ce que nous avons déjà dit de lui, que la douceur de son éloquence le fit appeler la Muse attique, ajoute que par cette raison il ne fut pas entièrement d'accord avec Platon, à la vie duquel il renvoie; et voici ce qu'il en dit dans cette vie : » Xénophon paroît n'avoir été nullement » l'ami de Platon; car ils rivalisèrent en » quelque sorte en écrivant sur les mêmes » sujets : un banquet, une apologie de » Socrates, des commentaires de morale. » L'un composa *sa république*, l'autre son » *traité de l'éducation de Cyrus*, que » Platon, dans son livre des loix, dit » n'être qu'une fiction, prétendant que » Cyrus étoit fort différent. Tous deux » avoient à chaque instant le nom de So- » crates dans la bouche; jamais ils n'ont » fait mention l'un de l'autre. Une fois seu- » lement Xénophon a nommé Platon dans » le troisième livre de ses *dits mémorables* ». on peut lire dans le onzième livre d'Athénée beaucoup de choses sur ce sujet. Cet écrivain paroît prendre le parti de Xénophon.

Il accuse hautement Platon de fictions et de calomnie, et en cite plusieurs exemples.

En général on a reproché à Platon un naturel jaloux, qui le rendit incapable de souffrir, en quoi que ce fût, un égal ou un concurrent, et qui le porta à contredire facilement Xénophon, sans jamais donner à la vertu de ce grand homme une seule des louanges qu'il méritoit.

Dacier ne trouve point cette accusation juste; on la fonde principalement, dit-il, sur ce que Xénophon et Platon ont écrit sur les mêmes sujets. Si des ouvrages sur les sujets qu'un autre a traités, étoient toujours la marque d'un esprit envieux et jaloux, ce reproche tomberoit plutôt sur Xénophon, qui n'écrivoit son *traité de l'éducation de Cyrus*, qu'après avoir vu les deux livres de la *république de Platon*.

C'est ce qu'observe avec raison Dacier; mais ce qu'il ne dit point, c'est que les dialogues de Xénophon ayant été faits avant ceux de Platon, ce dernier a eu le premier tort de ce genre; c'est encore que Platon étant beaucoup plus jeune que

Xénophon, lui devoit quelques égards dans une république où l'âge donnoit une grande considération.

Continuons cependant d'écouter Dacier: « il seroit même difficile, ajoute-t-il, de » justifier entièrement Xénophon de cet » esprit d'envie, quand on lit le fragment » d'une lettre à Æschines où il s'emporte » contre Platon, « qui n'y est pas nommé, ainsi qu'on le verra bientôt par la traduction de ce fragment, « et l'accuse » d'avoir corrompu la philosophie de Socrates par le mélange de celle de Pythagore et d'être allé en Sicile pour la bonne » table de Denys. Platon ne répond point à » ses invectives, et ne dit pas un seul mot de » Xénophon, en quoi l'on ne sauroit trop » louer sa modestie; et ce fut peut-être » ce silence qui aigrit le plus Xénophon; » car la plus grande injure qu'on puisse » faire à un écrivain, ce n'est pas de dire » du mal de lui, c'est de n'en rien dire. » Observez que ces prétendues invectives sont renfermées dans une lettre particulière écrite par Xénophon à Æschines, et qui ne parvint peut-être jamais à la connoissance de Platon. Je rapporterai cette lettre en en-

tier, et l'on verra qu'il n'y est vraisemblablement question que d'Aristippe.

« Il est vrai, continue Dacier, que Platon écrit *dans un endroit*, que Cyrus » étoit un bon général d'armée ; mais qu'il » n'avoit jamais eu une bonne éducation, » et sur cela on prétend qu'il a eu dessein » de décrier l'ouvrage de Xénophon sur » l'éducation de Cyrus ; mais cet ouvrage » étant fait seulement pour donner l'idée » d'un grand prince, et nullement pour » tenir lieu d'une histoire véritable, Xénophon ne pouvoit s'offenser d'une chose » dont il étoit aussi persuadé que Platon. » On verra dans la suite combien cette réponse est mauvaise, et combien l'histoire de Cyrus l'ancien par Xénophon, est authentique, du moins pour les faits principaux.

Enfin ce qui découvre encore mieux aux yeux de Dacier la jalousie *qui animoit* Xénophon contre Platon, c'est le portrait affreux que Xénophon fait de Ménon dans le second livre de son *histoire de l'expédition de Cyrus le jeune*, où il l'accuse d'avoir trahi Cléarque, et d'avoir été cause de sa mort.

On a déjà vu ce portrait que j'ai rapporté ci-dessus. Certainement il est peu flatté. Mais Diodore de Sicile et Athénée représentent Ménon avec les mêmes couleurs que Xénophon. Son nom étoit en quelque sorte passé en proverbe parmis les Grecs, pour signifier un traître; et l'auteur des *amours de Chéréas et de Callirhoé*, qui s'est caché sous le nom de Chariton d'Aphrodise, a donné ce nom à un brigand qui trahissoit ses compagnons. Platon est le seul auteur qui ait parlé de lui avantageusement. Cette observation, qui est exacte, a été faite par Larcher, dans sa dernière note sur le second livre de l'expédition de Cyrus.

Dacier n'en croit rien : » le malheur de Ménon », observe-t-il finement, oubliant l'injure qu'il fait par cette insinuation, au plus sage disciple de Socrates, « venoit » d'avoir été l'ami intime de Platon qui » l'avoit loué, et qui avoit mis sous son » nom le dialogue de la vertu : car sa pré- » tendue trahison est très-mal prouvée, et » il en fut assez justifié par sa mort. Je ne » prétends cependant pas accuser Xéno- » phon de calomnie et d'imposture, » continue assez ridiculement Dacier ; » ces

» vices ne sauroient se trouver dans un
» homme grave et religieux ; mais la haine
» ou la jalousie qu'il avoit contre Platon,
» le disposoient sans qu'il s'en apperçût,
» à recevoir tous les rapports qu'on fesoit
» contre ceux qui étoient liés avec lui
» d'une amitié particulière. Quand Ménon
» auroit même été tel que le peint Xéno-
» phon, comme sa méchanceté ne fut
» connue qu'après sa mort, on ne pourroit
» pas faire un crime à Platon de l'avoir
» loué. »

On voit que Dacier détruit lui-même ses propres objections, en se reduisant à chercher une excuse pour Platon, après avoir calomnié Xénophon Il vaut mieux écouter sur le même sujet Aulu-Gelle dont le langage est infiniment plus judicieux en cette occasion.

Jugement d'Aulu-Gelle sur la rivalité de Xénophon et de Platon.

» Ceux, dit-il, qui nous ont transmis
» la peinture intéressante et très-bien faite
» de la vie, du caractère et des mœurs de
» Xénophon et de Platon, conviennent
» unanimement que ces deux grands
» hommes ne purent se défendre de quel-
» que sentiment secret de jalousie et d'é-
» loignement : ils prétendent même en

» trouver la preuve dans les écrits du
» capitaine et du philosophe. Platon,
» disent-ils, dans aucun endroit de ses
» nombreux ouvrages, ne fait mention de
» Xénophon; et celui-ci, dans un nombre
» presqu'aussi considérable de volumes,
» garde le même silence sur Platon, quoi-
» que l'un et l'autre, Platon sur-tout, ait
» eu grand soin de rappeller les noms des
» disciples de Socrates. »

» On croit aussi découvrir quelque in-
» dice des sentimens qu'ils nourissoient l'un
» contre l'autre, dans la démarche de Xé-
» nophon, qui, ayant parcouru les deux
» prémiers livres qui paroissoient dans le
» public, de l'admirable traité de Platon
» sur la meilleure forme à donner à une
» république, ou au gouvernement d'une
» ville, s'éleva contre les idées du phi-
» losophe, et leur opposa le plan de sa
» monarchie, intitulé *l'éducation de Cyrus.*
» On dit que Platon fut tellement indigné
» du procédé et de l'écrit de Xénophon,
» que dans un des siens, ayant fait mention
» du roi Cyrus, il en prit occasion de ré-
» futer l'ouvrage de son antagoniste, et
» de le livrer au mépris public, en disant

» que Cyrus étoit à la vérité *un prince* » *courageux* et magnanime ; mais qu'il » n'avoit rien entendu aux principes du » gouvernement : ce sont les expressions » du législateur philosophe. »

» On prétend que la querelle dont je » viens de parler, fut la source de l'as- » sertion fameuse que l'on trouve dans le » recueil que Xénophon composa des ac- » tions et des discours de Socrates; l'auteur » y soutient que jamais l'illustre philosophe » n'a entretenu son école de recherches sur » les causes naturelles, ni sur les phéno- » mènes célestes ; qu'il n'a jamais daigné » étudier les sciences abstraites que les Grecs » ont appelées Mathématiques, et dont la » connoissance n'intéresse ni la paix du » cœur, ni le bonheur de la vie ; qu'il n'en » fesoit pas même grand cas : qu'en con- » séquence on pouvoit taxer de mensonge » tout écrivain qui mettoit dans la bouche » de Socrates quelque dissertation sur de » pareils objets. Or, continue-t-on, Xéno- » phon, en parlant ainsi, avoit en vue le » dialogue de son rival, dans lequel Socra- » tes parle amplement, de physique, de » musique, et de géométrie. »

« Si toutes ces conjectures sont fondées, » et si l'on peut avec justice reprocher ce » foible à des hommes qui avoient autant » de droiture que d'élévation dans l'ame, » du moins on ne me persuadera jamais, » c'est toujours Aulu-Gelle qui parle, » que » cette espèce d'émulation ait produit le » dessein odieux de se nuire, ni cette » basse rivalité qui cherche à offusquer la » gloire d'un nom justement célèbre ; de » pareils sentimens sont trop indignes de » l'école où ces deux illustres personnages » ont été formés, et dans laquelle ils se » sont acquis l'un et l'autre, au sentiment » de tout le monde, une si brillante ré- » putation. »

» Que faut-il donc penser de l'opinion » presqu'universelle sur ces deux grands » hommes ? je crois que voici à quoi tout » se réduit : lorsque des personnes douées » de qualités supérieures et dans le même » dégré de perfection, viennent à se ren- » contrer, quoiqu'elles ne sentent fermen- » ter dans leur cœur aucun levain de » jalousie, ni d'envie, elles ne peuvent se » défendre d'une espèce d'émulation que » fait naître le désir de se surpasser mutuel-

» ment ; car lorsque la nature a pris plai-
» sir de prodiguer ses dons à deux ou à
» plusieurs hommes, et de leur accorder
» des talens extraordinaires et du même
» genre, il s'élève communément entre
» leurs disciples ou leurs admirateurs, un
» conflit d'appréciation, quelquefois même
» assez animé : la chaleur gagne insensible-
» ment les héros eux-mêmes ; ils s'intéres-
» sent à la querelle de leur partisans ; et si
» l'égalité de lumières dans le même genre
» de connoissances est une fois établie, ou
» tant soit peu contestée à l'un ou à l'autre
» chef, ils sentent s'élever un sentiment
» de rivalité qu'a fait naître non pas l'envie
» qu'excite le spectacle des qualités émi-
» nentes d'un émule, mais les démêlés
opiniâtres de leurs adhérens. »

Aulu-Gelle conclut que si Xénophon et Platon, ces deux illustres modèles de la douceur et de l'aménité tant recommandées par leur maître commun, ont eu la réputation d'avoir été envieux l'un de l'autre, il faut l'attribuer aux vives contestations des admirateurs de deux hommes à jamais célèbres, qui cherchoient à placer la gloire de l'un au-dessus de celle de l'autre, enfin

c'est qu'en appercevant deux éminences voisines s'élever continuellement et alternativement l'une plus que l'autre, il est naturel de penser que ce n'est point un ressort étranger qui est le principe de cette espèce de lutte.

Toutes ces observations sont très-sages. Il n'y a nulle inexactitude dans le reproche fait à Xénophon sur ce qu'il a inséré dans ses dialogues, la critique de ce que Platon fait dire à Socrates concernant les sciences abstraites. Cette critique se trouve dans le quatrième livre des *dits mémorables*, et elle est répétée dans une lettre particulière qui m'a paru assez intéressante pour être traduite en entier. Je me permettrai, avant d'entreprendre cette traduction, une courte digression sur l'envie, la jalousie, et l'émulation. On me la pardonnera en faveur de l'éloquence des deux auteurs que je citerai à ce sujet.

Réflexions sur l'envie la jalousie, et l'émulation.

Le mérite, dit Pope, dans ses écrits philosophiques, produit l'envie, comme le corps produit l'ombre ; l'envie annonce le mérite, comme la fumée précède la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni

sur le trône. Si l'on se rappeloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayé des malheurs semés sur les pas des grands talens, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie, continue Pope, qui se dit à la lueur de sa lampe : « ce soir je » finis mon ouvrage ; demain est le jour » de la récompense ; demain le public re- » connoissant s'acquitte envers moi ; de- » main enfin je reçois la couronne de » l'immortalité, » cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet, demain arrive, l'ouvrage est oublié ; il est excellent, et le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges; elle y substitue l'odeur empestée de la critique et de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe des grands hommes : qui sème le laurier, se repose rarement sous son ombrage.

D'un autre côté, un auteur moderne, célèbre par sa fable des abeilles, croit que sans l'envie, les arts seroient mediocrement cultivés. « Raphaël, dit-il, n'auroit pas » été un grand peintre, s'il n'avoit pas été » jaloux de Michel-Ange ».

» Michel-Ange pouvoit dire à Raphael : » votre envie ne vous a porté qu'à travailler » encore mieux que moi ; vous ne m'avez » point décrié ; vous n'avez point cabalé » contre moi auprès du Pape ; vous n'avez » point tâché de me faire du mal. Allez ; » votre envie est louable ; vous êtes un » brave envieux ; soyons bons amis ».

« Mais si l'envieux est un misérable sans » talens, jaloux du mérite comme les » gueux le sont des riches ; si, pressé par » l'indigence, et cherchant à exhaler le » poison qui le dévore, il fait des libelles » injurieux et calomnieux, cet homme ne » fait que satisfaire les mouvemens d'une » envie basse et détestable, dont il ne peut » résulter aucun bien pour les arts et les » sciences ».

Tout cela sera concilié, en disant que la jalousie peut être louable, jamais l'envie. On peut même dire que Michel-Ange n'a inspiré ni envie ni jalousie à Raphaël, mais une belle et noble émulation.

Lettre de Xénophon a AEschines

Rentrons à présent dans notre sujet, et venons à la lettre de Xénophon, dont j'ai annoncé la traduction : elle me paroît digne de toute l'attention du lecteur, d'autant

d'autant plus que je ne crois pas qu'elle ait encore paru en français. L'auteur l'adresse à l'orateur Æschines, disciple de Socrates, et différent de l'émule de Démosthènes ; elle doit avoir été écrite plusieurs mois après la mort de Socrates.

» Hermogènes est venu me trouver ; il » m'a raconté quelques nouvelles. Je lui » ai demandé ensuite à quelle philosophie » vous étiez attaché : il m'a répondu que » c'étoit à celle de Socrates. J'ai admiré en » vous cette disposition dès le tems que » vous étiez à Athènes. Je ne trouve pas » moins digne d'éloges votre constance à » préférer cette philosophie à toute autre. » C'est pour moi une grande preuve de » votre vertu, de savoir que vous con-» noissez le mérite de cet homme, si toute-» fois quelqu'un peut regarder la vie de » Socrates comme celle d'un mortel. Tout » le moude sait, au reste, qu'il existe des » dieux au-dessus de nous ; mais c'est » assez de reconnoître que leur puissance » est supérieure à la nôtre. Il ne seroit » pas facile de déterminer quelle est leur » nature, et ce seroit un sacrilège de le » tenter. Il n'importe point à des esclaves

» de connoître les secrets de leurs maîtres ;
» tout ce qui leur convient, est de servir.
» C'est donc de l'homme que nous devons
» nous occuper. Ceux qui le font avec
» succès sont aussi grands, aussi dignes
» de notre admiration, que sont impor-
» tuns et incommodes ceux qui placent
» la gloire dans les choses vaines et hors de
» propos. En effet, Æschines, qui ja-
» mais a entendu Socrates disserter sur
» l'astronomie ? Qui l'a vu tracer des lignes
» et des figures pour nous apprendre à
» corriger et à épurer nos mœurs ? Il ne
» connoissoit rien en musique, si ce n'est
» le sentiment qu'il éprouvoit en l'écou-
» tant. Au contraire, il ne cessoit d'ensei-
» gner à ses disciples ce que c'étoit que la
» force, la justice, et les autres vertus ;
» voilà ce qu'il appeloit les biens de
» l'homme ; tout le reste lui sembloit peu
» convenable ; il le rejetoit avec ces fables
» ridicules que racontoient de prétendus
» professeurs de sagesse, ou plutôt d'or-
» gueilleux sophistes. Il ne se contentoit
» pas de publier ces principes de vive voix ;
» il s'y conformoit lui-même. Vous savez
» aussi bien que moi tout ce qu'a fait So-

» crates. Peut-être cependant auriez-vous » du plaisir à me l'entendre rappeler ; » mais cela seroit trop long, et je l'ai déjà » fait ailleurs. Que ceux qui n'ont point » admiré Socrates, restent donc convain- » cus ; qu'ils ne ferment pas leurs yeux à » la lumière. Ce philosophe a été déclaré » par Dieu même le plus sage des hommes » pendant qu'il a vécu ; et après sa mort, » ses assassins n'ont pu trouver d'expiation » pour leur forfait. Quant à ces hommes » si fameux, qui sont devenus amoureux » des mystères de l'Egypte et des prodiges » du sage Pythagore, la cour qu'ils font » aux tyrans prouve que leur passion pour » la philosophie de Socrates n'étoit point » exempte de vues d'intérêt, et n'avoit » point véritablement rempli leur cœur. » C'est ce dont on ne peut plus maintenant » douter, quand on voit leur gourmandise » préférer les mets délicats de la Sicile à » une table frugale ».

Observations sur cette lettre.

Leunclavius lui-même, le traducteur latin de Xénophon, voit Platon désigné par ces dernières paroles, et observe qu'elles font allusion au voyage de ce philosophe en Sicile auprès de Denys le

tyran. Mais je crois pouvoir en douter. Athénée ni Aulu-Gelle n'ont jamais parlé de cette allusion à Platon. Le mépris et la haine de Xénophon pour Aristippe sont, au contraire, rapportés par Diogènes-Laerce qui a écrit la vie de ces deux derniers. Cet Aristippe, après avoir puisé auprès de Socrates les léçons de la vertu la plus pure, avoit été le premier de ses disciples qui les eût vendues pour de l'argent. Il étoit devenu le courtisan de Denys, et fesoit profession d'aimer les plaisirs de la table. Xénophon eut de grandes querelles avec ce philosophe voluptueux ; c'est pour cela qu'il introduit dans le second livre des *dits mémorables*, Socrates dissertant contre lui sur la volupté. Tous ces faits nous sont transmis par Diogènes-Laerce dans la vie même d'Aristippe. Puisque Xénophon avoit déjà écrit contre lui, pourquoi ne pas croire que c'est aussi contre lui que la fin de cette lettre étoit dirigée, plutôt que contre Platon qui n'avoit point mérité de pareils reproches, indécens sur-tout dans la bouche d'un rival qui ne s'étoit permis rien de semblable dans ses autres ouvrages ? Au reste,

comme cette conjecture n'a été faite encore par personne de ceux qui se sont occupés des querelles prétendues entre Platon et Xénophon, je n'ose la donner pour certaine. Mais celui qui aura étudié avec attention le caractère de Xénophon dans sa vie et dans ses ouvrages, prendra la même opinion que moi de ce passage de sa lettre.

Tout ce que je pourrois accorder aux partisans de l'opinion contraire, c'est que Xénophon n'ayant nommé ni Platon, ni Aristippe, n'a point eu en vue un de ces philosophes en particulier, mais tous les deux qui se trouvant alors réunis en Sicile avec Æschines à la cour de Denys le tyran, comme on le voit dans la vie d'Æschines par Diogènes-Laerce, ont successivement été désignés par lui dans cette lettre; l'un, quand Xénophon parle de l'astronomie, de la géométrie, des orgueilleux professeurs de sagesse, de l'Egypte où Platon avoit voyagé, et de Pythagore dont Platon avoit adopté le goût pour les nombres; l'autre, lorsque Xénophon parle de *gourmandise*, défaut qu'on sait avoir été celui d'Aristippe, mais que certainement Xéno-

phon n'a jamais pu reprocher à Platon.

Quoi qu'il en soit, c'est vraisemblablement après avoir lu la lettre à Æschines, que Minutius-Felix dit de Xénophon et d'un autre auteur ancien, qu'ils ont tous deux senti la majesté de Dieu en désespérant de la concevoir. Il ajoute qu'à cet égard les sages du paganisme ont parlé de Dieu comme les *fidèles* ; en sorte qu'on a lieu de croire ou que les chrétiens sont maintenant philosophes, dit-il, ou que les philosophes étoient chrétiens dès ce tems-là. Il avoit dit auparavant sur le même sujet : je vais déclarer ce que j'en pense : celui qui croit connoître la grandeur de Dieu, la ravale ; celui qui ne prétend pas la ravaler en faisant des efforts pour la connoître, ne la connoît point.

Ces idées sont nobles, dit le père Bouhours dans ses pensées ingénieuses des pères de l'Eglise, et font bien *comprendre* que Dieu est *incompréhensible*.

Xénophon est obligé de quitter Scillonte.

La guerre s'étant élevée entre les Lacédémoniens et les Eléens, dit Diogènes-Laerce dans la vie de Xénophon, les Eléens attaquèrent Scillonte, et les secours des Lacédémoniens étant trop tardifs, le

champ de Xénophon fut dévasté. Ses fils eurent le bonheur de s'échapper, et se refugièrent à Léprée avec un petit nombre d'esclaves. Lui-même se retira dabord à Élis ; il vint ensuite rejoindre ses fils à Léprée, et de là se rendit sans accident avec eux à Corinthe où il fixa depuis sa demeure.

Les Argiens et les Arcadiens s'étant alors réunis aux Thébains contre les Lacédémoniens qu'ils s'efforçoient d'opprimer, et dont la puissance commençoit à déchoir visiblement, les Athéniens rendirent un décret public que Xénophon rapporte lui-même dans le dernier livre de son histoire, et qui statuoit de secourir Lacédémone. Diogènes répète les mêmes faits, et ajoute que Xénophon envoya à Athènes ses deux fils Gryllos et Diodoros, pour assister à cette expédition.

La bataille fut livrée à Mantinée l'an 363. Suivant Diogènes-Laerce, l'ancien historien Ephore assure qu'Agésilas commandoit l'armée et Céphisodoros la cavalerie. Diodoros, qui ne s'est illustré par aucune belle action, demeura sain et sauf, et dans la suite il eut un fils nommé comme

Mort de Cryllos, fils de Xénophon.

son frère. Mais Gryllos, opposé à la cavalerie thébaine, fut blessé à mort en combattant avec courage.

Malgré sa blessure, il eut la force de porter un coup mortel au célèbre Epaminondas, qui étoit déjà blessé, et lui-même expira peu de tems après, percé de mille coups. Pausanias, qui rapporte ce fait dans ses *arcadiques*, cite pour ses témoins des Athéniens et des Thébains. Il rappelle aussi qu'il a trouvé à Athènes un tableau où étoit représentée la bataille de Mantinée.

Cependant les Lacédémoniens, dont Plutarque a suivi la tradition daus sa vie d'Agésilas, attribuoient cette action glorieuse à Anticratès de Lacédémone. Ils lui décernèrent des honneurs, et accordèrent à sa postérité des privilèges, dont Callicratès, un de ses descendans, jouissoit encore du tems de Plutarque. Les Lacédémoniens surnommèrent cet Anticratès *Machairion* de *Machaira*, épée ; les Mantinéens, de leur côté, revendiquoient ce Machairion, et prétendoient qu'il étoit un de ses concitoyens « Mais c'est un vain » nom », dit Pausanias dans ses *Arcadi-*

ques, livre 8, chapitre 11, « et je suis » bien sûr qu'aucun de ceux qui l'ont porté, » n'a reçu de marques d'honneur, ni à » Sparte, ni à Mantinée ». Les Athéniens disent, selon le même auteur au même endroit et dans ses *Bœotiques*, livre 9, chapitre 15, que le général Thébain fut percé par Gryllos, et les Thébains en conviennent aussi, ce qui est, ajoute-t-il avec raison, d'un poids bien considérable. Ce fait étoit encore attesté, comme je viens de le dire, par un tableau où l'on avoit représenté la bataille de Mantinée. Les Mantinéens semblent être eux-mêmes de cet avis, continue Pausanias, livre 8, chapitres 11 et 9; car ils ont rendu les derniers devoirs à Gryllos aux frais du public, et ils lui ont élevé une statue à l'endroit où il étoit tombé, voulant ainsi honorer la mémoire du plus brave de leurs alliés.

C'est peut-être pour l'heureux succès de la bataille de Mantinée, que Xénophon fesoit un sacrifice à Corinthe, la tête ornée d'une couronne, lorsque l'on vint lui annoncer la nouvelle de la mort de son fils. Il ôta sa couronne de fleurs de dessus

Xénophon se félicite de cette mort glorieuse.

sa tête, et demanda comment Gryllos avoit péri. On lui répondit que ce jeune héros avoit combattu vaillamment, et qu'après avoir tué plusieurs ennemis, il étoit mort en homme de cœur. Xénophon remit aussitôt sa couronne sur sa tête, sans verser une seule larme, et acheva son sacrifice. Quelques-uns disent même qu'il proféra ces mots : « je savois que mon » fils étoit mortel, et sa mort mérite des » larmes de joie, plutôt que de deuil ». Tel est le récit de Diogènes-Laerce dans la vie de Xénophon. Ælien, livre 3, chap. 3, de ses *histoires diverses*, répète à peu-près la même chose.

Voici comme Plutarque raconte ce trait singulier de la vie de Xénophon, dans sa *consolation à Apollonius sur la mort de son fils*. Il rapporte d'abord l'histoire de Périclès qui ne porta jamais le deuil de ses deux fils morts à huit jours de distance l'un de l'autre; il ajoute ensuite : « Xénophon, le » disciple de Socrates, étoit occupé à un » sacrifice, lorsque des gens qui reve- » noient de la bataille, lui apprirent que » son fils Gryllos y avoit péri. Aussitôt il » quitte sa couronne de fleurs, et de-

» mande comment il est mort ? On lui
» répond que c'est en combattant avec la
» plus grande valeur, et après avoir tué un
» grand nombre d'ennemis. Alors il s'ar-
» rête quelques instans pour réprimer,
» par la réflexion, les premiers mouvemens
» de la nature ; ensuite remettant la cou-
» ronne sur sa tête, il achève le sacrifice,
» et dit aux assistans : j'avois demandé
» aux Dieux pour mon fils, non l'immor-
» talité, ou une longue vie, car il est
» douteux que ce soit un bien, mais la
» vertu et l'amour de la patrie. Ils m'ont
» exaucé ».

Divers éloges de Gryllos.

On voit que la perte de Socrates avoit préparé l'ame de Xénophon à toutes les autres pertes. Mais son cœur n'étoit pas resté insensible à la gloire du fils qu'il venoit de perdre. Aristote écrit, suivant Diogènes-Laerce, que la mort de Gryllos fut célébrée dans une foule d'épitaphes en vers par ceux qui desiroient en même-tems se rendre agréables à son père. La multiplicité de ces éloges funèbres fait voir qu'elle étoit la considération dont jouissoit Xénophon. Hermippe, dans le livre qu'il a laissé sur la vie de Théophraste, suivant

Diogènes-Laerce, atteste que Socrates avoit aussi écrit à la louange de Gryllos. Le même Diogènes ajoute que Timon a eu Gryllos en vue dans des vers grecs, où il blâme ce panégyrique composé par Socrates. On observera qu'il s'agit ici de Timon le philosophe, et non du misanthrope célèbre qui porta le même nom.

Mort de Xénophon.

Xénophon ne survécut que trois ans à son fils chéri, et mourut quarante ans après Socrates. Démétrius-Magnès, cité par Diogènes-Laerce, dit qu'il termina sa vie à Corinthe, dans une vieillesse déjà fort avancée. Lucien nous assure que Xénophon passoit alors l'âge de quatre-vingt-dix ans. L'Athénien Stésiclidès, dans sa chronique des Archontes et des vainqueurs aux jeux olympiques, fixe, suivant Diogènes-Laerce, le tems de la mort de Xénophon à la première année de la cent cinquième olympiade, sous l'archonte Callidémidès, tems auquel Philippe, fils d'Amyntas, étoit roi de Macédoine. Cette année répond à l'an 360 avant notre ère.

Les derniers traducteurs de l'histoire de l'expédition de Cyrus, Larcher et la

Luzerne, croyent que Stésiclidès s'est trompé. Mais leurs preuves ne m'ont nullement paru solides, comme je l'ai démontré en rapportant les deux passages de cette histoire, sur lesquels ils se fondent. Le témoignage formel d'un auteur ancien et d'un chronologiste, paroît préférable à de simples probabilités grammaticales, qui même ne portent sur aucune base solide.

Pausanias, dans ses *eliaques* qui forment son cinquième livre, chapitre 6, dit que de son tems, c'est-à-dire vers l'an 140 de notre ère, cinq cents ans après la mort de Xénophon, on voyoit encore le temple que ce philosophe avoit fait construire à Scillonte, et près de ce temple, un monument qu'on disoit avoir été élevé en l'honneur de Xénophon, avec sa statue en marbre pentélique, c'est-à-dire en marbre d'une montagne de ce nom dans l'Attique. **Monument en son honneur.**

Disciple et ami de Socrates, Xénophon eut les graces d'un Athénien, et la force d'esprit d'un Spartiate. C'étoit un philosophe intrépide, supérieur à tous les évènemens de la vie; plein de courage et de piété, aimant les chevaux, l'art militaire, et les sacrifices. **Portrait de Xénophon.**

La maladie de la superstition fut dans tous les tems épidémique chez les Grecs, et s'étendit presqu'avec le même empire sur les hommes d'état et les particuliers, sur les philosophes et les gens peu instruits. Xénophon, philosophe et grand capitaine, consultoit les entrailles des victimes, non point en public, pour se conformer sagement aux usages reçus, mais seul, afin de savoir la manière dont il devoit se conduire. Avant lui Hérodote, et long-tems après lui Plutarque, ne paroissent-ils pas en cent occasions, aussi crédules qu'une vieille femme? Les Grecs n'ont peut-être été toujours si superstitieux, que parce qu'ils n'ont jamais été bons physiciens.

Personne n'étoit aussi éminemment bon que Xénophon, dit Diogènes-Laerce; personne ne s'étoit plus appliqué et n'avoit mieux réussi que lui, à l'équitation, à la chasse, et à la tactique; c'est ce dont ses ouvrages ne nous permettent pas de douter. Religieux, exact aux sacrifices, connoissant fort bien lui-même les victimes, enfin imitant Socrates au point de se faire comparer à ce philosophe.

Ouvrages de Xénophon.

Il écrivit quarante livres, que tout le

monde ne divise pas de la même manière. Il a fait l'histoire de l'expédition de Cyrus, sans exorde général, mais avec un sommaire pour chaque livre. L'éducation de Cyrus est de lui, ainsi que l'histoire Grecque, les dits mémorables, l'économique, le banquet, le traité de l'équitation, et celui de la chasse, celui des devoirs d'un commandant de la cavalerie, l'apologie de Socrates, le traité des semences, Hiéron ou le tyran, et Agésilas. Quant à ses traités de la république des Athéniens et de celle des Lacédémoniens, Démétrius-Magnès assure qu'ils ne sont point de Xénophon.

L'esprit orné de connoissances utiles, et depuis long-tems exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Tel étoit son amour pour la vérité, qu'il ne travailla sur la politique, qu'après avoir approfondi la nature des gouvernemens; sur l'histoire, que pour raconter des faits dont la plupart s'étoient passés sous ses yeux; sur l'art militaire, qu'après avoir servi et commandé avec la plus grande distinction; sur la morale, qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnoit aux autres.

Leunclavius, qui a extrait la vie de Xénophon éparse dans divers auteurs, ne dit rien de l'ordre et du nombre des livres de Xénophon, s'en rapportant sur ce sujet à ce qu'en avoit écrit Henri Etienne. Il ne nous reste que seize livres au-lieu de quarante dont parle Diogènes-Laerce ; mais nous avons tous les ouvrages dont il nomme les titres, excepté celui sur les qualités des semences. Je vais parler successivement de tous ces ouvrages.

1. LA CYROPÉDIE.

Le mot grec *Cyropédie* signifie l'éducation de Cyrus. Ce titre est impropre, et ne convient qu'au premier livre de cet uovrage. L'ouvrage entier est l'histoire du grand Cyrus, renfermée en huit livres. Rollin en a donné un extrait intéressant dans son *traité des études*. Je le rapporterai ici en y supprimant ce qui est hors de mon sujet, en y corrigeant quelques inexactitudes de langage, et en y fesant quelques additions tirées du texte même.

1°. EDUCATION

1°. EDUCATION DE CYRUS.

Histoire de Cyrus, Livre I.

L'admiration que m'inspire Cyrus, dit Xénophon, m'a porté à faire des recherches sur son origine, son caractère, et l'éducation qui le rendit si supérieur aux autres princes dans l'art de régner. Je vais donc essayer de raconter ce que j'en ai ouï dire, et ce que j'en ai pu découvrir par moi-même.

Cyrus étoit fils de Cambyses, roi des Perses; il eut pour mère Mandanes, fille d'Astyages, roi des Mèdes. Cambyses descendoit des Perséides, ainsi nommés parce qu'ils rapportoient leur origine à Persée.

Cyrus étoit bien fait de corps, et plus estimable encore par les qualités de l'esprit: plein de douceur et d'humanité, du desir de s'instruire, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand son honneur y étoit intéressé. Il fut élevé selon la méthode des Perses, qui pour-lors étoit excellente.

Toutes leurs loix étoient dirigées vers l'utilité publique. Ils regardoient l'éducation des enfans comme la partie la plus

essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des pères et des mères qu'une tendresse aveugle rend souvent incapables de ce soin : l'état s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun, d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu et la durée des exercices, le tems des repas, tout ce qui concerne les alimens, le nombre des maîtres, les différentes sortes de punition. La nourriture des enfans, comme celle des jeunes gens, étoit du pain, du cresson, et de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la sobriété ; d'ailleurs cette nourriture simple et frugale, sans aucun mêlange de sauces ni de ragoûts, fortifioit leur corps, leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre. Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres ; et le crime que l'on punissoit le plus sévèrement, étoit l'ingratitude.

Le but des Perses, dans ces sages établissemens, étoit d'aller au-devant du mal, persuadés qu'il vaut mieux s'appliquer à prévenir les fautes, qu'à les punir ; et au-

lieu que dans les autres états, on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux, il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à seize ou dix-sept ans : après cela, on entroit dans celle des jeunes-gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus-près, parceque cet âge en a plus de besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems, ils passoient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour, ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits ; et ils y demeuroient vingtcinq ans. C'est de là que l'on tiroit tous les officiers qui devoient commander dans les troupes, et remplir les différens postes de l'état, les charges, les dignités. Enfin ils passoient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public.

Par-là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'état ; mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes , et s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de cette manière , jusqu'à l'âge de plus de douze ans ; il surpassa toujours ses égaux , soit par la facilité à apprendre , soit par le courage , ou par l'adresse à exécuter ce qu'il entreprenoit. Alors sa mère Mandanes le conduisit en Médie chez Astyages , à qui le bien qu'il entendoit dire de son petit-fils , avoit donné une grande envie de le voir. Le jeune prince trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste , le luxe , la magnificence , y régnoient par-tout. Il n'en fut point ébloui , et sans rien critiquer , ni condamner , il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité , et gagnoit tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait , qui pourra faire juger du reste.

Astyages vouloit disposer son petit-fils ,



par la bonne chère, à ne pas regretter la Perse. Il fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardoit ce fastueux appareil avec des yeux assez indifférens : et comme Astyages en paroissoit surpris, » les perses, dit-il, au-lieu de tant de » détours et de circuits pour appaiser la » faim, prennent un chemin bien plus » court pour arriver au même but : un peu » de pain et de cresson les y conduit ». Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avott servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présens : à l'un, parce qu'il lui enseignoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyages; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de Mandanes. Sacas, échanson d'Astyages, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officiér, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le roi ceux qui étoient admis à son audience : et comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de

déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua son ressentiment dans cette occasion. Astyages témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour lequel il avoit une considération particulière, et qui sembloit la mériter par l'adresse avec laquelle il lui servoit à boire : « ne faut-il que cela, mon papa, » reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes » graces ? Je les aurai bientôt gagnées, car » je me fais fort de vous servir mieux que » lui ». Aussitôt on équippe le jeune Cyrus en échanson. Il s'avance gravement, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement avec trois doigts, il la présenta au roi avec une dextérité et une grace qui charmèrent Astyages et Mandanes. quand cela fut fait, il se jetta au cou de son grand-père, et dit en l'embrassant : » ô » Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge ». Astyages lui témoigna beaucoup d'amitié. » Je suis très-content, mon fils, lui dit-il : » on ne peut pas mieux servir. Vous avez » cependant oublié une cérémonie essen» tielle : c'est de faire l'essai ». En-effet l'échanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en

goûter avant de présenter la coupe au prince : « ce n'est point du tout par oubli, » reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. -- Et » pourquoi donc, dit Astyages : --- c'est » que jai craint que cette liqueur ne fût du » poison. --- Du poison ? Et comment » cela ? --- Oui mon papa. Car dans un » repas que vous donniez aux grands » seigneurs de votre cour, il n'ya pas long- » tems ; je m'apperçus qu'après qu'on eut » un peu bu de cette liqueur, la tête tourna » à tous les convives. On crioit, on chan- » toit, on parloit à tort et à travers. Vous » paroissiez avoir oublié, vous que vous » étiez roi, et eux qu'ils étoient vos sujets. » Enfin quand vous vouliez vous mettre à » danser, vous ne pouviez plus vous sou- » tenir. --- Comment, reprit Astyages, » n'arrive-t-il pas la même chose à votre » père ? ---- Jamais, répondit Cyrus. » --- Et quoi donc ? --- Quand il a bu, il » cesse d'avoir soif, et voilà tout ce qui lui » arrive ».

Sa mère Mandanes étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-père, de rester en Médie, afin,

disoit-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse et la situation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la cour, il y acquit l'estime et l'amitié générales. Il étoit doux, affable, officieux, bienfesant, libéral. Si les jeunes seigneurs avoient quelque grace à demander au prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit entr'eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du roi. Leurs affaires devenoient les siennes, et il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit ce qu'il vouloit.

Cambyses ayant rappelé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur-le-champ, pour ne donner par son retardement aucun sujet de plainte contre lui ni à son père, ni à sa patrie. Ce fut alors que l'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ, tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards;

Astyages même le conduisit à cheval assez loin ; ; et quand il fallut se séparer, il n'y eut Personne qui ne versât des larmes.

Cyrus repassa donc en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfans. Ses compagnons, après le séjour qu'il avoit fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste, qu'étoit celle des Mèdes, s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs ; mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire, et que s'il se rencontroit quelque festin, il étoit plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui étoit celle des jeunes gens ; où il fit voir que personne ne l'égaloit en adresse, en patience, en obéissance.

Réflexions.

Je ne ferai point ici de longues réflexions sur le récit qui précède : elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, et ne peuvent échapper aux yeux même les moins perçans. On y voit combien une éducation mâle, robuste, vigoureuse, est

propre en même-tems à fortifier le corps, et à perfectionner l'esprit. Je me contente de remarquer l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave et sérieuse, et prendre le ton d'un philosophe : car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe que Socrates son maître. Au-lieu de cela, il la met dans la bouche d'un enfant, et la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec un esprit et une grace infinies. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention, et c'est en ce sens que je crois qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'auteur n'a point prétendu y suivre les loix rigoureuses de la vérité historique, mais qu'il a voulu donner aux princes dans la personne de Cyrus, un modèle parfait de la manière dont ils doivent gouverner les peuples ; c'est-à-dire, qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très-véritable en elle-même, comme j'aurai bientôt lieu de le prouver, quelques circonstances particulières, pour en relever la beauté, et pour servir à l'instruction des

hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du jeune Cyrus devenu échanson, histoire infiniment plus propre que tous les préceptes des philosophes, à montrer combien l'excès du vin déshonore les princes.

2°. PREMIÈRES CAMPAGNES DE CYRUS.

Histoire de Cyrus, suite du livre 1.

Astyages, roi des Mèdes, étant mort, Cyaxarès, son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succèda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut à soutenir une guerre très-dangereuse. Il apprit que le roi des Assyriens fesoit un puissant armement contre lui, et qu'il avoit déjà engagé dans sa querelle plusieurs princes, entr'autres Crésus, roi de Lydie. Aussitôt il dépêcha vers Cambyses, pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcheroit à la tête de

l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement : car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les Dieux. Car sa grande maxime, et il la tenoit de son père, étoit que l'on ne devoit former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les Dieux. Cambyses lui avoit souvent répété que la prudence des hommes est insuffisante, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, et que souvent ce qu'ils croyent devoir tourner à leur avantage, devient la cause de leur ruine : au-lieu que les Dieux étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment, ce qu il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyses voulut accompagner son fils jusqu'aux frontières de Perse. Pendant la

route, il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. Cyrus avoit reçu de longues leçons des maîtres les plus habiles de son tems ; il croyoit n'ignorer rien de ce qui regarde le métier de la guerre ; mais il reconnut alòrs qu'il ne connoissoit pas ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire. Il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit discipliner les soldats : « le moyen » m'en paroît bien facile et bien sûr, dit » Cyrus ; il ne faut que louer et récompen- » ser ceux qui obeissent, punir et noter » d'infamie ceux qui refusent de le faire, --- » cela est bon, reprit Cambyses, pour » se faire obeir par force : mais l'important » est de se faire obeir volontairement. Or » le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de » bien convaincre ceux à qui l'on com- » mande, que l'on sait mieux qu'eux- » mêmes ce qui leur est utile ; or tous les » hommes obéissent sans peine à ceux dont » ils ont cette opinion. C'est de ce principe

mes de pied ; et que par conséquent il s'en falloit plus des deux tiers que les Mèdes et les Perses joints ensemble eussent autant de cavalerie qu'eux, et qu'à peine ils avoient la moitié de leur infanterie. Une telle inégalité jeta Cyaxarès dans la crainte et l'embarras. Il n'imaginoit point d'autre expédient, que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais outre que le remède auroit été fort lent, il paroissoit impratiquable. Cyrus proposa un moyen plus sûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses ; et au-lieu que la plûpart ne se servoient guère que de l'arc et du javelot, et ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte aisément sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près, en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, qui fut exécuté sur-le-champ.

Un jour que Cyrus fesoit la revue de son armée, un courier dépêché par

Cyaxarès vint l'avertir qu'il étoit arrivé à ce prince des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le prioit de le venir trouver promptement. « Pour ce sujet, dit le » courier, je vous apporte un riche vê- » tement : car Cyaxarès desire que vous » paroissiez superbement vêtu devant les « Indiens, afin de faire honneur à la » nation ». Cyrus ne perdit point de tems : il partit sur-le-champ avec ses troupes pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien, qui étoit fort simple, à la manière des Perses. L'expression de l'original est belle. Il dit qu'aucun ornement étranger ne gâtoit la simplicité de ce vêtement. C'est ce que M. Dacier, le dernier traducteur français de la *Cyropédie*, n'a pas rendu de manière à faire sentir la beauté de ce passage. La simplicité du vêtement de Cyrus surprit Cyaxarès, qui en parut d'abord un peu mécontent. » Si je m'étois habillé de » pourpre, lui dit Cyrus; si je m'étois » chargé de bracelets et de chaînes d'or, » qu'avec tout cela j'eusse tardé plus long- » tems à venir, vous aurois-je fait plus » d'honneur, que je ne vous en fais par

la

» la sueur de mon visage et par ma dili» gence, en montrant à tout le monde avec » quelle célérité vos ordres doivent être » exécutés » ?

L'attention principale de Cyrus étoit de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des officiers, de se faire aimer et estimer des soldats. Pour cela, il les traitoit tous avec douceur, et les invitoit souvent à sa table, sur-tout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne faisoit cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit généreusement des présens à chacun selon son mérite et sa condition. A l'un, il donnoit un bouclier; à l'autre, une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par ces largesses, cette grandeur d'ame, et ce penchant à faire du bien, qu'il croyoit qu'un général devoit se distinguer, et non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits et des équipages, moins encore par la hauteur et la fierté.

Voyant ses troupes pleines d'ardeur, il proposa à Cyaxarès de les mener contre l'ennemi. On se mit en marche, après avoir offert des sacrifices aux Dieux. A peine Cyrus entroit dans le premier champ

que l'armée alloit traverser, qu'un lièvre se lève tout-à-coup. « Amis, dit le prince à ceux qui étoient auprès de lui, « pour « peu que les Dieux nous favorisent, nous « ferons bonne chasse ». On voit par ce discours, que dans ces tems anciens, tous les succès, même celui de la chasse, étoient attribués à la providence divine.

Histoire de Cyrus, livre 3.

Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens étoient en rase campagne. Cyrus, au contraire, s'étoit couvert de plusieurs villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre plusieurs jours à s'observer. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut *Jupiter secourable et conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor et de Pollux, et les soldats, pleins d'une religieuse ardeur, y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, émulation, courage, exhor-

tations mutuelles, prudence, obéissance, ce qui jetoit une étrange frayeur dans le camp des ennemis. Car, dit ici l'historien, on observe qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus les Dieux, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers, les frondeurs et ceux qui lançoient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusque dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut cependant pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, et fit sonner la retraite.

Histoire de Cyrus, livre 4.

Après la mort de leur roi, et la perte des plus braves gens de l'armée, les Assy-

riens étoient dans une étrange consternation. Crésus et les autres alliés perdirent toute espérance. Ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit prévu ; il se préparoit à les poursuivre vivement : mais pour cela, il avoit besoin de cavalerie, et comme on l'a déjà remarqué, les Perses n'en avoient point. Ayant donc besoin du secours des Mèdes, il alla trouver Cyaxarès, et lui proposa son dessein. Cyaxarès l'improuva, et représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au désespoir : il ajouta qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à demander la permission d'emmener ceux qui voudroient le suivre ; Cyaxarès y consentit sans peine ; il ne pensa plus qu'à passer le tems en festins, en divertissemens, et à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour atteindre les ennemis. Les Hyrcaniens servoient dans leur armée. Cyrus rencontra en chemin des couriers qui venoient de leur part, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit, ils se rendroient à lui, et en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, marcha toute la nuit, et arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes la nuit, pour profiter de la fraîcheur, parce qu'on étoit en été, saison très-chaude dans ce climat; lui-même les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens, quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite : tous ceux qui demeuroient dans le camp, se rendirent ; la victoire fut complette, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès-lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusque-là. Il fit mettre à part pour Cyaxarès tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été

préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs, soit pour les mets, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leurs mêts étoient la faim, et leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis; Cyaxarès l'avoit passée dans la joie et dans les festins, et s'étoit enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain à son réveil, il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courier à l'armée, avec ordre de faire à Cyrus de violens reproches, et de commander aux Mèdes de revenir tous sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point de cette injustice; il lui écrivit une lettre respectueuse, mais remplie d'une noble liberté; il y justifioit sa conduite et rappeloit à Cyaxarès la permission qu'il lui avoit donné d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudroient le suivre. En même tems il envoya en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans

le dessein de pousser plus loin ses conquêtes.

Histoire de Cyrus, livre 5.

Parmi les prisonniers de guerre que l'on avoit faits, il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qui avoit été réservée pour Cyrus. Elle étoit femme d'Abradate, roi de la Susiane, et se nommoit Panthée. Sur le récit que l'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, et ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspes, jeune seigneur de Mèdie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de ses forces, et prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. « Ne craignez rien », reprit Araspes; « je suis sûr de moi, et je vous » réponds sur ma vie que je ne ferai rien » de contraire à mon devoir ». Il aima cependant cette jeune princesse, et sa passion s'alluma peu-à-peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence.

La princesse en fit avertir Cyrus ; qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspes de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute, de manière à le jeter dans le désespoir. Araspes, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, et au-lieu de violens reproches auxquels il s'attendoit, lui parla avec une extrême douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Cette bonté inespérée rendit la vie au jeune courtisan. La confusion, la joie, la reconnoissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. « Ah! » je me connois maintenant, dit-il, et » j'éprouve sensiblement que j'ai deux » ames, l'une qui me porte au bien, l'autre » qui m'entraîne vers le mal. La première » l'emporte, quand vous venez à mon se» cours, et que vous me parlez : je cède à » l'autre, et je suis vaincu, quand je suis » seul ». Il répara avantageusement sa faute, et rendit dans la suite un service important à Cyrus.

Ce prince se préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vêrs Cyaxarès, dont ils craignoient la colère et la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il envoya au roi des Assyriens un défi pour l'engager à terminer leur querelle par un combat singulier. Ce défi ne fut pas accepté. Mais pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, Cyrus fit avec ce prince une espèce de trêve et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, et s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa vers Cyaxarès, pour lui donner avis

de son arrivée, et recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de laisser entrer dans son pays une armée si considérable, qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec tout ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne qui étoit fort nombreuse et fort leste. A cette vue, la jalousie et le mécontentement de Cyaxarès se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne pas recevoir ses embrassemens, et fondit en larmes à la vue de toute l'armée. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, d'un attachement inviolable à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa les soupçons de Cyaxarès, et rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassèrent en versant l'un et l'autre des larmes d'attendrissement. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes qui attendoient

en tremblant l'issue de cet entretien. A l'instant, Cyaxarès et Cyrus remontèrent à cheval. Tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxarès, comme Cyrus leur en avoit fait signe ; les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxarès dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plûpart des Mèdes, qui vinrent le saluer et lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxarès en fut extrêmement touché ; il reconnut que Cyrus ne lui avoit point enlevé le cœur de ses sujets, et que les Mèdes avoient conservé pour leur prince leur ancienne affection.

RÉFLEXIONS.

Le récit que je viens de faire, est la matière de mille observations utiles. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, et dans ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune prince, fait pour servir de modèle à ceux de son rang et de son âge, ne met point sa gloire dans la magnificence

des repas, des vêtemens, des équipages. Il ne sait ce que c'est que ces airs de hauteur et de fierté, par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer dans les pays où la naissance donne un titre à la considération publique. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, et la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède l'art important de gagner les cœurs, plus encore par ses manières honnêtes et prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources et en expédiens ; on peut en juger par le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, et l'établissement qu'il y fit de la cavalerie. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraits de la volupté ; et le contraste de lui et de Cyaxarès sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

L'entretien de Cambyses avec Cyrus sur les devoirs d'un général d'armée, dans le second livre, mérite d'être lu avec soin et d'être médité sérieusement par quiconque est destiné à la profession des armes. C'est ce qu'observe avec raison Rollin dans son

histoire ancienne et dans son *traité des études*.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur même de la victoire où tout semble permis, au milieu des louanges et des applaudissemens qu'il reçoit de toutes parts, Cyrus demeure toujours maître absolu de lui-même, et donne à un jeune seigneur qui lui ressembloit peu, des leçons de continence et de vertu, qui nous paroissent à peine croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui doit nous étonner encore davantage, dit Rollin, c'est le respect infini de Cyrus pour ses Dieux, son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter, ni sans implorer leur secours, sa religieuse reconnoissance à leur égard en leur attribuant tous ses heureux succès, et la profession ouverte qu'il ne rougissoit point de faire en toute occasion de sa piété inaltérable.

Cicéron fait le plus grand éloge de la *cyropédie* et de son auteur, en nous apprenant que c'est sur le modèle de Cyrus que se forma l'un des plus grands capitaines qu'ait eu la République Romaine, je veux

dire, le second Scipion l'Africain, qui avoit toujours en main les livres admirables de cette histoire.

3°. CONTINUATION DE LA GUERRE. PRISE DE BABYLONE. NOUVELLES CONQUÊTES. MORT DE CYRUS.

Histoire de Cyrus, livre 6.

Il se tint un conseil en présence de Cyaxarès, où l'on résolut de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne, et l'Egypte seule leur avoit fourni plus de cent vingt mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, et après être entré dans une multitude infinie de détails que Xénophon rapporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxarès ne le suivit point, et demeura avec seulement la troisième partie des Mèdes, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Abradate, roi de la Susiane, se préparant

à prendre son armure : Panthée sa femme lui vint présenter un casque, des brassars, et des bracelets, tout cela d'or massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par le bas, et un grand panache couleur de pourpre. Elle-même avoit fait la plûpart de ces ouvrages à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance, et de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. « Nous lui avons, dit-elle, des obligations » infinies. J'ai été sa prisonnière, et comme » telle, destinée pour lui ; mais je ne me » suis point trouvée esclave entre ses mains, » et je ne me suis point vue libre à des con- » ditions honteuses. Il m'a gardée, comme » il auroit gardé la femme de son propre » frère. Je lui ai promis que vous sauriez » reconnoître une telle faveur ; ne l'oubliez » point. — O Jupiter, s'écria Abradate, » en levant les yeux vers le ciel, fais que je » paroisse aujourd'hui digne mari de » Panthée, digne ami d'un si généreux » bienfaiteur » ! Ayant dit ces paroles, il

monta sur son char. Panthée, ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit, et le suivit quelque tems à pied, après quoi elle se retira.

Histoire de Cyrus, livre 7.

Quand les armées furent en présence, tout le monde se prépara au combat. Après les prières publiques et générales, Cyrus fit des libations en particulier, et pria de nouveau le Dieu de ses pères de vouloir être son guide, et de venir à son secours. Ayant entendu un coup de tonnerre, « nous te suivons, s'écria-t-il, » souverain Jupiter « !

A l'instant même, il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille dépassoit de beaucoup celle des Perses, leur centre soutint le choc sans se déplacer, tandis que les deux aîles s'avançoient en se courbant à droite et à gauche, dans le dessein d'envelopper l'armée de yru s, et de l'assaillir en-même-tems par plusieurs endroits. Il s'y attendoit, et n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes; et lui, qui en toute autre occasion étoit si modeste et si éloigné
de

de tout air de vanité, au moment du combat, parloit d'un ton ferme et décisif : » suivez moi ; leur disoit-il, à une victoire » assurée ; les Dieux sont pour nous ». Après avoir donné les ordres nécessaires, et fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donne le signal.

Il commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'étoit avançée vers la droite de son armée, et l'ayant prise elle-même en flanc, la mit en désordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, et de si loin que les chevaux l'apperçurent, ils se renversèrent les uns sur les autres ; et plusieurs se cabrant abattirent ceux qui les montoient. Des chariots, armés de faulx, étoient placés à la tête de l'armée. Abradate qui les commandoit, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, et furent mis en désordre. Abradate les ayant percés, vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir montré un courage extraordinaire. Le combat fut

violent de ce côté-là, et les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs tours roulantes. Là les Egyptiens souffrirent beaucoup des flèches qu'on leur tiroit de ces machines, et les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avançant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de passer plus avant, et les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites, Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient reculé, et jugeant qu'il lui étoit impossible d'empêcher les Egyptiens d'avancer, il résolut de les aller prendre par derrière ; et en un instant, ayant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les chargea rudement. La cavalerie survint en même tems, et poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens, attaqués de tous côtés, fesoient face par-tout, et se défendoient avec un courage intrépide. A la fin, Cyrus admirant leur valeur, et ne voulant pas laisser périr de si braves gens, leur offrit des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs

alliés les avoient abandonnés. Ils acceptèrent ces conditions, et servirent depuis dans ses troupes avec une inviolable fidélité.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dès le lendemain, et se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De-là il marcha vers Babylone, et subjugua en passant la grande Phrygie et la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, et qu'il en eût examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il étoit impossible de s'en rendre maître par la force. Cyrus parut donc s'attacher au dessein de la prendre par famine. Pour cela, il fit creuser autour de la ville des fossés larges et profonds, pour empêcher, disoit-il, que rien pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit formé de les assiéger; et comme ils se voyoient des vivres pour plus de vingt ans, (assertion de Xénophon qui méritoit quelques développemens pour paroître probable au lecteur) il se mo-

quoient de la peine que Cyrus se donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solemnité, dans laquelle tous les Babyloniens passoient la nuit entière à boire et à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve, et à l'instant même, l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, et laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans obstacle. Elles pénétrèrent jusques dans le palais, où le roi fut tué. Dès la pointe du jour, la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville et de la mort du roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers, que ceux qui voudroient sauver leur vie, demeurassent dans leurs maisons, et lui envoyassent leurs armes : ce qui fut fait sur-le-champ. C'est tout ce que coûta à ce prince la prise de la ville la plus riche et la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les Dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui

accorder : il assembla les principaux officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle, et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis, étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté : qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. « Par-là, » dit-il, nous deviendrons nous-mêmes » plus vertueux de jour en jour, en nous » efforçant de leur donner de bons exem- » ples, et il sera difficile qu'ils se cor- » rompent, lorsque parmi nous ils ne » verront et n'entendront rien que d'hon- » nête, et qu'ils passeront les jours entiers » dans l'exercice de la vertu ».

Histoire de Cyrus, livre 8.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, diverses parties du gouvernement : mais il se réserva à lui seul le soin de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'étoit précisément le devoir et l'occupation d'un roi, et que de-là dépendoient sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Il établit un ordre admirable pour la guerre, la police, et les finances. Des personnes d'une probité reconnue lui rendoient compte de ce qui se passoit dans toutes les provinces. On les appeloit les yeux et les oreilles du roi. On le voyoit toujours attentif à honorer et à récompenser ceux qui se distinguoient par leur mérite, et qui excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine et la désolation des peuples, au-lieu que l'autre est toujours bienfaisant et salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup con-

tribuer à régler les mœurs : mais, selon lui, le prince devoit être par son exemple une loi vivante ; il ne se croyoit pas digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumiéres et de vertu que ses sujets. La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement royale ; mais il faisoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à se faire aimer des peuples, ce qui est véritablement régner. En effet, surpasser les autres en générosité, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour se mettre au niveau de ses sujets. Mais ce qu'il préferoit à tout, étoit le culte des Dieux, et le respect pour la religion ; persuadé que quiconque étoit sincérement religieux, étoit en même tems bon et fidèle sujet, inviolablement attaché à la personne du monarque, et au bien de l'état.

Quand Cyrus crut avoir suffisament donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à retourner en Perse. Il passa par la Médie pour y revoir Cyaxarès, à qui il fit de grands présens, l'assûrant qu'il trou-

veroit à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, et qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxarès, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit sa fille en mariage, et la Médie pour dot. Il fut sensible à une offre si avantageuse; mais il ne crut pas devoir l'accepter avant d'avoir eu le consentement de son père et de sa mère; laissant pour tous les siècles, dit Rollin, un rare exemple de la respectueuse soumission, et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard d'un père et d'une mère tous les enfans, quelqu'âge qu'ils puissent avoir, et à quelque dégré de puissance et de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette princesse à son retour de Perse, et la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le siége de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit qu'il s'y trouva cent vingt mille chevaux, deux mille chariots armés de faulx, et six cent mille hommes de pied. Il se mit en campagne avec cette nombreuse armée, et subjugua toutes les nations qui sont depuis

la Syrie jusqu'à la mer des Indes ; après quoi il retourna vers l'Égypte, et la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud ; trois mois à Suse, pendant le printems ; deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie. Cambyses et Mandane étoient morts, il y avoit déjà long-tems, et lui même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, et les grands de l'Empire ; et après avoir remercié les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, ses amis et sa patrie, il déclara son successeur Cambyses son fils aîné, et laissa à l'autre plusieurs gouvernemens considérables. Il donna à tous deux d'excellens avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes

étoit le respect pour les Dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin d'acquérir et de conserver de fidèles amis. Enfin il mourut également regretté de tous les peuples.

Réflexions. *Caractère et qualités personnelles de Cyrus.*

On peut regarder Cyrus, tel que nous le peint Xénophon, comme le conquérant le plus sage et le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire ancienne. Aucune des qualités qui forment les grands hommes, ne lui manquoit : sagesse, modération, courage, grandeur d'ame, noblesse de sentimens, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connoissance de toutes les parties de l'art militaire, vaste étendue d'esprit, soutenue d'une prudente fermeté, pour former et pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand et de plus véritablement royal, à prendre ce dernier mot dans son acception la plus favorable, c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins et toute son atten-

tion devoient tendre à rendre les peuples heureux, et que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe et les dépenses de la table, qu'un roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité du mérite en tout genre, et sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, et à procurer le repos et l'abondance. C'est par le bonheur d'un peuple, dit Cicéron, qu'on doit mesurer les devoirs de ses chefs. En effet, c'est en quelque sorte l'essence des princes, de ne point appartenir à eux-mêmes. Le vrai caractère de leur grandeur est d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent, que pour se répandre par-tout. Ce seroit leur faire injure, que de les renfermer dans les bornes étroites de l'intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vues moins étendues que leurs Etats. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de ces vertus, que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un empire qui embrassoit presque

toutes les parties du monde ; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer, non-seulement par ses sujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort, il fut généralement regretté comme le père commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés, dit Rollin, que Cyrus ait été si accompli en tout genre, nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument et l'exécuteur des desseins miséricordieux qu'il avoit sur son peuple ; et pour donner au monde en sa personne un modèle parfait de la manière dont les princes doivent gouverner les peuples, et le véritable usage qu'ils doivent faire de la souveraine puissance.

Quand je dis, ajoute Rollin, que Dieu a formé lui-même ce prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit le germe des plus grands talens, et dans son

cœur des dispositions aux plus rares vertus. Dieu eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. Comme Dieu est la lumière des esprits, continue Rollin, il dissipoit tous les doutes de Cyrus, lui suggéroit les meilleurs expédiens, le rendoit attentif aux plus sages conseils, étendoit ses vues, et les rendoit plus nettes et plus distinctes. Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises, le conduisit dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les plus forts remparts, et humilia en sa présence les plus puissans de la terre.

C'est ce qu'on lit effectivement dans les prophéties que nous avons sous le nom du Juif Isaïe ou Esaïe, chapitre 45, versets 1, 2, et suivans : « voici ce que dit le seigneur » à Cyrus qui est mon christ, que j'ai pris » par la main pour lui assujettir les nations, » pour mettre les rois en fuite, pour » ouvrir devant lui les portes, sans qu'au- » cune lui soit fermée. Je marcherai » devant vous, j'humilierai les grands de » la terre ; je romprai les portes d'airain,

» et je briserai les gonds de fer. Je vous » donnerai les trésors cachés et les richesses » secrettes et inconnues, afin que vous » sachiez que je suis le seigneur, le Dieu » d'Israël, qui vous ai appelé par votre » nom ».

C'est d'après ce passage qu'ayant rapporté ce que dit Cyrus au commencement du livre VII : « nous te suivons, souverain » Jupiter » Rollin ajoute : « il avoit effecti- » vement un Dieu pour guide ; mais un » Dieu bien différent de Jupiter ». On voit par tout ce qui précède que Cyrus, Isaïe, Xénophon et Rollin, tous quatre de religions différentes, d'accord à reconnoître une providence suprême qui dirige les événemens de ce monde, ont différé seulement sur le nom qu'ils donnoient à cette providence.

Revenons à Cyrus. Pour mieux sentir le mérite de ce prince, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire à Xerxès son petit-fils, qui, poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguer la Grèce. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant aux yeux des hommes ; le plus

vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre et de mer dont le nombre paroît incroyable. Tout cela est autour de lui, mais non pas en lui, et n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux grands et aux princes, né dans l'abondance de tous les biens, avec une puissance sans bornes, une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens et de son mérite personnel, par les déhors de son rang. Il méprisa les sages conseils d'Artabane son oncle, et de Démarate, pour ne prêter. l'oreille qu'aux flatteurs de sa vanité. Il mésura le succès de son entreprise sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples, ne satisfait plus son ambition; et devenu dédaigneux par l'habitude de trouver une obéissance trop prompte et trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes et à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir renversé le pont construit par ses ordres, à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jetter. Plein d'une vanité puérile, se regardant comme le maître de la

nature et des élémens, il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée ; il compte avec une folle assurance sur les millions d'hommes et de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais quand après la bataille de Salamine, il vit les tristes restes et les honteux débris de ses troupes innombrables, repandus dans toute la Grèce, il reconnut quelle différence il y avoit entre une armée et une foule d'hommes. Cet énorme colosse tomba par son propre poids, et sa grandeur causa sa ruine ; au-lieu qu'il semble que Dieu même se plaise à élever une puissance fondée sur la justice, et guidée par la raison, telle que fut celle de Cyrus.

Le discours de ce prince au lit de la mort, à la fin du huitième livre, est fort intéressant. Il y dit entr'autres choses : » durant » mon enfance, j'ai recueilli tous les hon» neurs dont cet âge est susceptible : j'ai » constamment joui du même avantage, » dans l'adolescence et dans l'âge mûr. Il » m'a toujours semblé que mes forces » augmentoient avec le nombre de mes » années ; en sorte que dans ma vieillesse » je ne me suis pas senti moins vigoureux que

» que je ne l'étois dans ma jeunesse ». C'est ce passage qu'avoit en vue Cicéron dans son traité de la *vieillesse*, n°. 30, où il le répéte presque dans les mêmes termes, le rapportant comme historique, et y joignant d'autres exemples semblables qui se sont passés sous ses yeux ; et j'observe, en passant, qu'il regarde conséquemment ici Xénophon comme historien, et non comme romancier. Rollin, dans son *traité des études*, cite à son tour ce passage de Cicéron en l'altérant, non-seulement quant aux termes, mais quant au fond qu'il rapporte à Cicéron, tandis que cet illustre orateur le rapporte lui-même à Xénophon. Il ajoute ensuite avec quelque raison, que l'avantage qu'eut Cyrus de se trouver aussi fort et aussi robuste dans la vieillesse que dans sés premières années, eut pour principe l'extrême sobriété dont il avoit contracté l'habitude pendant son éducation ; on a déjà vu que le pain, l'eau et le cresson formoient chez les Perses la seule nourriture des enfans. Je doute cependant qu'un Anglais, ou en général un habitant des pays froids, qui ne mangeroit pas autre chose, devînt jamais bien vigoureux ; mais

il n'en est pas de même dans les pays chauds où les végétaux renferment plus de sels et de substance, et où les chairs des animaux se corrompent aisément.

L'histoire de Panthée est si intéressante dans la *Cyropédie*, que l'on ne sera peut-être point fâché de la retrouver ici avec un peu plus de détail que Rollin ne la donne. On connoîtra mieux ainsi le style et la narration de Xénophon.

Abradate et Panthée.

Panthée est faite prisonnière.

Après la bataille que le grand Cyrus gagna sur les Assyriens, on partagea le butin, et l'on réserva pour ce prince une tente superbe, et une captive qui surpassoit toutes les autres en beauté. C'étoit Panthée, reine de la Susiane. Abradate son époux, étoit allé dans la Bactriane chercher des secours pour l'armée des Assyriens.

Cyrus refusa de la voir, et en confia la garde à un jeune seigneur Mède, nommé Araspes, qui avoit été élevé avec lui. » Prince », lui dit Araspes, en recevant cette commission, » as-tu vu la femme » dont tu m'ordonnes de prendre soin » ?

» --- Non, répondit Cyrus. --- Et moi, » reprit Araspes, je l'ai vue, lorsque je l'ai » choisie pour toi. En entrant dans sa » tente, nous ne la distinguâmes pas » dabord : elle étoit assise à terre, entourée » de ses femmes, et vêtue comme elles. » Mais ensuite, lorsque voulant savoir » laquelle étoit la maîtresse, nous les eûmes » regardées toutes avec attention, quoi- » qu'elle fût assise, qu'elle eût la tête » couverte d'un voile et les yeux baissés, » nous remarquâmes une grande diffé- » rence entr'elle et les autres. Nous la » priâmes de se lever. Ses femmes se le- » vèrent en même-tems : elle les surpassoit » toutes par la hauteur et l'élégance de sa » taille ; dont la grace et la noblesse n'é- » toient point déparées par l'extrême sim- » plicité de ses vêtemens. Sa robe étoit » baignée de ses larmes, qui couloient jus- » qu'à ses pieds. Le plus âgé d'entre nous » lui adressant la parole, rassure-toi, lui » dit-il ; quelque grande idée que nous » ayons des qualités qui distinguent ton » époux, nous ne craignons pas de te dire » que celui à qui tu es réservée, ne lui cède » ni en beauté, ni en esprit, ni en puis-

» sance. Oui, si quelqu'un mérite d'exciter » l'admiration, c'est Cyrus à qui tu appar- » tiendras désormais. A ces mots, elle dé- » chira le voile qui couvroit sa tête, en » poussant des cris lamentables, auxquels » ses femmes mêlèrent leurs gémissemens. » Ce désordre nous ayant laissé voir ses » mains, son col et la plus grande partie de » son visage, nous jugeâmes qu'il ne fut » jamais en Asie une beauté aussi parfaite. » Mais, prince, tu la verras.

Cyrus refuse de voir Panthée.

» C'est de quoi je me garderai bien, dit » Cyrus, sur-tout si elle est telle que tu la » dépeins. --- Pourquoi ! reprit Araspes. « --- Par la raison, repliqua Cyrus, que si, » dans un tems où d'autres soins m'appel- » lent, je me laissois persuader de la voir, » au seul éloge que tu fais de sa beauté, je » craindrois qu'elle-même ne me persua- » dât plus aisément encore de la revoir ; et » que je n'en vinsse à négliger les affaires » dont je dois m'occuper, pour me livrer » uniquement au plaisir de la regarder ». » --- Pensez-vous, repartit le jeune Mède » en riant, que la beauté soit assez puissante » pour contraindre un homme à faire quel- » que chose d'opposé à son devoir ? Si la

» beauté avoit par elle-même une telle
» puissance, elle l'exerceroit sur tous les
» hommes. Voyez le feu : il brûle égale-
» ment tous ceux qui l'approchent, parce
» qu'il est de sa nature de brûler. Quant aux
» belles personnes, les uns en deviennent
» amoureux, les autres les voient sans en
» être touchés ; d'ailleurs, autant d'hom-
» mes, autant de goûts différens. L'amour dé-
» pend de la volonté ; on aime qui l'on veut
» aimer. Le frère n'est point amoureux de
» sa sœur, ni le père de sa fille ; et toutes
» deux ont d'autres amans : de plus, la
» crainte et les loix peuvent réprimer l'a-
» mour. Mais si l'on publioit une loi qui
» défendît d'avoir faim quand on a besoin
» de manger, d'avoir soif quand on est
» altéré, d'avoir froid l'hyver et chaud
» l'été, nulle puissance ne seroit capable
» de la faire observer ; parce qu'il est dans
» la nature de l'homme d'être assujetti à ces
» différentes sensations. L'amour, au con-
» traire, est soumis à la volonté ; chacun
» attache librement son affection aux ob-
» jets qui lui plaisent, de même qu'on aime
» de préférence tel vêtement, telle chaus-
» sure.

» Si l'amour dépend de notre volonté, re-
» pliqua Cyrus, comment se fait-il qu'on ne
» soit pas le maître de cesser d'aimer, quand
» on le veut? J'ai vu des gens pleurer de la
» douleur que l'amour leur causoit, et néan-
» moins servir en esclaves l'objet de leur
» passion, eux qui, avant que d'aimer,
» regardoient la servitude comme un des
» plus grands maux; je les ai vus prodiguer
» des choses dont ils auroient voulu con-
» server la jouissance, et desirer d'être
» guéris de leur amour comme d'une ma-
» ladie, sans pouvoir y réussir. Ils étoient
» liés par je ne sais quelle fatalité, plus forte
» que ne seroient des chaînes de fer. En
» un mot, les amans sont autant d'esclaves
» de la personne qu'ils aiment, quoique
» souvent ils aiment en vain; et malgré les
» tourmens qu'ils éprouvent, loin de se
» soustraire par la fuite à cette tyrannie,
» ils craignent sans cesse que l'objet de leur
» amour ne leur échappe.

Araspes se charge de garder Panthée.

» Ce que tu dis est vrai, repartit Araspes:
» mais les gens dont tu parles sont des
» lâches: peut-être même se croient-ils
» assez malheureux pour desirer de mourir;
» et bien qu'il y ait mille moyens de sortir

» de la vie, ils n'ont pas le courage de la
» quitter. C'est avec un semblable caractère, que l'on succombe au desir de s'emparer du bien d'autrui. Cependant quand
» quelqu'un a fait un vol, soit par adresse,
» soit avec violence, vous-même, vous le
» savez, vous êtes le premier à lui en faire
» des reproches, et vous le punissez sans
» miséricorde, parce qu'il n'étoit point nécessité à voler. J'en dis autant de la
» beauté : elle n'attire point nécessairement
» à soi les hommes, pour les forcer à aimer,
» et ne les entraîne pas à des actions injustes. Sans doute il y a des hommes vils
» que leurs passions maîtrisent, et qui
» mettent leur foiblesse sur le compte de
» l'amour : mais les hommes honnêtes et
» vertueux, quelque desir qu'on leur suppose d'avoir en leur possession de l'or, de
» beaux coursiers, de belles femmes, sauront
» toujours s'en passer, tant qu'ils ne pourront se les procurer que par une injustice.
» Ainsi, ajouta-t-il, quoique j'aye vu
» Panthée, et qu'elle m'ait paru charmante,
» je n'en suis pas moins ici à cheval auprès
» de vous, prêt à remplir exactement tous
» mes devoirs.

« Cela est vrai, dit Cyrus : peut-être tu » t'es éloigné d'elle, avant le tems qu'il faut » à l'amour pour prendre un homme dans » ses filets. Pour moi, quoique je sache » qu'on ne se brûle pas, pour toucher légè- » rement le feu, que le bois ne s'enflamme » pas aussitôt qu'on l'allume, je ne m'ex- » pose néanmoins ni à toucher le feu, ni à » regarder une belle personne. Je ne te » conseillerois pas, mon cher Araspes, de » donner plus de liberté à tes yeux : car il y » a même cette différence entre le feu et la » beauté, que le feu ne brûle qu'autant » qu'on le touche, et que la beauté agit » assez puissamment sur ceux qui la regar- » dent, pour les enflammer de loin.

» Prince, reprit Araspes, prends de moi » une meilleure opinion : quand je ne ces- » serois de contempler la belle captive, je » n'aurois jamais la foiblesse de me laisser » séduire, au point de rien faire que l'on » pût me reprocher.

» A la bonne heure, dit Cyrus : garde-la » donc, comme je te l'ai recommandé ; » ayes-en grand soin : il peut survenir dans » la suite quelque occasion où il nous sera » utile de l'avoir en notre puissance ».

Après cette conversation ils se séparèrent.

Le jeune Mède continuant de voir assidûment la belle Susienne, découvrit bientôt en elle les plus excellentes qualités : il observa que s'il avoit du plaisir à lui rendre des soins, elle les recevoit avec sensibilité ; et qu'elle s'efforçoit de lui en témoigner sa reconnoissance. Quand il entroit dans sa tente, des esclaves, par ordre de leur maîtresse, prévenoient tous ses besoins ; s'il étoit malade, rien ne lui manquoit. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en devoit naturellement attendre : Araspes fut surpris par l'amour.

Araspes devient amoureux de Panthée.

Entraîné par sa passion, Araspes pressa Panthée d'y répondre ; il ne fut point écouté. La Susienne aimoit tendrement son mari, et persistoit, malgré l'absence, à lui demeurer fidèle : cependant, pour ne pas irriter Cyrus contre son ami, elle ne lui portoit aucunes plaintes. Araspes espérant parvenir à son but par une autre voie, la menaça d'emporter de force ce qu'elle refusoit de lui accorder. La captive effrayée de ces menaces, ne tint plus la chose secrette : elle en fit donner avis à Cyrus, par un de ses eunuques. Cyrus ne put s'em-

Panthee instruit Cyrus de l'amour d'Araspes.

pêcher de rire de la défaite de cet homme, qui s'étoit vanté de triompher de l'amour : il lui fit dire qu'une telle femme devoit être à l'abri de la violence, mais qu'il ne lui interdisoit pas la persuasion. Artabaze chargé de cette commission, en abordant Araspes, le traita durement, et lui reprocha avec aigreur son peu de respect pour le dépôt qui lui avoit été confié, son injustice, son incontinence, son impiété. Araspes, pénétré de douleur, fondoit en larmes, étoit couvert de honte, et trembloit de frayeur d'être encore plus maltraité par Cyrus.

Le prince, instruit de ce détail, le fit appeler ; et lui parlant en particulier : » je vois, Araspes, lui dit-il, toute ta confusion, tu crains de m'aborder : rassure-» toi. Jai ouî-dire que les Dieux, malgré » toute leur puissance, ont quelquefois » été vaincus par l'amour ; et je sais dans » quels écarts il a souvent entraîné les » hommes les plus sages ; moi-même je » sens, quand je me trouve avec de belles » femmes, que je n'ai pas assez d'empire » sur moi, pour les regarder d'un œil indif-» férent. C'est moi, d'ailleurs, qui t'enfer-

» mant avec cet invincible ennemi, ai
» causé ton malheur. --- Ah! seigneur,
» repartit Araspes, que tu te montres bien
» aujourdhui tel que tu parus en tout tems,
» bon et indulgent pour les foiblesses de
» l'humanité, tandis que les autres ne
» cherchent qu'à m'accabler! Depuis que le
» bruit de mon infortune s'est répandu, mes
» ennemis me raillent cruellement; et mes
» amis me pressent de me cacher, pour me
» dérober au traitement dont ils craignent
» que tu ne punisses mon crime. — Eh
» bien, Araspes, reprit Cyrus, apprends
» que cette crainte de tes amis peut te
» mettre à portée de rendre à nos alliés et à
» moi, un service important. --- Plût au ciel,
» répondit Araspes, que j'eusse une occa-
» sion de t'être utile! --- Si tu veux feindre
» de me fuir, repliqua Cyrus, et passer,
» sous ce prétexte, dans l'armée ennemies,
» je suis sûr que l'on ajoutera foi à tes
» discours. --- Je n'en doute pas, repartit
» Araspes, et je suis convaincu que mes
» amis même ne manqueront pas de publier
» que c'est là le motif de ma retraite. ---
» Quand tu reviendras, poursuivit Cyrus,
» il y a lieu de croire que tu auras acquis

Cyrus envoie Araspes dans l'armée ennemie.

» une connoissance suffisante des affaires
» de nos ennemis : j'espère que tu sauras
» leur inspirer assez de confiance, pour
» qu'ils ne te cachent ni leurs desseins ni
» leurs ressources, et qu'ainsi tu seras parfaitement instruit de tout ce qu'il nous
» importe de savoir. --- Je pars à l'heure
» même, dit Araspes : un moyen infaillible
» de donner du crédit à mes paroles, c'est
» de prendre la fuite dans le moment où je
» dois redouter le plus ton courroux.
» ---- Mais, reprit Cyrus, auras-tu le
» courage de quitter la belle Panthée ?
» --- Seigneur, répondit Araspes, je suis
» persuadé que j'ai deux ames : l'amour, ce
» dangereux sophiste, vient de m'enseigner
» cette philosophie. Car enfin une ame
» n'est pas en même tems bonne et mauvaise : elle n'a pas à-la-fois des penchans
» honnêtes et des penchans honteux ; elle
» ne sauroit vouloir une chose, et ne la
» vouloir point. Oui, sans contredit, nous
» avons deux ames. Quand la bonne est la
» maîtresse, elle porte à la vertu ; quand la
» mauvaise prend le dessus, elle entraîne
» dans le vice : à présent que ma bonne
» ame est fortifiée par le secours que tu lui

» prêtes, elle a sur l'autre un empire ab-
» solu. --- Quoiqu'il en soit, répliqua
» Cyrus, si tu es déterminé à partir, songe
» que ton objet doit être de gagner la con-
» fiance des ennemis : commence par leur
» faire part de nos projets ; mais ne leur en
» découvre que ce qu'il faut pour décon-
» certer les leurs. Dis-leur, par exemple,
» que nous nous préparons à faire une in-
» vasion dans leur pays : la crainte que
» chacun aura pour ses propres domaines,
» les empêchera de réunir leurs forces dans
» le même lieu. Demeure avec eux le plus
» long-tems que tu pourras : c'est lorsqu'ils
» seront plus près de nous, que nous aurons
» plus d'intérêt d'être informés de leurs
» mouvemens. Engage-le à choisir l'or-
» donnance de bataille qui paroîtra la plus
» avantageuse : tu viendras nous rejoindre,
» lorsque tu verras ce choix déterminé ; ils
» ne pourront plus y rien changer : le
» moindre changement au moment de l'ac-
» tion mettroit leur armée en désordre ».
Araspes, muni de cette instruction, quitta
Cyrus, et sortit du camp avec quelques-uns
de ses serviteurs les plus affidés, après avoir
tenu les discours qu'il jugea convenables à
ses desseins.

Panthée propose à Cyrus les services d'Abradate

Dès que Panthée eut appris la retraite d'Araspes, elle fit dire à Cyrus : » Seigneur, « que la défection d'Araspes ne te chagrine « point : si tu me permets d'envoyer un « courier à mon mari, je te réponds qu'il « t'arrivera bientôt un ami plus fidèle que « Araspes ; et je ne crains pas d'ajouter » qu'il viendra suivi d'autant de troupes « qu'il en aura pu rassembler. Abradate « avoit toujours vécu en bonne intelligence « avec le père de celui qui occupe le trône « d'Assyrie : mais il n'a pas oublié que le » fils a fait tous ses efforts pour troubler » notre union ; et je ne doute pas que mon » époux qui le regarde comme un méchant » homme, ne l'abandonne volontiers pour » s'attacher à un prince tel que toi ». Cyrus ayant accepté ses offres, elle dépêcha un courier à son mari. Après qu'Abradate eut reconnu les chiffres de sa femme, et lu ce qu'elle lui mandoit, il partit avec empressement, accompagné d'environ deux mille chevaux, pour se rendre auprès de Cyrus. Quand il fut arrivé au premier poste des Perses, il en fit donner avis au prince, qui ordonna qu'on le conduisît d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux

époux s'apperçûrent, ils se jettèrent dans les bras l'un de l'autre, avec le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Après ces embrassemens, Panthée entretint son mari de l'honnêteté de mœurs de Cyrus, de sa modération, sur-tout de la sensibilité qu'il avoit témoignée pour ses malheurs. Abradate, touché de ce récit, » que puis-je » faire, dit-il, ma chère Panthée, pour » nous acquitter l'un et l'autre envers » ce prince ? --- Que peux-tu faire de » mieux, répondit-elle, que de te conduire » à son égard comme il s'est conduit envers » toi » ?

Abradate vient trouver Cyrus

Cet entretien fini, Abradate alla visiter Cyrus. En l'abordant, il lui prit la main, et lui dit : » Seigneur, je ne puis mieux re- » connoître les graces dont tu nous as com- » blés, qu'en t'offrant mon amitié, mes » services et mes soldats : quelqu'entreprise » que tu formes, tu me trouveras prêt à te » seconder de toutes mes forces. --- J'ac- » cepte tes offres, répondit Cyrus : pour » aujourd'hui, je te conseille d'aller souper » avec Panthée ; mais dorénavant nous » prendrons nos repas ensemble dans ma » tente, avec tes amis et les miens ».

Quelque tems après, Abradate ayant remarqué que Cyrus desiroit ardemment d'augmenter le nombre des chars armés de faulx, des chevaux bardés et des cavaliers cuirassés, fit construire cent chars semblables à ceux des Perses, et tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires pour les attelages : il se proposa même de les conduire en personue, monté sur un char à quatre timons, qui seroit traîné par huit chevaux. De son côté, Panthée fit faire avec ses bijoux une cuirasse, un casque at des brassarts d'or pour Abradate : elle y joignit des bardes d'airain pour couvrir les chevaux qui devoient traîner le char.

Araspes, fidèle aux engagemens qu'il avoit pris avec Cyrus, vint l'instruire de tous les projets et des forces de ses ennemis. Ce prince fit ses dispositions en conséquence, et prépara tout pour la bataille. Il avoit donné à Abradate le commandement des machines ; mais le roi des Susiens, prenant la parole : » Seigneur, » dit-il, je me chargerai volontiers, si tu » le touves bon, du commandement des » chars que tu veux opposer au centre » de l'armée ennemie. --- Je loue ton

Abradate obtient le commandement des chars.

courage,

» courage, répondit Cyrus, en lui tendant la main : « mais vous, continua-t-il, en » s'adressant aux Perses qui devoient mon- » ter les autres chars, y consentez-vous » ? comme ils répondirent qu'ils ne pourroient y consentir avec honneur ; Cyrus les fit tirer au sort. Abradate obtint par cette voie ce qu'on n'avoit pas accordé à sa bonne volonté, et fut chargé de faire tête aux troupes Egyptiennes.

Le char d'Abradate, ce char à quatre timons et à huit chevaux d'attelage, étoit magnifiquement orné. Au moment où ce prince alloit endosser sa cuirasse, faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassarts et de larges bracelets du même métal ; une tunique de pourpre plissée par le bas, qui descendoit jusqu'à terre, et un panache de couleur d'hyacinthe. Abradate fut surpris en voyant ces armes : elles avoient été faites à son insçu, par ordre de Panthée, sur la mesure de celles dont il se servoit ordinairement. « Ma chère Panthée, lui » dit-il, tu t'es donc dépouillée de tout ce » qui te servoit à te parer, pour me faire » cette armure ? --- Non, répondit Panthée ;

Panthée offre des armes à Abradate.

» le plus précieux de mes ornemens m'est
» resté : car si tu parois aux yeux des autres
» tel que tu es aux miens, tu seras ma plus
» riche parure ». En proférant ces paroles,
elle l'aidoit à se revêtir de ses armes, et ses
joues étoient inondées de pleurs qu'elle
s'efforçoit de cacher.

Abradate, déjà si digne d'attirer les
regards par la beauté de sa figure, parut
encore avec plus d'éclat et de noblesse,
quand il fut couvert de ses nouvelles armes.
Il avoit pris des mains de son écuyer les
rênes de son char, et se disposoit à y
monter, lorsque Panthée ayant fait éloi-
gner ceux qui les entouroient : « Abradate,
» lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes
» qui aimassent leurs époux plus qu'elles-
» mêmes, sans doute, tu m'as trop bien
» jugée pour ne pas me mettre de ce
» nombre. Mais à quoi bon te parler ici de
» ma tendresse ? Mes actions te la prouvent
» mieux que ne feroient des discours.
» Cependant, quels que soient les sentimens
» que tu me connois pour toi, je jure par
» mon amour, par le tien, que j'aimerois
» mieux te suivre au tombeau, où une
» mort glorieuse t'auroit précipité, que de

» vivre sans honneur avec un mari déshonoré ; tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Souviens-toi, Abradate, des obligations que nous avons à Cyrus. Captive et destinée à lui appartenir, loin de me traiter en esclave, ou de me proposer ma liberté à des conditions honteuses, il m'a conservée pour toi, depuis que je suis en son pouvoir, comme si j'avois été la femme de son frère. Sur-tout n'oublie pas que lorsqu'Araspes à qui il m'avoit confiée, eut abandonné son parti, je lui promis que s'il me permettoit de te dépêcher un courier, tu ne manquerois pas de venir le joindre, et qu'il trouveroit en toi un allié plus fidèle et plus utile qu'Araspes. » Abradate, transporté de ce qu'il venoit d'entendre, posa la main sur la tête de sa femme, et levant les yeux au ciel : » grand Dieu, s'écria-t-il, » fais que je me montre digne époux de » Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous » a traités l'un et l'autre avec tant d'égards! A ces mots, il monte sur son char par la portière du siége. Quand il y fut entré, et que son écuyer l'eut fermée, Panthée, qui

Abradate monte sur son char.

ne pouvoit plus embrasser son mari, baisoit le char. Mais bientôt le char s'éloigne: Panthée le suit quelque tems, sans être apperçue d'Abradate, qui tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : » console-» toi, ma chère Panthée, lui dit-il; adieu; » il faut nous quitter ». Aussitôt ses femmes et ses eunuques la prirent dans leurs bras, et la conduisirent à son chariot, où l'ayant couchée, ils la recouvrirent d'un pavillon. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate; car personne n'avoit songé à le regarder, tant que Panthée avoit été présente, quoique ce guerrier et son char méritassent l'admiration des spectateurs.

Cyrus donne ses ordres à Abradate.

Lorsque les dispositions furent faites pour la bataille, Cyrus, en parcourant les rangs, arriva auprès d'Abradate, et s'y arrêta. Le Susien ayant donné les rênes de ses chevaux à son écuyer, vint aborder le prince : les chefs de l'infanterie et les conducteurs des chars qui étoient à portée, accoururent aussi pour le joindre. Dès qu'ils furent rassemblés, Cyrus adressant la parole à Abradate : » un Dieu, dit-il, a rempli tes » desirs : il t'a jugé digne, toi et ta troupe, » de combattre au premier rang. Souvenez-

» vous, quand il faudra marcher à l'en- » nemi, que les Perses vous verront, qu'ils » combattront à votre suite, et ne souf- » friront pas que vous vous exposiez seuls » au danger ». --- » J'espère, Seigneur, » répondit Abradate, que tout ira bien » de ce côté-ci ; mais j'ai quelqu'inquiétude » pour nos flancs : je vois que les aîles des » ennemis, fortes en chars et en troupes » de toute espèce, s'étendent considérable- » ment, et que nous n'avons à leur opposer » que nos chars. Si mon poste ne m'étoit » pas échu par le sort, je rougirois de l'oc- » cuper ; tant je m'y crois à l'abri du péril ». » --- Puisque tout va bien de ton côté, » repartit Cyrus, sois tranquille sur le » reste : avec l'aide des Dieux, je te débar- » rasserai de ces deux aîles ; et je te prie » instamment de ne point attaquer, que tu » n'ayes vu fuir ces mêmes troupes qui te » paroissent si formidables ». Cyrus, l'homme d'ailleurs le moins vain, se per- mettoit quelquefois, au moment de l'ac- tion, ces propos avantageux : « Quand » donc, ajouta-t-il, tu les verras en dé- » route, compte que je suis déjà près de » toi : alors fonds sur le corps de bataille ;

» tu le trouveras glacé d'effroi, et tes gens
» pleins d'assûrance. Mais tandis que tu en
» as encore le tems, visite tes chars, exhorte
» les conducteurs à charger avec intrépi-
» dité, encourage-les par la fermeté de ton
» maintien, anime-les par l'espérance,
» tâche d'exciter dans leurs ames l'émulation
» de surpasser en bravoure les guerriers des
» autres divisions de chars. Si tu leur ins-
» pires ces sentimens, je te réponds qu'ils
» avoueront par la suite que rien n'est plus
» profitable que la valeur ».

Abradate attaque les ennemis.

Pendant qu'Abradate, remonté sur son char, alloit faire ce qui venoit de lui être ordonné, Cyrus s'avança jusqu'à la pointe gauche de son armée, et bientôt l'action s'engagea. Abradate n'attendit pas d'autre signal. » Suivez-moi, mes amis », s'écria-t-il à haute voix; et lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse tellement de l'aiguillon, qu'ils sont bientôt couverts de sang. Tous les chars partent avec une égale ardeur : mais ceux des ennemis prennent la fuite, quelques-uns même sans les guerriers qui devoient y monter. Abradate perce cette ligne; et fond sur les Egyptiens, accompagné de ceux des

siens qu'il avoit placés le plus près de lui. On a dit souvent que rien n'égale le courage d'une troupe composée d'amis : on l'éprouva dans cette occasion. Abradate fut vaillamment secondé par ceux des conducteurs de chars qu'il admettoit à sa familiarité et à sa table ; au-lieu que les autres voyant que les bataillons Egyptiens opposoient une vigoureuse résistance, tournèrent vers les chars qui fuyoient, et se mirent à les poursuivre.

Mort d'Abradate.

Les Egyptiens se tenoient si serrés à l'endroit de l'attaque d'Abradate, que ne pouvant s'ouvrir pour donner passage à ses chars, plusieurs furent renversés par le choc des chevaux, qui les foulèrent aux pieds, et que bientôt on ne vit autour des chars qu'un amas confus d'hommes, de chevaux, d'armes, de roues brisées : rien ne résistoit au tranchant des faulx ; elles coupoient également et les corps et les armes. Dans ce tumulte qu'il est impossible de peindre, les chars qui portoient Abradate et ses compagnons, ayant versé, par un saut que firent les roues à la rencontre des monceaux de débris et de cadavres, ces braves guerriers moururent

percés de coups, après avoir donné les plus grandes preuves de valeur. Ils furent vengés par les Perses : ceux-ci étant entrés dans les bataillons Egyptiens, par l'ouverture qu'Abradate y avoit faite, les surprirent dans le désordre où ils étoient encore, et en firent un grand carnage.

Cyrus est instruit de la mort d'Abradate.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus fit appeller quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avoit vu Abradate. « Je suis surpris, continua-t-il, qu'il » ne paroisse point, lui qui avoit coutume » de se rendre si souvent auprès de moi ». -- « Seigneur, répondit un des gardes, il » ne vit plus ; il est mort dans le combat, en » poussant son char au milieu des ennemis. » On rapporte que les autres conducteurs » de chars, excepté ses compagnons, ont » tourné le dos, quand ils ont vu de près » les troupes Egyptiennes. On dit aussi que » sa femme a enlevé son corps, et que » l'ayant mis sur le chariot dont elle se sert » ordinairement, elle l'a transporté non » loin d'ici sur les bords du Pactole. On » ajoute que cette femme infortunée, assise » par terre, soutient sur ses genoux la tête » de son mari, qu'elle a couvert de ses plus

» beaux vêtemens, pendant que ses eunu-
» ques et ses domestiques lui creusent un
» tombeau sur une éminence voisine ». A ce récit, le prince frappa sa cuisse (ce geste étoit chez les peuples de l'antiquité l'expression d'une douleur violente), et sautant sur son cheval, il courut avec mille cavaliers à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plutôt, et d'apporter ses plus riches vêtemens, pour en revêtir ce cher et vertueux ami ; ensuite à ceux qui avoient des bœufs, des chevaux, ou toute autre espèce de bétail, d'en mener un grand nombre dans le lieu où il alloit, afin qu'il eût des victimes prêtes à être immolées aux mânes d'Abradate. Dès qu'il apperçut Panthée couchée à terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : « Ame généreuse
» et fidèle, s'écria-t-il, tu nous as donc
» abandonnés » ! En proférant ces paroles, il veut prendre la main du mort ; elle reste dans la sienne : un Egyptien l'avoit coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla la douleur de Cyrus : Panthée, en jettant des cris lamentables,

la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. « Cyrus, dit-elle, tout son corps » est dans le même état ; mais pourquoi » veux-tu en être le témoin ? Voilà où l'ont » réduit son amour pour moi et son attachement pour toi. Insensée ! je ne cessois » de l'exhorter à se montrer digne d'obtenir » une place distinguée entre tes amis ; et » lui, uniquement occupé des moyens de » te servir, ne songeoit point à ce qu'il lui » en pouvoit coûter. Enfin, il est mort, » sans avoir jamais mérité de reproches ; et » moi dont les conseils l'ont conduit au » trépas, je vis encore » !

Cyrus veut consoler Panthée.

Cyrus fondoit en larmes, sans parler : puis rompant le silence, « ô Panthée, dit-il, » ton époux a du moins terminé glorieusement sa carrière ; il est mort au sein de la » victoire : accepte ce que je t'offre pour » parer son corps ». Gobryas et Gadatas venoient d'apporter une grande quantité d'ornemens précieux. « D'autres honneurs » lui sont encore réservés : on lui élevera » un tombeau digne de lui et de toi : on » immolera en son honneur les victimes qui » conviennent aux mânes d'un héros. Et » toi, ajouta-t-il, tu ne resteras point sans

» appui : je ne cesserai d'honorer l'honnê-
» teté de ton ame, ta vertu, tes admirables
» qualités. Je te donnerai quelqu'un pour
» te conduire par-tout où il te plaira d'aller :
» dis dans quel lieu tu desires qu'on te
» mène. --- Seigneur, répondit-elle, ne
» t'en mets point en peine : tu sauras où
» j'ai dessein de me rendre ». Après cet entretien, Cyrus se retira, gémissant sur le sort de la femme qui venoit de perdre un tel mari, du mari qui devoit ne plus revoir une telle femme. Panthée fit éloigner ses eunuques, sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa douleur, et ne retint auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle ordonna d'envelopper dans le même tapis le corps de son mari et le sien, quand elle ne seroit plus. La nourrice essaya, par ses prières, de la détourner du funeste projet de se donner la mort : mais voyant que les supplications étoient inutiles et ne servoient qu'à irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant. Alors Panthée tire un poignard dont elle s'étoit munie depuis long-tems, se frappe, et posant sa tête sur le sein de son mari, elle expire. La nourrice en poussant des cris douloureux, couvrit les corps des

Mort de Panthée.

deux époux, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu.

Bientôt Cyrus fut informé de l'action de Panthée : étonné de ce qu'il apprend, il accourt pour voir s'il ne seroit pas possible de la secourir. Les trois eunuques, témoins du désespoir de leur maîtresse, venoient de se percer de leurs poignards, dans le lieu même où elle leur avoit ordonné de se tenir. On raconte que le monument qui fut

Monnment en l'honneur des eunuques de Panthée.

érigé aux deux époux et aux eunuques, existe encore aujourd'hui (c'est toujours Xénophon qui parle), que sur une colonne fort élevée sont les noms du mari et de la femme, écrits en caractères Syriens, et que sur trois colonnes plus basses on lit cette inscription : *ici sont les eunuques*. Cyrus, après avoir vu ce triste spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour Panthée, et pénétré de douleur. Par ses soins, on rendit aux morts les honneurs funèbres, avec la plus grande pompe ; et il leur fit élever un vaste monument.

Histoire de la Cyropédie.

Témoignage de Daniel sur Cyrus.

La connoissance la plus ancienne que l'histoire nous donne de Cyrus, est ap-

puyée sur le témoignage de Daniël, mort la première année du règne de ce prince. Ce prophète juif est parfaitement d'accord avec Xénophon. Il nomme Baltazar fils de Nabuchodonosor le dernier roi des Chaldéens, et dit que son empire fut donné aux Mèdes at aux Perses, qu'il fut tué, et que Darius, qui étoit Mède, lui succéda. Il ajoute que ce Darius étoit fils d'Assuérus, et qu'il eut pour successeur Cyrus roi des Perses. Il est clair qu'il nomme Darius celui que Xénophon appelle Cambyses, et Assuérus celui que l'auteur Grec désigne sous le nom d'Astyages. Cette puissante autorité confirme l'authenticité du récit de Xénophon.

Hérodote, le premier historien Grec, dont l'ouvrage nous soit parvenu, qui ait parlé de Cyrus avec quelque détail, n'est d'accord ni avec Daniël, ni avec Xénophon. Voici l'extrait de son récit, fidèlement rapporté par Dacier, dernier traducteur français de la Cyropédie.

Histoire de Cyrus suivant Hérodote.

Astyages, roi des Mèdes, avoit une fille unique, nommée Mandane. Il rêva que sa fille rendoit une si grande quantité d'eau, que toute l'Asie en fut inondée. Sur la fin

de ce songe, il se crut averti par les Dieux, d'un danger dont il espéra se garantir, en ne la mariant point à un Mède : il choisit pour gendre un Perse nommé Cambyses. Quelque tems après son mariage, il eut un nouveau songe : il crut voir sortir de Mandane une vigne qui couvroit l'Asie entière de son ombre. Les mages crurent voir dans ce songe, que de la princesse naîtroit un fils qui enleveroit la couronne à son aïeul. Pour prévenir ce malheur, il rappella Mandane auprès de lui : bientôt elle mit au monde un fils ; dès qu'il est né, le roi ordonne à son ministre Harpagos de le faire mourir. Harpagos n'ayant pas la force d'exécuter cette barbare commission, en charge le berger Mitradates. La femme du berger venoit d'accoucher d'un enfant mort : elle engagea son mari à l'exposer sur une montagne déserte, et à garder le fils de Mandane, pour l'élever à la place du sien. Cyrus, c'est le nom de l'enfant, étant parvenu à l'âge de dix ans, ses camarades, dans leurs jeux, l'élurent pour leur roi : en cette qualité, tous devoient lui être soumis. Le fils d'un seigneur Mède, qui venoit quelquefois jouer avec eux, ayant un jour

refusé de lui obéir, fut fouetté par son ordre. L'enfant porte ses plaintes à son père : le père va demander justice au roi, qui se fait amener Mitradates et son fils. Il les interroge : les réponses du jeune pâtre, son maintien, les traits de son visage, le rapport de son âge avec celui du fils de Mandane, lui font naître des soupçons ; il veut les éclaircir : il menace. Mitradates effrayé découvre le mystère ; et Harpagos avoue son infidélité. Astyages feint de pardonner à son ministre, l'invite à souper, et lui recommande d'envoyer au palais un fils unique qu'il avoit. L'enfant arrive : il est égorgé ; le roi ordonne que de ses membres mis en pièces, on prépare un repas pour le père. La tête, les pieds et les mains de l'enfant qu'on lui présente dans une corbeille après le souper, lui apprennent quels mets lui ont été servis. Harpagos renferme son désespoir dans son ame, pour mieux assurer sa vengeance.

Cependant le roi n'avoit pas encore prononcé sur le sort de son petit-fils. Les mages consultés déclarent que les songes ont eu leur accomplissement, lorsque les camarades de Cyrus l'ont élu pour leur roi.

Astyages, délivré de ses craintes, renvoie son petit-fils en Perse. Plusieurs années se passent : le jeune prince atteint l'âge mûr. Alors Harpagos croit le moment de la vengeance arrivé : il écrit à Cyrus pour l'informer des dispositions des Mèdes à secouer le joug de la domination tyrannique d'Astyages, et le solliciter de venir se mettre à leur tête : il lui fait tenir sa lettre enfermée dans le corps d'un lièvre. Cyrus assemble les Perses, les harangue, les anime à la révolte, et marche avec eux pour détrôner son grand-père. Astyages, aussi imprudent que cruel, donne le commandement de son armée à ce même Harpagos, qui le trahit, et se joint à Cyrus avec la plus grande partie des troupes : le reste prend la fuite. Le roi rassemble une nouvelle armée, marche en personne contre les rébelles, est vaincu, pris, et chargé de fers.

Cyrus, devenu roi des Mèdes, porte la guerre en Lydie, défait Crésus, le force à se retirer dans Sardes, et l'y assiége : la place est emportée d'assaut. Crésus cherchant la mort au milieu du carnage, alloit périr de la main d'un Perse qui ne le connoissoit pas : à la vue du péril auquel le roi

est

est exposé, son fils, qui étoit muët depuis sa naissance, s'écrie tout-à-coup : *soldat, épargne Crésus.* On mène ce prince à son vainqueur, qui le fait mettre sur un bûcher avec quatorze enfans des principaux seigneurs Lydiens. Dans ce moment, Crésus se souvient du mot de Solon : « qu'un » homme ne peut être dit véritablement » heureux avant sa mort » ; et il appelle par trois fois Solon à haute voix. On lui en demande la raison : il raconte l'entretien qu'il avoit eu avec ce sage. Cyrus ordonne qu'on éteigne le feu : il n'étoit plus tems : le bûcher est embrasé. Mais Crésus, voyant que Cyrus, touché de compassion, vouloit lui laisser la vie, implore le secours d'Apollon. Aussitôt le ciel qui étoit serein, se couvre de nuages : il tombe une pluie si abondante, qu'en un instant le feu est éteint, et le roi hors de danger. La prise de Crésus entraîne la conquête de la Lydie entière. Cyrus déclare ensuite la guerre au roi de Babylone ; l'assiége dans cette ville ; après l'avoir vaincu ; se rend maître de la place, et range sous ses loix presque toute l'Asie.

Son ambition n'est pas satisfaite : il veut

ajouter à ses vastes Etats le pays des Massagètes, nation belliqueuse qui habitoit à l'orient de la mer Caspienne. Leur reine Tomyris étoit veuve ; il lui propose de l'épouser : sa proposition est rejettée. Il entre sur les terres des Massagètes : Tomyris offre de terminer la querelle par un combat, et lui laisse le choix, ou de l'attendre dans le poste qu'il occupe, ou de venir à elle en traversant l'Araxes. Cyrus prend le dernier parti, passe le fleuve, établit son camp à une journée de chemin en avant, y fait préparer un grand repas, et se retire avec son armée, ne laissant pour le garder, qu'une poignée de ses plus mauvais soldats. Les Massagètes, trompés par ce stratagême, pénètrent dans le camp, mettent en fuite la garde Perse, et trouvant des vivres en abondance, boivent et mangent sans mesure, s'enivrent, tombent accablés de sommeil. Cyrus revient fondre sur eux ; presque tous sont passés au fil de l'épée, ou faits prisonniers : de ce nombre étoit Spargapises, fils de Tomyris ; il se tue de douleur d'avoir perdu la liberté. La reine au désespoir jure de rassassier de sang son ennemi, et s'avance à sa rencontre. Le

combat fut terrible. La victoire, long-tems douteuse, se déclare pour les Massagètes : Cyrus est tué : Tomyris lui fait couper la tête ; et la plongeant dans une outre remplie de sang humain, « je te rassassierai de » sang, dit-elle, comme je te l'ai promis ». Ainsi mourut Cyrus, âgé d'environ soixante et dix ans, dont il en avoit régné vingt-neuf. Hérodote ajoute que l'on raconte de plusieurs manières la mort de ce prince ; mais qu'il a choisi la plus vraisemblable.

Comparaison des récits de Xénophon et de Hérodote.

Cette histoire, si merveilleuse dans toutes ses circonstances, est contraire dans toutes ses parties à celle de Xénophon ; mais ce dernier la connoissoit, et ne rapporte la sienne qu'en nous avertissant dès le commencement, qu'il s'est informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère, et de son éducation : il n'étoit pas aussi crédule qu'Hérodote, qui, dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus, et dans celui où il parle de sa mort, comme je viens de le dire, observe que dès-lors il y avoit différentes manières de raconter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit plus de son goût, et l'on voit qu'il aimoit les choses

extraordinaires et merveilleuses, et qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Cette narration est sans doute une de celles que Cicéron avoit en vue, quand il disoit que le père de l'Histoire a conté bien des fables.

De ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure qu'Hérodote ne soit croyable en rien, parce qu'il se trompe quelquefois; la règle seroit fausse et contraire à l'équité : comme il y auroit aussi de la témérité à croire en tout un auteur, parce qu'il diroit quelquefois ce qui est vrai. La vérité et le mensonge peuvent se trouver ensemble : mais l'habileté et la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler, à les reconnoître à certains traits qui leur sont propres, et à en faire le triage et la séparation. C'est à ce discernement du vrai et du faux, que l'on doit s'accoutumer de bonne heure.

La tradition de Xénophon sur la mort de Cyrus se concilie mieux que celle d'Hérodote avec la description que font Strabon, livre 15; Arrien, livre 6; et Quinte-Curce, livre 10, du tombeau que l'on avoit élevé à ce prince dans la ville de Pasargades. Ils rapportent unanime-

ment que son corps y reposoit, et donnent même à entendre qu'il y étoit tout entier. Or il n'est guère vraisemblable que la reine d'un peuple assez féroce pour manger de la chair humaine, ainsi que le prétend Hérodote, et qui avoit à venger la mort d'un fils, eût renvoyé en Perse le corps de Cyrus, si elle l'avoit eu en sa puissance.

On objecteroit en vain, pour affoiblir l'avantage qui résulte de la comparaison des deux récits, en faveur de la Cyropédie, que si les faits y sont plus vraisemblables, les discours soit politiques ou moraux, soit militaires, qui s'y trouvent répandus, le sont assez peu pour donner lieu à de justes soupçons sur la vérité du fond de l'histoire. Personne n'ignore que la plûpart des harangues qu'il plaît aux historiens de prêter à leurs principaux personnages, ont été composées à loisir dans le cabinet : les discours dont Thucydides, Tite-Live, Salluste, ont embelli leurs récits, ne leur ont rien fait perdre de la réputation d'écrivains exacts et véridiques. Xénophon voulant faire servir l'histoire de Cyrus à l'instruction des princes, a donc pu, sans blesser la vérité, mettre dans la bouche de

son héros, suivant les diverses circonstances de sa vie, des leçons de courage, de tempérance, de modération, de justice, de bienfaisance, d'humanité, de respect envers les Dieux, en un mot, de toutes les vertus qui font la vraie grandeur des princes et le bonheur des peuples. C'est ce qu'il a si heureusement exécuté, qu'au rapport de Cicéron, l'illustre Scipion l'Africain avoit sans cesse la Cyropédie entre les mains, pour apprendre le grand art de commander, « dont elle renferme, ajoute » l'orateur Romain, tous les principes ».

A n'envisager l'histoire de Cyrus que sous ce point de vue, à ne la regarder même, suivant l'expression des partisans d'Hérodote, que comme un *roman philosophique*, elle seroit encore un des plus précieux et des plus utiles monumens qui nous restent de l'antiquité. Je ne dissimulerai pas que l'on y rencontre quelques détails minutieux ; je pourrois indiquer pour exemple, l'endroit du huitième livre, où Xénophon fait valoir l'excellence de la cuisine de Cyrus, par la comparaison de l'avantage que les grandes villes ont sur les petites, pour la perfection des arts. On y

trouve encore quelques digressions, dans lesquelles on reconnoît moins l'historien de Cyrus, que le disciple de Socrates; quelques plaisanteries qui paroîtroient aujourd'hui ou peu nobles ou peu piquantes; quelques maximes devenues communes par les fréquentes applications qui en ont été faites depuis. Ces légers défauts sont abondamment rachetés par le mérite du fonds, et sur-tout par l'élégance du style, si également soutenue, que l'histoire de Cyrus est peut-être, de toutes les productions de Xénophon, celle qui lui a le plus justement acquis les titres d'*abeille* ou de *muse attique*.

Son contemporain Ctésias, médecin grec, ne s'accorde point avec lui pour les faits. Mais il a eu peu de sectateurs, et quoique Diodore de Sicile et Trogue-Pompée ou son abréviateur Justin ayent adopté sa narration, Photius, qui nous a conservé tout ce qui nous reste de son histoire des Assyriens et des Perses, fait assez peu de cas de cet historien. Il semble que son but principal ait été de décrier Hérodote, et de rapporter les faits d'une manière absolument différente. Cependant il s'ac- Histoire de Cyrus, suivant Ctésias.

corde avec son adversaire sur un point essentiel : c'est qu'Astyages fut le dernier roi des Mèdes, et qu'il eut pour successeur, non son fils, mais celui de sa fille. Il semble donc que la vérité de l'histoire l'ait en quelque sorte forcé d'appuyer par son témoignage ce fait contraire à la Cyropédie. Mais Ctésias n'étoit pas si exact, ainsi que tous les auteurs en conviennent. Cette même imprudence, cette même négligence qui lui a fait reprendre dans Hérodote plusieurs choses conformes à la vérité, l'ont empêché d'appercevoir une véritable méprise de cet historien, et de la relever. Il ne connoissoit ni Xénophon ni les sources où ce philosophe avoit puisé, et n'a pu conséquemment profiter de cette nouvelle occasion de combattre Hérodote. Lui-même d'ailleurs se contredit au même endroit, en disant « qu'Astyages n'avoit contracté au- » cune affinité avec Cyrus ».

Témoignage de Bérose et de Flavius Joseph sur Cyrus.

Peu de tems après Xénophon et Ctésias, a écrit un auteur qui devoit être encore mieux instruit qu'eux de la succession des Princes qui ont régné à Babylone, où il étoit prêtre ; c'est Bérose, dont nous n'avons que des fragmens cités par l'histo-

rien Juif Flavius-Joseph ; car les cinq livres d'*antiquités* qui ont été publiés sous son nom, sont regardés généralement comme supposés. Le récit de cet historien n'est absolument conforme à aucun des trois que j'ai déjà cités ; mais il est évidemment informe, et l'on doit, ce me semble, s'attacher davantage à celui de Joseph lui-même, qui l'a connu, et a comparé ses assertions avec celle des auteurs Egyptiens et Chaldéens, qu'il cite. Or la narration de Joseph est absolument d'accord avec celle de Xénophon, et se rapporte au témoignage de Daniël. C'est Balthasar, appelé Nabsondel, par les Babyloniens, qui est assiégé dans Babylone par Cyrus, roi de Perse, et Darius, roi des Mèdes ; c'est ce Darius, fils, d'Astyages, à qui les Grecs donnent un autre nom, savoir celui de Cyaxarès, qui règne à Babylone après la prise de cette ville. Rien assûrément ne peut mieux démontrer l'authenticité du récit de Xénophon, que ce témoignage, et je ne vois pas qu'il puisse laisser aucun doute raisonnable dans l'esprit du lecteur.

A la vérité les compilateurs d'histoire universelle, Diodore de Sicile, Trogue-

Diodore de Sicile, Trogue-Pompée et Justin.

Pompée et son abbréviateur Justin, ont donné la préférence à Hérodote. Diogènes-Laerce, Hermogènes, Denys d'Halycarnasse, Cicéron, Athénée, Aulus-Gellius que nous appelons Aulu-Gelle, ont dit aussi quelques mots qui sembleroient faire croire qu'ils ont regardé Xénophon comme un romancier. Mais quel poids peuvent mettre dans la balance de pareilles autorités? Aucun de ces auteurs n'avoit assez approfondi l'histoire, pour balancer la simple assertion de Xénophon qui assure avoir cherché et connu la vérité, et le témoignage de Joseph qui ne pouvoit ignorer un fait qui faisoit époque dans l'histoire des Juifs auxquels Cyrus avoit rendu la liberté.

Flavius Arrianus.

Le sage Flavius-Arrianus, que nous appelons Arrien, qui étoit disciple d'Epictète, qui ayant gouverné la Cappadoce sous l'empereur Adrien, avoit été à portée d'y rassembler les matériaux de son histoire de l'expédition d'Alexandre, se fit gloire d'imiter l'auteur de la *Cyropédie*; et, quoiqu'il n'eût point fait un roman, on l'appela un autre Xénophon; ce nom fut regardé comme un honneur pour lui.

Lorsque les ouvrages des Grecs passèrent en Europe après la prise de Constantinople par les Turcs, ceux de Xénophon furent du nombre, et sans parler des autres bibliothèques, il existe dans celle qui appartenoit au ci-devant roi de France, trois manuscrits qui datent de cette époque. Le premier est de l'an 1447, et cotté 1635; on y trouve quelques lacunes; le second, cotté 1641, a été écrit par Apostolius. On est touché jusqu'aux larmes, dit le savant Larcher, en lisant à la fin de la *Cyropédie*, que, reduit à la dernière misère après la prise de Constantinople sa patrie, il a copié cet ouvrage en Crète, pour ne point mourir de faim. Ce manuscrit est excellent, et d'une écriture parfaitement belle. Le troisième enfin, cotté 1640, est du quatorzième siècle. Il est mal écrit, mais très-bon, et Larcher conseille aux futurs éditeurs de Xénophon, de le collationner exactement, ainsi que le second.

Manuscrits des ouvrages de Xénophon.

A peine l'invention de l'imprimerie eût-elle donné la vie aux belles lettres en Europe, que les ouvrages de Xénophon virent le jour. L'an 1467, le savant François Philelphe termina la traduction latine

Première édition de Xénophon.

de la *Cyropédie* qui fut publiée avec celle de quelques autres ouvrages de Xénophon, à Milan. Cette édition a reçu le titre de *princeps*, étant la première que l'on connoisse, et la date de Philelphe fesoit présumer qu'elle étoit de 1467. Cet avantage lui avoit donné du relief dans l'esprit des personnes qui recherchent les livres anciennement imprimés ; mais après en avoir examiné un exemplaire, qui du cabinet de Boze, avoit passé dans celui du président de Cotte, et enfin dans celui de Gaignat, où il existoit à Paris en 1768, le savant bibliographe de Bure a cru reconnoître que cette édition, loin d'être aussi ancienne qu'on l'avoit dabord pensé, n'avoit au contraire en sa faveur aucun caractère particulier qui pût la rendre précieuse aux yeux des curieux. C'est une impression assez commune qui a paru à de Bure avoir été exécutée dans les dernières années du quinzième siècle. Aussi ne s'est-elle vendue que deux sols sterling, environ deux de nos livres françaises, à la vente du cabinet d'Askew.

Fautes de la traduction de Philelphe.

Au reste la traduction de Philelphe est faite avec soin, et très-bien écrite en latin.

Mais on a remarqué entr'autres erreurs qui lui sont échappées, celle-ci qui est assez plaisante. C'est un passage du septième livre, où Xénophon dit très-clairement que Cyrus choisit ses gardes parmi les eunuques qu'il regardoit comme seuls capables de se dévouer à lui sans réserve. Philelphe prétend, au contraire, que Cyrus rendit eunuques tous ceux qu'il voulut employer à son service, afin de pouvoir compter sur leur fidélité. Il faut avouer que ce prince auroit choisi un mauvais moyen pour s'attacher ces malheureux, de leur faire la plus grande injure qu'un homme puisse recevoir. Sans s'arrêter à prouver combien cette mutilation est honteuse et douloureuse tout ensemble, ni à rapporter les exemples des vainqueurs irrités qui ont fait servir ce traitement de punition à leurs ennemis, il suffit d'observer ce que nous assure Xénophon lui-même, qui ne donne point d'autre raison de la haine mortelle de Gadatus contre le roi d'Assyrie dont il étoit né sujet, que celle d'en avoir été fait eunuque par ses ordres. Cyrus auroit donc commis une imprudence qui toucheroit à la folie, en prétendant se

faire aimer de ses sujets par le moyen qui avoit détaché ceux du roi d'Assyrie pour les faire passer à son parti.

Rodolphe Agricola.

La traduction de la Cyropédie fit connoître encore mieux cet ouvrage aux savans, et Rodolphe Agricola, mort en 1485; ayant composé l'histoire des quatre monarchies, y puisa ses matériaux, ainsi que dans Hérodote, Thucidides, Diodore de Sicile, et Polybe.

Edition de Xénophon, et traduction de la Cyropédie par le Pogge.

On sentoit toujours davantage l'importance des ouvrages de Xénophon, et le célèbre imprimeur Philippe Junte en donna la première édition toute grecque, à Florence, l'an 1516, *in-folio*. On s'empressa d'en profiter en Italie pour traduire la Cyropédie; elle fut mise en latin par le célèbre le Pogge, et en italien par son fils Jacques Poggio, qui fit imprimer sa traduction à Florence, en 1521, réimprimée trois ans après à Venise sous le nom de Bracciolini, que portoit la famille du Pogge.

Edition d'Alde Manuce.

L'édition des Juntes a le mérite d'être la première; mais elle est peu estimée; Alde-Manuce, publia à Venise, l'an 1525, la seconde édition grecque de Xénophon, très-supérieure à la première. Les exemplaires

en sont rares. Les Juntes, par un artifice commun en librairie, mirent à leur édition la date de 1527, pour la faire paroître postérieure; mais elle n'en devint pas plus digne d'être recherchée.

Traduction de Gandini.

Marc-Antoine Gandini, profita du travail d'Alde-Manuce, pour composer en italien la traduction complette des œuvres de Xénophon. Elle fut imprimée à Venise, in-4°. avec des notes, l'an 1538.

Deux éditions de Xénophon.

Deux ans après, parurent à la fois deux nouvelles éditions grecques de Xénophon. L'une fut imprimée à Hall, et l'autre à Bâle. Cette dernière, faite par les soins du fameux Castalien, qui étoit professeur des lettres grecques à Bâle, est excellente et distinguée par la correction. Le savant bibliographe anglais Edouard Arwood dit pouvoir l'assurer après un mûr examen.

Edition grecque et latine de Xénophon.

Toutes ces éditions grecques devoient nécessairement être suivies d'une édition complette grecque et latine. Elle parut à Bâle en 1545, en un volume *in-folio*. Mais les versions sont presque toutes de différens auteurs, et il paroît qu'elles sont tirées en grande partie de l'édition latine de 1467. On y trouve la Cyropédie de François

Philelphe, sans aucune correction, et même sans aucune note.

Traduction française de la Cyropédie.

C'est cependant avec ce secours que parut la première traduction française de la Cyropédie, par Jacques de Vintemille Rhodien, conseiller au parlement de Dijon. Elle fut imprimée, pour la première fois, à Paris, en 1547, *in*-4°.

Deux traductions italiennes de Xénophon.

Les Italiens firent passer de nouveau dans leur langue à-peu-près dans le même tems les œuvres entières de Xénophon. Il en parut deux traductions, toutes deux imprimées à Venise : la première, *in*-8°. en 1547 et 1548 ; par Louis Domenichi ; et la seconde, *in*-4°. en 1550, par François Strozzi. Un exemplaire de la première, en quatre volumes fort bien reliés en maroquin doré sur tranche, s'est vendu, en 1775, à Londres, 2 livres 6 sols sterling ; c'est-à-dire environ cinquante de nos livres.

Edition de Jean Brodeau.

Le savant chanoine de Tours, Jean Brodeau, fit paroître à Bâle, en 1555, *in-folio*, une édition complette, grecque et latine, des œuvres de Xénophon.

Version latine de Camérarius

C'est vers le même tems que Joachim Camérarius, recteur de l'université de Leipsick, fit paroître une version latine

de

de la Cyropédie, dans laquelle, bien loin de corriger la faute que j'ai reprochée à Philelphe, il la répète en termes plus formels.

Les Italiens s'attachoient toujours davantage à profiter des écrits de Xénophon; et le Florentin Remigio, qui publia en 1560 et 1561, *in*-4°. un recueil de discours et harangues militaires, tirées des historiens grecs et latins, profita de toutes celles qu'il put trouver dans l'auteur de la Cyropédie. Remigio.

L'édition grecque des œuvres de Xénophon, imprimée à Paris en 1561, est l'une des plus belles et des plus correctes qui soient sorties des presses de Henri Étienne. On ne pouvoit mieux faire en Italie que d'en profiter pour la nouvelle édition qui fut imprimée à Venise en 1567, de la version Italienne de Louis Doménichi. Edition de Henri Etienne.

En 1569 et 1577, parut une nouvelle édition *in-folio*, grecque et latine, de Xénophon, à Bâle, par les soins de Jean Leunclavius, qui corrigea enfin la faute échappée à Philelphe et à Camérarius, dans leur traduction de la Cyropédie; et depuis ce tems-là cette faute a disparu dans Version latine de Leunclavius.

les éditions suivantes. J'ignore cependant si elle se retrouve dans la seconde édition de la traduction française de la Cyropédie en 1572, *in*-8°. L'auteur y prend le titre de Jacques, des comtes de Vintemille. Comme on ne lit plus cette ancienne traduction, qui est à peine connue, il seroit inutile d'en relever les défauts.

Cyropédie grecque.

En 1579, on imprima à Paris seulement en grec, pour l'usage des écoles, le premier livre de la Cyropédie, et deux ans après, on y réimprima l'édition grecque et latine de Henri Etienne.

Scaliger attaque la Cyropédie.

Un si grand nombre d'éditions, en faisant connoître Xénophon à tous les savans, fit croire à quelques-uns qu'ils pourroient acquérir de la réputation en le calomniant. Joseph-Juste Scaliger, si prodigue d'injures envers ses ennemis, ne ménageoit pas plus les morts que les vivans. Prenant le ton décisif qui lui étoit ordinaire, il soutint que l'on ne trouveroit pas plus de vérité dans l'histoire de Cyrus, que dans le roman d'Héliodore; il n'y avoit, suivant lui, que des ignorans, ou plutôt des foux et des extravagans, qui pussent chercher la vérité dans l'histoire de Xénophon.

La Cyropédie continua cependant d'occuper les savans, et ce fut vers ce tems-là que Jules Gabrieli en publia une nouvelle traduction latine. Celle que Marc-Antoine Gandini avoit faite de toutes les œuvres de Xénophon, fut réimprimée à Venise en 1588, *in*-4°. avec des notes. Cette édition est peu commune, et fort estimée des Italiens. La même année, parurent à Rome seulement quelques morceaux choisis de Xénophon, en grec. Jules Gabrieli et Gandini.

En 1595, parut en deux volumes *in*-8°. à Francfort, une édition toute latine des œuvres de Xénophon, traduites par Jean Leunclavius, et revue par Æmilus Portus. Cette édition, dont le frontispice annonce un appendix, des notes et d'autres choses qui ne s'y trouvent point, paroît contrefaite, quoiqu'assez exacte. Elle est peut-être antidatée et calquée sur l'édition *in-folio*, grecque et latine, dont la partie latine est absolument la même. Celle-ci qui parut aussi à Francfort en deux volumes *in-folio*, est belle et correcte. Elle est complette, et les notes, qui sont purement grammaticales, méritent d'être consultées pour l'intelligence du texte. Leunclavius revu par Portus.

Nouvelle édition de Henri Etienne.

Cette même année 1596, parut aussi *in-folio* une édition latine de Xénophon par Henri Etienne; elle n'est remarquable, que parce que les exemplaires en furent supprimés par les soins de Casaubon, en faveur de Leunclavius son ami, dont les fautes y avoient été relevées un peu trop vivement par l'éditeur. Cette suppression en a rendu les exemplaires assez rares, et l'on en trouve peu communément dans le commerce.

Cyropédie grecque.

Le premier livre de la Cyropédie parut en grec à Pau chez Morel, en 1607, et la Cyropédie entière en 1613, aussi en grec, à Eton. Ces deux éditions sont *in*-4°.

Traduction française de la Cyropédie par Goulart.

Alors fut publiée la seconde traduction française de cet ouvrage. Elle est de Simon Goulart Senlisien, c'est-à-dire, natif de Senlis, comme on peut le conjecturer de ces trois lettres, S. G. S. qui se trouvent dans l'extrait du privilège du roi, et sous lesquelles Simon Goulart a déguisé son véritable nom dans la plûpart de ses écrits, aussi nombreux qu'ignorés. Le père Niceron, qui donne une liste très-étendue de ces écrits, n'y a point compris la traduction de l'histoire de Cyrus. On voit par

le même privilège, par la préface du traducteur, et par l'épitre dédicatoire adressée au roi Louis XIII, que Pyramus de Candole, sous le nom de qui cette traduction est ordinairement citée, n'y eut d'autre part, que d'engager Goulart à l'entreprendre, et peut-être de contribuer aux frais de l'édition, qui fut publiée à Cologne en 1613, *in-folio*, avec la traduction de la plûpart des autres ouvrages de Xénophon.

Seconde édition de cette traduction.

On en connoît une autre édition, *in-8°*, imprimée en 1619, à Yverdun en Suisse, et non à Verdun, comme l'ont dit par inadvertance, les auteurs de la bibliotheque des romans. Toutes deux sont ensevelies dans la poussière des bibliotheques, et ne méritent pas d'en être tirées.

Belle édition de Paris.

Il n'en est pas de même de l'excellente édition grecque et latine du Xénophon de Jean Leunclavius, avec les notes de Portus, imprimée à Paris, de l'Imprimerie Royale, en 1625, en deux volumes *in-folio*. Elle est très-estimée des savans et des gens de lettres. On en a tiré quelques exemplaires en grand papier; mais comme on les trouve difficilement dans le commerce, et que les curieux les recherchent beaucoup,

la valeur en augmente de jour en jour. Cependant Jean Fabricius observe avec raison qu'elle n'est que la réimpression de l'édition de 1596. Edouard Arvood, qui les a examinées toutes deux, a trouvé que celle de Paris, très-supérieure à celle de Francfort pour la beauté des caractères et du papier, lui est aussi fort inférieure du côté de la correction.

Pétau et Vossius attaquent la Cyropédie.

C'est lorsque Xénophon sembloit parvenu aux derniers honneurs de l'impression, que deux nouveaux critiques, entraînés par les injures de Scaliger, s'élevèrent de nouveau contre la *Cyropédie*. Le père Pétau, presque toujours opposé à Scaliger, est ici du même sentiment que lui, quoiqu'il s'exprime d'une manière plus modérée. « C'est volontairement, dit-» il, que je ne fais aucune mention de » Xénophon qui a écrit un roman plutôt » qu'une histoire sur Cyrus ». Gérard-Jean Vossius, père des autres savans de ce nom, ne s'explique pas moins nettement sur le même sujet, et Lamothe-le-Vayer, dont les compilations ne peuvent former autorité, mais qui ne manquoit point d'érudition, et qui exprimoit l'opinion générale

de son tems, s'exprime ainsi : « Quant à ce » que Xénophon a écrit de l'institution de » Cyrus l'aîné, ce n'est pas un ouvrage » historique, mais purement moral, où il » nous a dépeint la figure d'un grand » prince, sans s'être soucié des véritables » événemens, hors deux ou trois, tels » que la prise de Babylone, et la captivité » de Crésus. Tout le reste est controuvé, » n'a rien que l'agrément de la fable, » comme Hermogènes l'a fort bien observé » au sujet de la mort de Panthée, qui se » tue avec ses trois eunuques, sur le corps » de son mari Abradates, dans le septième » livre de l'institution de Cyrus ».

Ceux qui comptent les opinions sans les peser, n'auroient osé élever leur voix en faveur de Xénophon dans ce tems-là, si un savant du premier ordre, n'étoit venu les encourager par son suffrage en faveur de la *Cyropédie*. C'est l'irlandais Usher, que nous appelons Ussérius, dont la chronologie a depuis été adoptée presque généralement. Usher la défend.

En 1650, la célèbre mademoiselle de Scudéri fit un roman qu'elle intitula *Artamène* ou *le grand Cyrus*, dont je ne Artamène.

parle qu'afin que l'on ne croye pas que Boileau, qui s'est moqué de cet ouvrage dans son *lutrin*, sous le simple nom de Cyrus, ait voulu parler de celui de Xénophon.

Troisième traduction française par Charpentier.

En 1659, François Charpentier publia la troisième traduction française de la *Cyropédie*, qu'il dédia le 6 août de cette année, au cardinal Mazarin. La date seule de cet ouvrage suffit pour faire sentir qu'on ne doit pas s'attendre à être fort content du style. Depuis le milieu du dix-septième siècle, notre langue a éprouvé des changemens; l'art d'écrire a fait en France des progrès que Charpentier n'avoit pas su pressentir comme Paschal. Un grand nombre d'omissions fait même soupçonner que le traducteur n'a pas toujours pris la peine de chercher à vaincre la difficulté; et ce qui achève de le prouver, c'est qu'il a fait quelques contre-sens. Aussi le sévère Despréaux ne l'épargna point, et c'est sur cette traduction qui avoit été imprimée *in-folio*, que tombe ce vers du *lutrin*;

Là, Xénophon dans l'air heurte contre un Lasserre.

Mais si Charpentier n'a pas fait une bonne

traduction, il a soutenu avec succès l'authenticité des faits rapportés dans la *Cyropédie*; et l'on ne pourra guères en douter lorsqu'on verra la même cause soutenue par le savant Chronologiste Anglais le Chevalier Marsham; et par Bossuet. « Pour ce qui » regarde Cyrus, dit le célèbre évêque de » Meaux dans son discours sur *l'histoire* » *universelle*, les auteurs profanes ne » sont point d'accord sur son histoire : » mais j'ai cru plutôt devoir suivre Xéno» phon avec S. Jérôme, que Ctésias, » auteur fabuleux, que la plûpart des » Grecs ont copié, comme Justin et les » Latins ont copié les Grecs : et plutôt » même qu'Hérodote, quoiqu'il soit très» judicieux. Ce qui m'a déterminé à ce » choix, c'est que l'histoire de Xénophon, » plus suivie et plus vraisemblable en elle» même, a encore cet avantage, qu'elle » est plus conforme à l'Ecriture, qui, par » son antiquité, et par le rapport des » affaires du peuple Juif avec celle de » l'Orient, mériteroit d'être préférée à » toutes les histoires grecques, quand d'ail» leurs on ne sauroit pas qu'elle a été dictée » par le Saint-Esprit.

Marzham et Bossuet défendent la Cyropédie.

Apologie de la Cyropédie par Prideaux.

Le savant critique le Clerc est du même avis que Bossuet, et le docteur Prideaux, dans son *histoire des Juifs*, tome I, p. 196, entre dans de plus grands détails, qui peuvent être regardés comme une bonne apologie de Xénophon. « Tout le monde tombe » d'accord, dit cet habile historien, que » Cyrus eut pour mère Mandane, fille d'As- » tyages, roi des Mèdes; et pour père, » Cambyses, Perse de nation. Mais ce Cam- » byses étoit-il roi de ce pays-là, ou n'é- » toit-il qu'une personne privée ? c'est sur » quoi l'on ne s'accorde pas. Hérodote et » ceux qui le suivent veulent qu'il n'ait été » qu'un simple gentilhomme de la famille » d'Achæménès, l'une des plus anciennes » du pays : Xénophon, au contraire, le fait » roi de Perse, mais soumis aux Mèdes ; et » dans ce fait comme dans la plûpart de » ceux qui regardent ce prince, le récit des » deux historiens différe extrêmement ; » mais comme celui d'Hérodote tient plus » du merveilleux, et par cela même est » plus agréable et plus piquant, il a été » suivi préférablement à l'autre presque » par tous les historiens postérieurs à leur » tems. Platon n'a pas peu contribué à cette

» préférence, par le caractère qu'il a » donné de la *Cyropédie*. Il prétend, et » Cicéron l'a répété, que l'auteur a moins » voulu faire l'histoire de Cyrus, que don- » ner sous le nom de ce prince l'idée d'un » héros parfait. Il faut convenir que Xéno- » phon n'étant pas moins grand capitaine, » qu'habile philosophe, a inséré dans cette » histoire beaucoup de maximes de guerre » et de politique, et que c'est seulement pour » les faire valoir et avoir occasion de les pu- » blier, qu'il a écrit ce livre; mais cela n'em- » pêche pas que le fonds de son ouvrage ne » soit historique. Outre que lui-même l'an- » nonce expressément, la conformité de » sa narration avec l'Ecriture-sainte ne per- » met pas d'en douter. S'il a choisi la vie » de Cyrus préférablement à toute autre, » c'est qu'il n'en trouvoit pas qui se rap- » portât mieux aux maximes de prudence » et de politique qu'il vouloit établir, ni » aux vertus dignes d'un grand prince dont » il vouloit tracer l'idée, et faire sentir » l'importance et la nécessité. Ainsi mettant » à part les réflexions tant militaires que » politiques, les discours, les harangues, » les apophtegmes ou paroles remarquables

» repandus dans tout cet ouvrage, qui
» sont certainement de l'invention de
» Xénophon, je soutiens que tout le reste,
» qui consiste purement en matières de
» fait, est rapporté par l'auteur comme la
» vraie histoire de ce monarque : en quoi
» je soutiens encore qu'il mérite plus de
» créance qu'Hérodote. Celui-ci, dans les
» voyages qu'il entreprit en Egypte, en
» Syrie, et en d'autres pays pour amas-
» ser les matériaux de son histoire, fit
» comme les voyageurs qui recueillent tout
» ce qu'ils entendent dire, et en font
» usage; et il ne faut pas douter qu'on ne
» lui en ait imposé plus d'une fois. Xéno-
» phon étoit d'un tout autre caractère,
» ainsi que nous l'assure Diogènes-Laerce
» dans sa vie. Il n'écrivoit rien qu'avec un
» grand jugement, et après avoir mûre-
» ment pesé les choses. D'ailleurs ayant
» vècu à la cour de Cyrus le jeune,
» qui descendoit de celui dont nous par-
» lons, il avoit pu être mieux informé
» qu'Hérodote, de ce qu'il raconte de ce
» grnad prince; outre que s'étant borné à
» ce sujet, il ne faut pas douter qu'il n'ait
» examiné et approfondi avec plus de soin

» tout ce qui s'y rapporte, et ne nous en ait
» donné un récit plus précis et plus exact
» qu'on ne pouvoit l'attendre d'Hérodote,
» qui écrivoit avec étendue de tout ce qui
» s'offroit à lui. C'est pour toutes ces rai-
» sons, qu'en tout ce qui concerne ce
» prince, je m'attache à la narration de
» Xénophon préférablement à toute autre.

Editions anglaises de Xénophon.

Ces raisonnemens d'un anglais doivent faire une impression d'autant plus grande sur l'esprit du lecteur, que lorsque Prideaux les a faits, la *Cyropédie* étoit parfaitement connue en Angleterre. La version latine de Leunclavius avoit été imprimée *in*-8°. à côté du texte, en 1674 et 1698, à Londres; et l'excellente édition grecque et latine d'Edouard Wells, venoit d'être imprimée à Oxford en 1703, revue sur plusieurs manuscrits, ornée de cartes géographiques et chronologiques par le savant Henri Dodwel. Edouard Wells, mal nommé Edmond dans le nouveau dictionnaire historique, étoit savant dans la langue grecque, qu'il professoit à Oxford. Quoique fort jeune lorsqu'il publia cet ouvrage, c'est principalement par cette bonne édition qu'il est connu. Elle est

encore aujourdhui très-recherchée, et les cinq volumes *in*-8º. qui la complettent, ont été vendus trois livres sterling à la vente d'Askew.

Nouvelle édition de Charpentier.

Charpentier étoit mort en 1702, et sa traduction de la *Cyropédie* n'en fut pas moins réimprimée à la Haye en 1717; celle de Leunclavius, le fut aussi en 1720, avec le texte, à Londres. Dom Calmet et Lenglet publièrent vers ce tems-là leurs compilations, dans lesquelles ils préférèrent Xénophon à Hérodote. Mais c'est aussi alors que s'élevèrent contre la *Cyropédie* les adversaires les plus redoutables.

L'abbé Fraguier attaque la Cyropédie.

L'abbé Fraguier, dans sa dissertation que renferme le troisième volume des mémoires de l'académie des belles-lettres, en 1723, regarde cet ouvrage comme un roman où Xénophon a voulu étaler la morale de Socrates son maître; et s'il lui fait l'honneur, en faveur des préceptes, de le mettre au-dessus de *l'Artamène* de mademoiselle Scudéri, où l'on n'a pensé qu'à débiter des avantures frivoles et des contes de galanterie, il croit l'apprécier au juste en le comparant au *Télémaque* de Fénélon.

Mais-à-peu près dans le même tems, l'abbé Banier traita cette matière à fond, et prouva que l'histoire de Cyrus est par rapport aux faits qu'elle contient, une véritable histoire, et qu'on doit traiter de fable tout ce que l'on trouve d'opposé au récit de Xénophon, dans Hérodote et dans les autres historiens profanes. Cet habile académicien entre sur cela dans un détail exact et curieux, que je ne pourrois qu'affoiblir, en voulant l'abréger. Il répond ensuite aux objections que l'on pourroit faire contre le système historique qu'il adopte, et finit en accordant aux critiques de l'histoire de Cyrus, que les préceptes et la morale de Socrates et des autres philosophes de ce tems-là en soutiennent le fonds, sans cependant l'altérer, et y ont été mêlés par un historien philosophe, dans le dessein de rendre son ouvrage également utile et agréable. L'abbé Banier la défend.

Ces preuves n'obtinrent cependant point une approbation générale ; un journaliste de Trévoux en fit l'extrait au mois de mai 1723, et débuta par ces paroles : » Lorsqu'on entreprend sans nécessité la » défense d'une mauvaise cause abandonnée Banier est critiqué par le journal de Trévoux.

» de tout le monde, on peut bien faire briller » son esprit et son érudition ; mais c'est » prodiguer l'un et l'autre à pure perte. » Telle est pourtant l'entreprise de M. » l'abbé Banier dans cette dissertation. La » *Cyropédie* de Xénophon n'est point un « roman selon lui, c'est une histoire ; et il » entreprend de le prouver contre les » témoignages formels de Cicéron, d'Her- » mogènes, d'Ausone, et de tout ce qu'il » y a de savans et de critiques modernes.

Fréret critique la Cyropédie.

Ce langage tranchant, qui n'est que trop souvent celui des journalistes, se trouva bientôt soutenu par une autorité plus imposante. Fréret, dont l'habileté est connue en matière de chronologie, après avoir tâché de justifier la géographie de l'histoire de Cyrus dans le quatorzième volume des mémoires de l'académie des belles-lettres, emploie 62 pages à prouver, après son collègue l'abbé Fraguier, que la *Cyropédie* est un roman.

Hutchinson défend et commente la Cyropédie.

Xénophon trouva un nouveau défenseur en Angleterre. Le mémoire de Fréret avoit paru en 1726. Dès l'année suivante, la *Cyropédie* fut imprimée à Oxford, par les soins de Thomas Hutchinson, qui y joignit des

des remarques intéressantes. L'édition et le discernement de cette excellent éditeur rendent très-recommandable cette édition grecque et latine, distinguée d'ailleurs par la beauté des caractères. Hutchinson y démontre l'authenticité de l'histoire de Cyrus qui fut réimprimée à Londres en 1729, avec la version latine de Leunclavius. L'éditeur a eu des secours, et entr'autres la collation d'un manuscrit de la bibliothèque d'Eaton. Mais au lieu de profiter de ses richesses, il a relégué dans les notes les bonnes leçons de ce manuscrit, sans les admettre dans le texte. Que sert-il donc, dit avec raison le savant Larcher, de collationner des manuscrits que l'on a souvent bien de la peine à lire, si on laisse subsister les leçons vicieuses qui n'ont été admises que par l'impéritie des premiers éditeurs, et parce qu'ils n'avoient pas de bonnes copies sous les yeux !

Rollin et l'abbé Guyon ne furent pas plus ébranlés que Hutchinson par la dissertation de Fréret.

Une des règles qu'a proposées Rollin dans son *traité des études*, pour conduire les jeunes-gens dans la lecture des historiens, a été d'y chercher avant tout la vérité, et de s'accoutumer de bonne heure à en

discerner les caractères. C'étoit ici le lieu naturel de faire l'application de cette règle. Hérodote et Xenophon, qui s'accordent parfaitement dans la partie essentielle de l'histoire de Cyrus, je veux dire dans son expédition contre Babylone et ses autres conquêtes, suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importans, tels que sont, par exemple, la naissance et la mort de ce prince, et l'établissement de l'empire des Perses. Hérodote, et après lui Justin, racontent qu'Astiages, roi des Mèdes, sur un songe effrayant qu'il eut, donna sa fille Mandanes en mariage à un Perse d'une naissance et d'une condition obscures, nommé Cambyses. Un fils étant né de ce mariage, le roi chargea Harpagos, un de ses principaux officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du roi, pour l'exposer dans une forêt : mais l'enfant ayant été sauvé miraculeusement, et nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son aïeul, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, et fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagos, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après,

averti par Harpagos, de ce qu'il étoit, et animé par ses conseils, leva une armée en Perse, marcha contre Astyages, le défit dans un combat, et fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand conquérant. Ce prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, et les ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin et de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contr'eux, et les ayant trouvés endormis et enivrés, les défit sans peine, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la reine, nommée Tomyris, qui commandoit elle-même son armée. Ce jeune prince, que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mère, étant revenu de son ivresse, et ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le desir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, et les ayant attirés à son tour dans des embûches par une fuite

simulée, en tua plus de deux cents mille avec leur roi Cyrus : puis ayant fait couper la tête de ce prince, elle la mit dans un outre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : « rassasie-toi de ce sang dont » tu as eu soif, et dont tu as toujours été » insatiable ». C'est ainsi qu'il faut traduire littéralement le texte de Justin, et non par cette périphrase où Rollin l'a énervé par ces additions : « cruel que tu es, » rassasie-toi après ta mort, du sang dont » tu as eu soif pendant ta vie, et dont tu » as toujours été insatiable.

Il s'agit de savoir lequel des deux historiens, qui rapportent la même histoire d'une manière si différente, est le plus digne de foi. Des jeunes gens même, conduits par les inserrogations d'un habile maître, peuvent aisément prononcer. Le récit que fait Hérodote des premières années de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un prince si expérimenté dans la guerre, et plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût ainsi donné tête baissée dans des embûches

qu'une femme lui auroit preparées ? Ce que le même historien rapporte du brusque emportement de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé, et qu'il fit couper sur-le-champ par son armée en trois cents soixante canaux, combat directement l'idée que l'on a de ce prince, dont le caractère étoit la douceur et la modération. Cicéron observe que pendant tout le gouvernement de Cyrus, il ne lui échappa jamais une parole de colère et d'emportement. D'ailleurs est-il vraisemblable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un tems qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, et manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au-lieu de la porter contre les ennemis ? C'est ce que le philosophe Sénèque reproche avec raison au Cyrus d'Hérodote.

Ce qui décide sans replique en faveur de Xénophon, aux yeux de Rollin, est la conformité de son récit avec la Bible, suivant laquelle, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de

celui des Mèdes, comme le prétend Hérodote, ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone, et joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

Romans de Ramsay et Pernetti sur Cyrus.

L'histoire de Cyrus a été la matière de deux ouvrages véritablement romanesques : en 1730, Ramsai publia les voyages de Cyrus, écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénelon, et d'autres écrivains, sans les citer. En 1732, l'abbé Pinetti publia trois volumes intitulés *le repos de Cyrus*, ou l'histoire de sa vie ; mais cet ouvrage n'a aucun rapport historique avec celui de Xénophon. C'est un simple roman, où l'auteur se propose de faire voir en quoi consiste la véritable grandeur d'un roi, et les différentes vertus qui doivent former son caractère Pernetti ne conserva pas le nom de la femme de Cyrus, qu'il appelle Cassandane. Si l'on est curieux de connoître cet ouvrage sans prendre la peine de le lire, on en trouvera un long extrait dans le mercure de France, décembre 1732, page 2853.

Des Vignoles critique la Cyropédie.

Alphonse des Vignoles, savant Français refugié à Berlin, dont l'ouvrage intitulé : *chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères qui la concernent*, est rempli de grandes recherches, et d'une profonde érudition, confondit apparemment Xénophon avec Ramsai et Pernetti, lorsqu'il dit dans la *bibliothèque germanique*, tome 3, en donnant le plan de sa chronologie : « la cyropédie porte tous les ca-» ractères d'un roman, et a été regardée » comme un roman par les payens mêmes. » Je ne désavoue pas néanmoins, qu'il ne » puisse y avoir des faits véritables qu'on » peut aisément concilier avec les relations » des autres historiens.

Il n'est pas moins injuste dans le trente-troisième volume de la *bibliothèque germanique*, lorsqu'il y dit : « je n'ai formé » aucun soupçon contre cet historien » (Xénophon) ; j'ai lu la Cyropédie » comme il l'a donnée, et comme elle a été » reçue par les anciens : c'est-à-dire comme » un roman ingénieux de politique oppo-» sée à celle de Platon. J'y reconnois cer-» tains traits particuliers, conformes à » l'écriture-sainte et aux autres historiens ;

» de même que dans l'*Artamène* de made-
» moiselle Scudéri.

Réponse à des Vignoles.

En répétant après l'abbé Fraguier cette comparaison de la *Cyropédie à l'Artamène*, des Vignoles auroit du moins dû s'appercevoir que bientôt après lui, personne ne sauroit plus seulement ce que c'étoit que l'*Artamène* de mademoiselle Scudéri, au-lieu que plus de deux mille ans après Xénophon, son *Cyrus* instruira toujours les lecteurs. L'abbé Fraguier paroît plus raisonnable en élevant la *Cyropédie* au-dessus de l'*Artamène* pour la placer à côté du Télémaque ; mais cette comparaison n'est guère moins ridicule que l'autre. Quel rapport y a-t-il entre la déesse Calypso et la vertueuse et sensible Panthée, entre Télémaque allant voir son père aux champs-Élysées, et Cambyses donnant à son fils les instructious les plus sages et les plus utiles ? Fénelon a fait un poëme épique en prose : il a eu Homère et Virgile pour modèles, et ne paroît pas même avoir lu l'ouvrage du philosophe Xénophon qui lui auroit donné une politique plus usuelle, et des principes plus faciles à mettre en pratique que ceux du romanesque Mentor. Le

précepteur du duc de Bourgogne auroit donné à son élève un meilleur modéle en lui fesant lire l'histoire de Cyrus, qu'en écrivant pour lui celle du fils d'Ulysses.

Le journal de Trévoux critique des Vignoles.

Aussi des Vignoles, bien loin de nuire à Xénophon par son témoignage, ne fit que fournir aux journalistes de Trévoux l'occasion de retracter ce qu'ils avoient hazardé légèrement, onze ans auparavant. Dans ce tems-là, vouloir faire l'apologie de Xénophon, c'étoit, disoient-ils, entreprendre sans nécessité la défense d'une mauvaise cause, abandonnée de tout le monde. Mais au mois d'octobre 1734, ils s'exprimèrent ainsi: « M. des Vignoles ose appeler roman » la Cyropédie de Xénophon : ignore-t-il » qu'aujourdhui presque tous les critiques » sont revenus de l'erreur où un jugement » précipité de Cicéron, a engagé un petit » nombre d'écrivains, qui ont mieux aimé » croire Cicéron, qu'examiner le caractère » de Xénophon. Cette candeur que l'on ne » peut soupçonner de feinte, quand il pro- » teste que son histoire est tirée des archives » de Perses ; ce caractère de l'historien, sa » conformité avec l'écriture sainte, con- » fondroient ceux qui l'ont soupçonné,

» quand il n'auroit pas pour lui des témoi-
» gnages d'un aussi grand poids, que ceux
» de Joseph, de saint Jérôme, de Zonaras,
» qui avoient lu tant d'historiens que nous
» avons perdus, et dont le dernier nous a
» conservé de précieux restes; de Junger-
» man, de Marsham, ce critique si fâcheux;
» de Vitringa, des savans jésuites Pérérius,
» Abraham, et Poussines. Ces raisons et
» ces autorités ont déterminé le père Tour-
» nemine en faveur de Xénophon, et il a
» trouvé de nouvelles preuves pour mettre
» hors de doute la réalité des faits rapportés
» dans la *Cyropédie*, et pour faire regarder
» ce qu'Hérodote raconte de Cyrus, com-
» me un roman satirique inventé et cru
» trop légèrement par les Ioniens compa-
» triotes d'Hérodote. »

Autre défense de Xénophon, par le journal de Trévoux.

Au reste ces journalistes ne firent alors que revenir à leur ancien sentiment. Dès le mois de novembre 1708, en annonçant la bibliotheque des historiens profanes par du Pin, on avoit trouvé mauvais que cet auteur eût abandonné Xénophon, pour suivre Hérodote, et l'on avoit ajouté ces réflexions. « La *Cyropédie*, ou l'éducation
» du grand Cyrus par Xénophon, a passé

» pour un roman dans l'esprit de quelques
» avans, à qui l'autorité de Platon, de Cicé-
» ron et de Scaliger en a imposé. On est au-
» jourd'hui revenu de cette erreur, que la
» seule conformité de l'écriture avec ce que
» Xénophon raconte de la conquête de
» Babylone, détruit absolument. On au-
» roit dû se défier de Platon, rival et
» ennemi de Xénophon. On devoit au
» moins remarquer qu'il débitoit avec timi-
» dité sa conjecture injurieuse à l'auteur
» de la *Cyropédie*. Cicéron parle avec un
» peu plus d'assurance, quoique l'on s'ap-
» perçoive aisément qu'il copie Platon;
» mais la calomnie a coutume de s'affermir
» à mesure qu'elle se répand. Pour Scaliger,
» on saît qu'il prend le ton décisif sur les
» choses les moins certaines ». Je placerois ici une observation qui vient à l'appui de ce reproche, que les journalistes de Trévoux font à Scaliger. Comment peut-on compter pour quelque chose, le jugement d'un homme qui dans une de ses lettres, après avoir exagéré son propre mérite dans les armes et dans la littérature, conclut en disant formellement que « Xénophon et le
» roi Massinissa, ne pourroient qu'à-peine
» donner l'idée de ce qu'il vaut ? »

Nouvelle édition de Hutchinson

L'édition grecque et latine de Hutchinson méritoit d'être réimprimée. Elle le fut en 1735 et 1745, à Oxford, et en 1747 à Londre; elle est cependant encore très-rare et très-recherchée. En 1749, l'abbé d'Artigny fit imprimer parmi ses mémoires, une dissertation assez curieuse sur les querelles des savans au sujet de la *Cyropédie*.

L'abbé d'Artigny.

Il observe avec raison, que cette dispute n'est que trop propre à favoriser le pyrrhonisme historique, par la manière assurée et l'air décisif dont chacun défend son opinion. Mais l'on reconnoît aisément que d'Artigny est favorable à Xénophon, et j'ai tiré de sa disserration plusieurs des passages précédemment rapportés.

Edition de Wells.

En 1763, parut en quatre volumes *in 8°*. l'édition grecque et latine de Wells, réimprimée à Leipzig, en quatre volumes *in 8°*., par les soins de Jean-Auguste Ernesti. Ce n'est qu'une copie de celle de 1703, sur de très-mauvais papier. Mais le texte y est assez souvent corrigé, et l'on en trouve quelques exemplaires sur de beau papier. Le public la reçut très-bien, à cause des remarques et des dissertations savantes dont elle est enrichie, et qui la distinguent des précédentes.

Autres éditions anglaises de Xénophon.

Ce travail exécuté en Allemagne, ne ralentit point le zèle des Anglais pour Xénophon. La *Cyropédie* grecque et latine de Hutchinson, qui avoit encore été réimprimée à Glascow, par les soins de Charles-Auguste Thieme, en 1762, le fut dans cette même ville en 1767; à Oxfort, en 1772; et à Cantorbery, en 1777 L'édition de 1762 est belle et correcte; celle de 1772 est incorrecte. A Glascow, en 1764, on imprima en douze volumes *in 8°*. la collection des œuvres de Xénophon.

Jugement très-bien fait d'Arnaud sur la Cyropédie.

Nous avions alors un journal étranger très-bien redigé par l'abbé Arnaud et Suard. Il étoit naturel qu'il parlât de Xénophon, dont l'Allemagne et l'Angleterre paroissoient s'occuper à l'envi. Voici ce qu'il dit de la *Cyropédie*.

» Xénophon et Platon, ces deux célèbres » disciples de Socrates, ne purent se garan- » tir d'une foiblesse malheureusement trop » commune parmi les gens de lettres, la » jalousie; mais Platon s'y livra avec moins » de ménagement que Xénophon, peut- » être parce qu'il s'étoit borné à un seul » genre de gloire, celle de philosophe et » d'écrivain; au lieu que son rival y joignoit » celle d'habile et d'heureux capitaine. »

» Cette rivalité mérite d'être remarquée ; » le témoignage des deux disciples de » Socrates en a bien plus de force dans les » principes sur lesquels ils sont d'accord : » à certains égards, leur autorité devient » celle de la Grèce entière. En effet, les » réflexions de ces deux grands hommes » sur la politique, c'est-à-dire, sur l'art de » former et de gouverner les hommes, ne » peuvent être regardées que comme le » résultat, et d'une longue expérience, et » des observations qu'avoient faites sur » cette expérience les plus grands philo- » sophes de l'antiquité. Quelles leçons ne » devoit pas fournir le parallèle des institu- » tions que suivoient Athènes, Sparte, la » Crète et tant de républiques qui toutes, » pour former des citoyens, employèrent » des moyens différens, et produisirent » toutes des Grecs vraiment dignes de ce » nom, quand ce nom fut le plus célèbre » et le plus digne de sa célébrité. »

» Les ouvrages de Xénophon et de » Platon, considérés sous ce point de vue, » sont certainement les monumens les plus » précieux qui nous restent de la sage » antiquité, et c'est dans ce même esprit qu'il » faut les lire pour en sentir tout le mérite. »

» Vainement on dira que Platon n'a » voulu traiter que de la justice, comme » le porte le vrai titre de l'ouvrage auquel » on a donné celui de *République* ; il est » évident que son but principal a été de » donner un traité de politique. Il a posé » une hypothèse, pour mieux développer » ses principes. Il est ridicule d'attaquer » cette hypothèse, et c'est mal entendre ce » profond écrivain, que de la donner pour » une comparaison uniquement destinée » à rendre plus intelligible son système sur » la justice. Qu'on fasse voir l'absurdité de » la république de Platon, on n'ôtera rien » du mérite de son ouvrage ; qu'on ne lui » suppose d'autre intention que celle de » composer un traité sur la justice, et on » en fera un très-mauvais écrivain.

» Il en faut dire à-peu-près autant de la » *Cyropédie*. Quelque peine que se soit » donné Thomas Hutchinson pour assi- » gner à cet ouvrage le plus haut dégré » d'authenticité historique qu'on puisse lui » supposer, on ne sauroit se dissimuler » que c'est moins une histoire qu'un traité » politique, dans lequel l'auteur a eu en » vue d'exposer les moyens les plus propres

» à former des citoyens justes et courageux,
» d'enseigner l'art de créer une armée et
» de mettre en action un général également
» sage et profond dans l'art de la guerre.
» Si c'étoit une histoire, on y verroit mille
» défauts que les autres ouvrages de Xéno-
» phon ne permettent pas d'imputer à ce
» philosophe : en effet, à quoi pourroient
» servir les conversations peu intéressantes
» qu'on y trouve, les détails minutieux
» où entre l'historien, et dont on ne peut
» supposer qu'il ait été jamais instruit ; les
» assertions qu'il hasarde sur les vues et les
» intentions de Cyrus, sinon à déparer
» une histoire où tout devoit être grand et
» digne du héros de l'Asie ?

» Mais qu'on envisage la vie de Cyrus,
» comme le canevas d'un traité méthodique;
» rien alors ne paroîtra déplacé dans cet
» ouvrage, et l'on n'y verra rien qui ne soit
» digne de celui qui dirigea *la retraite des*
» *dix mille*, et qui en écrivit l'histoire.

» Ici Xénophon égale Platon, si même
» il ne le surpasse dans le plan qu'il nous
» donne des parties les plus essentielles de
» l'administration. Quelle sagesse dans ses
» vues sur l'éducation nationale ? quelle
profondeur

» profondeur dans les principes qu'il établit
» sur l'art de créer la valeur et de l'entre-
» tenir par l'émulation la plus naturelle et
» la plus durable entre deux ordres, dont
» l'un est voué uniquement au métier des
» armes, parce qu'il est exempt des besoins
» pressans qui rappellent l'homme à la né-
» cessité de subsister, et conséquemment
» à l'amour de la vie, devient pour le reste
» de la nation un modèle de valeur et de
» désintéressement ; tandis que l'autre,
» endurci par les travaux, devient brave
» par imitation, et respecte dans l'ordre
» supérieur les vertus qu'il n'a pas au même
» dégré, et l'aisance héréditaire qui en
» impose au peuple, et le droit de com-
» mander qui naît de ces avantages réunis !
» Si Xénophon eût connu la noblesse mili-
» taire et héréditaire, et qu'il eût voulu en-
» seigner la meilleure manière de la mettre
» en action, indiquer les écueils dont il falloit
» la préserver pour ne pas en altérer l'esprit,
» tracer le plan de l'éducation qu'on devoit
» lui donner, l'eût-il pu faire avec plus de
» précision et d'énergie ? Ce trait seul carac-
» térise l'homme de génie. Né et élevé à
» Athènes, Xénophon devina le grand

» principe de la meilleure constitution
» militaire. Que l'on compare ce plan de
» Xénophon avec celui de Platon, lorsqu'il
» s'agit de la manière de former des guer-
» riers, et l'on sentira aisément la supério-
» rité du général philosophe sur l'écrivain
» contemplateur.

» Nous n'entrerons point dans l'examen
» des autres maximes politiques et militaires
» dont la *Cyropédie* est remplie. Ce détail
» nous meneroit trop loin; mais nous ajou-
» terons qu'en ôtant à la *Cyropédie* le nom
» d'histoire, nous ne prétendons pas affir-
» mer que ce ne soit qu'un roman politique.
» Il est très-probable que Xénophon a fait
» entrer dans cet ouvrage une grande partie
» de ce qu'il avoit pu apprendre de la vie
» de Cyrus, et qu'il a péché le moins qu'il
» a pu, contre la vérité historique, contre
» l'exactitude géographique et la vraisem-
» blance des mœurs, ou ce qu'on peut
» appeler le *Costume*.

» Il faut cependant convenir qu'à ce der-
» nier égard, il n'est pas exempt de repro-
» ches. Son *Jupiter roi*, et son *Jupiter*
» *patrius*, conviennent assez mal à la reli-
» gion des Perses. Il en faut dire autant des

» *Dioscures*, que les Perses ne devoient » pas connoître. Comment encore n'être » pas choqué de la comparaison que fait » un compagnon de Cyrus, de la cavalerie » avec les centaures? Enfin est-il vraisem- » blable que Cyrus ait connu les Grecs » avant de commencer ses conquêtes ?

» Quant à ce que dit Xénophon de la » mort de son héros ; quoiqu'en dise Hut- » chinson, nous ne voyons aucune raison » de préférer son témoignage, non à celui » d'Hérodote, qui pouvoit n'être pas mieux » instruit, mais à celui de Ctésias, qui, » quoiqu'il n'eût pas le bonheur de plaire » aux Grecs, n'en fut peut-être pas moins » véridique. Le reproche que l'on fait à ce » dernier d'avoir voulu flatter les Perses, » pour qui l'on prétend qu'il écrivit, ne » doit pas du moins tomber sur ce qu'il dit » de la mort de Cyrus, puisque son récit » est moins honorable pour ce prince et » pour sa nation, que celui de Xénophon.

» Nous exhortons ceux qui ont lu la » *Cyropédie* dans leur jeunesse, à la relire » dans un âge plus mûr, avec toute l'atten- » tion que méritent les excellentes leçons » dont elle est remplie.

» On voit que dans ces sages et savantes observations, l'abbé Arnaud a fait des efforts pour tenir une balance égale entre Xénophon et Platon, mais que son inclination pour le second de ces philosophes, l'a rendu un peu sévère pour le premier. Le récit de la mort de Cyrus par Hérodote, quoique confirmé par Ctesias, ne peut guère être défendu sérieusement par les raisons qui ont été rapportées plus haut : et la religion des Perses n'étoit pas fort différente de celle des Grecs, puisque toutes deux remontent à une origine commune, celle des Indiens, ainsi que ne peuvent en douter ceux qui ont fait une étude approfondie de la véritable origine de toutes les opinions humaines.

Observations de Voltaire sur la Cyropédie.

Quoi qu'il en soit, je placerai ici ce que dit Voltaire de Cyrus dans ces questions sur l'Encyclopédie, moins pour y faire trouver au lecteur quelque idée nouvelle sur la *Cyropédie*, que pour donner une nouvelle preuve de la légèreté avec laquelle s'est exprimé cet auteur sur les anciens, sans cependant quitter jamais le ton de cette philosophie aimable et hardie, qui planoit au-dessus des préjugés, même les plus accrédités.

» Plusieurs doctes, et Rollin après eux, » dans un siècle où l'on cultive sa raison, » nous ont assûré que Javan, qu'on suppose être le père des Grecs, étoit petit » fils de Noë. Je le crois, comme je crois » que Persée étoit le fondateur du royaume » de Perse, et Niger de la Nigritie, c'est » seulement un de mes chagrins que les » Grecs n'ayent jamais connu ce Noë le » véritable auteur de leur race. J'ai marqué » ailleurs mom étonnement et ma douleur » qu'Adam, notre père à tous, ait été » absolument ignoré de tous, depuis le » Japon jusqu'au détroit de le Maire, » excepté d'un pétit peuple, qui n'a lui-» même été connu que très-tard. La sience » des généalogies est sans doute très-cer-» taine, mais bien difficile.

» Ce n'est ni sur Javan, ni sur Noë, » ni sur Adam, que tombent aujourdhui » mes doutes : c'est sur Cyrus ; et je ne » recherche pas laquelle des fables débitées » sur Cyrus est préférable, celle d'Hérodote » ou de Ctésias, ou celle de Xénophon, » ou de Diodore, ou de Justin, qui toutes » se contredisent. Je ne demande point » pourquoi on s'est obstiné à donner ce

» nom de Cyrus à un barbare qui s'appeloit
» Kostou ; et ceux de Cyropolis, de Persé-
» polis, à des villes qui ne se nommèrent
» jamais ainsi.

» Je laisse là tout ce qu'on a dit du grand
» Cyrus, et jusqu'au roman de ce nom,
» et jusqu'au voyages que l'Ecossais Ramsay
» lui a fait entreprendre. Je demande seule-
» ment quelques instructions aux Juifs sur
» ce Cyrus dont ils ont parlé.

» Je remarque dabord qu'aucun historien
» n'a dit un mot des Juifs dans l'histoire de
» Cyrus, et que les Juifs sont les seuls qui
» osent faire mention d'eux-mêmes en
» parlant de ce prince.

» Ils ressemblent en quelque sorte à cer-
» taines gens qui disoient d'un ordre de
» citoyens supérieur à eux : *nous connois-*
» *sons messieurs ; mais messieurs ne nous*
» *connoissent pas*. Il en est de même d'A-
» lexandre par rapport aux Juifs. Aucun
» historien d'Alexandre n'a mêlé le nom
» d'Alexandre avec celui des Juifs ; mais
» Joseph ne manque pas de dire qu'Alexan-
» dre vint rendre ses respects à Jérusalem ;
» qu'il adora je ne sais quel pontife Juif
» nommé Jaddus, lequel lui avoit autre-

» fois prédit en songe la conquête de la
» Perse. Tous les petits se rengorgent ; les
» grands songent moins à leur grandeur.
» Quand Tarif vient conquérir l'Espagne,
» les vaincus lui disent qu'ils l'ont prédit.
» On en dit autant à Gengiskan, à
» Tamerlan, à Mahomet II.

» A dieu ne plaise que je veuille compa-
» rer les prophéties juives à tous les diseurs
» de bonne avanture, qui font leur cour
» aux victorieux, et qui leur prédisent ce
» qui leur est arrivé. Je remarque seule-
» ment que les Juifs produisent des témoi-
» gnages de leur nation sur Cyrus environ
» cent soixante ans avant qu'il fût au
» monde.

» On trouve dans Isaïe, chap. 45 : *voici*
» *ce que dit le seigneur à Cyrus qui est mon*
» *Christ ; que j'ai pris par la main pour lui*
» *assujétir les nations, pour mettre en fuite*
» *les rois, pour ouvrir devant lui les portes.*
» *Je marcherai devant vous, j'humilierai*
» *les grands ; je romprai les coffres ; je*
» *vous donnerai l'argent caché, afin que*
» *vous sachiez que je suis le seigneur.*

» Quelques savans ont peine à digérer que
» le seigneur gratifie du nom de son Christ

P 4

» un profane de la religion de Zoroastre.
» Ils osent dire que les Juifs firent comme
» tous les foibles qui flattent les puissans,
» qu'ils supposèrent des prédictions en
» faveur de Cyrus.

» Ces savans ne respectent pas plus
» Daniel qu'Isaïe. Ils traitent toutes les
» prophéties attribuées à Daniel avec le
» même mépris que S. Jérome montre pour
» l'avanture de Suzanne, pour celle du
» dragon de Belus, et pour les trois enfans
» de la fournaise.

» Ces savans ne paroissent pas assez
» pénétrés d'estime pour les prophètes.
» Plusieurs même d'entr'eux prétendent
» qu'il est métaphysiquement impossible de
» voir clairement l'avenir; qu'il y a une
» contradiction formelle à voir ce qui n'est
» point; que le futur n'existe pas, et par
» conséquent ne peut être vu; que les
» fraudes en ce genre sont innombrables
» chez toutes les nations; qu'il faut enfin
» se défier de tout dans l'histoire ancienne.

» Ils ajoutent que s'il y a jamais eu une
» prédiction formelle, c'est celle de la
» découverte de l'Amérique dans Sénèque
» le tragique ». Voltaire ne rapporte que le

texte, dont voici la traduction littérale : *je vois dans l'avenir des siècles éloignés, pendant lesquels l'océan relâchera les liens qui enchaînent les objets : une grande terre se découvrira.*

» Les quatre étoiles du pôle antarctique » sont annoncées encore plus clairement » dans le Dante. Cependant personne ne » s'est avisé de prendre *Sénèque* et Ali- » ghiéri-Dante pour des devins.

» Nous sommes bien loin d'être du senti- » ment de ces savans ; nous nous bornons » à être extrêmement circonspects sur les » prophètes de nos jours.

» Quant à l'histoire de Cyrus, il est vrai- » ment fort difficile de savoir s'il mourut » de sa belle mort, ou si Thomyris lui fit » couper la tête. Mais je souhaite, je » l'avoue, que les savans qui font couper » le cou à Cyrus, ayent raison. Il n'est pas » mal que ces illustres voleurs de grand » chemin, qui vont pillant, ensanglantant » la terre, soient un peu châtiés quelque- » fois.

» Cyrus a toujours été destiné à devenir le » sujet d'un roman. Xénophon a com- » mencé, et malheureusement Ramsai a

» fini. Enfin, pour faire voir quel triste » sort attend les héros, Danchet a fait une » tragédie de Cyrus.

» Cette tragédie est entièrement ignorée. » La Cyropédie de Xénophon est plus con- » nue, parce qu'elle est d'un Grec. Les *voya-* » *ges de Cyrus* le sont beaucoup moins, » quoiqu'ils ayent été imprimés en anglais » et en français, et qu'on y ait prodigué » l'érudition.

» Le plaisant du roman intitulé *voyages* » *de Cyrus*, consiste à trouver un Messie » par-tout, à Memphis, à Babylone, à Ecba- » tane, à Tyr comme à Jérusalem, et chez » Platon comme dans l'Evangile. L'auteur » ayant été quaker, anabaptiste, anglican, » presbytérien, étoit venu se faire Fénelo- » niste à Cambrai sous l'illustre auteur du » *Télémaque*. Etant devenu depuis précep- » teur de l'enfant d'un grand seigneur, il » se crut fait pour instruire l'univers, et » pour le gouverner; il donne en consé- » quence des leçons à Cyrus pour devenir » le meilleur roi de l'univers et le théologien » le plus orthodoxe.

» Ces deux rares qualités paroissent assez » incompatibles.

» Il le mène à l'école de Zoroastre, et » ensuite à celle du jeune Juif Daniel, le » plus grand philosophe qui ait jamais été : » car non-seulement il expliquoit tous les » songes, ce qui est le fin de la science » humaine ; mais il devinoit tous ceux » qu'on avoit faits, et c'est à quoi nul autre » que lui n'est encore parvenu. On s'atten- » doit que Daniel présenteroit la belle » Suzanne au prince : c'étoit la marche » naturelle d'un roman ; mais il n'en fit » rien.

» Cyrus, en récompense, a de longues » conversations avec le grand roi Nabu- » chodonosor, dans le tems qu'il étoit » bœuf ; et Ramsay fait ruminer Nabucho- » donosor en théologien très-profond.

» Et puis, étonnez-vous que le prince, » pour qui cet ouvrage fut composé, » aimât mieux aller à la chasse ou à l'Opéra, » que de le lire.

Observations de Condillac sur l'histoire de Cyrus.

Je n'ai pu me refuser au plaisir d'égayer cette espèce de dissertation, par le long extrait que je viens de transcrire, et qui ne mérite pas ici un examen sérieux. Il n'en est pas de-même des observations suivantes de l'abbé de Condillac, le plus profond de nos métaphysiciens.

» Les commencemens de Cyrus et de
» l'empire des Perses sont très-obscurs,
» dans l'histoire ancienne que renferme
» son *cours d'études*. Nous savons que
» Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens,
» marcha contre leur allié Crésus, fils et
» successeur d'Alyate, qu'il défit à Thim-
» brée, prit Sardes, capitale de Lydie,
» soumit l'Asie mineure, subjugua la Syrie
» et l'Arabie, et se rendit maître de Baby-
» lone. D'ailleurs nous savons mal les cir-
» constances de tous ces événemens. C'est
» pourquoi je me bornerai à quelques
» observations sur la manière dont se
» fesoient alors les conquêtes.

Dans les premiers tems, antérieure-
» ment à Cyrus, les conquérans ne pre-
» noient les armes que pour dévaster des
» provinces; ils ne se proposoient pas de
» conserver; ils revenoient couverts de
» gloire, lorsque chargés des dépouilles
» des nations vaincues, ils traînoient après
» eux un grand nombre de captifs. Par
» cette conduite, ils firent plus qu'ils
» n'avoient projeté: ils reculèrent leurs
» frontières, moins parce qu'ils avoient eu
» l'ambition de dominer sur les peuples

» voisins, que parce que ces peuples, » continuellement épouvantés, s'empressèrent à leur donner toutes sortes de » marques de soumission. C'étoit vraisemblablement ainsi que s'étoit formée la » première monarchie des Assyriens.

» Les dévastations ayant subjugué les » provinces, il étoit naturel que ces conquérans féroces imaginassent que les » dévastations étoient encore le meilleur » moyen de les conserver. Ils voyoient » qu'un peuple épuisé ne pourroit briser » ses fers, qu'il n'oseroit le tenter, et que » par conséquent son épuisèment assuroit » sa servitude. Ils bornèrent donc toute la » politique à ruiner le pays qu'ils vouloient » retenir sous leur domination. Voilà pourquoi la suite des victoires n'offre que des » massacres, des villes détruites, des » nations exterminées. Cet usage barbare » étoit si général, que le vainqueur, qui » égorgeoit le vaincu, paroissoit user de » ses droits, et la captivité étoit de sa part » comme une grace.

Une preuve qu'on ne connoissoit pas » d'autre moyen pour conserver les pro» vinces conquises, c'est que dans ces siècles,

» où une place environnée de murs et située
» un peu avantageusement, pouvoit soute-
» nir un siége de plusieurs années, on
» n'imagina pas de fortifier les frontières
» pour prévenir le soulèvement des peuples,
» ou pour défendre l'empire contre l'étran-
» ger. Le pays étoit ouvert, et une victoire
» amenoit l'ennemi jusqu'à la capitale, où
» le monarque attendoit le même sort qu'il
» avoit fait subir à d'autres.

» Les premières conquêtes ont été faites
» par des peuples errans ; et ce qui paroît le
» confirmer, c'est que dans les premiers
» siècles de l'histoire ancienne, les grandes
» monarchies ont continué de faire la
» guerre, comme ces peuplades la fesoient
» elles-mêmes.

» Premièrement, un monarque commen-
» çoit souvent une campagne sans plan,
» sans projet, sans savoir où il porteroit ses
» armes. C'est ainsi que Nabuchodonosor II
» marchoit contre Jérusalem sans le savoir
« lui-même. Il consulta le sort, lorsqu'il
» fut arrivé dans un endroit où deux
» chemins aboutissoient, et le sort tomba
» sur Jérusalem.

» En second lieu, il paroît que les Asia-

» tiques ont été des siècles avant de savoir » diviser une armée en différens corps. » Cyaxarès, selon Hérodote, est le premier » qui y ait pensé. Les armées auparavant » combattoient donc confusément et sans » ordre.

» Enfin les armées étoient moins des corps » de soldats. que des peuplades, où le nom- » bre des femmes et des enfans pouvoit être » égal à celui des combattans.

» Les Assyriens, les Babyloniens, les » Mèdes et les Egyptiens fesoient donc la » guerre à-peu-près comme les Scythes » fesoient des irruptions. Voilà pourquoi » ces anciennes monarchies étoient d'au- » tant plus foibles, qu'elles étoient plus » vastes ; et il ne faut pas s'étonner, si » elles tombent avec la même facilité » qu'elles s'élèvent. L'empire appartenoit » alors aux peuples qui étoient plus endur- » cis à la fatigue. C'est par cette raison que » les Perses l'obtinrent, et jai peine à » croire que Cyrus fût un grand général.

» En effet l'art militaire peut se perfec- » tionner dans des républiques, telles » qu'Athènes et Lacédémone, parce qu'elles » font la guerre avec de petites armées, et

» que l'amour de la liberté attache une
» grande considération au métier des armes.
» Voilà les seules causes qui peuvent con-
» courir aux progrès de cet art. Il n'en
» pouvoit donc pas faire dans des mo-
» narchies telles que celles des Assyriens
» ou des Babyloniens ; et j'ajoute qu'il ne
» pouvoit pas en avoir fait davantage parmi
» les Perses, puisque, avant. Cyrus, ce
» peuple ne s'étoit fait aucun nom par les
» armes, et qu'il avoit même été conquis
» par les Mèdes. Il est vrai que ce conqué-
» rant est représenté dans la Cyropédie,
» comme un grand général ; mais c'est une
» des raisons qui me font croire que Xéno-
» phon n'a voulu faire qu'un roman. En
» effet, il n'est pas vraisemblable qu'un
» grand capitaine se soit formé tout seul et
» tout-à-coup, parmi des peuples aussi peu
» expérimentés que les Perses : cela est
» d'autant moins vraisemblable, que ce
» conquérant n'avoit pas besoin de talens
» supérieurs pour vaincre des ennemis tout-
» à-fait ignorans dans l'art militaire ; et ce
» qui ne l'est pas encore, c'est l'humanité
» et la générosité que montre après la
» victoire le Cyrus de la Cyropédie. Il con-
» tient

» tient ses soldats : il empêche le sac des
» villes : il respecte la valeur dans l'ennemi
» qui se défend ; et il semble occupé à épar-
» gner le sang des vaincus.

» Voilà un caractère bien différent de
» celui des monarques de l'Asie. Mais ce
» qui n'est pas moins étonnant, c'est que
» le héros de Xénophon joint les lumières
» aux vertus. Grand homme d'état, il con-
» noît l'art de manier les esprits : affable et
» d'un accès facile, il sait descendre jus-
» qu'aux derniers de ses sujets, sans s'a-
» baisser : il a des amis, et il vit familièment
» avec eux, sans en être moins respecté.
» En un mot, il ne se croit sur le trône que
» pour veiller au bonheur des peuples, et
» il donne tous ses soins à les rendre heu-
» reux. Il est bien difficile d'imaginer que
» ce soit là le Cyrus des Perses.

Réponse aux observations de Condillac.

Telles sont les observations de l'abbé de Condillac. Cet habile métaphysicien, qui en général avoit peu étudié l'histoire, ne paroît pas avoir bien connu celle de Cyrus. Xénophon n'a certainement pas voulu faire un roman, puisque lui-même assure, au commencement de son ouvrage, qu'il avoit étudié son sujet avec beaucoup de soin,

et son séjour en Perse lui en avoit donné les moyens. Il ne dit point que Cyrus soit devenu tout-à-coup un grand capitaine. Ce reproche pourroit être fait à Hérodote qui, après lui avoir donné une naissance peu distinguée, le met tout de suite à la tête de sa petite nation, et lui fait conquérir les Mèdes, auxquels elle étoit assujettie depuis assez long-tems. Au contraire, Xénophon fait étudier la guerre à son héros chez deux nations différentes et de mœurs opposées : situation très-favorable pour s'instruire. Il lui fait recevoir les leçons de son aïeul Astyages, et de son père Cambyses, tous deux éclairés et puissans. Il le conduit d'une guerre peu importante à une autre plus difficile. Cyrus est dabord capitaine, puis général, et enfin roi. Il commence par prendre l'opulente ville de Sardes, et finit par s'emparerde Babylone, la ville la plus ancienne, la plus riche, et la plus peuplée de l'univers. Si le récit de Xénophon pèche par quelqu'endroit, c'est que les faits y sont tellement liés, qu'ils en perdent un peu de leur vraisemblance. Comment l'abbé de Condillac peut-il affirmer que des talens supérieurs n'étoient point nécessaires à

Cyrus pour vaincre des ennemis, suivant lui, tout-à-fait ignorans dans l'art militaire? Suffisait-il de commander un peuple endurci à la fatigue, pour détruire l'empire des Lydiens et celui des Chaldéens, les plus puissans qui fussent connus du tems de Cyrus ? Des conjectures aussi hazardées ne peuvent inspirer le moindre doute sur l'authenticité d'une histoire écrite par le philosophe Xénophon.

Quant aux qualités personnelles que l'historien Grec attribue à Cyrus, ce prince en avoit sans doute, puisqu'il a conservé ses conquêtes, et fondé un puissant empire, plus vaste que tous ceux qui avoient existé avant lui. Ses talens militaires lui avoient donné des états; ses talens politiques lui assurèrent une domination constante et paisible. Il n'éprouva pas une seule revolte pendant toute la durée de son règne, et l'ineptie même de ses successeurs ne put détruire son empire, qu'au bout de deux siècles. Lorsqu'Alexandre le renversa, comme Cyrus l'avoit établi, par des talens et des vertus, la conquête ne détruisit pas même toutes les anciennes institutions; et nous lisons dans l'histoire de la religion

des anciens Perses, par Thomas Hyde, que l'ivrognerie fait encore chez ces peuples encourir l'excommunication; on n'y échappe que par une pénitence rigoureuse; et il n'est permis, au prince même, que de s'enivrer une fois par an. On lit aussi dans le premier livre de la *Cyropédie* : » la loi » chez les Perses couvre de honte l'intempérance, l'ingratitude, et prononce » contr'elles une peine méritée.

Traduction de la Cyropédie par Dacier.

On voit par ce qui vient d'être dit sur l'ouvrage de Xénophon, que la meilleure réponse que l'on pût faire à ses détracteurs, étoit une bonne traduction de la *Cyropédie*. C'est la tâche qu'a remplie Dacier, qui a depuis été secrétaire de l'académie des *inscriptions et belles-lettres*. Sa traduction a été imprimée à Paris en 1777, en deux volumes *in*-12. L'auteur avertit qu'il s'est servi de l'édition publiée en 1727 par Thomas Hutchinson, qui a fondu dans ses notes, celles de Henri-Etienne, de Leunclavius, de Portus et de Muret; il a aussi profité de quelques-unes des savantes remarques insérées par Béjot à la tête du trente-quatrième volume des mémoires de l'académie des *belles lettres*.

Il soutient dans sa préface l'authenticité de la *Cyropédie* ; et regardant de trop longues notes comme superflues, il ne s'est guère permis que les remarques nécessaires pour faciliter l'intelligence du récit de l'historien, ou pour justifier l'interprétation de quelques passages obscurs, susceptibles de divers sens. Elles se trouvent au bas des pages. Les observations sur la géographie de Xénophon, et sur la composition des troupes Perses, étoient trop longues pour y être placées. Le traducteur les a réunies à la tête du premier volume

Cette traduction est correcte, et le style n'en est pas sans élégance ; mais on reconnoît aisément qu'elle est l'ouvrage de la jeunesse de l'auteur, qui mettroit aujourd'hui plus de chaleur et de rapidité dans son style, et qui ne se permettroit pas ces incorrections qui le déparent. Il dit, par-exemple, que Panthée *rendoit des soins* au jeune Araspes. Je pourrois citer d'autres phrases semblables, si un ouvrage aussi estimable n'étoit pas au-dessus des minutieuses critiques d'un grammairien. Le nouveau traducteur Gail a la modestied e croire qu'il ne lui est pas facile de mieu

faire. Le lecteur en jugera : il pourra aussi comparer l'épisode de Panthée et d'Abradate avec la *Cyropédie* de Dacier, qui, à la vérité, m'a été fort utile pour l'intelligence du texte, et duquel j'ai souvent adopté des phrases entières. Mais je ne l'ai pas cru devoir suivre aveuglément. Je ne citerai que deux exemples des passages dans lesquels j'ai cru devoir adopter un sens différent.

Lorsque Cyrus donne au jeune Araspes ses instructions pour la manière dont les Assyriens doivent être trompés, il lui prescrit de leur conseiller l'ordre de bataille *le plus fort*, absolument parlant, et non *le plus avantageux pour les Perses*, comme l'assure Dacier, qui a peut-être négligé en cette occasion de traduire le texte, pour s'en tenir à la version latine, un peu amphibologique, en sorte que l'ancien traducteur Charpentier avoit commis la même faute. En effet, si Araspes avoit donné aux Assyriens un ordre de bataille favorable aux Mèdes, il lui auroit été bien difficile d'en imposer aux Assyriens ; et tout ce qu'un général, tel que Cyrus, avoit besoin de savoir, ce n'étoit

pas que les dispositions de l'ennemi fussent mauvaises, mais que, bonnes ou mauvaises, il les connût.

Avant de livrer bataille aux Assyriens, Cyrus assigne un emploi à chacun des chefs de son armée, et nomme Abradate pour commander aux machines. Dacier préfère de lire *Euphrate*, et fait à ce sujet une observation dont les fondemens m'ont paru peu solides. Abradate, dit-il, eut à cette bataille le commandement des chars, et ne pouvoit ainsi réunir deux emplois différens. Mais Cyrus, dans son discours, n'a point donné à Abradate d'autre commandement que celui des machines. C'est Abradate qui desirant un poste plus honorable, ne se contente pas de celui-là, et veut commander les chars, ainsi qu'on le voit après le discours de Cyrus. Le nom du prétendu commandant Euphrate ne se trouve en aucun endroit de la *Cyropédie*, tandis que les autres chefs de l'armée de Cyrus y sont souvent nommés. C'est donc un personnage imaginaire qui, à la vérité, a été fort anciennement inventé. Le premier traducteur Philelphe, ou du moins l'éditeur de sa version latine, laisse en cet endroit

Abradate dans le texte, et le corrige dans sa traduction. Leunclavius le laisse dans le texte et la traduction, et le corrige en marge pour tous les deux.

Géographie de la Cyropédie. Les observations de Dacier sur la géographie de la *Cyropédie*, ont été l'occasion d'un travail plus sérieux sur cet objet, par le savant Guilhen de Sainte-Croix. Quoique ce dernier soit contraire à Xénophon et à son traducteur, Dacier a eu la bonne foi de placer cette critique dans l'un des derniers volumes qu'il a publiés des mémoires de l'académie dont il étoit secrétaire. Je n'entreprendrai point de combattre ce nouvel adversaire; Fréret m'a prévenu dans cette entreprise, et ces deux combattans étoient dignes l'un de l'autre.

Traduction de l'histoire de Panthée par l'abbé Barthelemy. J'ai moi-même été prévenu, par un rival très-redoutable, dans le récit intéressant de l'histoire de Panthée. L'abbé Barthelemi l'a inséré dans son *Anacharsis*, et on l'y trouve écrit avec cette élégance, et cette précision qui le caractérisent; mais il n'a pris que la substance de Xénophon, que je me suis contenté de traduire. Mon entreprise a donc été différente, et je crois être le premier qui aye traité séparément, et en

entier, ce trait curieux de l'histoire ancienne, dont les diverses parties sont éparses dans plusieurs livres de la *Cyropédie*.

2. *Retraite des dix-mille.*

Le second ouvrage de Xénophon est l'histoire de l'expédition de Cyrus-le-jeune contre son frère Artaxerxès, et de cette mémorable retraite des dix-mille dont il eut presque tout l'honneur. Il est très-sûr, dit avec raison le savant Larcher, que Xénophon composa cette histoire dans sa retraite à Scillonte, c'est-à-dire, plusieurs années après son retour en Grèce. La digression qu'il fait au cinquième livre au sujet de l'emploi de l'argent consacré à Diane, en est une preuve sans replique. Il y parle en effet de la vie qu'il menoit dans cette demeure. Il ne peut non plus avoir écrit cette histoire après la bataille de Mantinée, parce que Scillonte ayant été détruite un peu auparavant, il n'auroit pu y parler de la manière dont il y vivoit, comme d'une chose qu'il fesoit encore.

Histoire de la retraite des dix-mille, par Xénophon.

Le sujet de cette histoire étoit si brillant, que l'on ne doit pas être surpris de le voir

Même histoire par Sophénète

traité par plusieurs écrivains. Aussi trouve-t-on dans Etienne de Byzance, que Sophénète avoit écrit l'histoire de cette expédition, et même il en a conservé un fragment de deux ou trois lignes. Ce Sophénète est sans doute le même que celui dont Xénophon fait une mention honorable. Il est facheux que l'injure des tems nous ait privé du plaisir de comparer ces deux histoires.

Même histoire par Thémistogènes.

Xénophon lui-même dit au commencement du troisième livre de son histoire grecque, que celle de l'expédition de Cyrus-le-jeune avoit été écrite par Thémistogènes de Syracuse. Plutarque, dans le traité ou il recherche si les Athéniens se sont plus illustrés par les lettres que par les armes, dit à ce sujet : « Xénophon fut lui-» même la matière de son histoire. Il » écrivit les marches de son armée, et » toutes ses actions d'éclat. Il cite cependant » sur ces mêmes événemens Thémistogène » de Syracuse, à qui il semble faire hon-» neur de son histoire, et parle de lui-même » comme d'un autre, afin d'inspirer plus de » confiance ». Il semble, par ce passage, que Plutarque a pensé que Xénophon

s'étoit caché sous un nom supposé. C'est ce que Szetzès a cru avec lui. Suidas a été plus loin, et a prétendu que le journal militaire que nous avons, et que l'on attribue à Xénophon, est réellement de Thémistogènes. Mais il est le seul de cet avis. Une foule d'auteurs plus anciens et plus graves que lui, ont reconnu le fait contraire ; le style seul de ce morceau d'histoire, disent Larcher et la Luzerne qui l'ont traduit, comparé à celui des autres écrits de Xénophon, et spécialement de la *Cyropédie*, suffit pour ne laisser aucun doute dans l'esprit d'un lecteur éclairé. Larcher explique le passage de Xénophon, en disant que ce philosophe n'avoit point encore rassemblé ses mémoires, lorsqu'il travailla à la partie de son histoire grecque qui le renferme, et que Thémistogènes l'avoit dévancé.

Utilité de l'histoire de Xénophon.

Cet ouvrage a de tous les tems été étudié par les généraux qui ont voulu s'instruire, et a excité leur émulation. Plutarque, dans la vie d'Antoine, rapporte un mot célèbre de ce général qui avoit remporté tant de victoires, et qui se voyant harcelé et accablé par les Parthes, descendans de ces

mêmes hommes dont les Grecs avoient été victorieux, s'écria : *ô dix mille* !

Manuscrits de l'histoire de Xénophon.

J'ai parlé, à l'article de la *Cyropédie*, des trois manuscrits qui existent à la bibliotheque nationale, et, parmi eux, de celui qu'écrivit Apostolius après la prise de Constantinople, lorsque les malheurs de cette révolution l'obligèrent à se retirer dans l'île de Crète, où il s'occupoit à copier des livres, et à enseigner des enfans, à la fin du quinzième siècle.

Premières éditions de l'histoire de Xénophon.

Les Juntes imprimèrent cet ouvrage en grec pour la premiére fois, à Florence, en 1516. Neuf ans après, Alde-Manuce publia son édition, beaucoup plus estimée; elle parut à Venise, et ce fut sans doute pour rajeunir celle qu'ils avoient donnée, que les Juntes y mirent la date de l'an 1527, afin de la faire paroître postérieure. Il existe de cette dernière un exemplaire à la bibliotheque nationale, avec des notes manuscrites.

Première version latine de la même histoire.

Ces éditions étoient grecques. Romulus-Amasæus qui professoit cette langue à Bologne, dans le seizième siècle, traduisit en latin l'ouvrage de Xénophon, avec assez d'élégance, mais avec peu de fidélité.

Il dédia cette version, en 1523, à Louis Davila, conseiller de l'empereur Charles-Quint. Elle fut imprimée séparément à Bologne en 1523 et 1533.

C'est sans doute sur cette version latine que Claude de Seyssel, accusé de n'avoir pas compris l'original, fit sa traduction française, imprimée en 1529, *in folio*, sous le titre d'histoire du voyage de Cyrus contr'Artaxerxès. C'est la première qui ait paru en cette langue. Première version française de la même histoire.

En 1534, il parut à Bâle une édition complette de Xénophon, et, en 1538, une version italienne des œuvres de cet auteur, par Marc-Antoine Gandini. Editions et versions diverses des œuvres de Xénophon.

En 1540, parurent à-la-fois deux éditions grecques de ces mêmes œuvres, l'une à Hall, et l'autre à Bâle, par Sébastien Castalion. Toutes deux sont *in* 8°. mais la première a trois volumes, tandis que la seconde n'en a que deux.

C'est en 1545 que fut publiée la première édition complette grecque et latine des œuvres de Xénophon. Les versions y sont de différens auteurs. Celle de Romulus-Amasæus y fut adoptée pour la retraite des dix mille. Le tout forme un volume *in-folio*.

Bientôt après parurent deux nouvelles traductions italiennes de Xénophon, l'une en 1547 et 1548; à Venise, en quatre volumes *in* 8°. par Louis Doménichi; et l'autre aussi à Venise; en 1550, *in*-4°., par François Strozzi.

En 1555; Jean Brodeau fitparoître à Bâle, *in-folio*, une édition grecque et latine de Xénophon, et l'an 1560 et 1561, Rémigio-Florentino fit imprimer à Venise, *in* 4°.; en italien, diverses harangues militaires, tirées sur-tout d'Hérodote, Thucidides, et Xénophon.

C'est en 1561; que Henri Etienne publia cette première édition grecque et latine de Xénophon; où il adopta la version de Romulus-Amasæus pour la retraite des dix mille. Il en existe un exemplaire à la bibliotheque nationale; avec des notes manuscrites par Louis Servin. Cette édition est *in-folio*.

Jean Lewenklaü; plus connu sous son nom latin *Leunclavius*, fit paroître son édition grecque et latine, pour la première fois, en 1562. La version est entièrement de lui. Le tout forme un volume *in-folio*. Il traduisit, moins élégamment, mais plus

correctement que Romulus-Amasæus. C'est à-peu-près vers ce tems-là que Muret publia d'excellentes notes sur Xénophon. Ce commentateur a senti les difficultés, et imaginé d'heureuses corrections.

La version italienne de Louis Doménichi fut réimprimée à Venise, *in-8°.*, en 1567, et l'édition grecque et latine de Lewenklaü, à Bâle, *in-folio*, en 1569, 1572, et 1577, toujours en un volume *in-folio*.

En 1581, Henri Etienne publia pour la seconde fois son édition grecque et latine *in-folio*, à Paris. On en trouve à la bibliotheque nationale un exemplaire avec des notes manuscrites.

La traduction italienne de Marc-Antoine Gandini fut imprimée à Venise, *in-4°.*, avec des notes, pour la troisième fois, en 1588.

Ce fut aussi pour la troisième fois que Lewenklaü publia son édition grecque et latine, commencée en 1594, et finie en 1596. Comme il mourut dans l'intervalle, Æmilius-Portus se chargea de mettre la dernière main à ce travail, auquel il joignit de nouvelles notes. Les deux volumes *in-folio* qui forment cette édition n'étoient pas

assez portatifs, l'imprimeur sépara la version latine en deux volumes *in*-8°. plus commodes pour l'usage. Ces éditions qui sont excellentes, ont paru à Francfort. Celle que Henri Etienne publia à Paris en 1596, me semble inférieure.

Une traduction française des œuvres entières de Xénophon, parut à Cologne en 1613, sous le nom de Piramus de Candole. Elle n'est guére connue que par les Bibliographes, quoiqu'il en existe encore un exemplaire à la bibliotheque nationale. Plusieurs raisons font présumer que le véritable auteur est Simon Goulard, de Senlis, et cet ouvrage n'a guère aujourdhui d'autre mérite que celui de l'entreprise.

En 1625, parut la belle édition du Xénophon de Paris, calquée sur celle de 1596 de Lewenklaü et Æmilius Portus. L'exemplaire que l'on en trouve à la bibliotheque nationale est précieux par les notes manuscrites que le savant Huet y a jointes.

Traduction française de la retraite des dix-mille, par d'Ablancourt.

En 1646, La Mothe-le-Vayer, dans son Traité *des anciens et principaux historiens grecs et latins*, fit l'éloge de Xénophon, et c'est peut-être ce qui engagea d'Ablancourt à traduire l'histoire de la *retraite des dix-mille*,

dix mille. Cette version française fut imprimée à Paris, *in* 8º. en 1648 et en 1658.

« Comme les meilleures loix, dit-il très-
» bien dans sa préface, ont besoin d'être
» renouvellées, il semble qu'il est nécessaire
» de tems en tems de remettre en usage les
» bons livres, et que l'on rend par-là plus
» de service au public, que lorsqu'on en
» fait de nouveaux, qui n'ont ni la force,
» ni l'autorité, ni l'élégance des anciens,
» et qui ne disent souvent que la même
» chose. D'ailleurs, les actions illustres ne
» peuvent être trop publiées pour exciter la
» postérité à en faire de semblables : c'est
» ce qui m'a obligé de traduire en notre
» langue cet ouvrage, qui est un des plus
» beaux de toute l'antiquité, soit qu'on ait
» égard à sa forme ou à sa matière : car, pour
» le sujet dont il traite, y a-t-il rien de plus
» noble dans les siècles ? Dix mille Grecs
» qui avoient suivi le jeune Cyrus dans
» l'entreprise d'Asie, ont assez de courage
» après sa mort, pour vouloir continuer la
» guerre, et par une si hardie résolution,
» contraignent le roi de Perse à leur en-
» voyer demander la paix, et à leur fournir
» des vivres. Il taille en pièces leurs officiers

» sous prétexte d'une entrevue ; mais ils ne
» perdent point cœur pour cela ; et quoi-
» qu'éloignés de sept cens lieues de la Grèce,
» ils se retirent devant une armée innom-
» brable, n'ayant ni cavalerie, ni gens de
» trait ; et après avoir traversé de grandes
» plaines, grimpent par des rochers inac-
» cessibles, et vont passer l'Euphrates et le
» Tigre à leur source, d'où ils retournent
» en leur pays par le Pont-Euxin. Voilà
» le sujet de cette histoire. Maintenant si
» l'on veut considérer la façon dont elle est
» écrite, on verra qu'il n'y a rien de plus
» exact, de plus agréable, ni de plus fidèle.
» L'exactitude est si grande, que l'auteur
» descend jusqu'aux moindres particula-
» rités ; de sorte qu'on ne pense pas lire une
» histoire, mais faire un voyage, où l'on
» compte tous les gîtes et toutes les hôtelle-
» ries ; ce qui a fait dire à un grand conqué-
» rant, Gustave-Adolphe, roi de Suède,
» qu'il ne connoissoit que Xénophon d'his-
» torien. Pour l'agrément, il est répandu
» par-tout ; mais il paroît principalement
» en ce point, qu'il récite les choses ordi-
» naires d'une façon qui ne l'est pas, et mé-
» nage si bien l'esprit du lecteur, qu'il ne

» s'ennuie point dans le récit des petites » choses, et trouve sa satisfaction dans les » grandes. Quant à la vérité, on la voit » reluire dans toutes les pages; et je puis » dire qu'il n'y a point d'histoire plus véri- » table dans toute l'antiquité, quoiqu'il y » en ait peu de plus anciennes; car quel » historien nous reste-t-il avant Xénophon, » à qui l'on puisse ajouter foi, que Thucy- » dides? D'ailleurs, il ne parle ici que des » choses qu'il a faites, et dont il a été » témoin oculaire : toutes ses paroles et » ses actions ne sont qu'une exhortation » perpétuelle à l'honneur et à la vertu; et » c'est un chrétien qui a été cinq cents ans » avant le christianisme, religieux jusqu'au » scrupule, et qui refuse le commande- » ment général, parce que les sacrifices y » sont contraires. Je passerois plus outre » dans ses louanges, s'il y avoit de plus » beaux panégyriques des grands hommes, » que leurs actions : mais il a fait lui-même » son éloge dans ce livre; car ce n'est pas » tant la retraite des dix-mille que la sienne, » non-seulement parce qu'il a toujours com- » mandé l'arrière-garde, qui est la place la » plus honorable dans une retraite, mais

» parce qu'il a été la cause principale du
» salut de toute l'armée : car ce fut lui qui
» releva le courage et les espérances des
» soldats et des officiers, dans la consterna-
» tion où ils se trouvoient après le meurtre
» des généraux : action la plus mémorable
» qui se lise dans cette histoire, puisqu'il
» ne s'y trouve point d'exploit militaire
» bien illustre, et que sa plus grande gloire
» consiste dans cette résolution. Il n'est
» donc pas seulement l'auteur, il est le
» héros de cet ouvrage, qu'on peut nom-
» mer à bon droit le *roman véritable*, tant
» pour la beauté que pour la fidélité de ses
» avantures, et qui a cela de commun avec
» les autres, que le principal personnage
» n'y est heureux qu'au dernier feuillet ».

On voit que ce traducteur écrit avec chaleur, et son style est en général correct. Mais sa version n'est pas aussi fidèle qu'élégante. Elle fourmille de fautes graves, et telles qu'un lecteur qui n'a les yeux que sur le français, peut les reconnoître. Homme de robe, et simple littérateur, il manquoit des connoissances militaires, nécessaires pour bien comprendre l'original. Il n'est pas seulement tombé dans des erreurs invo-

lontaires ; il s'est permis des licences qui défigurent le texte. Cependant il avoit du goût ; la langue grecque ne lui étoit point étrangère. Il est des passages amphibologiques ; il en est d'obscurs, où il a mieux pénétré le sens de l'auteur, que les interprètes latins, dont la version est littérale. Il méritoit du succès, et il en a eu jusqu'à ce que de nouveaux traducteurs l'ayent surpassé.

L'édition grecque et latine de Xénophon par Wells, qui adopta la version de Lewenklaü, et y joignit des variantes, parut en 1703, en cinq volumes *in 8°*. Elle fut bientôt surpassée par celle de Hutchinson qui en fit paroître les parties séparément. La *Retraite des dix-mille* fut publiée par cet excellent éditeur à Oxford *in 4°*. en 1735, pour la première fois, et en 1745 pour la seconde. Mais l'une n'est que la copie de l'autre. Cet éditeur a eu des secours, et entr'autres la collation d'un manuscrit de la bibliotheque du collège d'Eaton. Mais au lieu de profiter de ses richesses il a relégué, dans les notes les bonnes leçons de ce manuscrit, sans les admettre dans le texte. Que sert-il donc de collationner des manus-

Editions de Wells et de Hutchinson

crits qu'on a souvent bien de la peine à lire, si on laisse subsister les leçons vicieuses qui n'ont été admises que par l'impéritie des premiers éditeurs, ou parce qu'ils n'avoient pas de bonnes copies sous les yeux ? Une collation exacte des manusctits est beaucoup plus utile qu'on ne pense communément, puisque les fautes grossières que l'on y trouve, mènent quelquefois à la vraie leçon. Le savant Larcher en cite un exemple frappant, pris dans le premier livre de la *retraite des dix-mille*, et c'est à lui que je dois cette observation.

Edition de Leipsick

En 1763, Charles-Auguste Thieme fit réimprimer à Leipsick en 4 volumes *in* 8°, l'édition d'Edouard Wells, avec une préface de Jean-Auguste Ernesti.

Jugement de l'abbé Arnaud sur la retraite des dix-mille.

C'est alors que l'abbé Arnaud publia dans le *journal étranger* ses excellentes observations sur le caractère de Xénophon. Je l'ai déjà cité pour la *Cyropédie*, et il mérite encore d'être cité ici.

» On a mis en question si Xénophon étoit » l'auteur de la *retraite des dix-mille*, plu» tôt qu'un certain Témistogènes, à qui » Xénophon lui-même attribue cet ouvrage » en quoi il a été suivi par Suidas. On trouve

» en effet dans les premiers livres quelques » passages qui semblent prouver que l'his- » torien de cette expédition mémorable, » n'en avoit pas été témoin oculaire, et » l'avoit décrite sur ce qu'il en avoit pu » apprendre.

» Mais pour peu qu'on lise avec attention » tout cet ouvrage, on remarquera aisément » que Xénophon seul a pu en être l'auteur, et » qu'il a même oublié en cent endroits qu'il » s'étoit proposé de le donner sous un autre » nom. La modestie avec laquelle il parle » de lui-même, et les détails dans lesquels » il entre cependant sur sa conduite, sur » ses desseins, sur ses plus secrètes pensées, » l'art avec lequel il expose tous les faits » qui lui font le plus d'honneur, sans paroî- » tre en avoir le dessein, enfin son atten- » tion continuelle à mettre sa conduite dans » le plus grand et le plus beau jour, et les » graces de son style enchanteur et inimi- » table, font nécessairement tomber le » masque sous lequel Xénophon a voulu » se cacher.

» Il y a plus encore : c'est qu'on peut » assûrer que Xénophon n'a écrit les sept » livres de l'expédition de Cyrus-le-jeune,

» qu'après avoir composé l'histoire du
» grand Cyrus ; la preuve en est qu'au
» chapitre 9 du premier livre, il parle de
» l'éducation que les Perses recevoient à
» la porte du roi, d'une manière qui seroit
» inintelligible, si on n'en trouvoit pas
» l'explication dans le dernier livre de la
» *Cyropédie*. Mais dans l'un et l'autre ou-
» vrage, il paroît faire grand cas de cette
» éducation, qui pourtant n'étoit qu'une
» imitation imparfaite de celle des anciens
» Perses. Elles avoient toutes les deux de
» grands avantages auxquels il ne paroît
» pas que l'on ait même pensé dans aucun
» des gouvernemens modernes ; tant on a
» négligé cette partie importante de l'admi-
» nistration. Les jeunes gens vivoient, dès
» leurs premières années, avec ceux qu'ils
» devoient remplacer un jour ; ils les
» voyoient dans l'exercice de leurs fonc-
» tions, et ne les voyoient, pour ainsi dire,
» qu'au pied du trône, autour duquel régnoit
» la plus grande décence ; et d'où partoient
» tout-à-la-fois et les châtimens que méri-
» toient les crimes ou les fautes, et les
» récompences dues aux belles actions.
» C'est ainsi, dit Xénophon, que dès leur

» première jeunesse, ils apprenoient à » commander et à obéir. Ils se familiari- » soient encore avec les principes d'équité » qui ont besoin d'être développés en nous » par le spectacle des jugemens, des récom- » penses, des punitions, des succès et des » revers, qui le plus souvent sont le prix » ou la peine de la bonne ou de la mauvaise » conduite.

» A cet avantage d'une expérience pré- » maturée et d'un enseignement pratique, » se joignoit l'avantage encore plus grand » de rapprocher les deux âges extrêmes de » la vie humaine. Il semble que la nature » ait pourvu elle-même à l'éducation de la » jeunesse, en donnant aux vieillards deux » penchans dont l'un les rend malheureux, » et l'autre, impatiens et incommodes. Le » premier est celui qu'ils ont pour les jeunes » gens, auxquels ils s'attachent avec une » facilité singulière, quoiqu'ils en soient » souvent rebutés; l'autre est leur loqua- » cité, qu'on regarde comme un défaut, » mais qui seroit de la plus grande utilité, » si l'on savoit en profiter. Elle rendroit » propre aux jeunes gens l'expérience des » vieillards; elle produiroit une tradition

» de faits, de maximes, de mœurs, qui
» donneroit de la consistance au caractère
» national ; elle affermiroit même les gou-
» vernemens, et épargneroit à une nation
» la plus grande partie des fautes et des
» vices par lesquels chaque génération doit
» apprendre à son tour à se corriger ; ce
» qu'elle apprend toujours trop tard.

» L'éducation moderne exclut tous ces
» avantages, en séparant les jeunes gens
» des vieillards, lorsqu'il faudroit que ceux-
» là s'accoutumassent à respecter ceux-ci,
» et acquissent à leur égard une docilité,
» dont ils tireroient de grands avantages
» quand le tems viendroit pour eux de rem-
» plir les devoirs de la société.

» Ce qu'étoit la porte du roi pour la
» grande noblesse de Perse, la porte du
» satrape l'étoit dans chaque Satrapie, pour
» les Perses qui y avoient leur domicile ;
» et malgré la corruption qui s'étoit glissée
» dans toutes les parties du gouvernement,
» Xénophon remarque encore au tems de
» Cyrus-le-jeune, des effets surprenans de
» l'éducation nationale des Perses ; mais
» elle n'influoit presque plus sur la consti-
» tion militaire, qui dès-lors étoit très-

» mauvaise dans ce vaste empire, par une » raison très-simple, qui mérite d'être examinée.

» Chaque seigneur perse devoit fournir » un certain nombre de soldats à proportion de l'étendue du district où il commandoit, et ces soldats devoient être des » hommes libres, élevés comme tels. Mais » pour gagner la solde qui passoit par leurs » mains, les grands enrôloient leurs valets » de toute espèce, les cuisiniers, les parfumeurs, les boulangers, les baigneurs » et autres gens semblables, qui n'avoient » que le nom de soldats : troupe vile et méprisable, qu'on ne conduisoit à l'ennemi » que le fouet ou le bâton à la main. C'étoit » au bruit de ces intrumens, et sous ces » dignes auspices, quel'armée d'un Satrape » alloit au combat.

» Aussi vit-on tous les barbares que » Cyrus avoit rassemblés pour combattre » son frère, prendre la fuite et se cacher à » la vue des dix mille Grecs soudoyés qui » campoient avec eux, parce que ceux-ci, » après avoir manœuvré devant Cyrus, » firent un mouvement rapide pour rentrer » dans leur quartier.

» Ce que nous venons de dire explique
» comment Cyrus avec douze mille huit
» cents Grecs et cent mille barbares, crut
» parvenir à détrôner son frère qui, quoi-
» que surpris, et n'ayant pu rassembler
» toutes ses troupes, lui opposa cependant
» une armée de neuf cents mille hommes.
» Cyrus comptoit uniquement sur les Grecs,
» et ne parut mener ces barbares avec lui,
» que pour épargner aux Grecs les fatigues
» de la campagne, empêcher qu'ils ne
» fussent effrayés de leur solitude, et en
» imposer aux peuples. Sa confiance dans
» un corps aussi peu nombreux ne l'auroit
» pas trompé, s'il eût survécu à sa victoire;
» car elle se déclara pour les Grecs. En sup-
» posant qu'Alexandre connût l'histoire de
» cette expédition, la hardiesse qu'il eut
» d'attaquer l'empire du grand roi à la tête
» de trente mille hommes, n'a plus rien qui
» doive nous surprendre. Cyrus avoit eu
» besoin d'un courage beaucoup plus
» grand.

» Mais quels étoient ces treize-mille grecs
» sur qui Cyrus fonda l'espérance de détrô-
» ner Artaxercès? *La plupart n'étoient pas*
» *venus trouver Cyrus par aucun besoin qu'il*

» *eussent de servir pour gagner leur vie,*
» *mais attirés par la réputation de vertu*
» *que ce prince s'étoit acquise; les uns*
» *s'étoient rangés sous ses drapeaux et lui*
» *avoient amené ceux de leurs concitoyens*
» *qui avoient dissipé leur patrimoine; d'au-*
» *tres enfin avoient quittés leurs enfans*
» *dans l'espérance de s'enrichir avec Cyrus*
» *et de revenir ensuite chez eux avec ce*
» *qu'ils auroient amassés.* Tous avoient
» une patrie, une famille, un état au-
» quel ils n'avoient eu garde de renoncer;
» et c'est la raison, dit Xénophon, pour
» laquelle il ne put les déterminer à faire
» une conquête facile en Asie, et à y fon-
» der une colonie qui eût été la plus
» puissante, et bientôt la plus riche de
» tout le Pont.

» C'est une réflexion que l'on ne fait pas
» assez communément, lorsqu'on parle des
» Grecs, et que de leur histoire on tire des
» argumens en faveur de la liberté ». On observera ici que c'est l'abbé Arnaud qui parle, et qu'il imprimoit avec approbation et privilège du roi.

» Ces Grecs qui firent de si grandes choses
» étoient sans doute des peuples libres. Mais

» cette liberté n'étoit pas celle de la vile » populace, des artisans, par exemple, » et des manouvriers ». L'abbé Arnaud se trompe, puisque tout Athénien étoit obligé d'être inscrit dans quelque classe d'artisans, et d'en apprendre le métier. » Ce que sont parmi nous les dernières » classes du peuple, c'étoient en Grèce des » esclaves, ou de simples habitans. Un » citoyen, au milieu de cette foule de serfs » et d'artisans, étoit un homme distingué, » qui avoit une supériorité marquée sur un » grand nombre d'hommes, et qui devoit » être bien pauvre, s'il n'avoit pas lui- » même des esclaves. Il savoit ce que c'étoit » que la liberté, et il le savoit par compa- » raison ; c'étoit encore ainsi que son ame » s'élevoit, se fortifioit, s'ennoblissoit. Un » simple soldat étoit un homme à qui l'on » devoit des égards, que son général n'eût » osé frapper, qui pouvoit dévenir son » juge. Si l'on conçoit de quelle ressource » étoit pour l'éducation, la haute idée » qu'on donnoit à un citoyen, de son état, » on n'aura garde sans doute de comparer » les peuples Grecs à ce qui est peuple chez » nous, et les citoyens de Sparte ou d'A-

» thènes à nos bourgeois ; mais en-même-
» tems on ne sera plus surpris de tout ce
» que firent les Miltiades, les Cimon, les
» Xénophon, à la tête de ces hommes
» d'élite qui avoient reçu une éducation
» vraiment nationale, dont le corps avoit
» été endurci par toutes sortes d'exercices,
» qui ne faisoient la guerre qu'après l'avoir
» apprise, dont l'esprit s'étoit développé
» par l'habitude de juger, de choisir, de
» réprouver, et dont l'ame s'étoit élevée aux
» sentimens d'où naît le courage, à l'aide
» de cette supériorité que leur naissance
» leur donnoit sur un grand nombre
» d'hommes.

» Ces remarques font disparoître la témé-
» rité de l'entreprise de Cyrus et le prodige de
» la retraite de ces dix mille Grecs que
» Xénophon et ses collègues ramenèrent
» dans la Grèce à travers un pays immense,
» malgré les plus grands obstacles, et après
» avoir remporté autant de victoires qu'ils
» rencontrèrent d'ennemis sur leur route.

» Il fallut sans doute beaucoup d'habi-
» leté dans les chefs, d'union entr'eux,
» de docilité dans les soldats, pour exé-
» cuter une retraite si extraordinaire ;

» mais la nécessité leur donna presque » toutes ces vertus, qui les abandonnèrent » aussi presque toutes avec elles. Ce qu'il y » a de plus remarquable; c'est que dix » mille hommes se soient fait une nécessité » de retourner dans leur patrie, ou de » mourir libres, lorsque la plûpart d'entre-» eux pouvoient espérer la vie, et même » des établissemens avantageux, du plus » grand monarque qui fût alors. Mais Xé-» nophon nous a encore expliqué ce pro-» dige. C'étoient tous des citoyens qui » avoient une patrie, et qui ne pouvoient » y renoncer. Dès que leurs affaires furent » moins désespérées, ils se retrouvèrent » aussi jaloux de leur liberté civile, aussi » prompts à soupçonner et à accuser leurs » chefs, et ceux-ci, aussi jaloux du com-» mandement et aussi divisés, que l'étoient » alors tous les peuples de la Grèce, sous » la dure et cruelle domination des Spar-» tiates. C'est à cette époque sur-tout que » commencent à se déployer les talens du » disciple de Socrates.

» La conduite et les discours de Xénophon » sous cette époque, méritent sur-tout d'être » étudiés par ceux que leur état appelle à manier

» manier les esprits de la multitude, ou de » toute assemblée quelconque ; car toute » compagnie, pour peu qu'elle soit nom- » breuse, et quels qu'en soient les mem- » bres, a les passions de la multitude.

» Il n'est pas besoin de recommander » aux militaires la lecture de cet ouvrage, » où ils trouveront plus que des manœu- » vres ; mais il est peut-être besoin de la » conseiller à ceux qui, sans être magis- » trats ni guerriers, sont obligés de traiter » avec les hommes, de manier les » grandes affaires, et de calculer la valeur » des nations.

Commentaires de le Cointe sur la retraite des dix-mille.

Ces observations savantes sont citées par le Cointe dans son édition de la version donnée par d'Ablancourt. L'éditeur y joignit de longs commentaires qui en firent deux assez gros volumes *in*-12, publiés à Paris, en 1766. L'objet qu'il y annonce, est de faire un traité de la guerre à l'usage des jeunes officiers. Mais cet officier, dont le zèle et les talens sont estimables, mérite d'être plaint, dit avec raison la Luzerne dans la préface de sa traduction, dont je parlerai bientôt. Il n'entendoit point le texte. Il ne pouvoit savoir, en écrivant ses

réflexions sur les détails militaires, que ces détails étoient précisément la portion la plus infidèle de la traduction qu'il commentoit.

Edition d'Ernesti.

En 1769, parut l'édition d'Ernesti, de toutes les œuvres de Xénophon, imprimée à Leipsick, en quatre volumes. Elle se vend aujourdhui à Paris 66 livres brochée. L'édition grecque de Hutchinson fut imprimée à Oxford, en 1772, pour la retraite des dix mille seulement; elle est incorrecte. Cette même édition reparut à Cantorbery, en grec et en latin, en 1777, *in*-8°.

Jugemens des abbés de Condillac et Millot sur la retraite des dix-mille.

L'abbé de Condillac dit peu de choses sur cette histoire; mais il mérite d'être opposé à l'abbé Millot. Suivant ce dernier, l'histoire de Xénophon paroît suspecte à quelques égards. Ce guerrier exagère trop les qualités de Cyrus le jeune qui n'étoit qu'un ambitieux, et peut-être même trouvera-t-on qu'il vante trop les Grecs, compagnons de son expédition.

Xénophon s'y borne cependant à raconter les faits avec simplicité et sans ornement. « Ce fut après que les dix tyrans » d'Athènes eurent été égorgés, dit Con» dillac, qu'éclata la revolte de Cyrus. Ce

» prince perdit la vie dans la bataille qu'il » livra à son frère, l'an 401 avant notre » ére, et dix mille Grecs, qui avoient été » vaincus à l'aîle droite, firent une retraite » aussi hardie dans le projet, qu'étonnante » dans l'exécution.

Versions françaises de la retraite des dix-mille.

Mais rien ne pouvoit mieux faire connoître le mérite de Xénophon, comme général et comme historien, qu'une bonne traduction de son ouvrage. C'est cet objet qui a été doublement rempli, en France, par la Luzerne et Larcher. Le premier donna sa première édition en 1777, et le second en 1778, toutes deux en deux volumes *in*-12.

Préface de Larcher.

» Il parut il y a quelques mois, dit Larcher dans un avertissement qui précède » la sienne, une nouvelle traduction de » l'expédition de Cyrus. Si j'eusse été instruit » du projet de l'auteur, je n'aurois point » travaillé sur le même sujet. J'ai parcouru » cette traduction en quelques endroits : » elle m'a paru bien écrite, et son auteur » doit être distingué de la tourbe des tra- » ducteurs. C'est un homme judicieux et » instruit ... Cet écrivain, qui paroît être » un militaire des plus distingués, a eu

» principalement en vue d'éclaircir la tactique des anciens, et d'en tirer des lumières par rapport à la nôtre. Pour moi, je me suis appliqué à expliquer les passages difficiles, et ce qui concerne les mœurs et les usages des anciens, et je n'ai eu d'autre but que de faciliter la lecture de cet auteur aux personnes qui voudroient apprendre la langue grecque, et de présenter aux gens du monde un ouvrage intéressant.

Préface des réflexions de la Luzerne.

Le rival de ce savant traducteur n'a pas rendu moins de justice à son émule, dans les *réflexions* qu'il a placées à la fin de sa seconde édition, publiée en 1778. » J'ignorois, dit-il, lorsque je l'ai fait imprimer, que M. Larcher travaillât aussi sur le sujet que j'avois antérieurement choisi. Il vient de paroître, depuis deux mois, une nouvelle traduction du même ouvrage de Xénophon, faite par lui. La fidélité de cet interprête, et la connoissance parfaite qu'il a de la langue grecque, m'auroient engagé à retrancher beaucoup de mes notes, qui servent uniquement à indiquer le sens littéral du texte, et qui ne peuvent être à l'usage

» que des français qui s'adonnent à l'étude » des langues anciennes. J'aurois été guidé » d'ailleurs par ses lumières ; j'aurois pu » profiter des recherches qu'il a faites dans » plusieurs manuscrits, et des conjectures » doctes et ingénieuses qu'il a formées lui-» même pour rétablir les passages altérés de » l'original ». Après ces éloges mérités, leur auteur entre dans une discussion très-bien raisonnée, et fort polie, sur les différences qui se trouvent dans plusieurs passages importans des deux traductions. Afin que le lecteur puisse mieux juger du style de toutes deux, je rapporterai ici un passage de la fin du troisième livre, tel que le donnent les deux traducteurs, et je ferai à ce sujet quelques observations.

Fragment de la version de la Luzerne.

La Luzerne. Les ennemis qui étoient sur une hauteur, dès qu'il s'apperçurent qu'on vouloit gagner le sommet de la montagne, y coururent à l'envi pour prévenir les Grecs (1). Il s'éleva alors de grands cris, et de l'armée grecque qui exhortoit ses troupes, et de celle de Tissaphernes qui tâchoit d'animer les barbares (2). Xénophon courant à cheval sur le flanc de son détachement, excitoit le soldat par ses discours(3).

» C'est maintenant, mes amis, vous devez » le croire, c'est maintenant que vous » combattez pour revoir la Grèce, vos en» fans et vos femmes (4). Essuyez quelques » momens de fatigue. Le reste de votre » route, vous n'aurez plus de combats à » livrer (5) ». Sotéridas de Sicyon lui dit : « Vous en parlez à votre aise, Xéno» phon, notre situation ne se ressemble » pas (6). Un cheval vous porte, et moi je » porte un boucli r, et j'en suis très-fa» tigué (7) ». A ces mots Xénophon se jeta à bas de son cheval, poussa cet homme hors du rang, et lui ayant arraché le bouclier, il montoit le plus vîte qu'il lui étoit possible (8). Ce général se trouvoit avoir de plus sa cuirasse de cavalier, en sorte que le poids de ses armes l'écrasoit en marchant (9) Il exhortoit cependant toujours la tête d'avancer ; et la queue, qui avoit peine à suivre, de rejoindre (10). Les soldats frappent Sotéridas, lui jettent des pierres, lui disent des injures, jusqu'à ce qu'ils l'obligent de reprendre son bouclier et son rang (11). Xénophon remonta sur son cheval, et s'en servit tant que le chemin fut praticable (12). Mais quand il cessa

de l'être, ce général quitta sa monture, courut à pied avec les troupes, et les Grecs se trouvèrent arrivés au sommet de la montagne avant les ennemis (13).

Larcher. Aussitôt que les ennemis, qui étoient sur la hauteur, le virent (un détachement des Grecs) aller du côté du sommet, ils y coururent aussi à l'envi l'un de l'autre pour prévenir les Grecs (1). L'armée grecque jettoit de grands cris pour encourager les leurs, et celle de Tissapherne en faisoit autant de son côté et dans la même vue (2). Xénophon à cheval, sur le flanc de ses troupes, les animoit de la voix (3). « Soldats, leur disoit-il, » songez que ce combat va décider de votre » retour en Grèce, qu'il s'agit de revoir vos » enfans et vos femmes (4). Encore un » peu de fatigue et nous marcherons dans » la suite sans aucune opposition (5). » Les choses ne sont point égales, lui dit » Sotéridas de Sicyone; (6) vous êtes à » cheval, et mon bouclier me fatigue beau- » coup » (7). Xénophon saute aussitôt en bas de son cheval, et le pousse hors du rang; et lui arrachant son bouclier, se met à marcher le plus vîte qu'il put (8).

Fragment de la version de Larcher.

S 4

Sa cuirasse, propre à la cavalerie, l'incommodoit beaucoup (9). Cependant il exhortoit la tête d'avancer; la queue, qui suivoit avec peine, de le joindre (10). Les soldats maltraitèrent Sotéridas de paroles, et l'obligèrent, à force de coups, à descendre et à reprendre son bouclier (11). Xénophon remonta sur-le-champ à cheval, et s'en servit tant que le chemin fut praticable (12). Mais quand il cessa de l'être, il le quitta, marcha en hâte à pied, et l'on parvint enfin sur le sommet de la montagne avant les ennemis (12).

Examen de ces deux fragmens.

Je serai peut-être minutieux dans l'examen que je vais entreprendre. Mais je prouverai deux choses qu'il est important de persuader au lecteur : la première, c'est que le texte de Xénophon est tellement parfait, que le traducteur qui a le mieux écrit, est celui qui l'a suivi le plus fidèlement ; la seconde, c'est qu'il est possible de profiter de leur travail pour les surpasser : telle est l'entreprise du nouveau traducteur, dont la version sera publiée en même tems que cette histoire, le savant professeur Gail. Je me servirai des numéros que j'ai placés à la fin de chaque phrase pour la

désigner. Ils se correspondent dans les deux traductions.

(1) Cette phrase est mieux traduite par Larcher. *La hauteur* vaut mieux *qu'une hauteur*, parce que cette dernière expression annonce une hauteur en général, au-lieu que la première se rapporte à *la hauteur* dont Xénophon vient de parler, comme du lieu où étoit placé en ce moment l'armée de Tissaphernes.

(2) Ni l'un ni l'autre traducteur ne m'a paru sentir ici la beauté de l'original, où Xénophon peint la nature des deux armées. D'un côté ce sont les Grecs qui s'exhortent à montrer leur courage ; de l'autre ce sont les officiers placés auprès de Tissaphernes qui animent leurs soldats. Cette différence, très-frappante dans le texte, méritoit d'être exprimée dans la version.

(3) Ici la Luzerne l'emporte. Il est clair que Xénophon *excitoit le soldat par ses discours*, au-lieu *d'animer ses troupes de la voix*, comme le dit Larcher, qui oublie la constitution grecque en disant que Xénophon avoit *ses troupes*.

(4) La Luzerne paraphrase, et Larcher est plus exact. Mais ce dernier dit *soldat*

au-lieu *d'hommes* qui se trouve dans le texte, et que l'on peut traduire aujourdhui par *citoyens*. La Luzerne a mieux saisi l'esprit de l'original que Larcher, en écrivant *mes amis*.

(5) La traduction de la Luzerne est plus littérale.

(6) Larcher a préféré avec raison de ne rien ajouter au texte. La Luzerne convient dans une note d'avoir ajouté *vous en parlez à votre aise*, expression trop familière pour le style historique, et qui me paroît inutile. Il est peut-être plus exact en écrivant *Sicyon* comme le fesoient les Grecs, au-lieu dedire *Sicyone* comme Larcher, qui cependant n'a fait en cela que se conformer à un usage reçu presque généralement.

(7) Il y a ici dans le texte une opposition que Larcher ne fait point sentir, et que la Luzerne a changée en antithèse. J'aimerai mieux dire : *ton cheval te porte, et le poids de mon bouclier me fatigue beaucoup*.

(8) Le sens est plus clair dans la version de la Luzerne. Celle de Larcher est amphibologique, puisque grammaticalement *le* se rapporte au cheval et non au fantassin,

et sa phrase est mal construite, puisqu'il falloit dire *se met à marcher le plus vîte qu'il peut, ou se mit à marcher le plus vîte qu'il put.* Cette faute est sans doute une faute d'impression.

(9). J'ignore si c'est pour avoir entendu le grec autrement que les interprètes latins, que le savant Larcher a omis ici le sens d'un mot qui commence cette phrase dans le texte, et qui signifie *par hasard.* Il en résulte cependant une circonstance qui mérite peut-être de n'être point omise; c'est que Xénophon n'étoit revêtu d'une cuirasse de cavalier ce jour-là, que contre son ordinaire, parce que son véritable habillement étoit celui d'un fantassin. A la vérité, cette interprétation peut difficilement s'accorder avec le reste de l'ouvrage, qui paroît supposer que Xénophon étoit cavalier par goût et par état. La Luzerne exprime, quoiqu'indirectement, le sens du mot dont je viens de parler, puisqu'il dit que Xénophon *se trouvoit* avoir sa cuirasse de cavalier.

(10) Les deux traducteurs ont rendu exactement le texte dans cette phrase. Mais l'édition de Leunclavius, 1596, à

Francfort, étant une des meilleures, il n'est pas inutile d'observer, que l'on y trouvera ici le mot *sequiùs*, au-lieu de *segniùs*, que devoit certainement avoir écrit Lewenclaü en cet endroit.

(11) Larcher convient, dans une note, que le texte renferme deux verbes, dont un seul est rendu dans sa version. La Luzerne a mieux fait, en les traduisant tous deux.

(12) Larcher ajoute *sur le champ*, qui n'est pas dans le texte, la Luzerne traduit littéralement.

(13) La phrase de Larcher est amphibologique, celle de la Luzerne est plus claire. Il me semble, au reste, que tous deux auroient pu couper cette phrase avec la précédente, comme l'original, et que le sens en auroit été plus fidèlement rendu. C'est ainsi que je traduirois : « Xénophon re» monta sur son cheval, il s'en servoit » lorsque le chemin étoit praticable, et le » quittoit pour courir à pied, si les diffi» cultés de la route l'y contraignoient. Par » ce moyen, les grecs parvinrent au som» met de la montagne avant les ennemis.

Commentateurs de Xénophon.

Je terminerai cet article en observant

que Larcher, dans sa préface, convient d'avoir fait usage des explications de Pierson, Valkenaer et Toup, dont la sagacité et les connoissances ne sont ignorées que de ceux qui sont absolument étrangers à cette partie de la littérature. Hemsterhuys a aussi publié des éditions de plusieurs ouvrages de Xénophon, avec des commentaires estimés des savans.

Avantages d'un nouveau traducteur.

Ces divers secours nous mettent en droit d'attendre une traduction parfaite, et la liberté qu'aura le nouveau traducteur de tutoyer comme les Grecs, donnera plus de piquant et plus de vérité à sa version. Il fera sans doute usage des observations de la Luzerne sur la traduction de Larcher. Elles sont placées à la fin de sa seconde édition, et méritent d'être citées comme un modèle, pour l'honnêteté et la délicatesse de la critique qu'elles contiennent.

3. *Histoire grecque.*

Histoire grecque.

Le troisième ouvrage de Xénophon est l'histoire grecque, en sept livres; elle commence où Thucidides finit la sienne. Ce fut Xénophon qui publia cette dernière, qui étoit restée cachée, et qu'il auroit pu supprimer.

Eloge des histoires de Xénophon, par Plutarque.

Plutarque parle ainsi des histoires grecques dans son traité *que l'on ne sauroit vivre joyeusement sans la doctrine d'Epicure*, dans la traduction du naïf Amyot : » Quand une narration qui ne contient rien » de triste, ni de nuisible, ains toutes » avantures et actions grandes et honorables, est couchée en un beau langage, » avec sa grace, nerfs, et force d'éloquence, comme sont les histoires d'Hérodote, de Xénophon en ses annales de » la Grèce et de la Perse ..., il y a beaucoup » de plaisir et de contentement, et jamais » repentance, ni déplaisir s'en ensuit après. » Qui est celui qui prendroit plus de plaisir » à coucher avec une belle femme, qu'à » passer la nuit à lire ce que Xénophon a » écrit de Panthéa ?

Ce que Plutarque dit ici paroîtra exagéré à bien des gens, et ridicule à bien d'autres. Cependant, observe le nouveau traducteur de Plutarque, il n'est peut-être personne qui n'ait éprouvé plus d'une fois, qu'une forte application à des objets intéressans pour l'esprit, suspendoit les besoins les plus pressans et les plus importuns. Hérodote raconte, l. 1, c. 94, que dans un tems

de famine, les Lydiens, pour ménager leurs vivres, passoient sans manger de deux jours l'un, qu'ils employoient en jeux et en exercices, pour tromper leur faim. L'auteur de *l'Emile* a cité cet exemple, comme un moyen dont on pourroit user avec les enfans, en l'adaptant à leur âge, pour les accoutumer à maîtriser les besoins les plus impérieux.

Continuation de l'histoire grecque.

Alde-Manuce, qui publia le premier Xénophon, en grec, par la voie de l'impression, imprima aussi en 1503, à Venise, dans la même langue, *in-folio*, une suite de son histoire grecque ; c'est *l'histoire de ce qui a suivi la bataille de Mantinée*, par Georges Gémiste, philosophe platonicien, avec des éclaircissemens sur Thucidides et Xénophon, tirés principalement de Diodore de Sicile et de Plutarque. Il se trouve à la bibliotheque nationale un exemplaire de cet ouvrage, publié avec des notes, par Henri Etienne, en 1561, et les marges en sont ornées des nòtes manuscrites de Louis Servin.

Version latine de l'histoire grecque.

Bilibalde-Pirckeimer, conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, mort en 1530, traduisit le premier, en latin,

l'histoire grecque de Xénophon. Sa version fut imprimée dans l'édition de Bâle, 1545, par les soins de Thomas Gechauff, qui ne s'y fait connoître que sous le nom de Vénatorius, et qui fait un grand éloge de Pirkeimer et de son travail.

Chronologie de Xénophon.

David Chytræus, ministre luthérien, mort en 1600, a fait une chronologie latine de l'histoire d'Hérodote, de Thucydides et de Xénophon, imprimée à Helmstad en 1585, *in*-4°, et devenue très-rare.

Chronologie et version de Lewenklau

Lewenklaü, connu sous le nom de Leunclavius, l'a corrigée pour ce qui regarde Xénophon, et a inséré une autre chronologie à la suite de sa version latine, où il cite quelquefois Pirkeimer dans ses notes, et qui parut, pour la troisième fois avec le texte, à Francfort, en 1596, avec des notes de lui et d'Æmilius Portus.

Version française de Simon Goulart.

J'ai déjà dit que Simon Goulart a traduit cette histoire en français, sous le nom de Pyrame-de-Candole. La vétusté du style rebuteroit aujourdhui les lecteurs, et malgré la fidélité de cette antique version, elle reste dans l'oubli.

Jugement de la Mothe le-Vayer sur les histoires de Xénophon.

» Ce n'est pas de l'histoire seule, dit » Lamothe-le-Vayer, que Xénophon tient « la

» la gloire dont il est en possession depuis » tant de siècles. La philosophie et les » armes y ont contribué à l'envi. Je pense » que ces trois parties nous peuvent per- » mettre de lui donner le nom de Trimé- » giste, aussi bien qu'à cet Hermès » d'Égypte, puisqu'il est universellement » reconnu pour très-grand philosophe, » très-grand capitaine, et très-grand his- » torien. Il a communes avec César les deux » dernières qualités; et ceux-là ne se » trompent pas, qui trouvent dans leur » style une troisième ressemblance; la » pureté, l'élégance, et la douceur étant » naturelles à l'un comme à l'autre. Ils ont » tous deux une agréable façon de s'expri- » mer sans art et sans affectation, quoi- » que nulle sorte d'art ni d'affectation ne » la puisse égaler. Mais le surnom d'abeille » et de muse athénienne, dont tous les » anciens ont honoré Xénophon, n'est » pas seulement un témoignage de la » beauté de son langage, et de cette dou- » ceur de miel qu'il semble que les graces y » ayent voulu répandre de leurs propres » mains; mais pour en parler comme Quin- » tilien, c'est encore une marque particu-

» lière de son dialecte attique, où il a
» été si excellent, que Diogènes-Laerce
» écrivant sa vie, ne rend point d'autre
» raison de la mauvaise intelligence qui
» étoit entre Platon et lui, que celle de la
» jalousie qui se mit entr'eux là-dessus. Si
» est-ce que Marcellin attribue à Thucy-
» dides, dans son éloge, le genre sublime
» d'oraison, il ne laisse que le plus bas à
» Xénophon, plaçant Hérodote entr'eux
» deux: et lorsque Denys-d'Halicarnasse
» remarque comme Xénophon a souvent
» imité Hérodote, il ajoute que le premier
» est toujours demeuré de beaucoup infé-
» rieur à l'autre.

» Quoi qu'il en soit, c'est une chose fort
» considérable, que Xénophon ait été le
» premier des philosophes qui se soit
» appliqué à composer une histoire. La
» sienne, pour ce qui concerne les affaires
» des Grecs, est de 48 années, et com-
» mence où Thucydides avoit fini: fesant
» voir d'abord Alcibiades de retour parmi
» les siens, que Thucydides avoit laissé
» dans son dernier livre méditant cette
» retraite. Or ce n'est pas une petite gloire
» à Xénophon, ni une probité ordinaire,

» d'avoir franchement donné au public » l'ouvrage de Thucydides, qu'on tombe » d'accord qu'il pouvoit supprimer, ou » même de se l'approprier, s'il eût voulu » être *plagiaire*, puisque nous n'avons » point d'autre mot pour exprimer ce vice » infâme, et s'attribuer les travaux d'au- » trui, comme beaucoup d'autres ont fait » et font tous les jours.

» Toutes ces compositions de Xénophon, » dont nous venons de parler, sont telles, » qu'avec ce qu'elles peuvent servir de règles » aux premiers hommes d'état dans toute » l'étendue de la politique, selon le beau » jugement qu'en fait Dion-Chrysostome » (*oratio* 38), elles sont encore capables » de former les grands capitaines, et de » donner au monde des généraux d'armée. » Nous en avons deux notables exemples » parmi les Romains : car n'ont-ils pas » avoué eux-mêmes que leur Scipion sur- » nommé l'Africain, avoit presque toujours » entre ses mains les œuvres de Xénophon, » (Cicéron 2 *Tuscul. qu.*); et que rien ne » rendit Lucullus capable de s'opposer à ce » redoutable ennemi (le roi Mithridates) » que la lecture de ce même auteur dont

» Lucullus fit un tel profit étant sur mer, » lui qui n'avoit auparavant que fort peu » de connoisance du métier de la guerre, » qu'il en sut assez après cela pour rempor- » ter les célèbres victoires que chacun sait, » et rendre tributaires les plus considérables » provinces de l'Asie.

Traduction française des Helléniques, par d'Ablancourt.

D'Ablancourt a mieux fait connoître encore l'histoire grecque de Xénophon, que la Mothe-le-Vayer; il l'a traduite en français à la suite de Thucydides dont on ne peut guère la séparer, et qui appartient en quelque sorte à Xénophon, puisqu'il l'a publiée. Le traducteur ne paroît pas avoir apprécié fort avantageusement son auteur, dans la préface de sa version qui parut pour la première fois, à Paris, en 1662, et qui a été réimprimée en 1714. Voici ce qu'il en dit :

« Si Xénophon paroît un peu plus sou- » tenu ici que dans son histoire de la » *retraite des dix-mille*, c'est qu'ayant à » faire un corps avec Thucydides, il n'eût » pas été à propos que la différence du » style fût si visible. Du reste, il n'a ni sa » force, ni sa grandeur, ni même son » exactitude et sa diligence; car il est beau-

» coup plus négligé que lui, jusqu'à man-
» quer à l'ordre des tems, ou à ne les
» point marquer du tout; si bien qu'il les
» a fallu suppléer en marge. Mais il n'est
» ni si fort, ni si exact que Thucydides; il
» n'est pas moins amoureux de la vérité,
» ni moins fidèle historien, et ne soutient
» ni n'introduit aucune pernicieuse maxi-
» me. Ajoutez à cela, que nous lui avons
» l'obligation de l'avoir donné au public,
» et qu'il semble ne l'avoir continué, que
» pour empêcher qu'un si bel ouvrage ne
» demeurât imparfait.

Le style seul de cette préface, et la légèreté avec laquelle d'Ablancourt juge Xénophon que l'on verra bientôt mieux apprécié par Arnaud, suffit pour faire desirer une nouvelle traduction. Les difficultés chronologiques du texte ont été éclaircies par Dodwel, dont les *Annales Xenophontei* ont été imprimées séparément *in*-4°, à Oxford, en 1702, et ont été insérées par Edouard Wells dans son édition de Xénophon, publiée aussi à Oxford en 1703, dont l'histoire grecque forme le troisième volume. **Annales de Xénophon, par Dodwell.**

Le Thucydides et le Xénophon de Perrot d'Ablancourt ont été réimprimés à Ams-

terdam en 1713. Mais je ne crois pouvoir mieux faire sentir le mérite de l'original, qu'en ne m'arrêtant point à cette traduction, et en insérant ici en entier l'excellent extrait qu'en a publié l'abbé Arnaud dans le journal étranger, et les variétés littéraires. Il composera le reste de cet article.

Extrait des Otelléniques par l'abbé Arnaud.

Supériorité de Sparte sur Athènes

Au tems où finit l'histoire de Thucydides, et où commence celle de Xénophon, Sparte jouissoit d'une grande supériorité sur Athènes sa rivale; elle lui disputoit même l'empire de la mer, mais uniquement avec l'argent du grand roi, le secours des satrapes, et les vaisseaux des alliés : elle avoit à peine elle-même quelques galères.

Cependant il étoit presque sans exemple qu'une armée spartiate eût été défaite; et telle étoit l'influence de l'esprit qui, dans cette république, animoit tous les membres de l'état, que la victoire suivoit ses drapeaux, lors même que ses armées n'étoient composées que d'alliés et de nouveaux citoyens. On appeloit ainsi ceux qui, sans être Spartiates, partageoient inégalement l'honneur d'appartenir à cette

république. On distinguoit les véritables Spartiates par le titre d'égaux, titre qui marquoit la plénitude des droits dont ils jouissoient à raison de leur origine, et qu'ils méritoient par une valeur, et des sentimens supérieurs à tout ce qu'on admiroit dans le reste de la Grèce.

Une poignée d'hommes de cette troupe changeoit et fixoit les destinées de toute une province; et, quoique la mer séparât Lacédémone de la plûpart des contrées où elle faisoit respecter ses loix, une bataille navale, quel qu'en fût le succès, n'opéroit pas un changement sensible ou durable dans l'état de ses affaires, parce qu'on ne ferme point la mer comme on bloque une ville, et que la constance des Spartiates suppléoit à leur habileté et souvent même à la fortune qui, sur la mer, sembloit s'être déclarée en faveur des seuls Athéniens.

Le premier livre des *Helléniques*, outre plusieurs évènemens moins remarquables et la conduite singulière des Athéniens à l'égard d'Alcibiades qui les servoit quoique banni, qu'ils aimoient et outrageoient tour-à-tour, mais qu'ils ne cessoient d'admirer et de craindre, offre un exemple à

jamais mémorable de la nécessité d'un bon gouvernement. Je parle de la fameuse bataille des Arginuses, dont la perte eût entraîné celle d'Athènes, et dont le gain la conduisit également à sa ruine, parce que le peuple d'Athènes ne put soutenir ce retour de prospérité.

Bataille des Arginuses.

Les Athéniens étoient bien supérieurs aux Spartiates pour le nombre des vaisseaux, et le pilote de Callicratidas, commandant de la flotte lacédémonienne, lui conseilloit d'éviter le combat. « Ma » mort, répondit Callicratidas, ne rendra » pas Sparte moins heureuse, et il seroit » honteux de fuir.

Callicratidas périt dans le combat. De dix vaisseaux lacédémoniens, neuf furent perdus. Les alliés de Sparte en perdirent soixante. La perte des Athéniens ne fut que de vingt-cinq vaisseaux; mais Ethéonice, qui assiégeoit l'Athénien Conon dans Mitylène, sauva son armée, et ce qui restoit auprès de lui de la flotte lacédémonienne.

Injustice des Athéniens.

Dix généraux en comptant Conon, commandoient les forces navales d'Athènes, lorsque la bataille des Arginuses

fût gagnée. Ils furent tous cassés, à l'exception de Conon, et trois d'entr'eux se bannirent eux-mêmes: les six autres furent cités devant le peuple. Leur crime étoit de n'avoir pas secouru ceux des leurs dont les vaisseaux avoient été coulés à fond dans le combat. Ils avoient pourtant détaché, dans ce dessein, quarante-six vaisseaux sous la conduite de Théramène, et de quelques autres capitaines; mais une tempête empêcha ceux-ci d'exécuter leur commission, et le peuple irrité vouloit immoler des victimes aux plébéïens qui avoient péri. Théramène, pour se sauver, accusa les généraux. Ils se justifiérent complètement, mais les vêtemens noirs et les pleurs que versoient les parens des soldats tués ranimèrent l'indignation du peuple. Le sénat fut consulté sur la forme du jugement, et le sénat perverti par l'animosité de la multitude, régla une procédure contraire aux loix. Il fut prouvé qu'elle étoit illégale; mais quel tyran peut être arrêté par un si foible obstacle? « Il seroit affreux, s'écria » la multitude, qu'on ne permît pas au » peuple de faire ce qu'il veut et comme il

» comme il le veut ». Paroles terribles, et qui caractèrisent bien le despotisme. Mais ce qui le fait encore mieux connoître, c'est le sujet de la contestation. Il s'agissoit de juger six généraux par un seul suffrage, sans qu'il fût permis de supposer que les uns pouvoient être innocens et les autres coupables. Ils furent tous condamnés, et bientôt on vit arriver ce qu'avoit prédit un de leurs défenseurs : le peuple se livrant à des regrets tardifs et superflus, fit mettre en justice ceux qui l'avoient trompé.

Défaites des Athéniens.

Cependant un seul homme retablissoit la marine de Sparte; en moins d'un an, Lisandre, lieutenant de la flotte Lacédémonienne, surprit celle des Athéniens que commandoit encore un grand nombre de généraux; de cent quatre vingt vaisseaux dont cette flotte étoit composée, neuf seulement échappérent. Les Athéniens venoient de rendre un décret portant que l'on couperoit la main droite à tous les prisonniers qui seroient faits sur mer; c'étoit encore là une des suites de la bataille des Arginuses. Leurs propres prisonniers payèrent de tout leur sang cet infâme décret, ainsi

que la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard de deux galères ennemies, dont ils firent jetter tout l'équipage à la mer. Ce n'étoit pas la seule atrocité qu'eût commise cette république, où régnoit un peuple effréné. Tout ce qu'a de plus affreux l'abus de la victoire, cinq peuples que nomme Xénophon, et un beaucoup plus grand nombre qu'il ne nomme point, l'avoient éprouvé de la part des Athéniens. Après leur défaite, il ne leur resta pas un seul allié, hors les Samiens, qui seuls étoient dignes d'aimer le joug d'Athènes. Par un décret, qui mérite d'être rapproché du précédent, il fut ordonné dans l'assemblée du peuple, de combler tous les ports de la république, hors un seul. En renonçant à la mer, il falloit se mettre en état de n'être pas accablé par le nombre sur terre. Ce fut aussi l'objet des soins des Athéniens. Ils rétablirent dans leur honneur tous ceux qu'ils avoient dégradés. Ils devinrent tous la garnison de leur ville, mais déjà ils étoient assiégés par mer et par terre. Au bout de quelques mois, ils s'abandonnèrent à la discrétion de Sparte. Les alliés des Lacédémoniens vouloient qu'Athènes

fût détruite. Thèbes sur-tout et Corinthe insistoient pour qu'on exterminât cette république insolente, qui en avoit exterminé tant d'autres, uniquement parce qu'elle l'avoit pu.

Établissement des trente tyrans.

Non, disent les Spartiates, Athènes ne périra pas. Elle a rendu de trop grands services à la Grèce. Ils lui accordérent la paix, à condition qu'elle renonceroit à l'empire de la mer, et qu'elle seroit leur alliée envers et contre tous. Du reste les sages Spartiates ne suivirent pas l'exemple d'Athènes : ils lui laissèrent la liberté de se gouverner à son gré. Mais le peuple, mécontent de ses loix, nomma trente commissaires pour les réformer, et ces commissaires devinrent les tyrans de la patrie.

Il faut voir dans Xénophon, comment les meilleurs politiques conçurent alors que cette république devoit être refondue, pour devenir un gouvernement aristocratique; comment en particulier les trente commissaires reconnurent qu'il devoit y avoir, entr'eux et le peuple, un corps intermédiaire, composé des meilleurs citoyens, c'est-à-dire de ceux qui, à une plus grande aisance, et par conséquent à

un plus grand intérêt, joignoient des sentimens plus élevés, un courage plus ferme, et une sorte de crédit, chacun sur une portion de la multitude; comment enfin les trente commissaires, pour avoir fait un mauvais choix, parce que leurs intentions étoient mauvaises, au lieu de créer un corps intermédiaire, se donnèrent trois mille satellites, et devinrent eux-mêmes autant de tyrans. Ils finirent par en avoir le sort, parce qu'ils ne furent ni assez sages, ni assez habiles pour vouloir par les loix, et que la volonté d'un homme, quand elle se montre à découvert, produit la volonté contraire dans un grand nombre d'hommes. Qu'on lise avec attention le second livre des *helléniques*, qui contient toute l'histoire des trente tyrans, et l'on y trouvera les principes les plus lumineux sur la nature des différens gouvernemens. J'ai seulement indiqué dans quel esprit il faut lire ce morceau, pour le lire utilement.

Guerre des Lacédémoniens contre les Perses.

L'administration des trente tyrans n'avoit rien laissé de plus redoutable au peuple Athénien, qu'environ trois cent cavaliers qui avoient servi les tyrans. Leur perte fut résolue; on les envoya en Asie,

pour y servir sous les ordres d'un général Spartiate, qui devoit défendre les amis du jeune Cyrus contre Tissaphernes, autrefois son rival, et alors son successeur dans le gouvernement de l'Asie. Ce fut par là que commença la guerre entre Lacédémone et le grand roi. Ce que peuvent de véritables guerriers contre des soldats mercénaires, ce que peut contre l'anarchie la discipline consacrée par les loix, ce que produit de malheurs la discorde des chefs, sous un maître absolu qui ne voit que ses favoris dans les chefs de ses armées, et chez qui les plus grands événemens ne sont qu'un foible accessoire aux petits motifs qui font naître et nourrissent les intrigues de cour : tels sont les objets que nous offre l'histoire de cette guerre, où l'on vit Lacédémone lutter avec avantage contre l'énorme puissance du grand roi. Deux généraux annuels l'avoient commencée du côté des Spartiates. Agésilas, qui venoit de monter sur le trône, la continua, dans l'espérance bien fondée d'enlever au roi de Perse toute l'Asie mineure, et peut-être de faire plus encore. Il n'avoit pourtant mené que deux mille citoyens nouveaux, six mille alliés,

et trente Spartiates ; mais il paroît que chaque Spartiate avoit avec soi une troupe de jeunes guerriers, qu'il appeloit ses camarades, et qui lui étoient particulièrement attachés. La guerre dont il est ici question, celle que Lacédémone fit aux Eléens qu'elle força de renoncer à l'empire dont ils jouissoient sur quelques villes, et l'histoire d'une conspiration tramée par un nouveau citoyen, nommé Cinadon, remplissent le troisième livre des *Helléniques*.

Cinadon, dont le seul défaut fut de n'être pas Spartiate, et d'avoir une ame trop supérieure à la condition dans laquelle il étoit né, trouva peu de complices dignes d'opérer une révolution ; il fut découvert, arrêté et puni comme s'il n'eût été qu'un scélérat ordinaire.

L'argent du grand roi étoit plus à craindre que ses soldats, et ses négociateurs, plus dangereux que ses généraux. Sparte ne méritoit pas de perdre ses alliés. S'ils lui étoient subordonnés, c'étoit sans préjudice de leur liberté, et l'influence qu'elle avoit sur leur gouvernement, n'avoit d'autre effet que de l'affermir, et d'en assurer les rênes dans la main des citoyens les plus

ditions de l'alliance, ils prirent le parti d'allumer une guerre particulière, pour parvenir à une rupture qui, de leur côté, eût quelqu'apparence de raison. Sparte avoit plusieurs sujets de plainte contre Thèbes; mais elle n'avoit pas cru que tout grief fût un motif de guerre. Elle saisit avec joye l'occasion de se venger, lorsqu'elle put le faire sans se rendre coupable d'une rupture.

Quelques échecs peu considérables que reçurent les Spartiates, inspirèrent aux Thébains une confiance qu'ils n'avoient pas eue en commençant la guerre. Pausanias, roi de Sparte, fut jugé coupable pour s'être conduit avec eux comme s'ils eussent été des ennemis dignes de Sparte; on le condamna à mort. Il se retira à Tegée, où il vécut encore long-tems, et Agésilas fut rappelé au secours de la patrie. Il ramena en Grèce plus de troupes qu'il n'en avoit conduit en Asie, où pourtant il laissa quatre mille hommes pour protéger ses amis contre le roi de Perse.

Les ennemis voulurent profiter de son absence pour attaquer Sparte jusques dans son territoire; parce que, disoient-ils,

les armées de Sparte s'accroissent à chaque pas qu'elles font en s'éloignant de chez elles, et deviennent toujours plus redoutables. C'étoit une ligue nouvelle qui formoit ce plan, mais il ne fut pas exécuté. La première bataille fut donnée dans le territoire de Sicyone. Tous les alliés Spartiates furent battus, eux seuls vainquirent par-tout, et la défaite de leurs ennemis fut complête.

C'est un fait qui mérite toute l'attention des politiques, que l'avantage singulier dont jouirent long-tems les Spartiates d'être seuls invincibles entre tous les peuples de la Grèce, quoique ceux-ci eussent des guerriers vraiment dignes de ce nom, ainsi qu'il a été observé en parlant de la retraite des dix-mille.

Mœurs guerrières des Spartiates.

On ne peut assigner, pour cause unique de cette supériorité, leur habileté dans quelques évolutions dont ils avoient seuls le secret, et que ne purent jamais imiter les autres Grecs. Quel que soit l'avantage que peut donner une manœuvre, il ne sera jamais tel, que dans tous les cas il amène la victoire. C'est donc encore une fois aux mœurs de Sparte qu'il faut attribuer la

supériorité de ses guerriers sur tous les autres Grecs. Une cohorte Spartiarte fut battue, pendant le cours de cette guerre, par l'imprudence de son chef. C'étoit alors un malheur sans exemple. Les parens des morts parurent en public avec des couronnes sur la tête, et en donnant tous les signes extérieurs de la joie la plus vive; ceux qui échapèrent au carnage, mirent leurs parens en deuil. Il en fut de même après la bataille de Leuctres. De sept cents Spartiates qui se trouvèrent à cette journée fameuse, quatre cents restèrent sur la place. On envoya aussitôt leurs noms à leurs familles, et dès le jour suivant on vit tous leurs parens se montrer dans les places publiques, parés comme en un jour de fête, et avec l'air du plus grand contentement, tandis que les parens de ceux qui n'étoient pas morts, ou n'osoient se montrer, ou paroissoient en public les yeux baissés et l'air abattu.

Entre plusieurs causes de cette défaite, Xénophon compte la supériorité de la cavalerie Thébaine sur celle des Spartiates. Celle-ci étoit mauvaise, dit-il, parce que c'étoit par les citoyens les plus riches que les che-

vaux étoient nourris ; et par les plus foibles et les moins avides de gloire, qu'ils étoient montés. Chaque Spartiate, destiné au service de la cavalerie, alloit prendre chez un riche, et le cheval et l'équipage, et partoit pour faire campagne. C'étoit là en effet une très-mauvaise institution. Notre gendarmerie fut autrefois la meilleure de l'Europe, parce que le même gentilhome qui étoit gendarme en tems de guerre, nourrissoit lui-même en tems de paix les chevaux dont il devoit se servir, et en étoit, pour ainsi dire, inséparable, comme l'avoient autrefois été les Perses. Il est même remarquable que dans tous les tems et dans tous les pays, la meilleure cavalerie fut celle des contrées plus propres à la nourriture des chevaux. Anne Comnène, voulant louer l'habileté de son père Alexis dans les exercices de la cavalerie, disoit qu'à l'aisance avec laquelle il manioit un cheval, et à la bonne grace qu'il avoit sous les armes, on l'eût pris pour un Français de Normandie.

La cavalerie Thessalienne étoit la meilleure que connussent les Grecs, et Agésilas tint à grand honneur de l'avoir battue avec

celle qu'il avoit formée en Asie ; car c'étoit la seule qu'il eût amenée avec lui au secours de sa patrie.

Chez les Spartiates, l'amour de la gloire fit mépriser le service de la cavalerie ; il inspira même de l'éloignement pour le service de l'infanterie légère. Les Spartiates n'eurent point de Pellastes chez eux, et les méprisèrent chez leurs ennemis. L'Athénien Iphicratès mit cette espèce de troupes en grande réputation, parce que désespérant d'égaler l'infanterie pesante qu'il pouvoit avoir, à la même infanterie qu'avoient les Spartiates, il s'appliqua entièrement à tirer parti de l'infanterie légère. Iphicratès fut un homme de génie, et il eut de grands succès. Son exemple et ses leçons produisirent une révolution dans le militaire de la Grèce. Bientôt on préféra les Pellastes aux hommes d'armes. Mais toute révolution, pour être l'ouvrage d'un grand homme, n'est pas toujours utile. La Grèce perdit sa gloire et déchût de sa puissance en peu de tems, pour avoir préféré les Pellastes aux Oplites. La phalange macédonienne auroit dû remettre en honneur cette espèce de troupes, s'il étoit aussi aisé de revenir aux

anciennes institutions, qu'il est facile d'en adopter de nouvelles.

Je voudrois recueillir encore plusieurs traits remarquables que fournissent les Hélléniques.

Éloge de Sparte.

Sparte, qui refuse à ses amis, bannis d'une ville alliée, de les rétablir dans leur patrie pendant qu'elle y a garnison, et qui sollicite ensuite leur rétablissement; Sparte, à qui le chef des Pharsaliens demande quels secours elle peut lui donner, pour se resoudre sur sa réponse ou à rester dans son alliance, ou à entrer dans celle de Jason, allié des Thébains; Sparte qui, sur cette demande, répond cathégoriquement qu'elle n'est pas en état d'envoyer des secours suffisans aux Pharsaliens; Sparte qui refuse de détruire Athènes, et qui dans sa plus grande humiliation, conserve des alliés qu'elle ne peut pas défendre; à qui, lorsqu'elle implore le secours d'Athênes sa rivale, Athènes même n'ose disputer le commandement de la Grèce sur terre; Sparte qui conseille aux Corinthiens et permet à tous ses autres alliés de faire leur paix particulière lorsqu'elle est resolue de s'exposer à tout elle-même en continuant

la guerre ; Sparte qui pense et se conduit ainsi, quoique déjà corrompue par une longue et brillante prospérité, et même, s'il en faut croire Platon, dès-lors très-vicieuse, offre à la politique un phénomène qui a dû paroître un mystère impénétrable au commun des observateurs, mais qui peut fournir et les leçons les plus utiles et les plus belles découvertes à ceux qui, assez curieux pour remonter aux causes et assez éclairés pour en calculer les effets, sont convaincus que ce qu'ont été les hommes dans un tel tems et dans un tel pays, les hommes de tous les pays et de tous les tems peuvent l'être avec les mêmes mœurs et des loix analogues à ces mœurs.

Quant aux politiques d'une autre classe, ils puiseront une leçon utile dans l'exemple des Thébains, qui ne parvinrent à enlever aux Spartiates leur supériorité sur le reste de la Grèce, et à leur succéder en quelque sorte dans le premier rang, que pour en être précipités peu de tems après, et livrer, en tombant, la Grèce énervée, à l'ambition de Philippe et de ses successeurs. Falloit-il répandre tant de sang, pour se préparer une chute si terrible ?

Au reste, en proposant le Spartiate à l'étude des politiques, je suis bien éloigné de croire que les autres peuples de la Grèce ne méritent pas leur attention. Ils en sont dignes presque tous, et parce qu'ils eurent tous des mœurs publiques et marquées, et plus encore parce que leurs historiens possédoient au plus haut dégré cette partie de la politique qui consiste dans la connoissance des hommes, de la meilleure manière de les employer, de l'harmonie des mœurs avec la constitution, de l'action de celle-ci sur les mœurs, et du dégré d'influence qu'ont sur la politique extérieure des peuples, leur administration intérieure, les vices et les vertus de leurs chefs, et la position physique, ainsi que la nature de leur territoire. Thèbes, avec un chef tel qu'Epaminondas, pouvoit dominer sur la Grèce à la place des Spartiates; privée d'un tel chef, elle aspiroit en vain à ce rôle sublime. Les Thébains ne surent pas même achever de vaincre après la mort d'Epaminondas; ce général connut bien mieux ses propres forces que celles de sa république.

C'est à la bataille de Mantinée que finit l'histoire de Xénophon. Ce philosophe, en rendant justice à Epaminondas, donne clai-

rement à entendre que le héros Thébain fit plus pour sa gloire que pour le véritable avantage de sa patrie.

Tel est le tableau que donne des Helléniques le savant abbé Arnaud, et je ne m'y suis permis que de légers changemens. Il doit faire desirer de lire l'ouvrage même dans une nouvelle traduction, à ceux qui ne peuvent consulter l'original où tous les politiques ont puisé de si bonnes leçons. Je me contenterai de citer, pour le prouver, le passage suivant de Noedham dans sa *constitution d'un état libre.*

» Les horreurs inséparables d'une guerre » civile, finissent par dissoudre les états, » et les livrent en proie à la tyrannie d'un » seul. Athènes éprouva ce sort fatal en se » donnant trente chefs, que l'histoire dési- » gne sous l'odieux nom de tyrans. Ces » trente monstres, dit Xénophon, maîtres » de toute la puissance de l'état, discutoient » et décidoient toutes les affaires entr'eux; » et s'ils affectoient quelquefois de consul- » ter les assemblées du peuple, ce n'étoit » jamais qu'après s'être assurés d'une mul- » titude toujours contrainte de se con- » former à leur volonté. Si par hazard il » se trouvoit un citoyen assez vertueux

Observations de Néedham sur les 30 tyrans.

» pour censurer leurs actions, ou pour » revendiquer les droits de la nation, il » étoit condamné à mort, sous la vague » accusation d'ennemi de la paix et de per- » turbateur du repos public. Ces tyrans ne » jouirent pas long-tems de cette autorité » absolue, et qu'ils exerçoient en commun; » chacun d'eux desira d'en dépouiller ses » collègues; et si les querelles que l'ambi- » tion suscitoit chaque jour entr'eux, » n'eurent pas les suites funestes qu'on en » devoit naturellement redouter, c'est que » le peuple, incapable de supporter plus » long-tems leur joug, courut aux armes, » les attaqua de toutes parts, et les mit » dans la nécessité de se réunir pour leur » défense mutuelle. Les dissentions nées » entre ces tyrans donnèrent lieu à une » guerre civile, qui finit avec leur bannis- » sement. Mais, hélas! sans être instruit » par ce qu'ils venoient d'éprouver, les » Athèniens se donnèrent dix chefs, qui, » animés du même esprit que les trente, » engagèrent à changer de nouveau l'admi- » nistration, qui parut toujours incertaine, » jusqu'à ce qu'un seul tyran parvint à se » faire conférer la disposition arbitraire » de toute l'autorité ».

4. Les Dits mémorables de Socrates.

Cet ouvrage a évidemment été composé après la mort de Socrates, puisque l'auteur y raporte dès le commencement le décret par lequel son maître fut condamné à perdre la vie. C'est une justification de ce célèbre philosophe, et un exposé de sa doctrine. Cinq livres le composent ; mais je ne parlerai ici que des quatre premiers livres, ordinairement détachés du cinquième qui fait un ouvrage à part, dont je m'occuperai ensuite. Dits mémorables de Socrates.

Le premier interprète latin des Dits mémorables, est le cardinal Bessarion, alors archevêque de Nicée. Sa traduction a été imprimée séparément *in*-4°. à Louvain, en 1533, et à Paris en 1542. Elle a été placée à côté du texte dans l'édition des œuvres de Xénophon, publiée à Bâle en 1545. Huet propose Bessarion comme le modèle des bons traducteurs : ce cardinal écrit avec une facilité qui n'ôte rien au mérite de l'exactitude.

Cette version fut adoptée par Henri Estienne, dans son Xénophon grec et latin qui parut en 1581. Mais elle a été corrigée

et refaite par Leunclavius (Lewenklaü) dans sa traduction complette des œuvres de Xénophon, imprimée en 1596 avec ses notes et celles d'Æmilius Portus. Cette seconde traduction est peut-être plus littérale que la première; mais elle est beaucoup moins élégante.

Traductions françaises des dits mémorables.

François Charpentier a fait la vie de Socrates, *in-12*, et l'a accompagnée des *choses mémorables* de ce philosophe, aussi *in-12*. Les quatre livres de Xénophon ont été réimprimés à Amsterdam en 1758, dans le même format. Mais dans cette réimpression, la traduction de Charpentier sert de second volume à celle que d'Ablancourt avoit donnée de la *retraite des dix-mille*. Charpentier étoit de l'académie française; mais il n'en écrivoit pas mieux, et il n'a souvent point entendu l'original. La tâche qu'il s'étoit imposée, a été remplie avec un plus grand succès de nos jours. La jolie collection des moralistes anciens, imprimée par Didot, renferme les *Entretiens mémorables* de Socrates, traduits du grec de Xénophon par Lévesque. Ils forment deux pétits volumes qui ont paru en 1783, et c'est peut-être de toutes les traductions qui

ont paru des ouvrages de notre auteur, celle qui laisse le moins à désirer. Je crois ne pouvoir mieux le prouver qu'en rapportant en entier le §. 17 du second livre, qui m'a paru aussi très-propre à faire connoître le style de Xénophon dans cet ouvrage, la morale et la méthode d'enseignement adoptée par Socrates.

» Socrates voyoit la tristesse peinte sur le visage d'Aristarque. Vous me paroissez, lui dit-il, avoir quelque chagrin : c'est un fardeau pesant qu'il faut partager avec ses amis, je vous soulagerai peut-être en partie du poids qui vous accable. ---- Je suis dans un grand embarras, Socrates, répondit Aristarque. La sédition a forcé la plupart des citoyens à chercher un asyle au Pirée : mes sœurs, mes nièces, mes cousines, se trouvant dans l'abandon, se sont toutes retirées chez moi. Il n'y a pas à présent dans ma maison moins de quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien de nos terres, puisque la campagne est au pouvoir des ennemis. Nous ne recevons rien de nos maisons puisque la ville est presque déserte. Vendrai-je mes meubles ? personne n'en veut acheter. Emprunterai-je de l'argent ? on n'en

Entretien de Socrates et d'Aristarque.

Motifs de la tristesse d'Aristarque.

prête plus. Je crois qu'il seroit plus aisé d'en trouver dans les rues, que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrates, de voir sa famille périr de misère ; et vous sentez qu'on ne peut nourrir tant de monde dans les circonstances actuelles.

Mais comment se fait-il donc, reprit Socrates, que Céramon puisse nourrir un si grand nombre d'hommes, qu'il suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il parvienne même à s'enrichir, tandis que vous êtes menacé de périr de besoin, parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir ? -- Cela est bien différent : ce sont des esclaves qu'il nourrit, et mes parentes sont des personnes libres. --- Et qui estimez-vous le plus, des personnes libres qui sont chez vous, ou des esclaves de Céramon ? --- Mais ce sont apparemment les personnes libres qui sont chez moi. --- N'est-il donc pas honteux, que Céramon fasse fortune parce qu'il a chez lui des hommes dont vous faites peu de cas, et que vous soyez dans la misère, pour avoir chez vous des personnes qui méritent de la considération ? --- Mais ses esclaves sont des ouvriers, et mes parentes ont reçu une éducation conforme à leur naissance.

--- Expliquons - nous. Qu'appelez - vous des ouvriers ? Ne sont-ce pas des hommes qui savent faire des choses utiles ? --- Sans doute. --- La farine n'est-elle pas utile ? --- Assûrément. --- Et le pain ? --- Rien ne l'est davantage. --- Et les robes d'hommes et de femmes, les tuniques, les camisoles ? --- Tout cela est d'une grande utilité. --- Et vos parentes ne savent rien faire de tout cela ? --- Je crois qu'il n'y a rien de tout cela qu'elles ne sachent faire. --- Eh bien ! ne parlons que d'une seule de ces industries. Vous ignorez peut-être que Nausycidès, qui ne fait que de la farine, se nourrit très-bien, lui et ses esclaves ; qu'il entretient des troupeaux de toutes les espèces, et qu'il fait même d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'état : Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille, et vit fort à son aise : Déméas, du bourg de Collyte, se soutient en faisant des tuniques, Ménon en faisant des manteaux ; et la plupart des habitans de Mégare vivent fort bien, quoiqu'ils ne sachent faire que des camisoles. --- J'en conviens ; c'est qu'ils achètent des esclaves étrangers, et qu'ils les font travailler. Puis-je employer

Socrates fait voir combien l'industrie est une grande richesse,

de même des personnes libres, mes parentes? ---- Oh! j'entends: parce qu'elles sont libres, parce qu'elles sont vos parentes, il faut qu'elles ne fassent autre chose que manger et dormir.

Socrates prouve l'absurdité du préjugé qui condamne la noblesse à l'oisiveté.

Mais, dites-moi, continua Socrates, parmi les personnes libres, lesquelles vous paroissent les plus heureuses, de celles qui mènent une vie oisive, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent? Trouvez-vous que la molesse et l'oisiveté aident beaucoup les hommes à apprendre ce qu'il leur convient de savoir, à se ressouvenir de ce qu'ils ont appris; à donner une nouvelle force à leur santé, une nouvelle vigueur à leur corps, à se procurer de l'aisance et à la conserver; et qu'au contraire le travail ne soit bon à rien? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie, et dont elles ne vouloient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devoient s'appliquer, et dont elles espéroient tirer un bon parti? Quels hommes vous paroissent avoir la meilleure conduite: sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles? Quels sont les

les plus justes : sont-ce ceux qui travaillent, ou ceux qui rêvent, les bras croisés, aux expédiens qu'ils trouveront pour vivre ? Je suis sûr qu'en ce moment vous n'aimez pas vos parentes, et que vous n'en êtes pas aimé. Vous sentez qu'elles vous ruinent, et elles sentent qu'elles vous sont à charge. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, et que vous ne perdiez pour toujours les sentimens qui vous unissoient. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux ; vous les aimerez, parce que vous verrez qu'elles vous sont utiles : vous leur serez cher, parce qu'elles reconnoîtront qu'elles vous plaisent davantage. Vous vous rappellerez tous avec joie vos services mutuels ; ce souvenir ajoutera à votre tendresse, et vous vous sentirez chaque jour plus fortement attachés les uns aux autres par les liens du sang et de l'amitié.

S'il s'agissoit de faire quelque chose de honteux, il faudroit préférer la mort : mais ce que vos parentes savent faire, est ce qui convient le mieux à leur sexe ; et ce qu'on sait, on le fait bien, on le fait avec aisance, avec promptitude, avec plaisir. Ne tardez pas à leur faire une proposition,

qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous-même, et j'espère qu'elles la recevront avec joye. --- Vous me donnez un excellent conseil, mon cher Socrates : tantôt je n'osois emprunter de l'argent, parce que je savois, qu'après l'avoir dépensé, je ne serois pas en état de le rendre. Je crois pouvoir emprunter à présent, pour commencer notre travail.

En effet, il trouva de l'argent, il acheta de la laine. Les femmes quittoient à peine l'ouvrage pour prendre leurs repas. La tristesse fit place à la gaieté, le soupçon à la confiance. Elles aimèrent Aristarque comme leur protecteur ; il les aimoit comme des personnes qui lui étoient utiles.

Enfin il revint voir Socrates, et lui conta gaiement cette révolution. Il n'y a plus que moi, disoit-il, qui sois grondé, dans la maison : parce que je mange et que je ne fais rien. --- Eh ! que ne leur contez-vous la fable du chien ? répondit Socrates.

Apologue du chien et de la brebis.

Du tems que les bêtes parloient, on dit qu'une brebis fit des reproches à son maître. Je vous trouve admirable, lui dit-elle : nous vous rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, et jamais vous ne

nous donnez rien : il faut que nous arrachions notre nourriture à la terre. Votre chien vous rapporte-t-il quelque chose ? et c'est pourtant à ce bel animal, que vous prodiguez les mets de votre table. Le chien écoutoit ces plaintes. A vous en croire, dit-il, je ne suis donc bon à rien ? Et qui vous garde, si ce n'est moi ? Sans moi vous seriez la proie des voleurs ou le repas des loups ; et si je ne veillois pas pour votre sûreté, la peur vous empêcheroit même de prendre votre nourriture. Les brebis entendirent raison, et ne trouvèrent plus mauvais que le chien leur fût préféré.

Faites aussi comprendre à vos dames, que vous êtes pour elles comme le chien de la fable, que c'est vous qui les protégez, qui veillez sur elles, et que c'est par vous seul qu'elles peuvent travailler gaiement, et sans craindre aucune insulte.

Ce fragment, dans lequel je ne me suis vu obligé qu'à faire une addition peu importante à la traduction, où quelques mots du texte avoient été oubliés, suffit pour faire sentir l'importance de cet excellent traité de morale, qui mérite de devenir classique.

L'Economique de Xénophon.

5. *L'Economique.*

Le cinquième livre des *dits mémorables*, est un petit traité intitulé l'*Economique*, nullement inférieur à l'ouvrage auquel il sert de suite. Ce livre est le plus ancien traité qui nous reste sur l'économie et sur l'agriculture. L'ouvrage dans lequel, suivant l'historien juif Flavius-Joseph, Salomon avoit analysé toutes les productions de la terre, *depuis le cèdre jusqu'à l'hysope*, fut, dit-on, condamné aux flammes, trois siècles après sa naissance, par un prince qui craignit que l'amélioration des campagnes ne nuisît à la religion. Hésiode qui, par son antiquité, et plus encore par les graces de sa poësie, et par l'utilité de sa morale, paroîtroit mériter de figurer à la tête d'une collection de préceptes en ce genre, doit, ce me semble, en être exclu, par la raison seule qu'un almanach, quelque joli qu'il soit, n'aura jamais de place parmi les livres instructifs. Les louanges que Cicéron prodigue à Hésiode, ne justifieront jamais celui-ci sur ce déluge d'observations ridicules et superstitieuses, dont il a inondé son poëme, et d'où Caton dans

la suite, se forma les visions qui déshonorent ses plus beaux préceptes. Aussi ce même Cicéron a dit dans son *traité de la vieillesse*, n°. 58 :

Eloge de l'Economique, par Cicéron.

« Les livres de Xénophon sont très-utiles » pour une infinité d'objets ; lisez-les, je » vous prie, avec soin, comme je sais que » vous le faites : avec quelle éloquence il » loue l'agriculture, dans ce livre intitulé » l'*Economique*, où il enseigne les secrets » de l'économie domestique ! Afin que » vous sachiez que le soin de cultiver son » champ fait véritablement le charme de » la vie du sage, Socrates en s'entre» tenant dans ce livre avec Critobule, » rapporte que Cyrus-le-jeune, roi des » Perses, aussi distingué par son esprit que » par l'éclat de sa couronne, ayant eu à » Sardes la visite du Lacédémonien Ly» sander, homme d'une vertu singulière, » qui lui porta des présens de la part des » alliés, lui fit l'accueil le plus caressant et » le plus flatteur, en toute occasion, et lui » montra un verger entouré de murs et » planté avec beaucoup d'attention. Lysan» der frappé de la beauté des arbres, de la » disposition des allées, de la régularité du

» quinconce, du soin avec lequel la terre
» étoit battue et cultivée, du parfum des
» odeurs que les fleurs repandoient à l'envi,
» s'écria qu'il admiroit l'exactitude et l'intel-
» ligence de celui qui avoit mesuré et aligné
» tous ces ouvrages. C'est moi, lui répondit
» Cyrus, qui ai tout mesuré; plusieurs
» même de ces arbres ont été plantés de
» ma main. Lysander, jettant alors les
» yeux sur la beauté de son habillement à
» la persane, relevé par beaucoup d'or et
» de pierreries, et voyant l'éclat de son
» teint, et la propreté de son corps, dit:
» c'est avec raison, Cyrus, que l'on te
» regarde comme heureux, puisque tu
» réunis la fortune et la vertu.

Socrates est le meilleur maître d'agriculture.

Ce passage se trouve effectivement avec un peu plus de détail dans l'*Economique* de Xénophon, introduction, §. 11. D'après un suffrage tel que celui que je viens de traduire de Cicéron, on me pardonnera d'assigner la place la plus distinguée parmi les maîtres d'agriculture à Socrates, qui le premier des observateurs connus, sut appliquer à cet art sublime les lumières de la philosophie. C'est cette philosophie qui a fait survivre l'*Economique* aux ouvrages

de la même nature, composés par des princes, ou par des savans et des beaux esprits. Le sceptre n'a pu mieux réussir à immortaliser les livres d'Hiéron, roi de Sicile, d'Attale de Bergame, de Juba de Mauritanie, d'Archélaüs de Cappadoce, etc., que l'érudition et l'éloquence; ceux des Saserna pere et fils, et de Scrofa-Trémellius; nous connoissons seulement l'existence de ces livres, parce que Columella les a nommés une fois. Si Caton eût vécu un an de plus, il auroit eu la mortification de voir son ouvrage faire place à ceux de Magon, Suffète de Carthage, que le sénat romain fit traduire, et qui furent ensuite effacés par ceux de Varron, qui contenoient les mêmes choses énoncées plus méthodiquement, et dégagées de tout ce qui pouvoit être étranger à l'objet principal. Varron lui-même, et ceux dont les écrits sont encore entre nos mains, ne subsistent sans doute, que parce que Socrates, si bien peint dans les ouvrages de Xénophon, leur a servi de modèle.

Attention des anciens souverains à l'agriculture.

Tout nous atteste, dit Condillac dans son histoire ancienne, l'attention que les souverains, dans les tems les plus reculés,

donnèrent à l'agriculture. Nous voyons des pays que la nature rendoit peu fertiles, et ils sont devenus abondans, par des travaux auxquels on n'a pu penser, que lorsqu'il y a eu de grandes monarchies, et des monarques qui les ordonnoient. Je veux parler des canaux creusés en Egypte et dans la Babylonie, pour faire servir à la fertilité des terres, les débordemens du Nil, du Tigre, et de l'Euphrates.

Plus ces travaux étoient grands, plus l'opinion qui donnoit du prix à l'agriculture, s'établissoit, et par conséquent, l'agriculture étoit tout-à-la-fois et plus cultivée, et plus protégée.

Si les opinions, lorsqu'elles ne peuvent que nuire, durent uniquement parce que le tems les a consacrées; il est naturel, à plus forte raison, qu'elles durent, lorsqu'elles sont confirmées par l'expérience, qui en a fait sentir tous les jours l'utilité. C'est pourquoi l'agriculture a été considérée, jusque dans les tems où le luxe a eu fait les plus grands progrès. Cyrus-le-jeune, au rapport de Xénophon dans le passage que j'ai cité, s'en occupoit, et s'applaudissoit des connoissances qu'il avoit acquises en ce genre.

Traduction de l'Economique, par Cicéron.

Scipion-l'Africain avoit toujours l'*Economique* de Xénophon entre les mains, et Cicéron se fit un honneur d'enrichir la langue latine de cet ouvrage. Columella, Macrobius, etc., nous apprennent que Cicéron traduisit l'*Economique*; mais ce n'est que sur la foi de Servius *notae in georgicorum, librum 1, v. 43*, que les savans croyent qu'en le traduisant, il le divisa en trois livres. Servius va jusqu'à assigner la matière qui est traitée dans chacune de ces divisions.

Virgile a emprunté de cet ouvrage le plus beau trait de ses *Géorgiques*; cela seul, joint aux suffrages de Scipion et de Cicéron, suffit pour faire l'éloge de l'*Economique*, auprès d'un amateur de l'antiquité; mais ce livre a obtenu les suffrages du siècle même où nous vivons, puisque la lecture en est recommandée par Fleury, Rollin, etc.; que Guyton-de-Morveau, qui étoit avocat général au parlement de Bourgogne, en fait, pour ainsi dire, un livre élémentaire à l'usage des jeunes gens, et qu'enfin il a été plusieurs fois imprimé et traduit séparément, comme le prouveront les détails dans lesquels je vais entrer.

phon, et cite Lacroix du Maine, dans sa *Bibliotheque*, article d'Etienne de la Boëtie ; mais il rectifie cette erreur à la fin de son édition des *Essais* de Montagne. Dans l'édition de 1571, *in*-8°, dont il existe un exemplaire à la bibliotheque nationale, l'opuscule est intitulé la *Mesnagerie de Xénophon*. Montagne fit imprimer au-devant de cette *Mesnagerie*, une épitre dédicatoire à M. de Lanzac, chevalier de l'ordre du roi, sur-intendant des finances, etc.

» Monsieur, lui dit-il, je vous envoie la » *Mesnagerie* de Xénophon, mise en fran- » çais par feu M. de la Boëtie, présent qui » m'a semblé vous être propre, tant pour » être parti, comme vous savez, de la main » d'un gentil-homme de marque, très-grand » homme de guerre et de paix, que pour » avoir pris sa seconde façon d'Etienne de » la Boëtie, etc.

Coste observe que le titre de gentilhomme, donné par Montagne à Xénophon, pourroit le faire méconnoître. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement, ajoute Coste avec raison, s'il l'eût nommé tout simplement un fameux citoyen d'Athènes.

Version latine par Lewenklau

L'original de l'*Economique* fut inséré dans l'édition toute grecque des œuvres de Xénophon, publiée en 1581 par Xénophon, ainsi que dans l'édition grecque et latine de Lewenclaü. Ce dernier qui a donné la traduction complette des œuvres de son auteur, en a fait une de l'*Economique*, qu'il annonce comme très-soignée, et qui l'est effectivement. En conséquence de la division de Cicéron, d'après Servius, les interprètes avoient commencé les trois livres de cet ouvrage, où ils avoient remarqué le passage d'une matière à l'autre. Lewenclaü en a fait autant, mais seulement en marge, dans son édition de Xénophon, dont la partie latine fut réimprimée en 1595, et qui fut adoptée et augmentée pour le texte et la traduction, par Æmilius Portus, dans l'édition de 1596, et depuis encore dans l'édition de Paris, 1625.

Nouvelle édition de la traduction de la Boetie.

En 1500, il fut mis un nouvèau frontispice à la traduction française d'Etienne de la Boëtie, savoir, « la *Mesnagerie* d'A-» ristote et de Xénophon, c'est-à-dire la » manière de bien gouverner une famille, » traduit du grec en français par la Boëtie,

» à Paris, chez Claude Morel, 1600. Les *Economies* d'Aristote qui s'y trouvent d'abord, dit Coste, ne contiennent que huit feuillets ; le chiffre et la signature recommencent par la lettre à M. de Lanzac, avant laquelle il y a un feuillet retranché, qui vraisemblablement portoit le frontispice de 1571, etc.

On pourroit croire qu'ici Claude Morel et Coste confondent Aristote et Xénophon ; mais Aristote a fait aussi un traité qui porte le titre d'*Economiques*, et le rapprochement des idées des deux philosophes grecs mérite d'être fait aussi par les nouveaux traducteurs de Xénophon.

La traduction de la Boëtie, dont le langage peut être considéré comme gaulois, fut adoptée par Pyramus de Candaule, qui en profita lorsqu'il *translata* tout Xénophon. J'ai déjà parlé du travail de ce Candaule.

Vers l'an 1728, Richard Bradley fit paroître à Londres les *Économiques* de Xénophon, traduites en anglais. Le texte grec fut imprimé dans la collection de cinq opuscules de Xénophon, publiés en grec seulement, avec des notes, en 1749, par

Traduction anglaise de l'Économique.

Jean-Auguste Bachius. Cette dernière édition divise l'*Economique* en vingt-un chapitres, précédés par la collection des fragmens de la traduction de Ciceron.

Traduction française par Dumas.

Nous n'avions en français que les traductions de la Boëtie et de Candole, si l'on doit les distinguer l'un de l'autre, lorsqu'un professeur d'éloquence à Toulouse, appelé Dumas, composa la sienne. Il ne connut les deux françaises, que lorsque son travail eut été achevé ; mais ce qu'il en lut, n'excita point ses regrets. Il n'en dit pas autant de l'anglaise. Voici comment il en parle dans sa préface :

» J'aurois voulu être à portée de la consulter ; elle m'auroit sans doute fourni » les éclaircissemens que m'ont refusé tous » les commentateurs et interprètes, sans en » excepter même la nouvelle histoire de » l'agriculture. Peut-être m'auroit-il aussi » présenté des vues nouvelles, que j'aurois » volontiers substituées aux notes histori- » ques que j'ai données, quand les autres » m'ont manqué. La faute en est à ceux qui » ont traduit Bradley en notre langue: et » qui auroient pu traduire sa traduction de l'*Economique*. L'attention de l'écrivain

» d'Angleterre suffit presque pour prouver » que leur ouvrage n'eût pas été inutile. » J'ai tâché de reparer, par mon travail, » cette omission de leur part, et j'ai cru » qu'il n'y avoit pas de tems plus favorable » pour le faire, que celui où les académies » desirent une collection de ces sortes » d'ouvrages; et où toutes les classes des » citoyens, encouragés par les libéralités » et par l'exemple du meilleur des rois, » (c'est de Louis XV qu'il est question dans » ce passage adulateur) semblent faire de » l'économie et de l'agriculture, la pre- » mière de leurs occupations.

Dumas ajoute ensuite : « Je me crois » obligé d'avertir que je me suis imposé le » devoir de traduire Xénophon, sans addi- » tion, sans retranchemens, sans mêlanges. » Platon avoit altéré Socrates; il a gagné à » être altéré lui-même par celui qui nous a » donné sa *République*, (Dumas désigne » ici Grou, dont la traduction avoit paru » en 1762). J'ai eu pour Xénophon le » même respect qu'il a eu pour son maître, » c'est-à-dire, je l'ai peint le plus naturel- » lement qu'il m'a été possible. Je n'ai » profité de l'exemple de M. Grou, que

» pour ôter les *dit-il* et les *répondit-il*, qui » reviennent à chaque ligne dans le grec, » et qui eussent fait disparoître dans le » français, l'intérêt et la vivacité du dia- » logue.

J'ai déjà dit que les interprètes latins de cet ouvrage de Xénophon, d'après ce qu'assûroit Servius, ont commencé les livres de l'*Economique*, où ils ont cru remarquer le passage d'une matière à une autre. Dumas, dans sa traduction française, a suivi exactement Lewenclaü, excepté pour le troisième et dernier livre. Comme il avoit observé que le premier et le second avoient un préambule, il a remonté plus haut, pour en donner un à celui-ci; d'autant plus que Socrates dit lui-même: « Il s'en faut de beaucoup que votre » *préambule* me fasse changer d'avis.

La traduction du professeur Dumas a été imprimée à Paris, en 1768, en un volume *in-12*, pour servir de premier volume à la collection des auteurs anciens qui ont traité de l'administration publique ou domestique. Cet ouvrage n'est pas sans mérite, mais il a été surpassé par celui du nouveau traducteur Gail, qu'il me suffira de citer,

Troisième traduction française par Gail.

citer, pour en faire l'éloge. Voici un fragment de sa traduction, liv. 1 chap. 2.

Inconvéniens de la richesse à Athènes.

Critobule. Penses-tu, Socrates, que nous soyons assez riches, et qu'il ne nous faille rien au-delà de ce que nous possédons? --- Si c'est de moi que tu parles, Critobule, je crois qu'il ne me faut rien au-delà de ce que je possède, je suis assez riche. Pour toi, je te trouve bien pauvre; quelquefois même, en vérité, tu m'inspires de la pitié. --- Par tous les Dieux, Socrates, quelle somme crois-tu que l'on trouvât de tous mes biens, si on venoit à les vendre, et qu'elle somme trouveroit-on des tiens? -- A rencontrer un bon acquéreur, je pense que, de toute ma maison et de tout ce qui m'appartient, je ferois aisément cinq mines, (*c'est quatre cent cinquante livres de notre monnoie, suivant le calcul très-exact de l'abbé Barthélemy. On voit par là que ce n'est pas en argent que Socrates étoit riche*); toi, tu trouverois, je suis sûr, de tes biens, cent fois davantage, --- Quoi! tu sais cela, et tu ne te trouves aucun besoin, et ma pauvreté te fait pitié? --- C'est, Critobule, que je me procure le nécessaire avec ce que j'ai, tandis que toi,

avec le train brillant que tu mènes, et la figure que tu fais, tu ne pourrois pas subsister, même avec une fortune triple de celle que tu as à présent. --- Explique-toi, Socrates.

--- Dabord, Critobule, tu es forcé d'immoler de nombreuses et précieuses victimes, sous peine de t'attirer la haîne des Dieux et des hommes. Ensuite ton rang exige que tu accueilles, même avec magnificence, quantité d'étrangers. Ta table doit encore être ouverte à tes concitoyens; tu leur dois toute sorte de bons offices, ou tu perds leur appui. Ce n'est pas tout : je vois que le gouvernement commence à te charger d'énormes impositions; ce sont des chevaux à entretenir, des fêtes publiques à payer, des combats de gymnase à présider, des clientelles à soutenir. Survient-il une guerre? aussitôt, nommé triérarque, on te soumet à des impositions si fortes, qu'il ne sera pas facile d'y faire honneur; et si tu ne fournis pas noblement à tout, ils te puniront avec la même sévérité, que s'ils te surprenoient les mains dans le trésor public. Par-dessus tout cela, je vois que tu te crois riche, tu négliges les moyens de

fortune, tu t'occupes de bagatelles, comme si tu n'avois rien de mieux à penser: voilà ce qui excite ma pitié. Je crains qu'il ne t'arrive des malheurs dont tu ne puisses jamais te tirer; que tu ne tombes dans une affreuse indigence. Quant à moi, s'il me manquoit quelque chose, tu sais toi-même qu'il y a telles personnes dont les modiques bienfaits verseroient l'abondance dans ma petite demeure; tes amis, au-contraire, qui ont plus de moyens pour soutenir leur état, que tu n'en as pour soutenir le tien, ne te perdent pas un instant de vue, ils comptent bien sur des secours de ta part. --A cela, Socrates, je n'ai rien à repliquer.

6. *Eloge d'Agésilas.*

Le sixième ouvrage de Xénophon est l'Eloge d'Agésilaos, que nous appelons Agésilas. Il a été imprimé en grec seulement dans les éditions de Florence, d'Henri Etienne, et de Bachius. L'édition de Basle place à côté du texte une version latine très-élégante, par François Philelphe. Depuis Joachim Camérarius (*Cammermeister*), et Jean Leunclavius) *Lewenklaii*), le traduisirent en latin, avec le reste

Editions et traductions de l'éloge d'Agésilas.

des ouvrages de Xénophon. Simon Goulart l'a traduit en français, comme je l'ai déjà dit. Il a été traduit dans la même langue, par François Charpentier, et cette traduction est imprimée à la suite de celle que cet académicien a faite de la *Cyropédie*, soit dans la première édition, soit dans celle de la Haye, 1717. C'est un travail à recommencer, et que l'on peut considérer comme n'ayant point encore été entrepris, tant il a été mal exécuté par Charpentier.

Plutarque et Cornélius Népos nous ont aussi laissé la vie d'Agésilas. Ce roi de Lacédémone, dit Cornélius Népos, a été loué pas plusieurs auteurs; mais il l'a surtout été parfaitement par Xénophon, qui avoit été son ami intime.

Il est honteux, écrit Cicéron à son frére; de ne pas savoir se faire aimer, après avoir lu le *Cyrus et l'Agésilas* de Xénophon. Si Agésilas, dit encore Cicéron, n'avoit jamais voulu qu'on fît son portrait, ni en peinture, ni en relief, en récompense, il en étoit demeuré un dans cet éloge, qui lui fesoit plus d'honneur que toutes les statues qu'on auroit pu lui dresser.

Critique de l'éloge d'Agésilas par l'abbé Arnaud.

Ces éloges n'en ont point imposé à l'abbé

Arnaud, qui s'exprime ainsi dans le journal étranger :

Agésilas, roi de Sparte, mérita que Xénophon consacrât un ouvrage particulier à sa louange ; mais, osons le dire, il ne méritoit pas que cet écrivain, d'ailleurs admirable, déparât ses autres productions par un panégyrique dont la lecture n'est supportable, que par les détails qu'il renferme, et dont l'ensemble paroît tout-à-la-fois monotone et décousu. Ce n'est pas en louant tout dans un auteur excellent, qu'on lui rend un hommage digne de lui, et l'on peut douter du talent de Xénophon pour les panégyriques, sans lui rien ôter de sa gloire.

La comparaison qu'il fait d'Agésilas avec le roi de Perse, mérite d'être remarquée.

Le roi de Perse croyoit se rendre respectable, en se faisant voir rarement. Agésilas, au contraire, aimoit à se montrer ; il pensoit que le grand jour devoit éclairer la vertu, et que l'obscurité étoit un voile dont le vice avoit seul besoin. Le grand roi mettoit une partie de sa dignité à délibérer, à agir avec lenteur. Agésilas n'étoit jamais plus content, que lorsqu'on ne le quittoit

pas, sans avoir obtenu ce qu'on lui demandoit.

L'étiquette de la cour de Perse a quelquefois été celle de plusieurs cours européennes; mais Agésilas enleva des provinces entières au grand roi, avant que ce grave monarque eût pris aucune mesure pour les mettre en état de défense. Agésilas croyoit que l'activité étoit une vertu royale, et l'indolence un vice plus déplacé sur le trône, que par-tout ailleurs.

Pour faire sentir les défauts que nous croyons remarquer dans ce panégyrique, conclud l'abbé Arnaud, il faudroit en présenter la marche méthodique et pesante, c'est-à-dire, le traduire d'un bout à l'autre, et ce n'est point là notre dessein.

Une bonne traduction est la meilleure réponse qui puisse être faite à cette critique d'un ouvrage qui a été composé par Xénophon, et loué par Cicéron.

7. *Apologie de Socrates.*

Editions et versions latines de l'apologie de Socrates.

Henri Etienne et Bachius l'ont imprimée en grec. Leonard Bruni, connu sous le nom d'Aretin, et plus ancien que le poëte satyrique de ce nom, Camérarius et Leun-

clavius l'ont traduite en latin. Leunclavius et Æmilius Portus y ont joint des notes ; ce petit ouvrage est court, et méritoit un traducteur français. Xénophon y fait l'histoire de la condamnation et des derniers momens de Socrates. Ce sujet m'a paru si intéressant, que j'ai cru devoir insérer ici la traduction suivante, qui est l'ouvrage d'une femme, dont l'esprit et les connoissances sont au-dessus de son sexe. Elle m'a été donnée manuscrite, et j'y ferai très-peu de changemens.

J'ai pensé que la manière dont Socrates s'est défendu quand il fut accusé, ainsi que celle dont il subit sa condamnation, méritoit d'être rapportée. D'autres, qui en ont été les témoins, ont loué son éloquence ; mais ils ont jugé par ses discours, qu'il préféroit la mort, et ont trouvé dès-lors qu'ils étoient inutiles. Cependant tout ce qu'Hermogénes, fils d'Hipponicos et ami de Socrates, raconte de lui, paroît convenir au caractère de Socrates. Lorsqu'il le vit devant ses juges discourir de toute autre chose que de sa cause, il lui dit: il me semble, Socrates, que tu devrois t'occuper à te défendre. Socrates lui ré-

Version française de l'apologie de Socrates.

Socrates refuse de se défendre.

pondit : est-ce qu'il ne paroît point que je me défende , lorsque je réfléchis sur la manière dont j'ai passé ma vie ? --- Et en quoi cela peut-il te défendre ? -- En pensant que je n'ai rien fait d'injuste. Je trouve que c'est ma meilleure défense.

Mais , reprit Hermogènes, n'as-tu pas vu souvent les Athéniens condamner à mort des innocens , ayant été trompés par les accusations d'un ennemi , et absoudre des coupables dont l'éloquence les avoit touchés ? -- J'ai essayé deux fois de me défendre , et mon génie s'y est opposé. --- Ce que tu dis-là m'étonne --- Es-tu surpris , dit Socrates , qu'un Dieu trouve qu'il vaut mieux que je périsse ; ne sais-tu pas que jusqu'à présent personne n'a été plus intègre que moi ; que j'ai passé ma vie dans l'exercice de la vertu ? C'est ce qui m'a fait trouver mon bonheur en moi-même , et je voyois que mes amis pensoient ainsi de moi. Si j'avance en âge, je serai soumis aux incommodités de la vieillesse , à la privation de l'ouïe , de la vüe , de la mémoire. Si je m'apperçois déjà du poids des années , puis-je regarder le reste de ma vie comme agréable ? C'est peut-être l'effet de la bonté

d'un Dieu, de me laisser finir à tems, sans douleur, par le genre de mort que les sages regardent comme le plus doux, et qui donne le moins de peine à mes amis. Tel doit être le desir d'un mourant. Car lorsqu'on ne laisse rien de déshonorant ni d'offensant dans l'ame de ceux qui sont près de nous, et que l'on meurt avec l'esprit libre, le corps sain, en conversant avec ses amis, que peut-on desirer de plus ? C'est donc avec raison que les Dieux se sont opposés à mes moyens de défense. Car si j'avois reussi, j'aurois fini mon existence par les tourmens de la maladie, ou par la vieillesse qui rassemble la privation de tous les plaisirs et toutes les incommodités de la vie. Je sais, mon cher Hermogènes, que je déplairai à mes juges en faisant mention des avantages que jai reçus des hommes et des Dieux, et en montrant l'opinion que j'ai de moi. Mais je choisis la mort plutôt que de mandier ignominieusement une plus longue vie dont la fin seroit plus fâcheuse.

C'est ainsi qu'il m'a dit que Socrates parla. ayant ensuite été accusé par ses adversaires de ne point regarder comme Dieux ceux qu'adoroient les Athéniens, d'en introduire

de nouveaux, et de corrompre la jeunesse, il s'approcha des juges, et leur parla ainsi:

Discours de Socrates à ses juges.

O Juges, je considère d'abord sur quel fondement Mélitos a pu croire que je ne regarde pas les Dieux d'Athènes comme les miens : ceux qui sont ici, et Mélitos lui-même, s'il la voulu, m'ont vu offrir des sacrifices aux Dieux dans les fêtes solemnelles, sur les autels publics. Est-ce de cette manière ou en rapportant cette voix d'un Dieu qui m'instruit de ce que je dois faire, que j'introduis de nouvelles divinités, comme on veut m'en accuser ? Ceux qui tirent des conjectures du chant des oiseaux, et des présages des hommes, sont avertis par des voix ; le tonnerre en est une ; la Pythie sur le trépied n'annonce-t-elle pas ce que la voix d'un Dieu lui apprend ? Chacun sait que les Dieux connoissent l'avenir, et le révèlent à qui ils veulent. Ce que les autres nomment devins, augures, présages, je l'appelle un Génie. Mais je crois, en parlant ainsi, dire des choses plus vraies et plus pieuses que ceux qui attribuent un pouvoir divin aux oiseaux. Ce qui prouve la vérité de mon assertion sur la divinité, c'est que lorsque j'ai annoncé à plusieurs de mes

amis les réponses du Dieu, elles se sont trouvées toujours conformes à la vérité.

Il s'éleva alors un grand mouvemeut parmi les juges : les uns n'ajoutoient pas foi à ses paroles, et d'autres étoient jaloux des avantages qu'il obtenoit des Dieux. Socrates reprit en ces termes :

Ecoutez encore ceci, pour que j'obtienne la confiance de ceux qui refusent de croire qu'un Génie ait voulu m'honorer. Lorsque Chœréphon consulta l'oracle de Delphes pour moi devant beaucoup de monde, Apollon répondit : aucun homme ne s'est montré plus libre, plus juste, ni plus sage.

Les juges paroissoient plus irrités : Socrates continua.

Citoyens, ce Dieu, dans ces oracles, a dit de plus grandes choses de Licurgue qui donna des loix à Lacédémone. On assure qu'adressant la parole à Licurgue qui entroit dans le temple, il lui dit : *je ne sais si je dois t'appeler Dieu ou homme*; mais il ne m'a point comparé à un Dieu, il a seulement pensé que je l'emportois de beaucoup sur les autres hommes. Au reste, ne vous en rapportez pas au hazard sur la parole du Dieu : examinez ce qu'il a dit de moi. Avez-vous trouvé un homme qui fût moins que

moi l'esclave de ses sens, et plus véritablement libre, que moi qui ne reçois jamais ni présent, ni récompense ? En avez-vous connu de plus juste que celui qui sait tellement s'accommoder aux circonstances, qu'il n'ait jamais besoin d'autrui ? Et qui n'appellera pas à bon droit un sage un homme tel que moi, qui depuis que je suis en âge de raison, n'ai cessé de rechercher et d'apprendre ce qui étoit bon ? Je n'ai pas travaillé vainement ; car mes concitoyens et les étrangers qui aiment la vertu, préfèrent mon entretien à tout autre. Tout le monde ne sait-il pas aussi ce que je vais ajouter ? Quoique l'on me sache peu riche, chacun s'empresse à me donner, et pourquoi personne ne dit-il que je lui dois, tandis que tous croient m'avoir obligation ? pourquoi plusieurs se sont-ils plaints de la rigueur du siège, tandis que je me trouvois aussi peu embarassé de moi-même, que lorsque la ville jouissoit d'un profond repos ? Tandis que d'autres payent cher les délices de la vie, je les trouve en moi seul. Si on ne ne peut me contester ce que je viens de dire de moi, pourquoi ne serai-je pas loué des hommes et des Dieux ? Pourquoi dis-tu, Mélitos, que mes prin-

cipes corrompent la jeunesse? Nous savons ce qui peut l'égarer : or montre-moi quelqu'un que j'aye rendu impie, de religieux qu'il étoit avant ; qui soit devenu chez moi vain, étant modeste ; somptueux, étant frugal ; qui y ait pris le goût du vin, étant sobre ; celui de la paresse, étant laborieux, ou qui enfin se soit laissé vaincre par quelque inclination dépravée ?

Précisément, répondit Mélitos ; on te reproche de persuader à tes élèves, de t'obéir plus qu'à leurs parens.

Cela est vrai, répliqua Socrates, quant à leur éducation ; car ils savent que ce soin me regarde : en fait de santé, les enfans obéissent plus aux médecins qu'à leurs parens ; et dans les assemblées publiques, les Athéniens adoptent l'avis des plus sages, et non celui de leurs proches : dans le choix d'un préteur, ne préférez-vous pas le plus expérimenté, à votre père ou à vos amis ? Dans les armées, ne placez-vous pas au-dessus de vous-même, ceux que vous jugez les plus habiles dans l'art militaire ?

J'en conviens, Socrates, dit Mélitos, et il faut que cela soit ainsi.

Quoi donc, continua Socrates, dans toute autre chose, il ne te paroît pas étonnant

que ceux qui valent le mieux, soient mis à la tête des autres, et pour l'objet le plus important, qui est l'éducation, tu me jugeras coupable du dernier supplice, parce que j'ai obtenu la préférence dans l'opinion de quelques personnes ?

Je ne rapporterai pas tout ce qui fut dit ensuite de part et d'autre, et par les amis de Socrates qui se trouvoient présens; je me contenterai d'avoir montré que Socrates ne s'attacha qu'à prouver qu'il n'avoit pas été impie envers les Dieux, ni injuste envers les hommes. Mais il ne pensa point devoir recourir à la prière pour éviter la mort, et il trouvoit que c'étoit l'occasion la plus opportune determiner sa vie. Ce qui achève de le prouver clairement, c'est qu'ayant dabord été condamné à une amende, il ne voulut ni la payer, ni que ses amis la payassent pour lui, disant que c'étoit s'avouer coupable; et quand ses amis voulurent le soustraire à la mort, il s'y opposa, et leur demanda en se mocquant d'eux, s'il y avoit un endroit hors de l'Attique, où la mort n'eût point d'accès. Après son jugement, il parla ainsi :

Condamnation de Socrates.

Il est certain que ceux qui ont payé de

faux témoins contre moi, et ceux qui leur ont obéi, sont injustes et sacrilèges. Pourquoi serais-je abattu par ma condamnation, quand je ne suis pas convaincu des crimes dont on m'accuse. Il n'est pas prouvé qu'au-lieu de Jupiter et de Junon, et des autres Dieux, j'aye juré par de nouvelles divinités, ou que je les aye seulement nommées, ni que j'aye sacrifié à de mauvais Génies. Comment puis-je corrompre les jeunes gens en leur recommandant la patience et la frugalité ? Mes adversaires eux-mêmes ne m'ont accusé d'aucun des crimes que l'on punit de mort, tels que le sacrilège, le vol avec effraction, la vente d'un homme libre, et la trahison de la patrie. Je dois donc être surpris de ce que vous m'avez condamné : mais je ne dois pas avoir une moins bonne opinion de moi-même, parce que je vais subir une mort injuste. Cela ne fait déshonneur qu'à ceux qui me condamnent, et le sort de Palamèdes, qui périt comme moi, me console. Il fournit le sujet de plus beaux hymnes, qu'Ulysses qui le fit mourir injustement. Le tems passé et présent rendra témoignage que je n'ai jamais fait de mal à personne, et que j'ai obligé ceux qui

m'écoutoient, en leur enseignant gratuitement ce que je savois de bon.

Il se retira après cela, et rien en lui ne démentit ses discours; ses yeux, son air, et sa démarche annonçoient la sérénité. Quand il s'apperçut que ceux qui l'accompagnoient, pleuroient : qu'est-ce, dit-il, vous pleurez ? Ne savez-vous pas que dès que je suis né, la nature m'a condamné à la mort ? Si je suis enlevé à la vie au milieu des prospérités, je dois la regretter ainsi que mes amis, mais si je meurs lorsque je suis ménacé de revers, je crois que vous devez vous réjouir.

Derniers discours de Socrates.

Apollodoros étoit présent. C'étoit un admirateur de Socrates, homme simple d'ailleurs. Il lui dit : je suis affligé, Socrates, de te voir mourir injustement. Alors Socrates, en lui mettant la main sur la tête, lui dit : tu préférois donc qu'on me fît mourir justement ? On assure qu'il sourit en fesant cette réponse. On dit aussi, qu'ayant vu passer Anytos, il dit : cet homme triomphe, comme si en me tuant, il avoit fait une belle action, parce que le voyant acquérir un grand crédit dans la république, j'ai dit que le fils ne devoit pas

être

être élevé dans le métier de corroyeur. Qu'il est insensé de paroître ignorer que celui de nous deux qui, en tout tems, a fait les choses les plus utiles, est le vainqueur ! Cependant, comme Homère a fait prédire l'avenir par plusieurs, à la fin de leur vie, je veux aussi publier quelque oracle : le fils d'Anytos a passé autrefois quelque tems avec moi, et il m'a paru avoir de la vivacité dans l'esprit. C'est pourquoi j'ose prédire qu'il ne restera pas long-tems dans la profession que son père lui a donnée ; mais comme il n'aura point été élevé par des gens vertueux, j'assure qu'il tombera dans le vice, et qu'il ira loin dans cette carrière.

Socrates ne s'est pas trompé en disant cela ; car ce jeune homme s'étant adonné à l'ivrognerie, ne cessa de boire le jour et la nuit, en sorte qu'il ne fut utile ni à la patrie, ni à ses amis, ni à lui. Anytos est deshonoré, même après sa mort, par la mauvaise éducation de son fils, et par sa propre iniquité.

Quant à Socrates, c'est en parlant de lui si avantageusement, qu'il excita ses juges à le condamner par envie. Je pense

Motifs de Socrates pour desirer la mort.

que son sort fut celui d'un homme chéri des Dieux. Il se défit de la partie la plus désagréable de la vie, et périt du genre de mort le plus tranquille. Il montra en cela la force de son esprit ; car jugeant qu'il lui importoit de mourir, comme il s'étoit toujours montré empressé de suivre les bonnes choses, il ne le fut pas moins de rechercher la mort, et l'attendit avec sérénité. Quand je songe à la sagesse et à la grandeur d'ame de cet homme, je ne puis m'empêcher d'être frappé d'admiration ; et de témoigner ce sentiment aux autres. Si quelqu'un qui aime la vertu, a connu un être qui ait fait plus de bien que Socrates par ses discours, je pense que celui-là est véritablement heureux.

Critique de la conduite de Socrates. Tel est l'intéressant récit de Xénophon. La conduite de Socrates, malgré les éloges de son disciple, n'a pas obtenu l'admiration générale. Voici ce qu'en a dit ce même Charpentier, qui a traduit la *Cyropédie* :

Il est dangereux de se roidir contre la coûtume, et ceux qui l'ont fait, y ont très-rarement réussi. Que manquoit-il à la cause de Socrates, et à celle de Publius-

Rufus, qui le voulut imiter, sinon quelques formalités reçues en ce tems-là, un tour d'éloquence, quelques prières, quelques larmes feintes, qui seules pouvoient déterminer les juges à leur être favorables? Quelle folie de préférer la mort et l'exil, à un peu de complaisance! C'est acheter bien cher le plaisir de voir les autres avoir tort; et à considérer la chose avec attention, qui est le plus condamnable, ou d'un peuple ignorant et prévenu, qui suit aveuglément la coûtume; ou d'un homme éclairé, qui s'opiniâtre à n'y point déférer, qui veut que les autres fassent de bonnes actions à sa manière, et qui leur ôte les moyens d'en faire; de la seule manière dont ils sont capables? Il faut agir avec les philosophes, comme avec des philosophes; avec le peuple, comme avec le peuple; avec des hommes prévenus, comme avec des hommes prévenus: qui ne le fait pas, tombe dans le même ridicule, que celui qui se serviroit d'une langue inconnue à celui à qui il parle, sous prétexte qu'elle exprimeroit ses pensées d'une manière plus heureuse, plus noble, et plus énergique. Il y a même de l'injustice à vouloir que le

peuple se defasse tout-d'un-coup des préjugés, dont on ne se défait que peu-à-peu, et avec beaucoup de peine, et qui se trouve transporté en un instant au même point de vue, où vous n'êtes parvenus que par une longue méditation. Un des principaux fruits de la sagesse, c'est, à mon avis, de connoître que tout le monde ne peut pas être sage. Que la connoissance de la vérité serve à rectifier notre jugement, et nous empêche d'être les dupes de la coûtume: rompe tout commerce de notre ame avec l'ingratitude, l'injustice, l'intérêt et l'ambition; mais qu'il ne nous empêche pas de vivre avec les ingrats, les injustes, les intéressés et les ambitieux. La nature les a joints avec nous du lien de la société, et ils nous sont quelquefois très-nécessaires. Soyons au-dedans comme on doit être au-dehors, comme il est nécessaire que nous soyons. Purifions notre ame, avec toutes les *expiations philosophiques*. Pensons comme Socrates et comme Sénèque, mais ne croyons pas que ce soit nous souiller, que de parler comme le vulgaire, et de suivre les usages rèçus. La connoissance que la philosophie doit avoir des passions hu-

maines, doit lui servir à les si bien ménager, qu'elles ne puissent lui nuire, bien loin de les aigrir, et de les animer contre lui-même. C'est prudence d'adoucir ceux qu'on ne peut désarmer ; et il n'y a pas de plus grande impertinence, que de commettre sa sagesse avec la folie du vulgaire. Un véritable philosophe suit la mode, non pas pour plaire à ses yeux, mais pour ne pas choquer ceux des autres ; il suit tous les usages établis, non pas qu'il croye comme le peuple, qu'ils sont fondés sur la raison, mais parce qu'il ne veut pas soulever contre lui l'esprit de ceux avec lesquels il est obligé de vivre. Il reserve sa philosophie pour le cabinet et la solitude, selon le conseil de l'orateur romain ; il ne descend pas sur la place, comme citoyen de la république de Platon, il y vient comme Français ; et comme tel, il parle, il converse, il plaide, il négocie. C'est être philosophe de la manière la plus parfaite, que de connoître les occasions où il ne le faut pas être.

Toutes ces réflexions sont sages, mais Charpentier n'y combat point les motifs qu'alléguoit Socrates pour aller au-devant

de la mort dont on le ménaçoit. On prendra une idée plus juste du jugement et de la condamnation de cé philosophe, en lisant l'excellente histoire qu'en donne l'abbé Barthelemy dans son voyage du jeune Anacharsis. Comme cet ouvrage est entre les mains de tout le monde, je ne transcris point ici ce morceau, qui est d'ailleurs très-long, quoique le plaisir que l'on prend à le lire le fasse paroître fort court.

8. *Hiéron.*

Editions et traductions du tyran de Xénophon.

Le huitième ouvrage de Xénophon est intitulé *Hiéron*, ou *le tyran*. C'est un dialogue entre Hiéron, tyran de Syracuse, et le philosophe Simonidès. Il a été imprimé séparément en grec, à Paris, chez Wéchel, 1547, *in*-4°. On le trouve aussi dans les éditions de Henri Etienne, Leunclavius, Baschius, etc. Camérarius, le célèbre Didier Erasme, et Leunclavius l'ont traduit en latin. Il a été mis en français par Coste, Amsterdam, 1711, *in*-12. Cette traduction a été insérée sous le titre de *portrait de la condition des rois*, avec celle d'autres ouvrages de Xénophon, à Amsterdam, 1758, dans le premier vo-

lume. Elle n'est nullement propre à décourager un nouveau traducteur.

Dans Hiéron, dit l'abbé Arnaud, ce philosophe anatomise, pour ainsi dire, le cœur d'un tyran, tant pour dégoûter de la tyrannie ceux qui pourroient être tentés d'y aspirer, que pour examiner comment la tyrannie peut devenir un gouvernement légitime et durable, mais non pour prouver qu'un tyran doit abdiquer. Le poëte Simonidès veut apprendre d'Hiéron quel motif si puissant peut engager un particulier à usurper l'autorité souveraine, et à la retenir après l'avoir usurpée. Il suppose qu'il est des plaisirs réservés aux tyrans, et dont eux seuls doivent avoir l'idée. Hiéron assure que la tyrannie n'a que l'apparence des avantages qui la distinguent de l'état privé, et qu'elle émousse réellement tous les plaisirs des sens, ôte ceux du cœur et de l'esprit, et leur substitue la crainte et la terreur.

Tout ce morceau respire la philosophie la plus profonde, quoiqu'il soit écrit très-simplement. On peut y renvoyer ceux dont l'aveugle humanité bouleverseroit toute société, s'ils pouvoient passer de la théorie

Eloge et extrait du tyran de Xénophon.

à la pratique ; je parle (c'est toujours d'après Arnaud d'où je tirerai le reste de cet article) de ces hommes qui s'attendrissent sur le malheur de certaines conditions, et s'irritent contre les prérogatives dont jouissent les classes les moins nombreuses. Qu'ils aillent à l'école de Xénophon ; il leur apprendra que si la nécessité des classifications met entre les différens ordres une inégalité apparente, l'égalité s'y trouve très-réelle par la compensation que produisent les opinions, suivant lesquelles tout n'est pas un bien pour tous ; la privation, par exemple, rend la jouissance plus piquante, et l'excès de la jouissance, en épuisant les facultés, produit une privation continuelle et irrémédiable, etc.

Si dans un état où le partage des richesses est très-inégal et la protection des loix très-puissante, on croit trouver des exceptions à cette égalité, c'est que jamais un Simonidès n'a interrogé ces prétendus heureux qui paroissent affranchis des devoirs et des maux attachés à l'humanité. Interrogez-les, et s'ils sont de bonne foi, ils diront avec Hiéron, que, dans leur premier état, ils étoient mille fois plus heureux. C'est qu'ils

jouissoient avec mesure, que leurs sens avoient le tems de se réparer, que les facultés de leur ame étoient plus exercées, et que tout, jusqu'au combat de l'industrie contre l'indigence, avoit pour eux des charmes, désormais engloutis par la satiété.

Malheur des tyrans.

Hiéron prouve qu'il est bien loin d'avoir sur les autres hommes les avantages qu'on lui envie. Ce tyran fait voir en effet que ces avantages sont chimériques, pendant que les inconvéniens de la tyrannie sont réels et innombrables Son cœur ne peut connoître ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour ; la bienfaisance lui devient impraticable, parce que, sans cesse épuisé par les largesses que lui arrachent ses satellites, il doit dépouiller les citoyens paisibles, et n'a jamais rien de reste pour les gens de bien dont il ne peut rien espérer. Il lui semble que les citoyens courageux ont toujours le bras levé sur sa tête, que les sages emploient leur habileté à tramer des complots, que les justes sont appelés par le peuple au gouvernement dont ils sont plus dignes que lui. Quels seront donc ses défenseurs ? des hommes corrompus, vicieux, et qui ne le serviront qu'autant qu'il

les mettra en état de contenter leurs passions. Ainsi loin qu'un tyran, qui n'est grand que par la grandeur de son état, puisse en augmenter la force et la prospérité, il l'énerve nécessairement en faisant de ses sujets autant de lâches et de misérables; car l'insolence que produit l'abondance lui est également funeste. Il craint les hommes libres, et se voit forcé de donner la liberté aux esclaves dont il a fait ses satellites; il lui faut des gardes armés et des sujets désarmés; il craint la trahison de ceux-là, sans pouvoir compter sur le secours de ceux-ci; il auroit besoin du rempart des loix, et il doit employer des étrangers dont l'intérêt est la seule loi, et dont un plus grand intérêt peut faire ses assassins. La tyrannie est donc une contradiction perpétuelle, et en elle-même, et dans tout ce qui l'accompagne; mais ce qu'elle a encore de plus affreux, est de devoir durer autant que la vie.

Comment un tyran, s'il abdique, restituera-t-il tout ce qu'il a volé? Comment dédommagera-t-il de leurs chaînes ceux qu'il en a chargés? Comment rendra-t-il la vie à tant d'innocens à qui il l'a arrachée?

s'il est avantageux à quelqu'un de se pendre, c'est sur-tout à un tyran, puisqu'il est le seul dont l'intérêt soit d'empêcher le mal, et qui ait intérêt à ce que le mal se fasse. C'est ainsi que conclut Hiéron. Mais Simonidès, plus sage encore que lui, ne convient pas qu'il doive se pendre. Ecoutons sa réponse. » Je ne suis point surpris, ô
» Hiéron, que vous soyez aigris contre la
» tyrannie, puisque désirant avec ardeur
» l'amour des hommes, vous croyez qu'elle
» vous en prive. Mais je suis loin de recon-
» noître que le pouvoir suprême empêche
» d'être aimé des hommes. Il ne s'agit point
» de comparer les bienfaits aux bienfaits,
» mais d'examiner si un souverain, faisant
» ce que fait un particulier pour être aimé,
» seroit au moins sûr du succès ».

Simonidès prouve ensuite que l'élévation du rang donne un mérite de plus à tout ce que fait un souverain. Que sera-ce quand il usera de son pouvoir pour faire plus que ne peut faire un particulier ?

Mais, dit Hiéron, ce pouvoir même a deux principes odieux, les exactions qui ruinent le peuple, et l'entretien des soldats mercenaires qui annonce l'oppression. De plus, il faut punir, contraindre, préférer.

Fonctions d'un souverain.

Tout cela est indispensable, répond Simonidès, mais le souverain doit partager ses fonctions. Celles qui sont odieuses, comme de juger et de punir, il doit les abandonner aux magistrats subalternes : celles qui sont favorables, comme de proposer des récompenses et de les distribuer, il doit se les réserver. Quant aux contributions qu'il seroit forcé de demander, il les obtiendroit d'autant plus aisément, qu'il en feroit un emploi plus directement utile au public. Telle seroit la dépense des prix pour le citoyen qui auroit les plus belles armes, qui auroit fait les plus belles actions à la guerre, qui auroit mis le plus d'équité dans le commerce, etc. Les citoyens croiroient devoir leurs vertus au distributeur de ces prix. Ils l'acheteroient en quelque sorte, et ne regretteroient pas ce qu'il leur en auroit coûté pour faire naître une émulation qui les rendroit et meilleurs et plus heureux ; car le motif de l'honneur se joignant à tous les autres, tout se feroit et mieux et plus sûrement. « Mais ce qui seroit » bien plus profitable, et à quoi l'émulation » n'a cependant pour l'ordinaire aucune » part ; l'agriculture rendroit beaucoup

» d'avantage, si l'on proposoit des prix
» par campagnes ou par bourgades à ceux
» qui cultiveroient le mieux leurs champs ;
» les citoyens qui tourneroient leurs attentions et leurs efforts vers cette partie, en
» retireroient de très-grands biens.

» De plus grand produits, plus de retenue,
» fruit ordinaire d'une vie occupée, moins
» de forfaits. telles seroient les suites d'un
» pareil établissement ».

Il en seroit de même du commerce et des autres parties ; rien ne coûte moins que ce dont l'honneur fait tous les frais. Jugez-en par les jeux de toute espèce qui se célèbrent dans la Grèce, où la dépense est si grande, et les prix si modiques.

Quant aux guerriers soudoyés, c'est une belle idée que la possibilité de s'en passer, et de n'avoir d'autre garde que l'amour de son peuple. Mais l'insolence naît souvent de l'aisance ; et le commun des hommes, lorsqu'il cesse de sentir le besoin des choses nécessaires, est sujet à se faire des besoins qu'il ne pourroit satisfaire que par le plus affreux désordre.

C'est donc servir également et le souverain et les meilleurs citoyens, que d'entre-

tenir en tout tems des guerriers qui seront les gardes et l'escorte de chaque citoyen, ainsi que de celui qui les payera ; qui dans les campagnes veilleront aux fortunes particulières autant qu'aux domaines du prince ; dont une partie, distribuée dans les postes les plus importans, épargnera des alarmes aux autres citoyens, leur donnera le tems de s'armer et de s'assembler ; et quand on aura besoin d'un effort commun, se chargera en campagne de ce que la guerre a de plus pénible et de plus périlleux, ne laissant aux autres que les dangers et les travaux des actions décisives. Lorsque tel sera l'emploi des guerriers soudoyés, lorsque le citoyen sera bien assûré non-seulement de n'avoir rien à craindre d'eux, mais d'en être secouru contre ses ennemis, peut-on imaginer qu'il refuse de contribuer aux frais de leur entretien, lui qu'on voit tous les jours soudoyer des gardiens pour la sûreté de choses beaucoup moins précieuses ?

Xénophon insiste en cet endroit sur l'utilité des troupes soudoyées, en quoi peut-être il a passé les bornes que dévoient lui marquer ses principes ; ce qui seroit

d'autant moins surprenant, qu'il avoit fait lui-même le métier de chef de soudoyés, et que de son tems cette profession commençoit à être en très-grand honneur. La Grèce étoit alors remplie de chefs de réputation, qui, au premier signal, rassembloient autour d'eux des bandes nombreuses de braves guerriers. On a vu comment elles se formoient, lorsqu'il a été expliqué ci-dessus comment fut composée l'armée grecque qui suivit le jeune Cyrus, et que ramena Xénophon. Telle fut la principale ressource d'Athènes et des autres villes où la démocratie nuisoit à la propagation de l'esprit militaire. Athènes ne se contenta pas de soudoyer des Grecs, elle acheta à un haut prix des Thraces et d'autres barbares dont l'entretien épuisa ses trésors.

Le dernier conseil que Simonidès donnoit à Hiéron, étoit de contribuer aux dépenses publiques, de mépriser toute espèce de gloire qui ne seroit pas celle de son peuple autant que la sienne, et de ne chercher à l'emporter sur les autres princes que par de plus grands efforts pour rendre sa patrie heureuse et florissante.

Par là, lui disoit-il, tous vos concitoyens

deviendront vos amis, vos alliés, vos enfans, parce que vous-même vous regarderez votre patrie comme votre famille. Chacun croira que votre vie est la moitié de la sienne, vous pourrez enrichir vos amis, parce que leurs trésors seront les vôtres; vous serez le plus heureux des hommes, et personne ne vous enviera votre bonheur, parce qu'il consistera, non dans ce qui sert à satisfaire les passions, mais dans l'exercice des vertus que peut pratiquer le simple citoyen comme le souverain.

On ne sera point surpris de l'espèce de goût de notre philosophe pour le gouvernement monarchique qu'il voyoit établi à Sparte qui l'avoit comblé de bienfaits; mais on s'étonnera peut-être qu'un républicain ait deviné les plus importantes de ces maximes lumineuses, que l'on peut regarder comme les loix fondamentales de toutes les monarchies modérées.

On appeleroit volontiers cet ouvrage le *Prince* de *Xénophon*, pour l'opposer à ce livre abominable qui, pour le malheur de l'humanité, a eu plus de lecteurs, et a fait plus de proséyltes que le *Tyran* du philosophe athènien.

9. *Revenus*

9. *Revenus de l'Attique.*

Le neuvième ouvrage de Xénophon est un petit traité des revenus ou des produits de l'Attique. Il est imprimé en grec dans l'édition de Henri-Etienne, dans celles de Bâle, Francfort, Paris, etc. Camérarius, Jean Ribittus et Leunclavius l'ont traduit en latin; et le dernier, dans ses notes, corrige plusieurs fois le premier.

Editions et traductions des revenus de l'Attique.

Il a été traduit en français par l'abbé Desfotnaines, qui n'avouoit cependant cette traduction que comme l'ouvrage de sa jeunesse. Elle a été imprimée dans le cinquième volume des œuvres de l'abbé de S. Réal, *in*-12, Paris, 1745, sous ce titre : » Discours de Xénophon sur la manière » d'augmenter les revenus d'Athènes, avec » des remarques ». Suivant la conjecture de ce traducteur dans une de ses notes, Xénophon a écrit ce discours environ la troisième année de la 106e Olympiade, c'est-à-dire environ sept ans après l'époque fixée pour la mort de ce philosophe. Je crois que les motifs de cette opinion peuvent être combattus avec avantage; mais cette discussion entraîneroit des détails également ennuyeux et déplacés dans cet ouvrage.

Dumas, traducteur de l'Economique, paroît avoir ignoré la traduction dont je viens de parler, quoique bien écrite et faite avec soin. Il en a composé une autre imprimée avec l'Economique, à Paris, en 1768, sous le titre de « Projet de finance, ou » moyens d'augmenter les revenus de » l'Attique ». Cette traduction est aussi accompagnée de notes. « Ce petit ouvrage, » dit Dumas, prouve que les principes de » finance, d'exploitation, etc, n'étoient » pas inconnus aux anciens, et qu'au-lieu » d'étonner le public par la nouveauté de » certains projets, il seroit quelque fois » avantageux de présenter tout simplement » des idées renouvellées des Grecs ».

Extrait de l'abbé Arnaud.

Je ne me lasse pas de citer l'abbé Arnaud, parce que personne ne m'a paru mieux connoître Xénophon ; c'est encore d'après lui que je vais parler dans le reste de cet article.

Platon créa une chimère ; la politique de Xénophon fut bien plus adroite, sans être moins profonde. On ne s'aviseroit peut-être pas d'en chercher la preuve dans son traité des revenus, et c'est pourtant là qu'elle se trouve.

Pour changer le système militaire d'Athènes, et par ce changement amener celui de la constitution, il falloit premièrement intéresser le peuple à la défense du continent; en second lieu, procurer à tous les citoyens, exclusivement aux habitans qui ne l'étoient pas, une aisance qui les mît à portée de recevoir une bonne éducation et de se livrer tout entiers à l'étude des beaux-arts, et sur-tout aux exercices militaires. But de Xénophon.

Pour parvenir à ce but, Xénophon commença par prouver la bonté de ce territoire que le peuple abandonnoit au premier ennemi qui vouloit le ravager. Ensuite il vanta la richesse de ses mines d'argent, et prouva, ou prétendit prouver, qu'elles étoient inépuisables. De-là il passe à l'exemple de quelques particuliers, qui louant leurs esclaves pour l'exploitation des mines étrangères, s'étoient fait un très-gros revenu; d'où il conclut que, si le peuple d'Athènes vouloit acheter des esclaves publics et les employer pour son compte à l'exploitation de ses propres mines, il lui seroit aisé d'en porter en peu de tems le produit assez haut pour que tous les Athè-

niens pussent être nourris aux dépens du public, et vivre dans l'abondance. Mais comme ces mines étoient dans le continent, un pareil établissement devenoit impossible, sans une bonne armée de terre, et Xénophon le savoit bien ; mais il croyoit pouvoir former cette armée, au moyen du projet qu'il avoit de mettre tous les citoyens en état de n'avoir pas besoin de gagner pour vivre, et de s'adonner tout entiers aux exercices et du corps et de l'esprit, qui formoient les guerriers. Il prouvoit que dès-lors le peuple d'Athènes n'ayant plus ni motif pour ruiner ses alliés, ni raison pour les affoiblir, pouvant se passer en même tems des exactions par lesquelles il écrasoit le commerce des étrangers, et conséquemment le sien propre, ses autres revenus, loin de diminuer, devoient s'accroître considérablement ; que son crédit cimenté par la justice et par la bienveillance du reste de la Grèce, deviendroit plus grand et plus solide ; et qu'enfin ses dépenses diminueroient par la cessation des enrôlemens étrangers, qui jusqu'alors ne lui avoient donné que des défenseurs mercénaires.

Si ces conseils avoient été suivis, Xéno-

phon eût fait des Athèniens autant de Spartiates ; il auroit relégué les vices de la bassesse et de la pauvreté dans un corps d'Hilotes employés aux mines, et dans la classe des simples habitans et des esclaves. Les Athèniens vertueux n'auroient plus craint la vertu, et seroient devenus capables d'être heureux, et sous le gouvernement des meilleurs d'entr'eux, et même sous l'autorité d'un monarque ; au lieu que dans l'état où ils étoient, ils pouvoient avoir des tyrans, mais jamais de rois légitimes ni de sages magistrats. Le conseil de Xénophon fut méprisé ; et Athènes, loin de se relever de ses derniers malheurs, devint de jour en jour plus méprisable, et finit par n'avoir de réputation, que celle que lui donnèrent ses rhéteurs et ses sophistes.

10. *Des Chevaux.*

Le dixième ouvrage de Xénophon est un petit traité de l'art de monter et dresser les chevaux, auquel je joins un second traité sur la manière de les nourrir, pour n'en faire qu'un seul article. Deux ouvrages de Xénophon sur les chevaux.

Le premier de ces deux ouvrages est intitulé : *des Chevaux.* Il apprend à les con-

noître, à les choisir, à les dresser, à les monter, et à s'en servir dans les combats. Imprimé en grec dans l'édition de Henri-Etienne, dans celles de Bâle, Francfort, Paris, etc., il a eté traduit en latin par Camérarius, dans l'édition de Bâle, 1545, et séparément à Tubingen en 1539, et à Leipsick en 1556, avec trois autres opuscules de Xénophon. Leunclavius l'a retraduit en latin dans son édition grecque et latine; il en a même fait deux différentes traductions, qui se trouvent dans l'édition de 1596.

Le second porte le titre suivant: de la charge de *maître de la cavalerie*, imprimé en Grec dans l'édition de Henri Etienne et dans les autres que je viens de citer; il a été traduit en latin par Joachim Camérarius, et par Jean Ribittus: Leunclavius, qui trouvoit ces deux traductions fort mauvaises, en a composé une trosième, qui a été imprimée avec ses notes dans son édition grecque et latine de Xénophon.

Il existe deux nouvelles traductions françaises de ces deux ouvrages, l'une que l'on trouvera dans le *traité de l'équitation*, traduit par Clam-du-Paty, en 1771, en un

volume *in*-12 ; et l'autre par le professeur Gail, qui est en ce moment sous presse, et qui a profité de la première pour faire encore mieux.

11. *De la Chasse.*

Le onzième ouvrage de Xénophon est un petit traité de la chasse. Il a été imprimé en grec dans les éditions de Henri Etienne, de Bâle, de Leunclavius, etc. ; et traduit en latin par Nicolas Léonicénus, Guillaume Budé, et Jean Leunclavius qui, dans ses notes, corrige fort souvent ses deux prédécesseurs, et ne ménage nullement Henri Etienne, dont il paroît ennemi déclaré.

Editions et traductions du traité de la chasse.

Xénophon, de la même main qui traça le portrait du grand Cyrus, écrivit dans cet ouvrage sur la connoissance et l'éducation des chiens. Il entre dans les plus petits détails, et va jusqu'à observer que l'on donnoit à ces animaux des noms très-courts, et composés de deux syllabes, tels que Thimos, Lochos, Philax, Phonax, Brémon, Psiché, Hébé, etc.

L'abbé Barthélemy, dans son Anacharsis, a fait usage de ce traité, pour décrire

Extraits du traité de la chasse par l'abbé Barthelemy

la chasse des Grecs. Il place son voyageur à Scillonte chez Xénophon et son fils Diodoros ; je rapporterai ce qu'il a extrait de cette manière de l'ouvrage dont il est ici question. Il le met dans la bouche d'Anacharsis.

Xénophon nous exhortoit d'aller à la chasse, qu'il ne cessoit de recommander aux jeunes gens, comme l'exercice le plus propre à les accoutumer aux travaux de la guerre. Diodoros avoit plusieurs meutes de chiens, l'une pour le lièvre, une autre pour le cerf, une troisième, tirée de la Laconie ou de la Locride, pour le sanglier. Il les connoissoit tous par leurs noms, leurs défauts, et leurs bonnes qualités. Il savoit mieux que personne la tactique de cette espèce de guerre, et il en parloit aussi bien que son père en avoit écrit. Voici comment se fesoit la chasse du lièvre.

On avoit tendu des filets de différentes grandeurs, dans les sentiers et dans les issues secrettes par où l'animal pouvoit s'échapper. Nous sortîmes habillés à la légère, un bâton à la main. Le piqueur détacha un des chiens, et dès quil le vit

sur la voie, il découpla les autres, et bientôt le lièvre fut lancé. Dans ce moment tout sert à redoubler l'intérêt, les cris de la meute, ceux des chasseurs qui l'animent, les courses et les ruses du lièvre, qu'on voit dans un clin d'œil parcourir la plaine et les collines, franchir les fossés, s'enfoncer dans des taillis, paroître et disparoître plusieurs fois, et finir par s'engager dans l'un des pièges qui l'attendent au passage. Un garde placé tout-auprès s'empare de la proie, et la présente aux chasseurs qu'il appelle de la voix et du geste. Dans la joye du triomphe, on commence une nouvelle battue. Nous en fesions plusieurs dans la journée. Quelquefois le lièvre nous échappoit, en passant le Sélinus à la nage.

Pour la chasse du sanglier, nous avions des épieux, des javelots, et de gros filets. Les pieds de l'animal récemment gravés sur le terrain, l'impression de ses dents restée sur l'écorce des arbres, et d'autres indices nous menoient auprés d'un taillis fort épais. On détacha un chien de Laconie; il suivit la trace; et parvenu au fort où se tenoit l'animal, il nous avertit, par un cri, de sa découverte. On le retira aussitôt; on

dressa les filets dans les refuites; nous prîmesnos postes. Le sanglier arriva de mon côté. Loin de s'engager dans les filets, il s'arrêta, et soutint pendant quelques momens l'attaque de la meute entière, dont les aboiemens fesoient retentir la forêt, et celle des chasseurs qui s'approchoient pour lui lancer des traits et des pierres. Bientôt après il fondit sur Moschion, qui l'attendit de pied ferme, dans le dessein de l'enferrer; mais l'épieu glissa sur l'épaule, et tomba des mains du chasseur, qui sur-le-champ prit le parti de se coucher la face contre terre.

Je crus sa perte assurée. Déjà le sanglier, ne trouvant point de prise pour le soulever, le fouloit aux pieds, lorsqu'il vit Diodoros qui accouroit au secours de son compagnon; il s'élança aussitôt sur ce nouvel ennemi, qui, plus adroit ou plus heureux, lui plongea son épieu à la jointure de l'épaule. Nous eûmes alors un exemple effrayant de la férocité de cet animal; quoiqu'atteint d'un coup mortel, il continua de s'avancer avec fureur contre Diodoros, et s'enfonça lui-même le fer jusqu'à la garde. Plusieurs de nos chiens furent tués ou

blessés dans cette action, moins pourtant que dans une seconde où le sanglier se fit battre pendant toute une journée. D'autres sangliers, poursuivis par des chiens, tombèrent dans des pièges qu'on avoit couverts de branches. Les jours suivans, des cerfs périrent de la même manière. Nous en lançâmes plusieurs autres, et notre meute les fatigua tellement, qu'ils s'arrêtoient à la portée de nos traits, ou se jetoient tantôt dans des étangs, et tantôt dans la mer.

Pendant tout le tems que durérent les chasses, la conversation n'avoit pas d'autre objet. On racontoit les moyens imaginés par différens peuples pour prendre les lions, les panthères, les ours, et les diverses espèces d'animaux féroces. En certains endroits, on mêle du poison aux eaux stagnantes et aux alimens dont ils appaisent leur faim ou leur soif; en d'autres, des cavaliers forment une enceinte, pendant la nuit, autour de l'animal, et l'attaquent au point du jour, souvent au risque de leur vie; ailleurs, on creuse une fosse vaste et profonde; on y laisse en réserve une colonne de terre, sur laquelle on attache une chèvre; tout-autour est cons-

truite une palissade impénétrable et sans issue : l'animal sauvage, attiré par les cris de la chèvre, saute par-dessus la barrière, tombe dans la fosse, et ne peut plus en sortir.

12. *Le Banquet.*

Editions et traductions du banquet.

Le banquet des philosophes est un dialogue dont la lecture est extrêmement agréable. Il a été imprimé en grec dans les éditions de Bâle et de Francfort, ainsi que par Henri Etienne, Jean-Auguste Bachius, et plus anciennement, *in*-8°., en 1521, dans un volume séparé. Jean Ribittus et Jean Lewenclaü ou Leunclavius l'ont tous deux traduit en latin ; ce dernier, avec des notes. Le savant Tanneguy-le-Fèvre, père de la célèbre Dacier, le mit en français, dans le dix-septième siècle. Lorsque cette dernière version parut, le journal des savans, de février 1666, en parla ainsi :

Extrait du banquet dans le journal des savans.

» Xénophon fait dans ce livre le récit de ce qui se passa au souper que Callias donna à Socrates, et à quelques autres de ses amis, et il rapporte les discours dont ils s'entretinrent après le repas. Ce ne sont que paradoxes. L'un soutient que la pau-

vrété est celle de toutes les choses que l'on doit le plus estimer, parce qu'elle n'est enviée de personne ; qu'on ne se bat point à qui l'aura ; qu'elle se conserve sans peine, et qu'elle s'augmente même par la négligence. L'autre dit que les nés camus sont les plus beaux, parce qu'ils n'empêchent point la vue, et qu'ils ne font point de séparation entre les deux yeux. Socrates voulant louer les dames, dit que leur sexe n'est en rien inférieur à celui des hommes, si ce n'est qu'elles ont moins de force et de bon sens : mais il ne l'en faut pas croire, non plus que sur bien d'autres choses qui paroîtront fort étranges dans ce dialogue ; car il tient des discours qui ne s'accordent guère avec la gravité d'un philosophe ; et les galanteries de ce tems-là passeroient maintenant pour des crimes, si l'on prenoit les choses au pied de la lettre. Mais ce que Socrates dit à la fin de ce livre, montre bien que ses mœurs étoient plus chastes que ses paroles ».

Un savant très-estimable, associé à mon travail, Pierre la Montagne, déjà connu par plusieurs ouvrages dramatiques, par un recueil de poësies et par diverses tra-

Nouvelle traduction par Pierre-la-Montagne.

ductions très-bien faites, vient de traduire le Banquet de Xénophon en françois; il a permis que sa version fût placée à la suite de cette histoire. Elle paroît pour la première fois. En faire l'éloge, ce seroit me louer en quelque sorte moi-même, puisque l'auteur est mon ami. Elle me dispense de m'étendre plus long-tems sur cet ouvrage de Xénophon, dont la lecture vaut beaucoup mieux que celle de l'extrait que j'en pourrois faire. Au reste, ce savant, qui l'est trop pour ne pas être modeste, n'offre au public sa traduction que comme un essai auquel ses autres occupations ne lui ont pas permis de consacrer le tems nécessaire pour y mettre la dernière main; et c'est lui qui exige de moi cet aveu qui ne fait qu'ajouter au mérite de son travail.

13. *de la République de Lacédémone.*

Gouvernement des Lacédémoniens. Le treizième ouvrage de Xénophon est un petit traité du gouvernement des Lacédémoniens. Démétrius Magnès, suivant Diogènes Laerce, a nié que cet ouvrage fût de Xénophon; mais il est évident qu'il se trompe. François Philelphe, Joachim

Camérarius, et Jean Léunclavius, l'ont traduit en latin. On le trouve en grec dans l'édition de Bâle, celles de Henri Etienne, de Leunclavius, etc.

Longin critique avec raison un passage cet de ouvrage dans son *traité du sublime*, chapitre 3. Après avoir reproché plusieurs mauvaises pointes à l'historien Timée, il ajoute :

Critique d'un passage de Xénophon, par Longin.

» Mais pourquoi m'arrêter sur Timée ? » Ces héros de l'antiquité, je veux dire » Xénophon et Platon sortis de l'école de » Socrates, s'oublient bien quelquefois » eux-mêmes, jusqu'à laisser échapper » dans leurs écrits des choses basses et » puériles. Par exemple, Xénophon, dans » le livre qu'il a écrit de la république » des Lacédémoniens, dit : *on ne les en-» tend non plus parler, que si c'étoient » des pierres: ils ne tournent non plus les » yeux que s'ils étoient de bronze : enfin » ils ont plus de pudeur, que ces parties » de l'œil, que nous appelons en grec du » nom de vierges*. C'étoit à Amphicrates, » et non à Xénophon, d'appeler les pru-» nelles, des vierges pleines de pudeur. » Quelle pensée ! bon dieu ! parce que le

» mot de *coré* qui signifie en grec la
» prunelle de l'œil, signifie une vierge,
» vouloir qu'absolument toutes les pru-
» nelles soient des vierges pleines de mo-
» destie ! cela est d'autant plus ridicule,
» qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur
» nous, où l'imprudence éclate plus que
» dans les yeux : c'est pourquoi Homère,
» pour exprimer un impudent : *Ivrogne*,
» dit-il, *avec tes yeux de chien !* cepen-
» dant Timée n'a pu voir une si froide
» pensée dans Xénophon, sans la reven-
» diquer comme une espèce de vol qui
» lui aurait (1) été fait par cet auteur.
» voici donc comme il l'employe dans la
» vie d'Agathoclès : *n'est-ce pas une chose*
» *étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine*
» *qui venoit d'être mariée à un autre*, *qu'il*

(1) Boileau, dans sa traduction de Longin, mettant *comme un vol qui lui* avoit *été fait*, semble faire faire à Timée une accusation réelle de plagiat contre Xénophon qui vivoit environ deux cents ans avant lui, ce qui seroit ridicule, et contraire au sens du texte. Au reste, cette critique même du rhéteur grec prouve que Longin n'a pas mis en doute que le traité de la république des Lacédémoniens ait été composé par Xénophon.

» *l'ait*,

» *l'ait, dis-je, ravie, le lendemain même de ses noces ! car qui est-ce qui eût voulu faire cela, s'il eût eu des vierges aux yeux, et non pas des prunelles impudiques ? Mais que dirons-nous de Platon, etc.* »

Boileau remarque avec raison, en traduisant ce passage de Longin, que celui de Xénophon rapporté ici est corrompu dans toutes les éditions que nous avons des œuvres de ce philosophe, où l'on a substitué un mot grec qui signifie *lits*, à celui qui est traduit par *yeux*, faute d'avoir senti l'équivoque de *coré*. Cela fait voir, ajoute avec raison Boileau, qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un auteur. Cette mauvaise correction se trouve encore dans l'édition grecque et latine publiée en 1596 par Emilius Portus. Cela est d'autant plus singulier, que François Portus, père d'Emilius, avoit publié une édition de Longin.

Ce traité a été traduit en français par l'abbé Desfontaines, qui n'avouoit cette traduction que comme un ouvrage de sa jeunesse, et qui n'y a mis aucune note. Elle a été imprimée parmi les œuvres de

Traductions françaises du traité de la république de Lacédémone.

l'abbé de St.-Réal, dans le cinquième volume, *in*-12, 1745, à Paris ; on n'y trouve aucune division de chapitres, et l'on ne peut que la regarder comme très-inférieure à celle que le professeur Gail a publiée depuis. Celle-ci a paru en 1786, avec la traduction de quelques autres ouvrages grecs, en un volume *in*-12. L'auteur convient d'avoir profité du travail de la Luzerne qui, à la suite de sa *retraite des dix mille*, a placé une savante version de trois chapitres des Traités de Xénophon, qui ont pour objet la constitution militaire des Lacédémoniens, et les manœuvres qu'ils fesoient faire à leurs troupes.

Jugement sur cet ouvrage.

Je crois ne pouvoir mieux inspirer l'envie de lire cette traduction, à ceux qui ne peuvent lire l'original, qu'en rapportant ici ce que l'abbé Arnaud nous dit de Xénophon.

Le Traité de ce philosophe sur le gouvernement de Lacédémone, est un chef-d'œuvre de politique. On y voit qu'aux yeux de ce vaste génie, la science du gouvernement n'étoit point l'art de prendre les hommes tels qu'ils sont, mais l'art

de les former tels qu'on veut qu'ils soient. Jamais Lycurgue ne fut mieux loué par Xénophon : c'est que personne ne sut mieux que Xénophon sonder la profondeur des principes, et saisir l'esprit des loix de Lycurgue.

Le législateur de Sparte, en se proposant de former des hommes, étendit ses vues jusques sur l'éducation et les occupations ordinaires des femmes.

Loin d'approuver les mariages disproportionnés pâr la naissance, il comdamna ceux qui ne l'étoient même que pour l'âge ; et s'il ne les proscrivit pas, il autorisa le déshonneur de tout vieillard qui prendroit une jeune femme. C'étoit à des hommes de néant qu'étoit confiée l'éducation des jeunes gens dans les autres républiques de la Grèce ; on les abandonnoit à eux-mêmes dans l'age où le besoin des conseils et des leçons se fait le plus sentir ; où ces leçons et ces conseils deviennent les plus utiles ; où la conduite enfin décide presque toujours du reste de la vie.

Lycurgue donna à la jeunesse Spartiate des gouverneurs publics, personnages

aussi considérables par l'importance de cet emploi, que recommandables par leur propre sagesse. Chaque âge avoit ses surveillans ; mais sans entrer dans des détails dejà connus, je ferai seulement une remarque ; c'est que, sans établir l'égalité des biens, Lycurgue sut ôter à l'opulence presque tout ce qu'elle a d'appas, et anéantir en quelque sorte les inconvéniens de la pauvreté. Par lui, les citoyens de Sparte devinrent des hommes supérieurs aux besoins physiques, parce qu'ils en connoissoient peu, et qu'ils pouvoient toujours les satisfaire : affranchie de cette servitude, leur ame n'avoit plus de sensibilité que pour les besoins moraux que lui avoient fait contracter une éducation vraiment patriotique; ces besoins étoient pour chaque Spartiate la guerre même et la gloire personnelle qu'il en attendoit, le salut, la gloire et la supériorité de sa patrie sur tous les peuples du monde. Mais s'il n'y avoit pas eu d'Hilotes, peut-être n'y auroit-il point eu de Spartiates. Voilà comment Xénophon explique le problême par lequel commence son traité ; problême qu'il énonce en ces termes : « Quand j'ai

» fait attention que Sparte est une des vil-
» les le moins peuplées que je connoisse,
» et que cependant Sparte a été la plus
» puissante et la plus renommée des villes
» de la Grèce, j'ai admiré comment avoit
» pu s'opérer un pareil phénomène ».

Si l'on eût dit aux Spartiates, rougissez de votre pauvreté ; à quoi vous sert votre amour forcené pour les armes? aimez les richesses, qui, loin de vous dégrader, feront briller vos vertus d'un nouvel éclat ; construisez des vaisseaux ; enrichissez votre patrie des dépouilles de l'Egypte et de la Syrie, d'autres combattront pour vous ; les Hilotes ont des bras et peuvent vous remplacer. Lorsque vous serez devenus riches, vous paierez leurs services, vous les commanderez, ou vous laisserez ce droit à vos enfans. Si, dis-je, on eût donné ce conseil aux Spartiates, pense-t-on qu'ils l'eussent suivi, du moins quand le vice et la décadence de leur gouvernement n'avoient pas encore justifié les loix singulières du sage Lycurgue? Et, s'ils l'avoient suivi, n'auroient-ils pas consommé tout d'un coup la révolution qui commença chez eux par l'amour du bu-

tin, espèce de richesses qui dans ses principes est cependant bien différente de celles qu'engendre le commerce? Sparte n'eût plus été qu'une foible émule d'Athènes. Voyons donc ce qu'étoit Athènes, malgré l'avantage qu'elle avoit eu de prévenir les autres villes de la Grèce, et de prendre sur leur commerce un empire qui leur ôtoit jusqu'aux moyens de devenir ses rivales. C'est encore Xénophon qui va nous instruire.

14. *Du Gouvernement des Athéniens.*

Gouvernement des Athéniens.

Ce petit traité, imprimé dans les éditions grecques de Xénophon, a été traduit en latin par Sébastien Castalion, Joachim Camérarius, et Jean Leunclavius qui dans ses notes fait quelques corrections aux deux premières versions, et qui lui-même a été corrigé par Emilius Portus et plusieurs autres.

Réflexions sur cet ouvrage.

Dans ses extraits de Lucien et de Xénophon, le professeur Gail a aussi traduit le traité de la république d'Athènes, qui s'y trouve divisé en trois chapitres. Comme cette excellente version paroîtra en même tems que cette histoire, je me contenterai de faire encore parler ici

l'abbé Arnaud dont l'ouvrage est aujourd'hui moins répandu. J'adoucirai quelques-unes de ses expressions un peu trop monarchiques. Mais j'en laisserai subsister plusieurs qui caractérisent Xénophon, dont les idées n'étoient pas toujours républicaines, et qu'il faut peindre tel qu'il a été. On se souviendra que cet ouvrage est une histoire de la vie et des opinions de Xénophon, et non un traité de politique.

Athènes ayant une fois préféré la démocratie à toutes les autres formes de gouvernement, il faut avouer, dit Xénophon qui préféroit la monarchie limitée telle qu'il la voyoit à Lacédémone, que les mesures qu'elle prit pour maintenir sa constitution, ne pouvoient être meilleures. En effet, il falloit dès-lors que le pouvoir des hommes pauvres et sans naissance l'emportât sur celui des nobles et des riches, puisque c'étoient ceux-là qui construisoient, qui montoient les vaisseaux, et qui, par leur industrie, fesoient la richesse, et conséquemment toute la puissance de la république. Le peuple n'avoit garde cependant de réclamer les emplois qui n'étoient que périlleux, sans être

lucratifs ; mais il se réservoit tous les postes auxquels étoient attachés de bons émolumens. Il étoit essentiel à la démocratie que les Plébéiens accrussent leur aisance, et que tous les profits fussent pour eux ; c'étoit le seul moyen de conserver leur supériorité. Les nobles devoient exposer sans cesse, et leur vie, et leur réputation, sans jamais recevoir aucune espèce d'accroissement. Il eût été trop dangereux d'ajouter cet avantage à ceux que leur donnoit l'éducation, sur un peuple grossier et présomptueux. Les créatures du peuple qui avaient les mêmes défauts que lui, parce qu'elles étoient prises dans son sein, étoient comme les favoris d'un despote, qui les détruit comme il les a créés, parce qu'ils ne sont rien que par lui, et ne valent pas mieux que lui.

Le peuple d'Athènes n'attendoit rien de bon des vils orateurs auxquels il permettoit de parler ; mais il n'en craignoit rien, et il se seroit craint lui-même s'il se fût exposé à l'éloquence des honnêtes gens, dont les vues devoient nécessairement être contraires aux siennes, parce que son pou-

voir leur étoit odieux. Il n'étoit pas permis de frapper un esclave insolent à Athènes, parce que le peuple vouloit être respecté dans son image, et que par l'extérieur, rien ne ressembloit mieux à un esclave qu'un plébéïen.

Quelques-uns de ces esclaves vivoient dans l'opulence et le faste, et le peuple le souffroit; ce qui n'est point étonnant, parce que là où la puissance navale est le produit des richesses, il faut être esclave des esclaves à qui l'on ne paye aucun salaire, et de qui l'on retire un profit plus considérable que des hommes libres qu'il faut payer.

Le peuple d'Athènes n'abolit point les arts libéraux, parce que les frais de leur encouragement et des fêtes qu'ils embélissoient, ne tomboient que sur les riches. Ainsi ce même peuple se fesoit payer pour monter les vaisseaux de guerre que le riche commandoit pour se ruiner encore.

Ce peuple ne traitoit pas mieux les nobles chez ses alliés qu'au sein d'Athènes même, parce qu'il craignoit que ces nobles, dont il devoit être haï, ne favorisassent leurs semblables, et ne les aidassent à changer la

forme du gouvernement. Il prenoit peu d'intérêt à la prospérité de ses alliés, ce qui eût cependant augmenté les revenus publics : ce qu'il avoit à cœur, c'étoit de voir les nobles plier sous des gens de néant, et les riches lui distribuer leurs biens pour éviter la mort ou la proscription. C'étoit dans les mêmes vues, qu'il avoit forcé ses alliés de venir plaider à Athènes, où l'on n'avoit garde de leur accorder prompte justice, pour jouir plus long-tems de leur humiliation, et sur-tout pour procurer aux artisans, aux cabaretiers, et autres gens de cette espèce, un gain plus considérable.

L'Athénien s'étoit rendu très-habile et redoutable dans la marine; mais ses forces de terre étoient à peine supérieures à celles de chacun de ses alliés; il est vrai qu'heureusement pour lui ses alliés se trouvoient presque tous dans les îles, de sorte qu'étant maître de la mer, il pouvoit aisément empêcher la jonction des rebelles; ou, si jamais elle avoit lieu, les en punir par la famine; car toutes ces îles n'étoient pas assez étendues pour pouvoir nourrir une grande armée.

Quelques villes du continent, soumises

aux Athéniens, ne portoient tranquillement le joug que parce qu'elles ne pouvoient subsister sans faire le commerce ; et que d'ailleurs la plupart étant situées sur la côte, les Athéniens pouvoient à tout instant les surprendre et ravager leur territoire. C'étoit là un des avantages que donnoit aux Athéniens la supériorité de leur marine. De plus, ils n'avoient point à redouter les horreurs de la disette, et rien ne les empêchoit d'attirer dans leur ville toutes les richesses de la Grèce. Il ne manquoit à Athènes que d'être située dans une île, pour avoir aussi peu à craindre ses ennemis, qu'il lui étoit facile de les tenir dans des alarmes perpétuelles, et sur-tout pour n'avoir jamais à redouter que les auteurs d'une révolution lui vinssent du dehors. Privés de cet avantage, dit Xénophon, les Athéniens se sont accoutumés à laisser ravager leurs terres dans le continent. Les plébéïens n'en prennent nul souci, parce qu'ils n'y possèdent rien ; toute leur ressource, tous leurs biens sont dans les îles. D'ailleurs ils savent qu'ils ne pourroient se mettre en état de défendre leur territoire sans hazarder des biens plus grands encore ; et que si toute leur puis-

sance n'étoit pas dans leurs vaisseaux, le peuple perdroit une grande partie de son crédit et de son autorité. Ce peuple ne songeoit qu'à jouir, qu'à dominer; nulle part il n'y avoit tant de fêtes; nulle part on ne voyoit tant d'assemblées destinées au jugement des procès, et nulle part la justice n'étoit plus mal rendue. Les magitrats qui prévariquoient, n'étoient pas même punis, parce qu'ils étoient la plupart plébéïens, et que le peuple voyoit ses vices en eux, sans étonnement comme sans indignation. Si l'un d'eux étoit déposé, c'étoit sans perdre son honneur, qu'en effet il ne pouvoit pas perdre, puisque sa plus grande punition consistoit à redevenir ce qu'il avoit été, et à rentrer dans la foule de ce même peuple qu'il venoit d'avoir pour juge.

Xénophon parle d'un avantage qu'avoit la démocratie sur tout autre gouvernement, c'est que jamais la république n'étoit gênée par les traités, parce que le peuple désavouoit, et les orateurs qui l'avoient séduit, et la délibération qui avoit été prise, et les négociateurs qui avoient transigé, et que la honte d'une conduite si odieuse ne retomboit sur personne en

particulier : aux yeux du peuple, qu'est-ce que la honte, quand elle tombe sur tout le peuple ?

On conçoit aisément comment Athènes ne fournissoit qu'un très-petit nombre de troupes de terre ; car il n'y avoit que les gens aisés qui pussent recevoir une éducation telle qu'il le falloit alors pour qu'un guerrier pût se mesurer avec les autres guerriers de la Grèce. Il falloit entretenir, par de continuels exercices, ce qu'avoit fait l'éducation ; et il n'y avoit rien à gagner à tout cela. L'unique passion du peuple d'Athènes étoit de gagner et de jouir ; les besoins les plus pressans les tenoient sans cesse au-dessous de ces besoins moraux qui font les vrais guerriers.»

Au tableau qui vient d'être tracé sur le dessin de Xénophon, que l'on joigne ce que Socrates dit de la démocratie dans les ouvrages de Platon ; que l'on y joigne les idées de ce dernier sur la manière de former un corps militaire, et l'on verra d'un côté que selon ces trois philosophes, une égalité telle que la vouloit Athènes, est incompatible avec une bonne constitution militaire ; et de l'autre que l'amour de la gloire et

de la patrie trouve bien peu de place dans le cœur borné des hommes, lorsqu'il s'est ouvert à l'amour du gain.

Observation importante sur ces réflexions.

Telles sont les réflexions de l'abbé Arnaud sur les ouvrages de Xénophon. Je me renfermerai dans mon sujet en m'enterdisant toute réflexion politique sur les principes des trois philosophes grecs. Je me bornerai à une observation purement historique, propre à combattre l'effet d'une opinion aussi imposante que celle qu'il a puisée chez ces profonds scrutateurs du cœur humain: c'est que tous trois ne jugeoient la liberté que telle qu'ils la voyoient, c'est-à-dire, souillée par la présence de l'esclavage qui se trouvoit par-tout placé auprès d'elle, puisque toutes les nations anciennes avoient un très-grand nombre d'esclaves, et que cet assemblage monstrueux, quelque fût d'ailleurs la forme du gouvernement, ne presenta nulle part le beau spectacle d'une véritable liberté.

15. *Lettres de Xénophon.*

Lettres de Xénophon.

On trouve dans l'excellente édition de Leunclavius les fragmens de trois lettres de Xénophon. La première est celle à Œschines

dont j'ai déjà donné la traduction, et qui est tirée du quatorzième livre de la préparation évangélique d'Eusèbe. La seconde est adressée à Criton. l'auteur y prouve, d'après Soctates, qu'un père se rend plus utile à ses enfans en leur donnant des vertus, qu'en leur amassant des richesses. La troisième n'est qu'un fragment assez court, puisque l'on n'y trouve guère qu'une seule phrase sur la mort ; elle est adressée à Soteiras. Toutes trois nous sont transmises par Stobée, dans les recueils qui nous restent de lui.

16. *Des Equivoques.*

Avant de faire l'histoire de cet ouvrage, comme il est curieux, tres-court, peu connu, et que je ne crois pas qu'il ait encore paru en français, j'en donnerai ici la traduction : Traité des équivoques.

1°. *Des Saturnes.*

On appelle *Saturnes*, parmi les familles nobles, les premiers rois qui ont fondé des villes ; parmi leurs enfans, les aînés sont des *Jupiter* et des Junon ; et les plus braves de leurs petits-enfans, sont des *Hercules*. Les pères des Saturnes, ont le nom de *Cœlus*, Traduction de ce traité.

leurs femmes celui de *Rhéa*, et leurs mères celui de *Vesta*. Il y a donc autant de Saturnes que de Cœlus, de Vesta, de Rhéa, de Junon, de Jupiter, et d'Hercules. De plus, celui qui est Hercules pour certains peuples, est Jupiter pour d'autres : par exemple, in u s qui étoit l'Hercules des Chaldéens, devint le Jupiter des Assyriens, parce que de leur petite ville qu'avoit fondée son père, il en fit une *tétrapole* en y réunissant quatre cités, et y fixa le siége de l'empire. C'est par cette raison qu'il fut surnommé Ninus, c'est-à-dire Jupiter, Son premier nom étoit Assyrios, qu'il donna aux Assyriens ; Ninus étoit son surnom, qu'il transmit à la ville de Ninive.

2°. *Phoronée.*

Il y a eu plusieurs Phoronées ; mais on en a distingué deux. Le plus ancien florissoit la première année de Ninus, dans cette partie de l'Hellénie qui depuis reçut le nom de Grèce. Le second, et le plus jeune, vécut plus de dix générations après l'autre ; celui-ci étoit fils d'Inachus, et régna à Argos.

3°. *Equivoques*

3°. *Equivoques des tems.*

Divers peuples ont compté diversement les générations. Elles avoient trente ans chez les Egyptiens, et seulement vingt-cinq chez les Grecs, qui en comptoient quatre dans cent ans. L'année aussi n'étoit pas la même par-tout. En effet les Egyptiens la regardoient quelquefois comme composée d'un seul mois, souvent de deux, assez fréquemment de trois, souvent de quatre, quelquefois enfin d'une révolution entière du soleil. Cette variété a souvent induit en erreur nos savans qui tiennent leurs lettres d'eux. les Hibériens ont le plus souvent leür année de quatre mois ; très-rarement c'est une révolution entière dus oleil. Au contraire les Chaldéens, qui dans leurs anciens calculs se servoient d'une année d'un Mois, conviennent que dans les autres, leur année est toujours solaire. C'est aussi toujours de cette manière que parle Sémiramis dans l'inscription suivante qu'elle a fait graver sur une colonne pour Ninus : » mon père étoit Jupiter Bélus, mon aïeul » Saturne le Babylonien, mon bisaïeul Sa- » turne l'Ethiopien, mon trisaïeul Saturne

» l'Egyptien, et mon quatrième aïeul Cœlus » Phénicien Ogygès. Depuis Ogygès jus» qu'à mon aïeul, le soleil a parcouru sa » carrière cent trente-une fois; depuis mon » aïeul jusqu'à mon père, cinquante-six » fois; depuis mon père jusqu'à moi, soi» xante-deux fois. Moi Sémiramis, j'ai dé» dié sur cet olympe à Jupiter Bélus mon « beau-père et à ma mère Rhéa, cette co» lone, ce temple, cette statue ».

4°. *Les Olympes.*

Olympe a plusieurs significations; car les Grecs désignoient sous ce nom la montagne la plus élevée, de quelque pays que ce fût. Delà vient qu'il y a plusieurs monts olympes, c'est-à-dire *tout éclatans*, comme l'indique l'étimologie grecque. Mais les barbares nomment *lymbe* toute bande circulaire qui termine un espace; et lorsqu'ils considèrent cette bande conjointement avec l'espace qu'elle renferme, ils disent que c'est un *olympe* : c'est pourquoi l'instrument de mathématique, connu sous le nom d'astrolabe, est un olympe; et le *pomérion* sacré, (certain espace, tant dedans que dehors

les murailles d'une ville, où il n'est pas permis de bâtir) est un autre olympe.

Il y a eu plusieurs Homères. Le dernier de tous est le meilleur des poëtes; il a vécu après Talès de Milet.

On compte plusieurs Ninus, le premier de tous est l'Assyrien, qui ayant aggrandi la ville de son père, fut appellé Ninus, qui signifie Jupiter en langue assyrienne; son fils Zameis reçut aussi le nom de Ninus, à cause de son père.

Il y eut aussi plusieurs Ogygès. On vient de parler du premier; c'était le bisaïeul de Ninus; les Babyloniens le surnommèrent *Gallus*, parce que dans une inondation, non seulement il s'échappa; mais il en sauva d'autres, et en engendra de nouveaux; c'est par cette raison que chez les Saces (nom que les Perses donnoient à tous les Scythes, mais que Ptolémée donne à un peuple d'Asie au sud de la Scythie Asiatique), lorsque quelqu'un s'étoit sauvé sur un vaisseau, et qu'il avoit conservé sa vie, le vaisseau s'appelloit *Galleris*, comme l'ayant sauvé des eaux. Dans la langue grecque, *Gallos* indique la blancheur de lait; chez les Phrygiens, ce même mot désigne

un homme privé de ce qui constitue son sexe ; chez les latins, le mâle d'une poule ; ainsi que les Celtes qui sont les anciens Galates, ainsi nommés de Galanthas, fils d'Hercules. C'est de ces derniers que viennent les Galates de l'Asie et les Gallogrecs de l'Europe. L'ancien Ogygès vivoit du tems de la première inondation des terres ; l'autre Ogygès étoit Athénien, et vit la troisième inondation.

5°. *Les Inondations.*

Il y a eu plusieurs inondations : la première dura neuf mois sous l'ancien Ogygès ; la seconde fut produite par l'Egypte que les eaux du Nil couvrirent un mois sous Hercules et Prométhée ; une troisième, qui fut de deux mois, eut lieu en Achaie sous Ogygès l'Athénien ; celle de Thessalie, sous Deucalion, dura trois mois, ainsi que la Pharonique qui arriva sous le règne de Prothée en Egypte, lorsqu'Hélène fut enlévée. De l'inondation de la terre sous l'ancien Ogygès jusqu'à la naissance de Deucalion, la seconde année de Sphérus, on compte sept cent ans ; et Deucalion avoit quatre vingt-deux ans lorsqu'il vit inondée la Thessalie

où régna le premier Phoronée, qui fut roi de l'Hellénie.

6°. *Des Prothées.*

On nomme plusieurs Prothées : le premier, de la nation des Sages, sur les bords de la mer Caspienne ; le second Egyptien, sous lequel arriva le déluge Pharonique. Ce dernier étoit prêtre du grand Prothée, Phénicien, auquel, du consentement de tout l'univers, des temples, des statues et des autels furent élevés en Europe, en Asie, et en Egypte.

7°. *Des Cadmus.*

Il y a eu plusieurs Cadmus. Le premier étoit frère de Phénix ; ils vécurent peu après la fondation de Troye, et tous deux régnèrent à Sydon. C'est de Phénix qu'a reçu son nom toute la région qui est depuis Sydon jusqu'au port d'Ascalon, ville de Sémiramis. Ce port se nomme Jaminée ; il est voisin du mont de la Tetrapole, et de l'ancien Gymnase des Phéniciens : la Phénicie portoit auparavant le nom d'Assyrie. Peu de tems après, parut un second Cadmus, Argien, qui ayant été exilé de Phé-

nicie, retourna en Béotie, et y bâtit Thèbes. Le troisième ayant usurpé la tyrannie dans cette même ville, fut chassé par Linus et Zétus. Le quatrième fit la guerre aux Spartiates. Le cinquième, peu de tems avant la ruine de Troye, devint célèbre par son mariage avec Harmonie de Samothrace; ayant livré un combat à son ancienne épouse, à cause d'Harmonie, il retourna en Phénicie : ce fut en chemin qu'il porta le premier dans la Grèce les seize lettres encore grossières qui n'étoient pas Phéniciennes, mais très-semblables aux caractères des Galates et des Mæoniens. Les dernières lettres furent peu de tems après rapportées par Palamèdes et le médecin Simonides. Il y eut enfin un dernier Cadmus qui enseigna l'art d'écrire en prose; car avant que les lettres eussent été portées en Grèce, et quelque tems après, on ne s'y servoit que des vers usités dans ce pays.

Jugement sur le traité des équivoques.

Voilà le fragment qu'Annius de Viterbe nous a laissé sous le nom de Xénophon, avec d'autres ouvrages, dont l'un attribué à Fabius Pictor, cite celui-là. Les savans ont été partagés sur son authenticité. Le grand nombre a jugé qu'il n'étoit ni de

Xénophon, ni digne de lui ; mais un petit nombre, parmi lesquels on trouve des autorités assez graves, a soutenu l'antiquité de ce fragment que j'ai traduit sur le latin qui paroît lui-même très-évidemment être traduit du grec. Je ne jugerai pas ce procès, qui mérite un examen plus approfondi que je ne puis le faire dans un ouvrage de la nature de celui-ci. J'en ai dit assez pour faire connoître Xénophon, et pour inspirer l'envie de le lire. Car il mérite d'être étudié soigneusement par quiconque veut connoître des devoirs, et profiter des leçons que nous a données l'antiquité.

Liste des Editions complettes ou incomplettes des ouvrages de Xénophon.

1. *Xenophontis opera quaedam, à variis latinè versa, videlicet, Venatione, ab Omnibono Vicentino; de republicâ, de legibus Lacedaemoniorum, et de Agesilaï laudibus, à Francisco Philelpho; apologia pro Socrate, et de Tyrannide, à Leonardo Aretino; de aequivocis, et Pœdiâ Cyri, ab eodem Francesco Philelfo.* Editions de Xénophon dans le quinzième siècle.

Cette édition est ancienne ; elle a été im-

primée *in-folio* avant l'an 1500, sans indication de lieu d'imprimeur, ni d'année. On lit seulement à la fin du volume la note suivante.

Huic Cyripaediae Franciscus Philelphus eques auratus lauratusque poeta, extremam imposuit manum Mediolani ad XI *calend. octobris, anno à natali Christiano millesimo quatrigentesimo sexagesimo septimo.*

On a vu ci-desus, page 187, ce que j'ai dit de cette première édition des œuvres de Xénophon.

Dans le seizième siècle.

2. *Xenophontis omissa, Geo. Gemistii, ex Diodori Siculi et Plutarchi historiis; Herodiani historia, etc. quae et graeca gesta appellantur. Venetiis, apud Aldum*, 1503, in-folio.

3. *Liber de æquivocis, cum Beroso et aliis auctoribus antiquis ed. ab Annio Viterbio*, 1512.

4. *Xenophontis opera, graecè, Florentiae, apud Junt.* 1516, in-folio.

C'est la première édition grecque de Xénophon.

5. *Apologia Socratis. Agesilaus. Hiero, sive de regno, græcè; curâ Johanniis Secerii. Hagan. Anshelmi.* 1520, in-4°.

6. *Vita di Ciro, tradotta da Jacopo di Poggio, Firenze*, 1521, in-8°.

7. *Vita di Ciro da Jacopo Bracciolini. Venezia*, 1524, in-8°.

8. *Xenophontis opera, quae extant, omnia, graecè ex recognitione Aldi. Venetis, in aedibus Aldi et Andreae Asulani Soceri, anno* 1525, in-folio.
Cette édition est rare et plus estimée que celle de 1516.

9. *Xenophontis opera, cum quibusdam opusculis Dionis, graecè. Florentiae, apud Juntas*, 1527, in-folio.

10. *Della vita di Ciro, trad. da Jac. Poggio. in Tusculano, Alcss. de Paganini*, 1527, in-8°.

11. *OEconomicus, sive de tuendâ re familiari liber, graecè, Lovan. Theod. Martin*, 1528, in-4°.

12. Histoire du voyage de Cyrus contre Artaxerxès, trad. par Cl. de Seyssel : à Paris, Gal. Dupré. 1529, *in-folio*.

13. *Symposium, graecè : Hagan. Jo. Secerii* 1531, in-8°.

14. *de Cyri minoris expeditione libri VII. Lat. ex versione Romuli Amasaei ; Bononiae, Phaelli*, 1533, in-folio.

15. *De factis et dictis Socratis, libri IV. Lat. Bessarione Cardinale interprete : Lovan. Sasseni*, 1533, in-4°.

16. *Xenophontis opera. Basileae*, 1534, in-folio.

17. *Senofonte tradotto da M. Antonio Gandini, Ven.* 1538, in-4°. *con illustrazioni.*

18 *De re equestri libellus, Lat. à Camerario : Tubingae, Morhardi*, 1539, in-8°.

19. *Xenophontis opera, graecè*, 3 vol. in-8°. *Halae Suev.* 1540.

Cette édition est rare.

20. *Xenophontis opera omnia, graecè, emendata à Seb. Castalione : Basil. Inigr.* 1540. 2 vol. in-8°.

Excellente édition.

21. *Xenophontis memorabilia Socratis, graecè et latinè, interpretata per Card. Bessarionem, Parisiis, apud Bogard.* 1542, in-4°.

22. *De formâ reipublicae Lacedaemoniorum. De formâ reipublicae Atheniensis. De praefecturâ et diciplinâ equestri : Lat. à Joac. Camerario. Lips. Val. Papae*, 1543, in-4°.

23. *OEconomicus, latinè versus à Raph.*

Volaterrano : cum ipsius comment. Urban. 1544.

24. *Xenophontis opera, graecè et latinè. Basileae*, 1545. 1 vol, in-folio.

35. *Opere di Xenophonte tradotte per Lodov. Domenichi*, 4 vol. in-8°. *Venet. ap. Giolito*, 1547.

26. La Cyropédie, traduite par Jacques des Comtes de Vintemille, Paris, 1547, *in-4°*.

27. *Xenophontis Hieron, graecè, Paris, apud Wechel*, 1547, in-4°.

28. *Senofonte, tradotto da Lod. Domenichi, Venezia*, 1548, in-8°.

29. *Senofonte, tradotto da Francesco Strozzi, Ven.* 1550, in-4°.

30. Le premier livre de l'instruction de Cyrus — L'oraison contenant les louanges d'Agésilaüs, traduits du grec en français, par Loys le Roy dit *Regius*, Paris, Vascosan, 1551, *in-4°*.

31. *Antiquitatum variarum auctores.* 1 vol. *in-16. apud Seb. Gryphium. Lugd.* 1552.

Ce recueil est le même que celui de 1512. Il n'y a de Xénophon que le traité de *Æquivocis*; tout y est en latin, sans une seule note.

32. *Xenophontis opera, graecè et latinè à Joanne Brodaeo, Basileae*, 1555, in-folio.

33. La Cyropédie, traduite par Jacques des Comtes de Vintemille, Lion. de Tournes, 1555, *in*-4°.

34. *De re equestri libellus, Lat. à Camerario : cui adjuncti libri de republ. Lacedaem. et Athen. itemque de Praefecturâ equestri : lat. ab eodem Camerario : Lips.* 1556, in-8°.

35. *Orazioni, o concioni militari tratte dagli istorici latini e greci*, 1560, in-4°.

36. *Orazioni, o concioni tradotte da Remigio Florentino, Venezia*, 1561, in-4°.

Il y en a surtout d'Hérodote, Thucydides, Xénophon, etc.

37 *Xenophontis opera omnia quae extant, edita graecè, cum annotat. Henrici Stephani, ejusque typis.* 1561, in-folio.

Cette édition est l'une des plus belles et des plus correctes d'Henri Etienne.

38. *Xenophontis opera, graecè et latinè, ex interpretatione Joa. Lewenklaii, cum ejusdem annotationibus. Edit. se. th. Guarmin*, 1562, in folio.

39. Le mesnagier de Xénophon, plus un discours de l'excellence du même auteur. Paris, J. Dalier, 1562. *in*-12°.

40. *OEconomicus, latinè, à Joac. Camerario : Lips.* 1564, in-8°.

41. *Senofonte tradotto da Lod. Domenichi, Ven.* 1597, in-8°.

42. *Xenophontis opera, graecè et latinè à Joanne Leunclavio, Basileae* 1569, in-folio.

43. *De Cyri regis Persarum vitâ et disciplinâ, libri octo, latinè redditi à Jul. Gabrielio, cum emendationibus ex vetustis exemplaribus: Venet. Guerrei,* 1569, in-8°.

44. La mesnagerie de Xénophon, trad. par Est. de la Boëtie, à Paris, Fréd. Morel, 1571, *in-8°*.

45. *Xenophntis de Cyri regis Persarum vitâ et disciplinâ, libri octo, et alia ipsiûs scripta, latinè, à Joac. Camerario, cum annotat. Paris, Wechel,* 1572, in-4°.

46. Du bien avenant aux princes frères, et de leur amitié mutuelle, trad. du Grec de Xénophon par Loys le Roy : à Paris, 1575, *in-8°*.

47. *Xenophontis opera, graecè et latinè à Joanne Leunclavio, Basileae,* 1575, in-folio.

48. *Xenophontis Cyropediae liber primus, graecè, Lutet. apud Benenat,* 1579.

49. *Senefonte, del modo di cavalcare, tradotto da Evangelista Ortense;* 1580, in-8°.

50. *Xenophontis opera, graecè et latinè, cum annotationibus Henrici Stephani. Parisiis, apud Henricum Stephanum*, 1581, in-folio.

51. *OEconomicus, latinè, à Joac. Camerario, cùm ipso Camerario in Polit. Aristotelis. Francof.* 1581, in 4°.

52. *Franc. Porti Cretensis commentarii in varia Xenòphontis opuscula : Lausanae*, 1586, in-4°.

53. *Le opere di Senofonte, tradotte dal greco da Marco Antonia Gandidi, con alcune annotazioni necessarie per l'intelligenza di tutta l'opera. In Venetia*, 1558, in-4°.

Edition peu commune, et fort estimée des Italiens.

64. *Xenophontis selecta quaedam, graecè*, in-8°. *Romae*, 1558.

55. *Xenophontis, philosophi et imperatoris clarissimi, quae extant opera, --- à Joanne Leunclavio tertiâ curâ in latinnm sermonem conversa, --- nunc ab Æmilio Porto, Fr. f. recognita --- Francofurti*,

apud Andreae Wecheli haeredes, --- 1559 --- 2 vol. in-8°.

Cette édition a été faite en même tems que celle que l'on trouvera ci-après au numéro 57. Elle est commode pour ceux qui ne peuvent lire l'original, parce que la traduction est fort exacte, et que le volume en est portatif.

56. *Xenophontis opera quae extant omnia, latinè, quorum interpretationem à diversis datam Henricus Stephanus quamplurimis in locis recognovit: acced. in Leunclavianae interpretationis errores insignes inquisitio autoschediastica ejusdem Henrici Stephani, necnon ejusdem Steph. dissertatio de conjungendis cum marte musis. typis ejusdem Stephani*, 1596, infolio.

J'ai parlé de cette édition ci-dessus, p. 196.

57. *Xenophontis, philosophi et imperatoris clarissimi, quae extant opera, in duos tomos divisa: graecè multò quàm ante castigatiùs edita, adjectâ etiàm ad marginem scripturae discrepantiâ: latinè tertiâ nunc curâ ità elucubrata, ut novâ penè togâ prodeant, novâ insuper appendice sic illustrata, ut quàm planissima*

deinceps eorum lectio sit futura : operâ Joannis Leunclavii Amelburni, accesserunt Æmilii Porti, Fr. Porti C. filii, notae ; et index graecus verborum phrasiumque observatû dignarum. Additus idem in calce alius index rerum et verborum memorabilium ; à fronte, tomi utriûsque et novae appendicis Leunclavianae catalogus. 2 vol. in-folio. *Francofurti, apud Andreae Wecheli haeredes : Claudium Marnium, et Joan. Aubrium, 1596, cum privilegio S. Caes. majestatis ad Sexennium.*

Cette édition est belle et correcte.

58. *Hercules Prodicius, è Xenophonte, gr. lut. edit. Lips, 1600,* in-8°. *in Enchiridio ethico Mart. Hayneccii.*

C'est un fragment des dits mémorables.

Dans le dix-septième siècle.

59. *Xenophontis Cyropediae liber primus, graecè, Paris, apud Morel, 1607,* in-4°.

60. *De Cyri institutione libri octo, gr. et latinè : Genevae, 1612,* in-12.

61. Les œuvres de Xénophon, de la traduction de Pyramus de Candole : à Cologne, P. Aubert, 1613, *in-folio.*

62. *Xenophontis de Cyri institutione, graecè. Eton, 1613,* in-4°.

63. *Prodici Hercules, ex Xenophonte. Accesserunt*

Accesserunt Nazianzeni et Nili Episcopi poemata pauca. gr. et lat. Bruns. 1614.

64. *Xenophontis opera, graecè et latinè edita, à Joanne Leunclavio: accedit ejusdem appendix nova ex editione et cum notis Æmilii Porti. Lutetiae Parisiorum, typis regiis, apud Antonium Stephanum*, 1625: 2 vol. in-folio.

65. *De Agesilao rege Oratio, gr. lat. cum grammaticâ difficiliorum vocum explanatione.* Paris. Cramoisy, 1630: *in-8o.*

66. *Xenophontis de Agesilao rege Oratio, cum interpretatione latinâ, et grammaticâ difficiliorum vocum explanatione, Lutet. Paris. apud Cramoisy*, 1639: in-8°.

Cette édition est évidemment la même que la précédente.

67. La retraite des Dix-mille de Xénophon, ou l'expédition de Cyrus contre Artaxerxès, traduite par M. Perrot d'Ablancourt. Paris, Camusat, 1648: *in-8o.*

68. Les choses mémorables de Socrates, ouvrage de Xénophon, traduit du grec en français par le sieur Charpentier: à Paris, Courbé, 1650: *in-8o.*

Charpentier publia en même tems la vie de Socrates.

69. C'est en 1658 qu'il fit imprimer sa traduction de la Cyropédie de Xénophon, pour la première fois ; elle fut réimprimée deux ans après, sous ce titre :

70. La Cyropédie ou l'histoire de Cyrus, traduite du grec de Xénophon, par Charpentier, Paris, 1660 : *in-folio.*

On apprend par l'histoire de l'académie des inscriptions, tome 1, Paris 1736, page 331, que Charpentier mourut le 22 avril 1702, laissant manuscrite une traduction de toutes les œuvres de Xénophon, avec une dissertation sur la Cyropédie. Rien de tout cela n'a été publié.

71. Continuation de l'histoire de Thucydides par Xénophon, traduite par M. d'Ablancourt. Paris, Courbé, 1662 : *in-fol.*

72. Le Festin de Xénophon, de la version de M. le Fèvre : à Saumur, 1666 : *in-12.*

73. *Cyropedia, graecè et latinè, ex versione Joannis Leunclavii. Lond.* 1674 : in-8°.

74. *De Cyri institutione libri octo, graecè juxtà exemplar Etonense summâ curâ recensi, cum lat. interpretatione Jo. Leunclavii, qui vitam Xenophontis concinnavit : Lond. G. Redmayne*, 1698, in-8°.

On voit que cette édition ne diffère point de la précédente.

75. *Annales Xenophontei, à Dodwello :* Oxon. 1702 : in-4°. Dans le dix-huitième siècle.

76. *Xenophontis opera, quae extant, graecè et latinè, ex versione potissimùm Joannis Leunclavii, variis lectionibus adornata ab Edwardo Wells ; unà cum chronologiâ Xenophonteâ Henrici Dodwelli, et IV tabulis geographicis. Oxonii, è theatro Sheldoniano*, 1703 : 5 vol. in-8°.

Cette édition est très-recherchée, et les exemplaires bien complets en sont devenus assez rares. Je ferai observer à ce sujet, que les volumes en ayant été distribués sans distinction particulière de tomes ou parties, il faut, pour les arranger dans l'ordre convenable, recourir à une notice qui les rappele, et qui se trouve annexée au *verso* du premier volume ; mais comme il arrive souvent que le feuillet qui contient cette notice, a été arraché, et qu'il est difficile alors de s'appercevoir des imperfections qui pourroient se trouver dans l'exemplaire où elle manque, j'ai cru à propos d'en conserver ici la

copie qui servira, dans le besoin, à la vérification des exemplaires que l'on se proposera d'acquérir.

Series operum Xenophonteorum.

Volume 1. *De Cyri majoris institutione libri VIII, quibus praemittendus est titulus generalis, unà cum epistolâ dedicatoriâ et praefatione.*

Volume 2. *De Cyri minoris expeditione libri VII.*

Volume 3. *Historiae Hellenicae libri VII, unà cum chronologiâ Xenophonteâ Henrici Dodwelli.*

Volume 4. *Pars prima. Memorabilium de Socrate libri IV, unà cum Socratis apologiâ. Pars secunda. Liber qui inscribitur OEconomicus, cum fragmentis OEconomicorum Ciceronis.*

Cette seconde partie est séparée sous ce titre : *Xenophontis OEconomica, graecè et latinè à Wells. Oxoniae.* 1703.

Volume 5. *Pars prima. De Agesilao regè; de Lacedaemoniorum republicâ; de Atheniensium republicâ; convivium; Hiero, sive de rege; rationes redituum, sive de proventibus. Pars secunda. De re equestri; de magisterio equitum; de venatione;*

epistolarum fragmenta ; veterum testimonia de Xenophonte ; Imperatorum Persicorum ad Xenophontis historiam spectantium series chronologica ; index rerum et verborum.

Les frontispices des sept parties qui forment les cinq tomes de cette édition, doivent être accompagnés d'une estampe gravée en taille douce, représentant un sujet qui a rapport à la partie qu'elle regarde ; et l'on doit trouver à la tête du premier volume, le buste de Xénophon, pareillement gravé en taille douce. Il faut aussi examiner si les quatre cartes géographiques, dont il est fait mention dans l'intitulé général de cette édition, se trouvent dans l'exemplaire qu'on veut acquérir.

77. Hiéron, ou Portrait de la condition des rois, en grec par Xénophon, et en françois, par Pierre Coste. Amsterdam. Schelte, 1711 : *in-12*.

78. L'histoire de Thucydide, de la guerre du Péloponnèse, traduite du grec en français par Nicolas Perrot d'Ablancourt, avec la continuation de Xénophon. Amsterdam. 1713 : 3 vol. *in-12*.

79. Même histoire, dont le troisième volume, qui seul appartient à Xénophon porte le titre suivant :

L'histoire grecque de Xénophon, ou la suite de Thucydide. Tome troisième : 1 vol. *in 12*. A Paris, chez Hilaire Foucault, 1714.

80. La Cyropédie, ou l'histoire de Cyrus, traduite du grec de Xénophon, par M. Charpentier, de l'Académie française. --- 2 vol. *in-12*. A la Haye, pour Paul et Isaac Vaillant, libraires à Londres. 1717.

On trouve à la fin du second volume de cette édition, la traduction faite aussi par Charpentier, de l'éloge d'Agésilaüs, composé par Xénophon,

81. *Cyropaedia, graecè et latinè, ex versione Joannis Leunclavii. Lond.* 1720 : in-8°.

82. *Xenophontis Apologia Socratis et memorabilia, graecè et latinè, à Joan. Gilman, Lond.* 1720 : in-8°.

83. *Xenophontis de Cyri institutione libri VIII, graecè et latinè, cum notis variorum doctorum virorum, edente Thoma Hutchinson : Oxonii, è theatro Sheldoniano,* 1727 ; in-4°.

84. *Cyropaedia, graecè et latinè, ex versione Joannis Leunclavii. Lond.* 1729.

85 et 86. *Xenophontis Cyropaedia, graecè et latinè, à Thoma Hutchinson. Lond.* 1730 et 1735 : in-8°.

87. *Xenophontis de Cyri minoris expeditione libri VII, graecè et latinè, cum notis variorum doctorum virorum, edente Thomâ Hutchinson : accedit ejusdem Xenophontis de Agesilao rege Oratio, graecè et latinè, cum notis ejusdem Thomae Hutchinson. Oxonii è theatro Sheldoniano,* 1735 : in-4°.

Ce volume et celui qui a été numéroté 83, sont les seuls qu'ait publiés Thomas Hutchinson. On voit qu'ils ne contiennent que la Cyropédie, la retraite des dix-mille, et l'éloge d'Agésilas. Ils sont très-estimés sous tous les rapports.

88. *Xenophontis memorabilia Socratis, edente Boltone Simpson, graecè et latinè. Oxonii,* 1741 : in-8°.

89. *Xenophontis, de Cyri expeditione libri VII, graecè et latinè, ex editione Thomae Hutchinson. Oxonii,* 1745 : in-8°.

C'est la seconde édition de la retraite des Dix-mille, par Hutchinson. Elle est très-rare.

90. Œuvres diverses de Xénophon, trad. du grec en français par différens auteurs ; savoir, le portrait de la condition des rois, trad. en français par M. Coste ; la retraite des Dix-mille, trad. en français par Nicolas Perrot d'Ablancourt ; et les choses mémorables de Socrates, trad. en français par M. Charpentier, de l'Académie française ; avec la vie de Socrates, composée par le même Charpentier. Amsterdam, 1745 : 2 vol. *in-12.*

91. *Xenophontis Cyropaedia, graecè et latinè, à Thomâ Hutchinson. Lond.* 1747 : in-8°.

92. La Cyropédie, traduite du grec de Xénophon, par M. Charpentier. Paris, 1749 : 2 vol. *in-12.*

93. *Xenophontis memorabilia Socratis, à Boltone Simpson, graecè et latinè, Oxonii*, 1749, in-8°.

Cette édition est moins correcte que celle de 1741.

94. *Xenophontis OEconomicus, apologia Socratis, Symposium, Hiero, Agesilaüs, à Jo. Aug. Bachio, graecè. Lipsiae*, 1749 : in-8°.

Cette édition a un index excellent.

95. *Xenophontis OEconomicus, graecè et latinè, Oxon.* 1750 : in-8o.

96. *Xenophontis opuscula, à Boltone Simpson, graecè et latinè. Oxon.* 1754, in-8o.

97. Trois ouvrages de Xénophon. 2 vol. *in-12.* Amsterdam, 1758.

C'est la même chose que le no. 90. Le premier volume contient la retraite des Dix-mille et l'Hiéron ; le second, les choses mémorables. Le titre du second annonce aussi la vie de Socrates ; mais elle n'est pas dans l'exemplaire que j'ai vu, soit qu'elle manquât seulement dans cet exemplaire, soit qu'elle eût été imprimée séparément.

98. *Xenophontis de Socrate commentarii, item Socratis apologia graeca. Glascuae, R. et A. Foulis.* 1761 : in-4o.

99. *Xenophontis expeditio Cyri, graecè et latinè, ex editione Thomae Hutchinson. Glasg.* 1762 : 2 vol. in-12.

Cette édition est belle et correcte.

100. *Xenophontis opera, graecè et latinè, ex recensione Edwardi Wells ; accedunt verò dissertationes quaedam et notae doctorum virorum, curâ Caroli Augusti Thei-*

me, cum praefatione Johannis Augusti Ernesti. Lispsiae, 1763 : 4 vol. in-8°.

Cette édition qu'on croit être de Leipzig, est une réimpression de celle de 1703, sur de très-mauvais papier. Le texte y est cependant corrigé assez souvent, et l'on en trouve quelques exemplaires en beau papier.

101. Œuvres de Xénophon, Glascow, 1764 : 12 vol. *in-8°*.

102. Commentaires sur la retraite des Dix-mille de Xénophon, ou nouveau traité de la guerre, à l'usage des jeunes officiers, par M. le Cointe, capitaine de cavalerie au régiment de Conty, de l'Académie royale de Nîmes. --- 2 vol. *in-12*. A Paris, chez Nyon, Saillant et Desaint. 1766.

J'ai vu un exemplaire où, à la place de l'adresse de ces trois libraires, on a mis celle de Claude-Antoine Jombert, fils aîné.

103. *Xenophontis Cyropaedia, graecè et latinè, à Thoma Hutchinson, Glasg.* 1767, 4 vol. in-8°.

104. L'Économique de Xénophon, et le projet de finance du même auteur :

traduits en français, avec des notes, pour servir de premier volume à la collection des auteurs anciens qui ont traité de l'administration publique ou domestique, par M. Dumas, docteur agrégé à la faculté des Arts de l'Université de Paris, et professeur d'éloquence au collège royal de Toulouse. 1 vol. *in-12*. A Paris, chez Hon. Clém. de Hansy, libraire, --- 1768.

105. *Xenophontis opera omnia, graecè et latinè, curâ Ernesti. Lipsiae*, 1768. 4 vol.

Cette édition a été appréciée 66 livres, dans un catalogue publié cette année à Paris.

106. Traité de l'équitation, traduit par M. Clam du Pâty. Aux Deux-Ponts. 1771 : 1 vol. *in-12*.

107. *Xenophontis memorabilia Socratis, à Jo. Aug. Ernesto, cum animadversionibus Dav. Ruhnkenii et Lud. Casp. Valckenarii, graecè. Lipsiae*, 1772 : in-8°.

Cette édition est excellente. Quelques exemplaires se trouvent avoir seulement un frontispice différent, et portent la date de Leiden, 1772.

108. *Xenophontis Cyropaedia, à Thomâ*

115. *Xenophontis historia graeca, à Sam. Trid. Nath. Moro, graecè et latinè, Lipsiae*, 1778 : in-8°.

116. L'expédition de Cyrus dans l'Asie supérieure, et la retraite des Dix-mille, ouvrage traduit du grec, avec des notes historiques, géographiques et critiques, par M. Larcher, de l'Académie des sciences et belles-lettres de Dijon. 2 vol. *in-12*. A Paris, chez les frères Debure, libraires. -- 1778.

117. L'expédition de Cyrus, ou la retraite des Dix-mille, ouvrage traduit du grec de Xénophon, par M. L. C. D. L. L. nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. 2 vol. *in-12*. A Paris, chez L. Cellot et A. Jombert, jeune, libraires. -- 1778.

Cette excellente traduction est la seconde édition du n°. 114, et contient des observations très-bien faites, sur la traduction de Larcher.

118. *Xenophontes Kurou paideias biblia octo, recensivit et explicavit Joanne Carolus Zeunius, prof. gr. litt.* græcè. *Lipsiae, sumtibus Caspari Fritch*, 1780: 1 *vol. in* 18°.

C'est cette édition que le savant Gail a jugé digne d'employer pour sa traduction.

118. Les entretiens mémorables de Socrates, traduits du grec de Xénophon par M. Levesque. 2 vol. *in-18*. A Paris, chez Didot, l'aîné, -- et Debure, l'aîné. 1783.

119. Extraits de Lucien et de Xénophon, traduits par Gail. A Paris, chez l'auteur, Brocas, Nyon, Colas, le Jay, 1786. *in-12*.

Les seuls ouvrages de Xénophon dont ce volume renferme la traduction, sont les traités de la république de Lacédemone et de celle d'Athènes.

FIN.

ERRATA.

P. 24, l. 4, *une*, lisez *un*.
P. 57, l. 11, *dernier*, ajoutez *lieu*.
P. 84, l. 8, *lécons*, lisez *leçons*.
P. 97, l. *Mandanes*, lisez *Mandane*.
P. 151, l. 6, *vous-même*, lisez *toi-même*, *tu*.
Id. l. 13, *at*, lisez *et*
P. 168, l. 2, *dc*, lisez *de*.
P. 185, l. 14, *Nabsondet*, lisez *Naboandet*.
P. 189, l. 23, *Gadatus*, lisez *Gadatas*.
P. 190, l. 21, *Braciolini*, lisez *Bracciolini*.
P. 191, l. 15, *Castalien*, lisez *Castalion*.
P. 195, l. 15, *Æmilus*, lisez *Æmilius*.
P. 196, l. 13, *Pau*, lisez *Paris*.
P. 214, l. 21 et 22, *ne conserva pas*, lisez *a pris dans Hérodote, livre II*,
Id. l. 17, *sensiblc*, lisez *sensible*.
P. 228, au commencement, supprimez les deux guillemets.
P. 151, l. 2, *Szetzès*, lisez *Tzetzès*.
P. 262, l. 25, *Témistogènes*, lisez *Thémistogènes*
P. 289, l. 5, *Trimegiste*, lisez *Trismégiste*.
P. 294, à la marge l. 2, *Otelléniques*, lisez *Helléniques*.
P. 295, l. 8 *troupe*, lisez *trempe*.
P. 296, l. 20, *Ehéonice*, lisez *Etéonice*.
P. 297, l. dernière, effacez *comme il*.
P. 313, l. 12, *Roedham*, lisez *Needham*.
P. 384, l. 7, *imprudence*, lisez *impudence*.
Id. l. dernière, *Oeschines*, lisez *Æschines*.

LE BANQUET DE XÉNOPHON.

Je pense que non-seulement les actions sérieuses des grands hommes, mais encore leurs jeux et leurs amusemens méritent d'être transmis à la postérité. Mon dessein est de publier quelques traits de ce genre dont j'ai été le témoin. Aux grandes fêtes de Minerve, Callias, fils d'Hipponicus, ami du jeune Autolicus qui avoit remporté le prix du pancratias, le conduisit pour voir les jeux. Le spectacle terminé, Callias invita Autolicus et le père de ce jeune homme à venir avec lui dans sa maison située au Pyrée. Nicératus les accompagna. Callias, ayant apperçu Socrates suivi de Critobule, d'Hermogènes, d'Antisthènes et de Charmides, donna ordre à l'un de ses

pris. » --- Socrates et ses amis s'excusèrent d'abord ; mais voyant que cela faisoit de la peine à Callias, ils consentirent à le suivre. Lorsque les convives furent placés, Callias commença à parler ainsi: « La beauté jointe à la pudeur et à la tempérence est le plus beau spectacle que la nature puisse nous offrir, et c'est ce que nous admirons dans la personne d'Autolicus ». Tel qu'une étoile qui brille tout-à-coup au sein d'une nuit obscure, le bel Autolicus attira alors tous les regards ; il n'y eut aucun des convives qui ne fût ému ; et plusieurs témoignèrent leur émotion par leurs gestes. Une volupté grossière s'exprime par des regards pleins d'un feu qui après n'a rien de séduisant, mais un amour pur anime les yeux d'une douce flamme et répand sur toutes les physionomies un air céleste. Tel parut alors Callias ; et ceux qui étoient initiés aux mystères d'une chaste affection, reconnurent en lui l'influence de cette passion divine. Dans ce moment Philippe le bouffon arriva et frappa à la porte. Il pria le domestique de l'annoncer, et de dire qu'il étoit venu avec les provisions ordinaires dont il se servoit pour payer son écot dans

les maisons où il alloit dîner. « Ajoutez, lui dit-il, que j'ai grand faim, étant encore à jeun ». --- Callias, après avoir entendu le rapport du domestique, s'écria : « Il seroit honteux de lui refuser l'entrée ». --- Philippe, ayant été introduit dans la sale du festin, parla ainsi : « Personne de vous n'ignore que je suis bouffon de mon métier. Je suis venu ici avec audace parce que j'ai pensé que c'étoit déjà un trait de plaisanterie de se mettre à table lorsqu'on n'est pas invité ». --- « Assoyez-vous donc, lui dit Callias ; vous voyez que les convives sont fort sérieux ; ils ont besoin qu'on les égaye ». --- Notre bouffon ne se fit pas prier deux fois. Après avoir mangé pendant quelques momens, il voulut servir un plat de sa façon, en débitant des bouffonneries ; mais il vit que cela ne prenoit pas et qu'on paroissoit même l'écouter avec dégoût. Il hazarda encore une nouvelle facétie qui n'eut pas un meilleur succès. Alors cessant de manger, il se jeta à la renverse sur son lit, et se couvrit la tête. --- « Qu'avez-vous, Philippe ? dit Callias ; est-ce que vous sentez les douleurs de l'accouchement » ? ---

« J'éprouve effectivement une cruelle angoisse, répondit Philippe ; je vois qu'on ne rit plus dans ce bas monde. Je suis ruiné sans ressource. On ne me recevoit à table que pour égayer les convives par mes bons mots et mes gestes plaisans. Qui est-ce qui m'inviteta désormais ? Il m'est aussi impossible de dire des choses sérieuses, que de prendre un air de dignité et d'importance. On ne m'offrira point à dîner dans l'espoir d'être régalé à son tour chez moi ; car on sait que le meuble dont je fais le moins d'usage dans ma maison, c'est la marmite ». — En disant ces paroles, il pleuroit et poussoit des sanglots qu'il imitoit à merveilles. Tous les convives se mirent alors à le consoler, et chacun lui promit de rire à gorge déployée ; Critobule même commença le premier à rire aux éclats. Dès que le bouffon s'apperçut que la compagnie étoit en belle humeur, il se découvrit la tête; et se remettant à table, il fit voir qu'il n'avoit pas encore tout-à-fait perdu l'apétit. Le dîner étant fini, après qu'on eut chanté et fait les libations ordinaires, on vit entrer dans la salle un certain Syracusain suivi d'une joueuse de

flûte, qui savoit danser et faire des tours de souplesse. Ils étoient accompagnés d'un jeune garçon très-beau et fort habile à jouer de la lyre. Après qu'is eurent amusé la compagnie par leurs talens: « En vérité, dit alors Socrates, vous nous traitez, mon cher Callias, avec beaucoup de magnificence. Quoi donc ! après un superbe repas vous nous donnez encore des spectacles et de la musique » ? — « Mais, dit Callias, si l'on nous apportoit des parfums, nous aurions une jouissance de plus ». — » Cela ne convient qu'à des femmes, répondit Socrates. Quant aux hommes, la meilleure odeur qu'il puissent avoir, c'est celle de l'huile dont on frotte pour les exercices gymnastiques ». — « Vous avez raison à l'égard des jeunes gens, dit Lycon; mais nous autres qui avons passé l'âge qui convient à ces exercices, quelle odeur faut-il que nous exhalions » ? — « Celle de la vertu, dit Socrates; mais on ne la prend pas dans la boutique des parfumeurs. Théognis va vous enseigner par ces vers comment on peut en faire l'acquisition.

» Avec le sage, on ne peut prendre

» que des leçons de sagesse ; mais si
» vous fréquentez des hommes pleins
» de vices, vous cesserez d'être ver-
» tueux. »

« Vous entendez, mon fils, dit Lycon ». « Certainement, reprit Socrates, et il en profitera ; aussi lorsqu'il voudra être vainqueur aux jeux publics, après vous avoir consulté sur le choix du maître qui sera le plus capable de l'instruire, il sera assidu à prendre ses leçons». --« Mais où trouver ce maître, s'écrioient alors plusieurs de la compagnie ». --- « Ce n'est pas le moment d'en parler, dit Socrates. Je vois que notre joueuse de flûte se prépare à de nouveaux exercices, et qu'on lui apporte des cerceaux ». --- Après que la jeune fille eut montré son adresse en dansant et jetant les cerceaux en l'air à une hauteur convenable pour qu'elle pût les rattrapper sans manquer à la cadence, Socrates prenant la parole : «D'après ce que vient d'exécuter cette danseuse, il est démontré, dit-il, quand il n'y auroit pas d'autres preuves, que les femmes sont aussi capables que les hommes d'acquérir des connoissances et

des talens ; il ne leur manque en général qu'un certain dégré de force et une vigueur d'esprit aussi grande que la notre pour nous égaler en tout. Ces raisons doivent engager ceux d'entre vous qui sont mariés, à enseigner à leurs femmes tout ce dont ils souhaitent qu'elles soient instruites». -- «Puisque c'est votre opinion, dit Antisthènes, pourquoi n'enseignez-vous point la philosophie à votre femme qui, je crois, n'a point sa pareille au monde pour la mauvaise humeur ? » --- « J'ai fait, répondit Socrates, comme les écuyers qui pour se rendre habiles montent les chevaux les plus fougueux et les plus indomptables, bien persuadés qu'ensuite ils ne courrons jamais risque d'être jettés à terre. J'étois bien sûr que si je parvenois à supporter une femme si acariâtre, il n'y auroit personne, quelque insociable qu'il fût ; avec qui je ne pusse vivre ». --- Comme Socrates achevoit de parler, on apporta un cerceau auquel on avoit attaché de toutes parts des épées. La danseuse fit différents tours avec ce cerceau, de manière à faire craindre aux spectateurs qu'elle ne se blessât. Alors Socrates, interpellant Antisthènes, lui

dit : « Vous voyez que mon opinion sur la faculté que les femmes ont d'acquérir toutes sortes de talens, peut encore s'étendre jusqu'au courage, dont elles sont aussi susceptibles que les hommes. Voici une jeune fille qui se jette sur des épées sans montrer aucune frayeur ». --- « Il faudroit, répondit Antisthènes, que ce Syracusain, après avoir montré cette danseuse aux Athéniens, leur promit, moyennant une certaine somme, de leur apprendre à se jetter ainsi avec audace sur les lances des ennemis ». ---- « A mon avis, s'écria Philippe, l'orateur Pisandre auroit grand besoin d'aller à cette école. Il est fort leste quand il s'agit de monter à la tribune ; mais quand il faut combattre, il ne se presse guères ». --- Le jeune garçon s'étant mis à danser : --- « Remarquez, dit Socrates, combien cet enfant ajoute à sa beauté naturelle par la grace de ses mouvemens ». --- « Vous voulez, dit Charmides, faire l'éloge du maître à danser ». --- « Il mérite en effet d'être loué, répondit Socrates, et il n'y a aucun exercice qui vaille la danse pour mettre en mouvement toutes les parties du corps. Rien ne contri-

buc plus à donner aux membres de l'agilité et de la souplesse. Quant à moi, mon cher Syracusain, je serois charmé d'apprendre de vous à faire les gestes et les pas que ce jeune garçon vient d'exécuter ». --- « A quoi cela vous serviroit-il » ? --- « A danser ». --- Ces paroles de Socrates excitèrent de grands éclats de rire dans la compagnie. Alors ce grand homme prenant un air très-sérieux : « Je ne vois pas, dit-il, pourquoi vous riez ainsi. Etes-vous surpris que je veuille rendre mon corps plus sain par un exercice salutaire ? Je cherche à assouplir également tous mes membres, et la danse est ce qui convient pour cela ; au lieu que si je ne fais que courir, j'aurai de grosses jambes et les épaules maigres ; si je m'abandonne au pugilat, j'aurai de larges épaules et des jambes de fuseaux. Ajoutez l'avantage qu'il y a de pouvoir l'exercer dans un petit espace ; en hiver, on danse dans la maison, et l'été à l'ombre d'un bois. J'ai déjà fait un petit apprentissage de cet art, et Charmides m'a surpris ce matin comme je dansois ». --- « C'est vrai, dit Charmides, et véritablement j'ai craint d'abord

que vous ne fussiez devenu fou ; mais lorsque vous m'avez dit vos raisons comme vous venez de le faire, l'envie de danser m'a pris aussi ; et, de retour chez moi, je me suis mis à faire des gestes, ne sachant point exécuter les pas ». --- « Plus je vous examine, dit Philippe, plus il me semble que vos épaules et vos jambes doivent être du même poids ; si l'on vous pesoit comme on pese le pain au marché, on trouveroit le haut tout aussi pésant que le bas, et vons ne seriez point mis à l'amande ». --- « Quand vous apprendrez à danser, mon cher Socrates, dit Callias, faites-moi venir pour que je puisse profiter des mêmes leçons et figurer la pantomine avec vous ». --- Alors Philippe pria la jeune fille de jouer un air de flûte afin qu'il pût danser, et il tâcha d'imiter tous les mouvemens qu'il avoit vu faire, mais il les rendoit d'une manière très-ridicule. Pour terminer sa danse, il demanda un air de vîtesse, et sa tête, ses bras, et ses jambes parurent dans la plus grande agitation. Enfin, se trouvant très-fatigué, il se jetta sur un lit. « Vous voyez, dit-il, que ma danse exerce merveilleusement bien tout

mon corps. La preuve en est que je mè sens une soif dévorante. Garçon ! à boire, je vous prie, et dans la plus grande coupe ». --- « Nous allons vuider les cruches, dit Callias, car nous avons tant ris en vous voyant danser, que notre gosiez est à sec et a très-grand besoin d'être arrosé ». --- « C'est le moment de boire, dit Socrates; le vin réveille la joye et endort le chagrin. Buvons à petits coups : il en est de nos corps tout ainsi que des planches : une grande pluye les abbat; mais si elles sont doucement humectées, elles se développent et portent des fruits. Ainsi le vin bu avec excès appesantit le corps et trouble les facultés de l'ame; mais s'il est pris avec modération, il égaye et féconde l'imagination comme une rosée bienfaisante ». --- Tout le monde convint que Socrates disoit vrai; et Philippe ajouta que les échansons devoient porter les verres tout-au-tour de la table avec la même célérité que les cochers du cirque employent pour tâcher de remporter la victoire. D'après cette observation le service alors se fit avec toute l'activité que Philippe desiroit. Le jeune garçon commença à chanter en

s'accompagnant de la lyre, et il fut généralement applaudi. « Il me semble, dit Charmides, que la beauté de cet enfant et la douceur de sa voix qui s'unit aux accords de la lyre, produit le même effet que Socrates vient d'attribuer au vin. Elle bannit la tristesse et dispose aux plaisirs de l'amour. --- « Ces gens-là, reprit Socrates, réussissent fort bien à nous amuser, mais il seroit honteux que nous, qui en savons beaucoup plus qu'eux, ne fissions rien pour nous récréer mutuellement; je voudrois bien pour cet effet que Callias nous tînt sa promesse, et nous étalât ici les belles connoisances qu'il a acquises ». -- « J'y consens, répondit Callias, pourvu que chacun de nous entretienne la compagnie à son tour. Je vous ferai part de mon système pour rendre les hommes meilleurs, après que tous les autres auront parlé. Toi, par exemple, Nicératus, dis-nous pour quel sujet tu es si fier » ? --- « Mon père, dit Nicératus, voulant faire de moi un homme de bien, m'a fait apprendre par cœur tous les vers d'Homère, en sorte que je peux réciter de mémoire l'Iliade et l'Odissée ». --- « Mais, reprit Anthis-

thènes, les Rhapsodes qui vivent en déclamant les vers de ce grand poëte, en font tous les jours autant, et il n'y a pas en général des gens plus ineptes ». --- « Cela ne me paroît pas prouvé, dit Nicératus ». --- « Ils ne sentent guères la beauté des vers qu'ils recitent, dit Socrates ; mais Nicératus qui a fait de bonnes études peut apprécier le mérite des pensées et de l'élocution. Et vous, Critobule, de quoi vous glorifiez-vous » ? --- « De ma beauté ». --- « Votre beauté vous rend-elle plus vertueux, dit Socrates ? Si vous jugez du caractère par la régularité des traits, je dois paroître un bien méchant homme » ! --- « Et vous, Antisthènes, qui peut vous inspirer de l'orgueil» ?---«Mes richesses».--- « Vous avez donc beaucoup d'argent » ? --- Pas une obole. --- Vous possédez sans doute de grands Domaines» ?--- «Je n'ai pas assez de terrain pour fournir à Autolicus la poussière dont il a besoin de se frotter avant la lutte. Mais demandons à Charmides le sujet qui lui donne de la vanité ? » --- « Mon indigence, répondit Charmides». --- « C'est véritablement, dit Socrates, une chose très-peu sujette à l'envie, qui ne peut causer

aucun débat, qu'on peut garder sans peine, et qui ne fait que s'augmenter par le peu de soin qu'on en prend ». — « Et vous, Socrates, dit Callias, de quel art ou de quel talent vous glorifiez-vous » ? — « Du commerce des belles esclaves, répondit Socrates avec beauroup de gravité. Vous riez ; mais sachez qu'il ne dépend que de moi de gagner beaucoup d'argent par ce moyen ». — Alors Lycon s'adressant à Philippe : « Pour vous, lui dit-il, vous vous piquez de savoir faire rire ». — « A meilleur droit, répondit Philippe, que le comédien philippide ne peut se vanter de savoir faire pleurer ». — « Quant à moi, dit Nicon, c'est mon fils qui m'inspire de l'orgueil» ? — « Et sans doute votre fils s'enorgueilit de ce qu'il est victorieux»? —«Point du tout, répondit Autolicus en rougissant, je me glorifie seulement d'avoir un tel père » : et en disant ces paroles il se pancha sur Nicon. — « Vous êtes le plus riche des hommes, mon cher Nicon, dit Callias». —«Comment cela ? Je l'ignore ».— » C'est que vous ne changeriez pas votre fils pour les trésors d'un Roi ». — « Je l'avoue, répondit Nicon ». — « Pour moi,

dit Hermogènes, ce dont je me vante, c'est d'avoir des amis vertueux, et qui ont de l'autorité ». --- « Il faut maintenant, dit Socrates, que chacun de nous donne les preuves de ce qu'il a avancé ». --- « J'ai dit que je rendois les hommes plus justes, reprit Callias, et la manière dont je m'y prends, c'est de leur donner de l'argent ». --- « Quoi ! dit Antisthènes, croyez-vous que la justice est dans la bourse et non pas dans l'ame » ? --- « Elle est dans l'ame certainement, mais en mettant de l'argent dans la bourse, je fais passer la justice dans l'ame de ceux qui le reçoivent, car sachant qu'ils ont les moyens de se procurer les choses nécessaires à la vie, ils craignent de l'exposer au danger en commettant des injustices ». --- « Mais ils vous remercient au moins pour vos bienfaits » ? --- « Non, certes ; ils deviennent même quelquefois mes ennemis ». --- « Et comment, reprit Antisthènes, les rendez-vous justes à l'égard des autres, puisqu'il ne le sont pas envers vous »? -- « Cela n'est pas surprenant, dit Callias. Ne voyez-vous pas des Architectes qui construisent des maisons pour les autres, et qui ne peuvent en bâtir

bâtir pour eux-mêmes. » --- « Adressez-vous à moi, dit Nicératus, si vous voulez apprendre à devenir meilleurs ; vous savez qu'Homère a renfermé dans ses poësies tout ce qui concerne la vie humaine, soit publique, soit privée. Pour moi, j'ai dans ma mémoire tout ce qu'Homère a dit là-dessus. Voulez-vous donc devenir semblables à Ajax, à Achille, à Nestor ou à Ulysse ? venez recevoir mes leçons ». --- « Savez-vous aussi l'art de régner, dit Antisthènes ? vous n'ignorez pas que c'est une des qualités qu'on a louées dans Agamemnon ». --- « Sans doute, et c'est aussi une chose connue que le conducteur d'un char doit tourner quand il est près de la colonne.

» Alors il doit se pencher sur le côté
» gauche, exciter par la voix et
» par la main le coursier qui est à
» la droite, et lui lâcher les rènes.

C'est encore une des sentences d'Homère, que l'ognon est l'assaisonnement de la boisson ; c'est pourquoi si quelqu'un nous en apporte, il fera que nous boirons avec plus de plaisir ». --- « Je vois, dit Charmides que Nicératus, veut que sa

femme trouve qu'il sent l'oignon pour qu'elle soit bien persuadée qu'il n'a pas eu l'intention d'embrasser aucune autre femme ». --- « Mais, dit Socrates, ne nous accusera-t-on pas de sensualité en prenant ainsi de l'oignon après le repas ». ---- « Nullement, mon cher Socrates, car l'usage de l'oignon convient aux soldats qui vont se battre, comme on donne de l'ail aux coqs pour les rendre plus courageux. A la vérité je crois que dans ce moment nous avons plus d'envie de nous livrer aux plaisir de l'amour, qu'aux travaux de Mars ». --- « Je vais vous dire maintenant, dit Critobule, qu'elles sont les raisons qui me rendent fier de ma beauté. D'abord je dois croire que je suis beau, puisque vous l'affirmez souvent avec serment; et si cela n'étoit pas, vous seriez coupables d'une tromperie la plus odieuse; mais je dois ajouter foi à ce que vous dites, étant persuadé que vous êtes d'honnêtes gens. S'il est donc vrai que je suis beau, et si je fais sur vous la même impression qu'un bel objet produit sur moi, je prends tous les dieux à témoins que je préfère à la splendeur du trône l'empire que donne

la beauté. Par exemple je fixe mes regards avec plus de complaisance sur Clinias que sur aucun autre objet qu'offre la nature; j'aimerois mieux être aveugle que d'être privé du plaisir de le voir; le jour ne me semble beau qu'autant qu'il présente à mes yeux cet aimable jeune homme. Nous autres qui sommes doués de la beauté, nous devons être fiers, puisque nous avons un grand pouvoir. L'homme courageux le devient encore davantage en s'exposant aux périls; le sage en discourant de la sagesse se fortifie dans la pratique de la vertu; mais celui qui est beau peut venir à bout de tout, même en gardant le repos. En effet quoique je connoisse combien les richesses procurent d'agrémens, je donnerois cependant plus volontiers ce que je possède à Clinias que je ne recevrois des présens d'un autre. J'aimerois mieux être esclave que libre, si je devois servir Clinias. Le travail que je ferois pour lui me plairoit plus que le repos. Pour lui, je m'exposerois avec plus de plaisir aux dangers, que je n'en goûterois à me voir en sûreté. Pour vous, ô Callias, qui vous vantez de pouvoir rendre les hommes plus

justes, apprenez que j'ai encore plus de raison de soutenir que je suis capable d'inspirer aux hommes toutes sortes de vertus. Nous, qui avons des charmes, pouvons rendre ceux qui nous aiment plus généreux, plus intrépides dans les dangers, plus passionnés pour la gloire, et même plus modestes et plus discrets, en sorte qu'ils n'osent pas demander ce dont ils ont le plus de besoin. Les Athéniens seroient des insensés s'ils ne choisissoient pas pour généraux les plus beaux jeunes gens. Pour moi je suivrois Clinias jusqu'au milieu des flammes, et je ne doute pas que vous n'en fissiez autant. Ainsi, mon cher Socrates, vous devez être persuadé que m'a beauté est utile aux hommes. Ne dites point qu'on doit la mépriser, parce que c'est une fleur qui passe fort vîte ; car chaque âge a sa beauté : l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse ont chacunes leurs agrémens particuliers; et dans les fêtes de Minerve, on choisit les plus beaux vieillards pour porter les rameaux d'olivier. D'ailleurs, s'il est agréable d'obtenir ce que l'on souhaite, je parie, ô Socrates, que, même sans parler, je persuaderai plutôt à ce garçon

et à cette jeune fille de me donner un baiser, que vous ne réussirez à obtenir d'eux la même faveur quand vous débiteriez les plus beaux discours ». --- « Qu'est-ce ? dit Socrates, il semble que vous prétendez être plus beau que moi » ! --- « Si je ne l'étois en effet, répondit Critobule, ma laideur l'emporteroit sur celle des satyres et des silènes ». --- On sait que Socrates ressembloit beaucoup à ces demi-dieux qu'on peint avec des cornes et des pieds de chèvre. --- « Souvenez-vous bien, dit Socrates, qu'après qu'on aura cessé de parler du sujet sur lequel roule actuellement la conversation, il faudra qu'on nous juge sur l'article de la beauté ; mais ce ne sera point le beau Pâris qui nous jugera ; nous aurons pour juge ceux-là même que vous croyez très-desireux de vous embrasser ». ---- « Quoi ! Socrates, vous ne permettrez pas que Clinias soit l'arbitre de notre querelle » ? --- « Et vous, ne cesserez-vous point de vous ressouvenir de Clinias » ? ---- « Vous croyez donc, ô Socrates, que je l'oublie lorsque je ne parle point de lui ! Sachez que son image est gravée dans mon cœur avec des traits si

profonds, que si j'étois peintre ou statuaire, je ferois son portrait ou son buste aussi ressemblant que si le modèle étoit devant mes yeux». -- « Mais, dit Socrates, puisque la figure de votre ami est si bien empreinte dans votre mémoire, pourquoi cherchez-vous avec tant d'ardeur les occasions de le voir»? --- « C'est que son image, loin de me causer du plaisir, me tourmente par un désir de le contempler en personne». --- « Pour moi, dit Hermogènes, je n'en estime pas moins Critobule pour le voir ainsi enflammé d'amour». --- « Croyez-vous, reprit Socrates, qu'il ait été affecté de cette passion depuis qu'il me fréquente? Voyez ce léger duvet qui ne fait que de naître auprès de ces oreilles, tandis que la barbe de Clinias commence déjà à friser. C'est à l'époque où ils alloient ensemble chez le maître de la palestre, que Critobule a commencé d'aimer Clinias. Son père s'étant apperçu de cette passion, me l'a confié dans l'espoir que je pourrois le guérir, et véritablement cet amour excessif a perdu un peu de son ardeur. Autrefois, lorsqu'il regardoit Clinias, il éprouvoit une extase si violente, qu'il sembloit pétrifié

comme ceux qui ont vu la Gorgone. Mais il me semble qu'il vient d'embrasser Clinias, et il n'y a rien qui enflamme plus la passion qu'un baiser ; c'est même d'autant plus dangereux, qu'on ne peut distinguer bien souvent si c'est une marque d'une amitié pure ou le signe d'une passion voluptueuse: aussi je soutiens que celui qui veut vivre chastement, doit s'abstenir de fixer ses regards sur de beaux garçons ». --- « Mais vous, mon cher Socrates, dit Charmides, vous qui nous faites d'un beau jeune homme un épouventail pour la chasteté, quand vous étiez chez un grammairien, occupé avec Critobule à chercher quelque chose dans un livre, ne vous ai-je pas vu approcher votre tête de celle de ce jeune homme, et presser votre épaule nue contre la sienne » ? --- « Vraiment, dit Socrates, aussi l'épaule me démangea pendant cinq jours, comme si j'avois été mordu par quelques insectes venimeux. Je vous préviens, ô Critobule, en présence de toute la compagnie, que je ne veux pas que vous vous approchiez de moi jusqu'à ce que votre menton soit aussi couvert de poils que votre tête l'est de cheveux ».

C'est ainsi que toute la compagnie s'amusoit, en mêlant les plaisanteries avec les choses sérieuses ; mais Callias prenant la parole, dit : « C'est à présent à vous, mon cher Charmides, de nous apprendre pourquoi la pauvreté vous inspire de l'orgueil ». --- « Tout le monde convient, répondit Charmides, que la sécurité est préférable à la crainte, la liberté à l'esclavage ; qu'il vaut mieux être honoré, que rendre honneur ; et que la patrie ait confiance en vous, que si elle n'en avoit pas. Lorsque j'étois un citoyen opulent, je craignois qu'on ne fît un trou au murs de ma maison et qu'on ne vînt me piller, ou, qui pis est, m'égorger. Eusuite j'avois beaucoup d'égard pour les calomniateurs, sachant bien qu'ils pouvoient plus me nuire, que je ne pouvois leur faire du mal. Si l'on décrétoit un nouvel impôt, c'est sur moi qu'il tomboit. Il ne m'étoit pas permis de voyager. Maintenant que je suis dépouillé des domaines que je possédois hors de notre territoire, que je ne retire rien de ceux qui sont situés dans ce pays, ayant tout vendu et tout mangé, je dors étendu à mon aise, sans que rien trouble

mon repos. J'ai du crédit et de l'autorité dans la république. On ne me fait plus de menaces : c'est moi qui menace les autres à présent. Je suis libre d'aller où je veux. Les riches se lèvent quand je parois : ils me cèdent le haut du pavé et la place d'honneur. J'étois esclave autrefois ; aujourd'hui je suis véritablement roi. Je payois tribut au peuple ; c'est maintenant la république qui me le paye, puisqu'elle me nourrit. Lorsque j'étois riche, on m'injurioit, parce que je fréquentois Socrates : à cette heure, je puis aller avec qui bon me semble. On ne peut rien m'ôter, et j'ai toujours l'espoir d'attraper quelque bonne aubaine ». --- « Vous ne souhaitez donc pas, dit Callias, de regagner votre ancienne opulence, et si quelque songe vous annonçoit des richesses, vous tâcheriez de détourner ce présage par des sacrifices » ? --- « Non certainement, répondit Charmides, au contraire, j'attends avec joye le moment où je recevrai quelque chose ». --- « Et vous, Antisthènes, dit Socrates, pourquoi vous glorifiez-vous des richesses, puisque vous avez si peu de moyens » ? --- « C'est que

la véritable opulence, répondit Antisthene, est dans l'ame et non pas dans les biens extérieurs. Ne voyez-vous pas des gens fort riches qui supportent tous les travaux, bravent tous les dangers, afin d'acquérir de nouvelles possessions, se croyant très-pauvres au milieu des plus vastes domaines? Je connois deux frères qui, ayant un revenu égal, sont dans un état si différent, que l'un jouit de tout en abondance, et l'autre ne jouit de rien. Il y a même des rois qui sont si avides de richesses, que pour s'en procurer ils commettent des crimes dont les plus indigens ne voudroient pas se souiller. Les voleurs ordinaires pillent, filoutent, dérobent des enfans pour les vendre; mais les rois, pour s'enrichir, ruinent un grand nombre de familles, renversent des villes entières, et font périr des millions d'hommes. Certes, j'ai grand pitié d'eux les voyant atteints d'une si fâcheuse maladie. Ils ressemblent à un homme qui, assis à une table couverte des mets les plus abondans, mangeroit avec avidité sans pouvoir se rassasier. Pour moi, je possède tant de choses, que j'ai peine à les trouver. Cependant j'ai tout ce qu'il

faut pour appaiser ma faim et ma soif ; je suis vêtu de manière à me trouver aussi à l'abri du froid, que ce riche Clinias avec ses beaux habits. Lorsque je suis chez moi, les murs de ma maison me procurent autant de chaleur, que des vêtemens bien épais. Quand je suis couché, mes couvertures sont si bonnes qu'on a de la peine à m'éveiller tant mon sommeil est profond. Si ma santé exige quelque sacrifice à Vénus, une courtisanne d'une beauté médiocre, mais qui me caresse avec complaisance, satisfait ma passion aussi bien que si elle avoit les charmes de Laïs ou de Phriné. Dans le cas où je viendrois à perdre le peu que j'ai, il n'y a point de travail, quelque peu estimé qu'il soit, qui ne puisse me procurer la nourriture. Les alimens les plus communs assaisonnés par l'appétit me paroîtront aussi délicieux que les mets les plus rares ; et je boirai avec autant de plaisir les vins les plus grossiers, que j'en ai à goûter maintenant ce vin de Lesbos que je bois sans soif. Ceux à qui les choses les plus simples suffisent pour leur entretien, ne sont pas exposés à desirer ce que les autres possèdent. Ceux

qui sont riches de cette manière, ne sont point avares de leurs biens ; aussi Socrates, de qui je tiens mes richesses m'en a donné autant que j'en ai voulu. Comme lui je fais part à mes amis très-libéralement de toutes mes acquisitions. Je jouis de la volupté la plus grande, puisque dans un doux loisir je vois ce qui mérite d'être vu et j'écoute ce qui est digne d'être entendu, en passant toute la journée auprès de Socrates, qui ne recherche point les gens riches, mais ceux avec qui il se plait ». --- « Par Junon, dit Callias, entre plusieurs raisons qui font que je vous admire, la principale est que vous n'êtes point esclave de la république, et qu'en refusant de prêter de l'argent vous ne vous faites point d'ennemis ». --- « Ne l'admirez pas tant pour cela, dit Nicératus, car je veux lui emprunter quelqu'un de ses trésors pour n'avoir plus besoin de rien. J'avoue que le désir des richesses m'enflamme, et que je répète souvent ces vers d'Homère, dont le sens me paroît fort beau.

> Sept trépieds ; dix talens d'or, douze chevaux, et vingt chaudrons.

C'est ce qui fait que plusieurs personnes m'accusent de ne songer qu'à amasser de l'argent ». --- « Cette naïveté fit rire toute la compagnie, qui connoissoit le caractère du personnage ». --- « Maintenant, dit quelqu'un des convives, c'est à vous, Hermogènes, à nous parler de vos amis, à nous prouver qu'ils ont un grand crédit et qu'ils vous sont fort attachés, ce qui vous donne sujet d'en être orgueilleux ». ---- « Tout le monde sait, répondit Hermogènes, les Barbares aussi bien que les Grecs, qu'il n'y a rien dans le passé, le présent et l'avenir qui ne soit connu aux dieux. Par-tout on consulte leurs oracles pour apprendre ce qu'il faut faire et ce dont il faut s'abstenir. Par-tout on leur adresse des prières pour obtenir d'eux des bienfaits ou des secours. Hé bien, ces dieux qui savent et qui peuvent tout, sont tellement mes amis, qu'ils sont toujours occupés de moi, qu'ils veillent à ma conservation le jour et la nuit, et m'assistent dans toutes mes entreprises. Ils me donnent avis des évènemens futurs par des présages, des augures, des songes auxquels je ne me suis jamais repenti d'avoir obéi ; tout au

contraire, lorsque je leur ai résisté, j'ai porté la peine de m'a désobéissance ». --- « Cela ne me paroît point du tout incroyable, dit Socrates ; mais je vroudrois vous demander quel hommage vous leur rendez pour qu'ils vous chérissent à ce point ». --- « Le culte que je leur rends ne m'est pas fort dispendieux. Je les loue et je fais part aux autres de ce qu'ils m'ont donné. Je parle d'eux avec autant de piété qu'il m'est possible, et jamais ma bouche ne les prend à témoin que pour affirmer la vérité ». --- « Cela étant ainsi, dit Socrates, vous devez être aimé des dieux, car on doit croire que la vertu et la probité leur sont agréables ». --- Quand ce fut le tour de Philippe, on lui demanda ce qu'il trouvoit de si avantageux dans le talent de faire rire pour que cela le rendît si content de lui-même. --- « Comme je suis généralement connu pour un bouffon, répondit Philippe, s'il arrive une bonne fortune à quelqu'un, il m'invite aussitôt pour la partager ; mais s'il éprouve une calamité, il m'évite avec soin et n'ose pas même me regarder de peur que je le fasse rire ». --- « Pour moi, dit Nicératus, je suis dans

une position toute différente, car si mes amis sont dans la prospérité ils me fuyent; mais s'ils se trouvent dans l'infortune, ils s'attachent à mes pas et ne cessent de me rappeler toutes les occasions où ils se sont rencontrés avec moi». --- « Et vous, mon cher Syracusain, dit Charmides, n'est-ce pas de posséder ce jeune garçon que vous vous glorifiez» ? --- « Nullement, répondit celui-ci; il me cause, au contraire, beaucoup de crainte, car je vois qu'on cherche de toute part à le débaucher; mais je m'énorgueillis de voir la sottise des hommes qui prennent tant de plaisir au spectacle de mes marionnettes, que l'argent qu'ils me donnent suffit pour me faire vivre». --- « C'est pour cela, dit Philippe, que je vous ai dernièrement entendu prier les dieux de répandre partout où vous passez une grande abondance de fruits, et d'y causer en même tems une grande disette de sagesse et de raison». --- « Maintenant, Socrates, dit Callias, quelle raison nous donnerez-vous pour vous glorifier d'un mêtier aussi honteux que celui de vendre de belles esclaves» ? --- « Eh quoi, dit Socrates, ne faut-il pas

que celui qui fait ce commerce, enseigne à ces femmes tous les moyens de plaire? Or, celui qui auroit l'art de rendre les citoyens agréables les uns aux autres, en leur apprenant, comme ce marchand d'esclaves, à être élégants dans leurs habits, dans leurs discours, et dans tout ce qui a rapport à la société, ne mériteroit-il pas une récompense? Vous-même, Antisthènes, vous me paroissez connoître fort bien cet art, qui consiste à associer les personnes qui se conviennent, ou qui ont besoin les unes des autres : c'est ce que vous avez fait en conduisant Callias chez le docte Prodicus. Callias avoit besoin d'acquérir de la science, et Prodicus de vendre ce qu'il savoit. Je sais aussi que vous l'avez conduit chez Hippias, pour apprendre la mémoire artificielle. Dernièrement vous avez donné de si grands éloges à cet étranger natif d'Héraclée, que vous m'avez inspiré un ardent desir de le connoître; et je vous suis fort redevable, pour l'amitié que j'ai contractée avec lui, car il me paroît un fort honnête homme. Il en est de même à l'égard d'Eschile : la manière dont vous lui avez parlé de moi,

et

et ce que vous m'avez dit de lui, nous a rendus si affectionnés l'un pour l'autre, que nous ne pouvons nous quitter. Vous voyez donc que celui qui a le talent de faire naître des amitiés entre les hommes, de concilier les divers intérêts, peut être appellé, dans ce sens là, un marchand de belles esclaves, car il faut qu'il ait toute l'industrie nécessaire dans cette profession ». --- La conversation se termina là sur ce chapitre, chacun ayant dit à son tour les raisons sur lesquelles il s'appuyoit. Callias alors prenant la parole : « Est-ce que vous n'allez pas, Critobule, dit-il, disputer le prix de la beauté à Socrates ». --- « Il n'osera pas, répondit Socrates, car il s'apperçoit que le marchand de belles esclaves (vous savez que c'est le titre que je prends), a beaucoup de crédit parmi les juges ». --- « Je ne refuse pas d'entrer en lice, dit Critobule; on n'a qu'à approcher de moi cette lampe ». --- « Je vais commencer, dit Socrates, par vous faire une demande. Croyez-vous que la beauté existe seulement dans l'homme, ou qu'elle peut encore se trouver dans quelque autre objet ? » --- « Certainement,

répondit Critobule, on peut dire qu'un cheval est beau, ainsi qu'un bœuf; on peut même donner cette qualité à des choses inanimées; c'est de cette manière qu'on dit qu'un bouclier, une lance, une épée sont beaux ». --- « Et comment peut-on nommer belles des choses qui ont entre elles si peu de ressemblance » ? --- C'est en voyant qu'elles sont très-convenables pour l'usage auquel elles ont été destinées » ? --- « Vous savez à quoi servent nos yeux ». --- « Sans doute : c'est pour voir ». --- « Par-conséquent mes yeux sont plus beaux que les vôtres ; car les vôtres voyent seulement les objets qui sont devant, au lieu que les miens étant fort saillans voyent de côté et en face ».---« Ainsi, selon vous, l'écrevisse a de très-beaux yeux ». --- « Assurément, car la nature les a organisé de manière à voir bien distinctement ». --- « Passe pour celui-là, dit Critobule; maintenant comment prouverez-vous que votre nez est plus beau que le mien » ? --- « C'est que, répondit Socrates, les narines ont été faites pour recevoir la sensation des odeurs; or les vôtres sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont tournées en

en haut, de façon qu'elles peuvent recevoir les odeurs qui s'exhalent de toutes parts ». --- « Mais comment un nez camus peut-il avoir plus de beauté qu'un nez tout droit »? --- « C'est qu'il n'empêche point les yeux de voir, au lieu qu'un nez bien droit est comme une barrière qui sépare les yeux ». --- « Passons à la bouche, dit Critobule, et d'abord je vous cède la pomme à cet égard, si la bouche est faite pour mordre ». --- « Comptez vous pour rien que mes lévres étant plus épaisses que les vôtres, les baisers qu'elles donnent en sont plus voluptueux? Enfin ce qui doit me faire adjuger le prix, c'est que je ressemble beaucoup aux silènes qui sont des dieux ». --- « Allons, dit Gritobule, qu'on distribue les petits cailloux pour prendre les suffrages, afin que je sache bien vîte quelle peine me sera imposée. Seulement je désire qu'on donne les voix bien secrétement, car je crains beaucoup l'influence que vos richesses vous donnent à vous et à Antisthènes ». --- La jeune fille et le garçon distribuèrent alors les cailloux, pendant ce tems-là Socrates fit approcher la lampe de Critobule, afin que les juges ne fussent pas trom-

pés; et il fit décréter que le vainqueur seroit récompensé, non pas avec des couronnes, mais par des baisers. Après qu'on eût compté les suffrages, qui se trouvèrent tous en faveur de Critobule : --- « Ha, ha, s'écria Socrates, votre argent, mon cher Critobule, me paroît être d'une autre nature que celui de Callias ; le sien rend les hommes plus justes, et le vôtre, ce qui tient bien plus de l'essence de ce métal, corrompt tout à-la-fois les juges et les parties ». --- Quelques personnes de la compagnie exhortoient Critobule à recevoir les baisers qui avoient été promis pour récompense au vainqueur, d'autres vouloient qu'il en obtînt auparavant la permission de celui dont il dépendoit, et cela donna lieu à beaucoup de plaisanteries. Pendant ce tems-là Hermogènes gardoit le silense; mais Socrates lui adresse ainsila parole : ---« Pourriez-vous me dire, Hermogènes, ce que c'est que l'ivresse » ? --- « Si vous me demandez quel est le véritable caractère de l'ivresse, répondit Hermogènes, je n'ai rien d'assuré à vous répondre ; mais je puis vous dire sous quel aspect je l'envisage. Je pense que l'ivresse

est l'état dans lequel nous sommes lorsque le vin nous rend fâcheux aux personnes avec qui nous nous trouvons ». --- « Sachez donc, reprit Socrates, que votre silence nous est maintenant à charge ».--- « Dois-je parler, dit Hermogènes, lorsque les autres ont la parole. Est-ce qu'il m'a été possible de placer le moindre mot au milieu d'une dispute aussi animée »?--- « Pourriez-vous, mon cher Callias, dit Socrates, remédier à cela » ? --- « J'ai observé, répondit Callias que le son de la flûte nous fait taire ». --- « Voulez-vous donc, repartit Hermogènes, que je vous parle en me faisant accompagner d'une flûte, comme le comédien Nicostrate récite les vers tragiques » ?--- « Cela nous fera grand plaisir, dit Socrates ; je suis persuadé que vos discours en paroîtront plus agréables, comme le chant devient plus doux lorsqu'il est mêlé aux accords de cet instrument, sur-tout si vous ajoutez à la parole la grace du geste ». --- « Mais, dit Callias, lorsque cet enragé d'Antisthènes aura repris quelqu'un de la compagnie, quel concert faudra-t-il employer » ? --- « Celui des sifflets, dit Antisthènes, pour traiter le délinquent

comme il le mérire ». --- Le Syracusain voyant que cette conversation amusoit la compagnie, et qu'on négligeoit son spectacle, commença à devenir jaloux de Socrates. --- « N'êtes-vous pas, lui dit-il, celui qu'on nomme le penseur » ? --- « Cela ne vaut-il pas mieux, répondit Socrates, que si l'on disoit de moi que je ne pense à rien »? --- « Oui, mais vous vous occupez, dit-on, de choses très-inutiles ». --- « C'est vous qui en êtes cause, dit Socrates, par les chicaneries que vous me faites» --«Dites-moi, reprit le Syracusain, à combien de pieds de distance est une puce de moi? car on dit que vous savez mesurer ces choses ». --- « Alors Antisthènes adressant la parole à Philippe, lui dit : « Vous qui avez l'esprit délié et qui vous connoissez en railleries, ne vous semble-t-il pas que cet homme cherche à railler Socrates » ?. --- « Cela me paroît ainsi, répondit Philippe, ainsi qu'à plusieurs autres. Je compare cet homme...» -- «Vous allez faire une plaisanterie, dit Socrates ». --- « Il faut bien que je gagne mon diné, répondit Philippe ». --- « Il vaut mieux se taire que de dire des choses inutiles ». --- « Achevez votre comparaison, s'écrient

plusieurs personnes de l'assemblée ». --- Là-dessus il se fit un grand tumulte, tous voulant parler à la fois. «Or ça, dit Socrates, puisque nous voulons tous parler ensemble, ne vaut-il pas mieux que nous chantions en chorus ». --- Alors il se mit à chanter le premier couplet d'une chanson, et lorsqu'il eût achevé, on apporta à la danseuse une roue semblable à celle dont se servent les potiers, avec laquelle cette jeune fille devoit faire de nouveaux tours, Socrates prenant la parole, dit au Syracusain : « Je crains effectivement que je ne sois un penseur, ainsi que vous le dites, et que mes pensées ne vous soient pas favorables. Je ne vois pas quel plaisir nous peuvent donner ces tours de souplesse dont vous cherchez à nous amuser. Quand cette fille se jette la tête en-bas par dessus des épées nues, le danger auquel elle s'expose ne me semble point un divertissement convenable à la gaieté d'un repas ; pour ce quelle fait ensuite, qui est de lire et d'écrire en tournant dans un cercle, cela me paroît véritablement tenir du merveilleux ; mais je ne vois point en cela un spectacle agréable. Est-il plus amu-

sant de voir un corps bien proportionné dans une posture gênée, que de le voir dans une assiette tranquille ? Si nous ne cherchons que le merveilleux, il ne faut pas aller bien loin pour le trouver. Voyez cette lampe d'où sort un éclat lumineux. Pourquoi l'airain qui est brillant ne produit-il pas de la lumière, tandis qu'il a la propriété de représenter les images des objets ? Pourquoi l'huile étant humide entretient-elle la flamme, tandis que l'eau l'éteint ? On rencontre mille choses de cette nature qui ont droit de nous étonner ; mais pour revenir aux acteurs de notre spectacle, s'ils nous offroient des images gracieuses comme la danse des saisons, des graces, des nimphes, je crois que cela réjouiroit bien mieux les convives ».--- « Vous avez raison, mon cher Socrates, dit le Syracusain ; et je vais vous montrer un spectacle qui certainement vous fera plaisir». Et là-dessus il sortit pour aller tout préparer. Socrates prenant alors un autre sujet de conversation : « Mes amis, dit-il, il y a un dieu aussi ancien que tous les autres dieux, mais paré de toutes les graces de la jeunesse ; tout reconnoît son pouvoir ; c'est

l'amour. Il n'est pas juste que nous ne songions pas à lui, sur-tout étant tous initiés à ses mystères ; au moins pour ce qui me regarde, je ne trouve aucun tems de ma vie où je n'aie vécu sous l'empire de cet aimable dieu. Je sais que Charmides a inspiré de l'amour à plusieurs personnes, et qu'il a souvent ressenti cette passion. Il en est certainement de même à l'égard de Critobule. Pour Nicératus, je sais qu'il aime son épouse et qu'il en est aimé. Personne d'entre nous n'ignore qu'Hermogènes est enflammé de l'amour de la vertu. Voyez ce front sévère, ces yeux fixes ; comme ses discours sont sages et modérés! comme ses mœurs sont douces! quoiqu'il soit chéri des dieux, il ne nous méprise pas nous autres humbles mortels. Mais vous, Antisthènes, êtes-vous le seul exempt de cette noble passion»?--«O Socrates, je vous aime avec ardeur». «Ne parlez pas de cela, Antisthènes, je cache votre amour autant que je peux, parce que ce n'est pas de mon esprit que vous êtes amoureux mais de ma beauté. Pour vous, ô Callias, toute la ville sait que vous avez beaucoup de tendresse pour Autolicus. Ce n'est pas

étonnant, vous sortez l'un et l'autre de parens illustres, et vous l'êtes vous-mêmes. J'ai toujours aimé votre caractère; mais sur-tout maintenant que je vois qu'un jeune homme plongé dans la mollesse n'a pas de charmes pour vous; mais que vous aimez celui qui donne à tous des exemples de courage, de force et de tempérance. On chérit ordinairement dans les autres les qualités qu'on trouve en soi-même. J'ignore s'il existe effectivement deux Vénus, une terreste et l'autre céleste . . . Jupiter est connu sous plusieurs noms et surnoms, et c'est toujours le même Dieu. Je sais bien que ces deux Vénus ont leurs temples, leurs autels, et leurs sacrifices distincts; il est permis de conjecturer que la Vénus terreste unit les corps, mais que la Vénus céleste inspire cette affection pure qui unit les ames par l'amour de la vertu et du beau moral: C'est de cette divine ardeur que vous me paroissez enflammé, oh Callias! l'honnêteté de celui que vous aimez en est pour moi une forte preuve, sur-tout quand je vois que vous avez soin d'admettre son père dans l'intimité que vous avez formée avec ce

jeune homme ; car lorsqu'on aime honnêtement, on ne cache rien au père de l'objet aimé ». --- « Par Junon, s'écria Hermogènes, je vous admire, Socrates, en ce que vous dites des choses agréables à Callias, en même temps que vous lui montrez ce qu'il doit être » ! --- « C'est mon dessein, reprit Socrates, et je veux lui prouver en même temps que l'amour qui assortit les ames l'emporte de beaucoup sur celui qui nous attache par des nœuds matériels. Une liaison formée entre deux personnes, si elle n'a pour base une affection mutuelle, n'est d'aucun prix. C'est une nécessité que nous aimions ceux dont nous estimons les mœurs ; mais quand on n'est épris que des charmes du corps, il arrive souvent qu'on méprise ceux que l'on aime. D'ailleurs la beauté est une fleur qui ne brille que d'un éclat passager. L'amour qu'elle inspire languit et meurt avec elle . . . Au contraire les agrémens de l'esprit, les qualités de l'ame s'accroissent chaque jour, et deviennent plus aimables. La jouissance des beautés qu'offre une belle personne, produit enfin une espèce de satiété qui nous rend insensibles au

plaisir ; mais un amour pur est toujours insatiable , et il répand sur toutes nos actions et nos paroles une grace toujours nouvelle, toujours séduisante. La maladie, les autres accidents de la fortune ne peuvent altérer une affection aussi pure que vive qui nous fait préférer à la volupté des sens, la satisfaction de voir notre ami orné de toutes les vertus qui peuvent rendre un jeune homme recommandable. Le doux plaisir de se voir, de discourir ensemble, de s'exciter mutuellement à la recherche de la vertu, l'attention à partager les maux et les chagrins de celui qu'on aime, ne sont-ce pas là les jouissances et les plus tendres offices de l'amour ? Cette volupté pure et céleste se prolonge jusqu'à l'extrême vieillesse. Rien de plus noble, de plus digne d'une ame généreuse que de former les mœurs et les sentimens d'un jeune homme, et de lui inspirer le désir de se distinguer par de belles actions. Un tel instituteur mérite d'obtenir de son élève le même respect dont Chiron et Phénix ont été honorés par Achille. Celui qui ne s'attache qu'à la beauté ressemble à un mendiant qui demande toujours quel-

que chose ; c'est un baiser, ou quelque autre volupté grossière, qu'il veut recevoir de l'objet de son affection. Permettez-moi de faire encore une comparaison. Celui qui n'aime que pour les agrémens extérieurs est semblable à un homme qui prend à ferme le domaine d'un autre ; il ne cherche point à l'améliorer, mais à tirer de ce fonds le plus grand profit pour lui. Au contraire celui qui est enflamé d'un amour dégagé des sens, a pour but principal d'orner l'objet de sa passion, des qualités les plus recommandables. Un jeune homme qui sait qu'on ne chérit en lui que les graces de sa personne, ne s'attache point à devenir meilleur ; il exerce sur ses amis une autorité despotique, et les soumet à tous ses caprices. Au contraire cet autre qui est persuadé qu'on ne l'aime que parce qu'il est bon et honnête, s'efforce d'augmenter en lui les vertus qui le rendent aimable. C'est d'ailleurs un très-grand avantage pour celui qui entreprend de rendre son ami vertueux, d'être lui-même dans la nécessité d'acquérir ou de fortifier dans son ame les vertus qu'il veut inspirer. La mythologie même, mon cher Callias,

nous montre que non-seulement les hommes, mais encore les dieux et les héros, ont plus chéri la beauté de l'ame que celle du corps. Jupiter a laissé dans l'état de simples mortelles les femmes dont il a été épris ; mais il a élevé au rang des immortels les hommes que leurs vertus distinguoient de la foule des humains, tels que Castor, Pollux, Hercule et plusieurs autres. C'est aussi mon opinion que Ganymède a été transporté dans l'Olympe à cause de sa sagesse, plutôt que pour les charmes de sa figure. Le nom qu'il porte semble confirmer cette conjecture, puisqu'il signifie l'amour de la prudence. Homère nous représente Achille pleurant la mort de Patrocle, et brûlant de le venger, non parce qu'il étoit l'objet de son amour, mais parce qu'il voyoit en lui le compagnon de tous ses exploits. Telle a été l'amitié sacrée qui unissoit Oreste à Pilade, Thésée à Pyrithoüs. Pausanias disoit qu'une armée remplie de ces sortes d'amis étoit invincible, en ce que chacun d'eux craignoit d'abandonner l'objet de son affection, ou de se déshonorer aux yeux de son ami par sa lâcheté. C'est pour cette raison que les Thé-

bains et les Eléens plaçoient dans les mêmes bataillons ceux dont les cœurs étoient unis par cette pure amitié. Il en étoit de même chez les Lacédémoniens. Pour vous, ô Callias, c'est un bienfait des dieux qu'ils vous aient inspiré de l'amour pour Autolicus; car on voit assez combien il est jaloux d'acquérir de la gloire, puisqu'il vient d'être déclaré vainqueur aux cinq jeux publics célébrés en l'honneur de Minerve; et cela nous prouve combien son corps est endurci aux travaux et aux fatiques. Si son ambition est de s'illustrer, d'honorer son père et de servir ses amis, de faire triompher sa patrie des ennemis qui veulent la subjuguer, combien pensez-vous qu'il doit chérir et estimer celui qui sera son guide et son appui dans une si noble carrière! Callias veut-il plaire à Autolicus? qu'il considère comment Thémistocle s'est mis en état d'être le libérateur de la Grèce, comment Périclès est devenu l'oracle des Athéniens et le pilote du vaisseau de la République par ses profondes connoissoissances; qu'il voye comment Solon consacrant au bonheur de sa patrie ses veilles philosophiques, a donné à ses concitoyens les loix

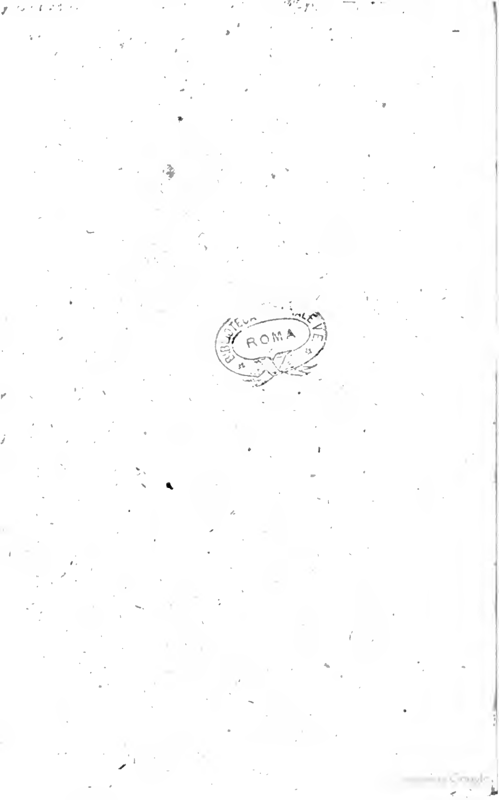
les plus propres à assurer leur repos et leur prospérité ; qu'il examine enfin par quels exercices les Lacédémoniens sont parvenus à acquérir dans l'art militaire cette supériorité qui les distingue. La République, mon cher Callias, va bientôt se livrer à vos soins. Vous avez de grands avantages pour parvenir aux postes les plus éminens. Vous descendez d'une famille illustre, et vous êtes prêtre de ces dieux qui, sous la conduite de Bacchus, ont combattu les barbares, et dont Erechtée a établi le culte. La beauté de votre physionomie est remarquable et votre corps paroît très-disposé à soutenir les plus grandes fatigues de la guerre. Si ce discours vous paroît trop sérieux au milieu de la gaieté qui doit animer un festin, n'en soyez pas surpris. J'ai toujours chéri la République, et j'éprouve une affection particulière pour ceux qui par leurs vertus et leurs talens doivent être un jour l'ornement et le soutien de la patrie ». --- Pendant que Socrates parloit, Autolicus jettoit des regards sur Callias qui à son tour fixoit souvent ses yeux sur Autolicus. --- « Je vous prie, mon cher Socrates, dit Callias, d'employer pour me recommander à la République

République cet art insinuant que vous possédez au plus haut dégré ». --- « Vous aurez toute sa confiance, répondit Socrates, si, au lieu de chercher seulement la réputation d'un homme vertueux, vous aimez véritablement la vertu. Le peuple n'est pas longtems dupé par un masque trompeur. Il sait enfin apprécier le personnage dont les fausses vertus l'avoient ébloui; mais le véritable homme de bien obtient chaque jour de nouveaux droits à l'estime publique ». --- La conversation ayant fini en cet endroit, Autolicus se leva, parce que c'étoit l'heure de la promenade; et le père de ce jeune homme s'étant tourné vers Socrates lui dit : « Par Junon, vous me paroissez un digne et honnête homme ». --- Comme il achevoit ces mots, on plaça au-dedans de la salle une espèce de siége, et le Syracusain étant entré : « Ariane, dit-il à la compagnie, va venir pour attendre son époux dans la chambre nuptiale ; ensuite on verra paroître Bacchus qui sortant de la table des dieux est rempli de la plus douce ivresse. On le verra folâtrer avec Ariane et lui témoigner l'amour dont il brûle pour elle ». --- Après ce prologue, Ariane entra dans

le sallon, parée comme une jeune épouse; et elle s'assit sur le trône qu'on lui avoit préparé. Ensuite un air bacchique annonça l'arrivée du dieu de la vendange. Ariane parut écouter cette musique avec plaisir; cependant elle ne se leva point, et on ne la vit pas aller au-devant de Bacchus; mais ses gestes et tous ses mouvemens indiquoient la passion dont elle étoit émue. Bacchus, ayant apperçu son épouse, s'approcha d'elle en formant des pas qui témoignoient le desir, la joie et l'amour; il la prit dans ses bras, et lui donna un tendre baiser. Ariane, quoique le rouge de la pudeur parût colorer ses joues, répondoit aux caresses de son époux. On entendoit Bacchus qui, avec une amoureuse inquiétude, demandoit à Ariane si elle l'aimoit, et celle-ci confirmoit par les plus augustes sermens l'ardeur dont elle étoit enflammée pour Bacchus. La beauté séduisante, les gestes, les accens de ces deux personnages, tout charmoit les spectateurs; tout concouroit à plonger dans la plus agréable illusion. Enfin lorsque les deux époux, au comble du délire, parurent prêts à se livrer à cette volupté mystérieuse qui se dérobe avec

soin aux regards des profanes, les convives, transportés de plaisir, sortirent les uns pour aller trouver leurs épouses, les autres, qui étoient célibataires, pour s'enchaîner par les nœuds de l'himenée aux jeunes beautés dont ils étoient épris. Socrates avec Callias, Autolicus et son père alla goûter le plaisir de la promenade dans le Céranique, et ce fut ainsi que se termina le Banquet.

Fin du Banquet.


ROMA

